



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER



HN ZJT2 5



HARVARD COLLEGE  
LIBRARY



FROM THE BEQUEST OF  
GEORGE FRANCIS PARKMAN  
(Class of 1844)  
OF BOSTON







PFr 361.4 (6)

# LE SYLPHE

6<sup>e</sup> VOLUME 1<sup>er</sup> LIVR.



# BUREAUX DU « SYLPHE »

## 2, RUE DE LA GARE, VOIRON

---

Directeur littéraire : JEHAN ÉCREVISSE A || Rédacteur en Chef : C. NIEMAND

Secrétaire de la Rédaction :  
DAUPHINÉ L'AIGNELET

Secrétaires - Délégués :  
Pour l'Isère..... : LÉON D'ISARA, à Grenoble;  
» la Drôme.... : ELLIA-ROUPAL, à Valence;  
» les H<sup>tes</sup>-Alpes : E. SIBOUR, à Puy-Maure, par Gap.

---

Correspondant général : ALFRED DE GRUCHY, à Paris.

### Principaux Collaborateurs dauphinois :

LÉON BARRACAND, collaborateur à la *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*; — HENRI BOSSANNE; — MAURICE CHAMPAVIER; — FABRE DES ES-SARTS, publiciste; — MAURICE FAURE, député de la Drôme, fondateur de la *Cigale*, à Paris; — EDMOND FÉVELAT; — ZÉNON FIÈRE, collaborateur au *Monde poétique*; — LOUIS GALLET, lauréat de l'Académie Française; — AUGUSTE GILLOUIN; — MONT-ROLLAND, directeur des *Alpes françaises illustrées*; — GABRIEL MONAVON; — MARTIAL MOULIN, membre de la Société des Gens de lettres, directeur de la *Revue des Journaux et des Livres*; — ALBERT RAVANAT; — GUSTAVE RIVET, député de l'Isère, collaborateur au *Voltaire* et au *Siècle*; — JEAN SARRAZIN; — HENRI SECOND, chroniqueur au *Petit Journal*, au *Charivari*, au *Journal amusant*, etc.; — ROBERT DE LA SIZERANNE, rédacteur à la *Patrie*; — EMILE TROLLIET, lauréat de l'Académie Française; — PAULIN VIAL, ancien résident général P. I. en Annam et au Tonkin; — MORICE VIEL, etc., etc.

---

## SUPPLEMENT

### Principaux Collaborateurs :

MISS EHRTONE; — M<sup>me</sup> IRMA GALLET; — FRANÇOIS COPPÉE et LÉONTE DE LISLE, de l'Académie Française; — C. FUSTER, rédacteur en chef du *Semeur*; — E. LONGUET; — E. MOSSOT; — G. NADAUD, E. CHEBROUX et A. DESROUSSEAUX, chansonniers; — JEAN RICHEPIN; — MAURICE ROLLINAT; — J. SIONVILLE, etc.

---

## COMITÉ SPÉCIAL DES CONCOURS

Président : GABRIEL MONAVON

Secrétaire : ALEXANDRE MICHEL

8, Faubourg Très-Cloîtres, à Grenoble

A qui devra être adressé tout ce qui concerne les Concours du *Sylphe*

# LE SYLPHE

POÉSIES

DES POÈTES DU DAUPHINÉ



*Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide  
Et si j'avais une ombre, hélas! j'en aurais peur!*  
(V. HUGO, ballades).



SIXIÈME VOLUME



DES PRESSES  
D'AUGUSTE MOLLARET  
A VOIRON, EN DAUPHINÉ

—  
1892



△  
PFr 361.4 (b)



G.F. Parkman

# LE SYLPHE

POÉSIES

*DES POÈTES DU DAUPHINÉ*

---

## LE SYLPHE A SES LECTRICES



SOUHAITS DE NOUVEL AN



De mon frère destin, aimables protectrices,  
C'est vous que je salue, ô mes chères lectrices!  
Vous dont il m'est si doux, grâce à des soins constants,  
D'être de vos loisirs l'élégant passe-temps :  
Daignez prêter ici l'oreille aux vœux fidèles  
Qu'en Sylphe bien stylé, je vous offre, ô mes belles!...

Si je ne puis, hélas! obtenir que vos jours  
De vos jeunes printemps éternisent le cours,  
Et que vos fronts, encor vierges de plis moroses,  
Ne sentent s'effeuiller leurs couronnes de roses,  
Ah! que du moins, pour vous, le propice destin  
Jonche de ses trésors le rapide chemin ;  
Que, saison sans écueil, cette vie éphémère,  
Pour vos lèvres en fleurs n'ait point de coupe amère!  
Que la coquetterie, astre aux rayons charmants,  
Prodigue sous vos pas ses doux enchantements,  
Et que vos jours, bercés par une molle ivresse  
S'embaument au parfum des lys de la tendresse,  
Comme un printemps qui germe au souffle des amours!



Que la belle espérance, hôte de vos séjours,  
 A la joie, au bonheur sans cesse vous convie,  
 Et d'un reflet d'azur couronne votre vie! ...  
 Le printemps sur la joue et le ciel dans les yeux,  
 Enchaînez tous les cœurs à vos pas gracieux...  
 Que les regards ravis, que les tendres délires  
 Attestent le pouvoir d'un seul de vos sourires :  
 Soyez reines partout, reines par la bonté,  
 Reines par la douceur comme par la beauté!...  
 Qu'à votre aimable aspect tout s'anime et sourie ;  
 Soit que dans les réduits où la misère crie,  
 Vous alliez en secret consoler les douleurs,  
 Et, sous vos doigts bénis, sécher les yeux en pleurs ;  
 Soit que le bal brillant et la valse folâtre,  
 Effeillant leurs bouquets sous vos beaux pieds d'albâtre,  
 Epuisant leurs attraits au gré de vos désirs,  
 Vous fassent respirer l'ardeur des doux plaisirs,  
 Et vous donnent des nuits blanches et fortunées,  
 Plus riantes encor que vos belles journées!...

Ainsi puisse le ciel, favorable à mes vœux,  
 De ses dons enchantés combler vos jours heureux !  
 Puissé-je aussi toujours être, ô chères coquettes !  
 Près de vous, le discret témoin de vos toilettes ;  
 Et, dans l'intimité des matins et des soirs,  
 Trouver un nid charmant au sein de vos boudoirs!...

Gabriel **MONAVON.**



AUMONE<sup>(1)</sup>

*Hommage à M<sup>lle</sup> Kahn Rosenwald.*



Qui ? toi me demandes l'encens de Poésie !

LAMARTINE.

Des vers ! des vers ! Toujours la même accoutumance  
Des riches floréals, quêteurs de floraisons ;  
Toujours la même antienne, hélas ! qui recommence ;  
De la Muse au rimeur demandant des leçons ;  
Toujours les vieux hivers et les vieilles ruines  
Condamnés à répondre, en dépit des bruines,  
Aux riches floréals, quêteurs de floraisons !

Eh ! quoi ! l'Aumône à vous ! O fausse mendiante,  
Vous ne me trompez pas, allez, on s'y connaît ;  
Tandis que votre voix humblement suppliante  
Vient tout bas quémander quelque petit sonnet,  
Je vois la Poésie à nos veilles fécondes  
Livrer tous les Colchos et toutes les Golcondes :  
Vous ne me trompez pas, allez, on s'y connaît.

Vous voulez... Eh ! bien soit ! Vous aurez mon obole :  
Parmi vos diamants, je vais jeter mon strass ;  
— L'avenir jugera cette étrange hyperbole ! —  
Dans le cyathe d'or, ruisselant d'hypocras,  
Je vais, puisqu'il le faut, mais le bon goût proteste,  
Verser la goutte d'eau de ma source modeste ;  
— Parmi vos diamants, je vais jeter mon strass !

(1) Voir au Supplément la réponse à cette pièce.

Peindrai-je vos attraits? Vaut-il mieux que je dise  
Que la fleur de Vénus rit sur votre chemin ;  
Que tout autour de vous brille et s'emparadise,  
Lorsque vous vous dressez le plectrum à la main,  
Secouant, — telle au vent frissonne la voilure, —  
Les flots vénitiens de votre chevelure !  
La rose de Vénus rit sur votre chemin.

Dirai-je quels échos vous ont jadis bercée,  
Avant que de renaître en ce siècle maudit ?  
Sans doute votre auguste et sereine pensée  
Planait sur l'Acropole, où Pallas resplendit,  
Et mêlée aux ruisseaux jaseurs, aux souffles tièdes,  
Flottait parmi les dieux et parmi les aèdes,  
Avant que de renaître en ce siècle maudit.

Dirai-je encor ? Mais non. Sous la nuit qui le presse,  
Le soir, grave et pensif, descend des coteaux bleus.  
Je ne sais plus parler la langue enchanteresse !  
Revenons à Virgile, asile merveilleux,  
Où j'oublie avec vous le poids des ans moroses,  
Et laissons les beaux lys chanter les jeunes roses :  
Le soir grave et pensif descend des coteaux bleus.

**FABRE DES ESSARTS.**



## A LA CONSOLATRICE



J'étais l'arbre stérile à la sève épuisée,  
D'une ancienne blessure à jamais inguérie,  
Et qui cherchait en vain dans la plaine embrasée,  
La source où retremper son feuillage flétri.

Mais vous êtes venue, ô fraîcheur, ô rosée,  
O fontaine d'amour, bienfaisante au meurtri !...  
Et voici qu'étanchant sa soif inapaisée,  
L'arbre en ce flot d'ivresse a soudain fleuri.

Ah ! ce n'est plus avril aux splendeurs printanières,  
Mais les moins douces fleurs ne sont pas les dernières,  
Et les baisers d'automne ont plus de profondeurs ;

Mes lèvres ont touché vos lèvres généreuses,  
Et vous avez greffé, dans vos jeunes ardeurs,  
Sur mon amour saignant vos amours savoureuses.

**Emile TROLLIET.**





## OUBLIER!



À M<sup>me</sup> X...

Ainsi, nous n'aurons plus nos doux plaisirs sans nombre,  
 Pour tous deux, désormais, le bonheur est fini;  
 Le soleil de nos jours est descendu dans l'ombre,  
 Le bel oiseau chanteur a déserté son nid...  
 Adieu, sublime extase et brûlantes caresses,  
 Je ne puis plus aimer, je ne puis plus prier;  
 Si nous avons perdu nos anciennes tendresses :  
 Mon âme, ma chère âme, essayons d'oublier!

L'ouragan, furieux, déchire notre voile,  
 Nos cris désespérés sont couverts par le bruit;  
 Notre phare est éteint, nous n'avons plus d'étoile  
 Et nous allons entrer dans l'éternelle nuit.  
 Le songe d'autrefois viendrait, éclair qui passe,  
 Dans notre lourd sommeil la douleur réveiller;  
 Puisqu'il faut, ici-bas, qu'à son tour tout s'efface :  
 Mon âme, ma chère âme, essayons d'oublier!

Le lointain souvenir d'ivresses envolées  
 Ferait fondre nos yeux et saigner notre cœur;  
 Vivons donc, sans espoir, nos heures désolées,  
 Ecrasons les regrets sous notre pied vainqueur.  
 Notre amour fut la chose exquise, noble et rare  
 Qu'on ne retrouve plus... à quoi bon supplier?...  
 Puisqu'un destin cruel aujourd'hui nous sépare :  
 Mon âme, ma chère âme, essayons d'oublier!

Mais si, pour se fermer, notre cœur est trop tendre,  
Si la vie est trop lourde à notre corps faibli ;  
Si, comme le volcan brûle encor sous la cendre,  
Notre amour mal éteint triomphe de l'oubli :  
Le repos éternel se trouve dans la tombe,  
Jetons donc le fardeau qui fait nos reins plier ;  
Muet, un oiseau meurt ; flétrie, une fleur tombe...  
Chère âme, il faut mourir pour tâcher d'oublier !

Chaudfontaine (Belgique), juillet 1889.

**Henri SECOND.**



## A MON CŒUR



Oh ! ceux-là sont bien morts, dont nul ne se souvient.

EDMOND HARAUCOURT.

O mon cœur, sur quel bord d'une lointaine grève,  
L'infidèle, dis-moi, t'a-t-elle enseveli ?  
Où dors-tu, dans la nuit profonde de l'oubli,  
Avec tous mes espoirs, mon bonheur et mon rêve ?

Où dors-tu, paria maudit, abandonné  
A peine aux premiers pas de la rampe gravie,  
Par le cœur pour lequel tu sus donner ta vie  
Et qui — dérision ! — veut t'avoir pardonné ?...

Où dors-tu, d'un sommeil sur lequel Dieu seul veille ?  
— Les cœurs ayant souffert sont les élus du ciel —  
Toi qui bus longuement à la coupe de fiel,  
Oh ! ta douleur fut grande — à ton amour pareille !

Pauvre cœur incompris sans faute et sans remords,  
Déserte et délaissée où repose ta tombe ?  
Pour que je puisse, à l'heure où l'automne retombe,  
Fleurir ton petit coin pour la fête des Morts.

Où dors-tu, fier lutteur, terrassé dans l'arène  
Des joutes de l'amour sans t'être défendu ?...  
— Le mal que l'on t'a fait, tu ne l'as pas rendu  
Et tu quittas ce monde en martyr et sans haine.

Où dors-tu pour toujours, éternel abîmé? . . .  
— Des vaincus sans faillir sacrée est la mémoire —  
Où dors-tu?... Je veux mettre aux bras de ta croix noire :  
Ci-git un cœur défunt pour avoir trop aimé.

Octobre 1891.

**Alexandre MICHEL.**





## A LA LIBERTÉ



*A Léon Manuel.*

Ceux qui sont morts pour toi, pour ton nom, Liberté !  
Doivent avoir leur place au fronton de l'histoire.  
Qu'ils trouvent l'échafaud, qu'ils forcent la victoire,  
Ils entrent en mourant dans l'immortalité !

Léguant un grand exemple à la postérité,  
Indomptés ou vaincus ils méritent la gloire ;  
Un peuple libre sait vénérer leur mémoire,  
Et de tous, leur tombeau doit être respecté.

Pour l'avenir, jetant leur semence féconde,  
Ou héros, ou martyrs, prédestinés d'un monde,  
Du progrès éternel ils sont les ouvriers ;

Leur sang fera germier la sainte indépendance,  
Les bardes inspirés chanteront leur vaillance,  
Et les siècles pour eux cueilleront des lauriers.

Mexico, 1887.

**Auguste GÉNIN.**



## FABLA VIRIA EN PATOY

*Pe lou z'ami de Proveyziû.*

## LA COURDA ET LO GLAN



Lo Jean-Pierre ina fey regardâve ina Courda :

« Lo Bon-Diû s'eyt trompâ, ma pouÿrra, t'ey trop lourda.

« Per in si mârri pié...! Et sâvo que mi-mêmo

« Si je t'ayin bâtia, me simble, avoé plu d'aïmo

« Que je t'aurien plaçia

« Su io beau chôno que veytia!

« Grò z'abro deyt portâ de grò fruit pe bian fâre,

« Et pe sûr eyt damâgeo en quella bell'affâre

« Que lo Père Eternet,

« — Don lo curâ portan fat in si gran tapâgeo! —

« Ne m'ayt pas demandâ conset su son ouvrâgeo,

« Ou dumoin n'ayt pas prey de meillou lunettet.

« N'aurit'i pas miû fat, veyon, per être justo,

« De pindolâ lo Glan su queu petiet arbusto?

« Leu que n'eyt pas plus grò que lo bo de mon deigt

» Aurit û, m'eyt avî, pro de plâci u soley.

« Lo Bon-Diû s'eyt trompâ!... je te z'u dio, Jean-Pierre,

« On z'i veyt bian à la manière

« Dont tot itien eyt arrangea. »

Et noutron dadolin qu'èmayâve déjà

D'avei tan boliguâ son prôno din son crâno,

S'en alli brâvamin fâre in som so lo chôno.

I ronflâve à mori, quan... justo su son nâ,

Cha t'in glan que l'éveille et vo lo fat sainâ

D'ina bráva façon :

- « Oh ! oh ! dissit Jean-Pierre, et que sarit'ò don  
« Si lo glan per hazar ût étà quella courda ?  
« I m'aurit assomà tant i deyt ètre lourda,  
    « Et iôre sarin mort !  
« Allon ! tot bian comptà, lo Bon-Diù n'a pas tort,  
« Tot marche pe lo miù din noùtro pòurro mondo,  
« Et n'ya rian à chingié, me gin, vo z'en répondo. »

**Albert RAVANAT.**



## AU DAUPHINÉ



Oh! je t'aime d'un cœur pieux, mon Dauphiné,  
Ton nom évoque en moi la souriante image  
De la Terre féconde et chère où je suis né,  
Où dans les jeux d'enfant j'ai vécu mon jeune âge.

Ce qui me fait t'aimer d'un amour obstiné  
Ce n'est pas seulement ta nature sauvage,  
Tes cimes que parfois vient voiler un nuage,  
Ni ton ciel, de rayons toujours illuminé.

Mais c'est que tu nourris une robuste race  
D'hommes libres et bons, fils d'ancêtres fameux,  
Et qui nés sur les monts hardis sont fiers comme eux.

Et c'est qu'à leur fierté vous joignez votre grâce,  
Vos sourires charmeurs qui font tant de jaloux,  
Femmes au cœur ardent, aux yeux tendres et doux.

**Gustave RIVET.**





## PLUIE



*A l' Aimée.*

Il pleut, il pleut, le ciel est triste,  
 Ma mie, et je suis triste aussi,  
 Triste d'un très vague souci  
 Qui me torture et qui persiste.

J'entends soupirer en refrain  
 La chanson morne de la pluie,  
 L'âme des choses qui s'ennuie  
 Semble se lamenter en vain.

C'est une obsession qui passe  
 Dans un rythme plaintif et lent,  
 Comme un chant confus et tremblant  
 Qui va se noyant dans l'espace.

Et qui s'en va suivant son cours,  
 Sans jamais varier le thème  
 De son refrain toujours le même ;  
 Il pleut ma mie, il pleut toujours.

\*  
 \*\*

Pourtant cette chanson, un jour, m'a semblé douce,  
 Car j'étais avec toi, ce jour, t'en souviens-tu ?  
 Nous avons négligé le sentier trop battu  
 Pour entrer dans le bois touffu garni de mousse.

Et nous allions au bois pour mieux nous embrasser,  
Loin des yeux importuns et des mauvaises langues ;  
Nous n'avions nul souci de leurs sottès harangues,  
Et la fin nous trouvait prêts à recommencer.

Je m'en souviens, la pluie, un jour, vint nous surprendre,  
Mais nous étions si bien perdus qu'il nous sembla  
Qu'elle apportait au bois des joyaux de gala  
Et qu'elle nous offrait des diamants à vendre.

Et nous restions tous deux émus, nous embrassant,  
Ecoutant le concert aux notes très berceuses,  
Que les gouttes chantaient sur les feuilles jaseuses  
Dans un accord brouillé très calme et caressant.

C'est que nos cœurs heureux faisaient des rêves roses,  
Pour eux tout était pur, serein, vermeil et doux ;  
Le bonheur qui chantait, mignonne, était en nous  
Et nous le retrouvions partout parmi les choses.

St-Laurent-de-Mure, 12 octobre 1891.

C. NIEMAND.



## LA TOUR DE CREST



*A mon ami Morice Viel.*



Toi qui lèves si haut ton front large et serein,  
Fait pour changer sous lui la campagne en abîme...  
Victor Hugo.

## I

Cette masse imposante et sombre  
Qu'on aperçoit dès le lointain,  
Et que la nuit va de son ombre  
Envelopper jusqu'au matin,  
Est une vieille tour de pierre,  
Œuvre des mains de nos aïeux,  
Et qui s'élève, haute et fière,  
A plus de cent pieds dans les cieux!

Quand on tourne cette colline,  
Trompé par les ombres du soir,  
On croirait voir la sombre mine  
D'un gigantesque moine noir  
Qui, les mains jointes, sous ses manches,  
Lorsque le dernier angelus  
Tinte ses notes sous les branches,  
Dirait tout bas ses orémus...

## II

O souvenir du moyen âge !  
Vieux débris des temps féodaux,

Qu'as-tu donc en toi quand l'orage,  
Grondant à travers tes créneaux,  
Jette aux échos sa voix plaintive ?  
Vieux géant, qu'as-tu donc en toi  
Qui remplit notre âme craintive  
Tour à tour d'horreur et d'effroi ?

Serait-ce ta muraille grise  
Avec ses grillages de fer,  
Entre lesquels siffle la bise,  
Ou ces crocs rouillés qui, dans l'air,  
Ressemblent aux dents des vipères,  
Et dont, au nom d'infâmes droits,  
Les seigneurs, pour pendre nos pères,  
Se servaient, dit-on, autrefois ?

Serait-ce la mystérieuse  
Obscurité de tes caveaux,  
Froide, épaisse, silencieuse,  
Ainsi que celle des tombeaux ?  
Sont-ce ces chaînes dont la rouille  
N'a pas encor, malgré le temps,  
Rongé tout le sang qui les souille  
Depuis plusieurs centaines d'ans ?

A l'aspect de ce mont de pierre,  
O mon cœur ! pourquoi te serrer ?  
Pourquoi rester comme en prière,  
O mon âme ! pourquoi pleurer ?

Il semble lorsque l'on pénètre  
Au fond de ces cachots affreux  
Que tout à coup vont apparaître  
Devant nous des spectres hideux,



Décharnés, sanglants et livides,  
 Et se dresser en frémissant !  
 Et que des murailles humides  
 Vont suinter des gouttes de sang !

Nous entendons des cris d'alarmes,  
 Des chants belliqueux de guerriers :  
 Voici déjà briller les armes,  
 Déjà hennir les destriers.  
 C'est l'indomptable Lesdiguières  
 Qui fait l'assaut du château-fort.  
 Mais des farouches meurtrières  
 Tombent la défaite et la mort !...

Ah ! lorsque, malgré moi, j'évoque  
 Tous ces souvenirs du passé,  
 Tous les malheurs de cette époque,  
 Je voudrais, — désir insensé  
 Que fait naître en moi la colère, —  
 Je voudrais voir le vieux géant,  
 Brisé par un coup de tonnerre,  
 S'abîmer au sein du néant !

A l'aspect de ce mont de pierre,  
 O mon cœur ! pourquoi te serrer ?  
 Pourquoi rester comme en prière,  
 O mon âme ! pourquoi pleurer ?

### III

Aujourd'hui, des jasmins, des roses  
 Laissent tomber près du vieux mur  
 La neige de leurs fleurs écloses ;  
 Lasse d'errer en plein azur,

L'hirondelle s'y pose et même,  
Entre les fentes du granit,  
Au point du mur le plus extrême,  
Pousse un chèvrefeuille jauni.

C'est plutôt le temps des trouvères  
Qu'on évoquerait à présent,  
Des châtelaines peu sévères  
Au regard doux et séduisant.  
Entre ces massives murailles,  
On ne verrait que troubadours  
Livrant d'amoureuses batailles  
Ou contant leurs folles amours.

Ainsi devant ce mont de pierre,  
O mon cœur ! pourquoi te serrer ?  
Pourquoi rester comme en prière,  
O mon âme ! pourquoi pleurer ?

Caen, le 15 Octobre 1880.

Maurice CHAMPAVIER.



## ENIGME



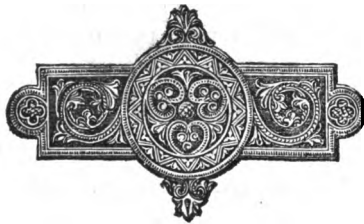
Je me demande encor ce que c'est que la femme !  
Est-elle fée ou cygne au col éblouissant ?  
Est-ce un ange divin qui vient, l'amour dans l'âme,  
Pour soulager le cœur de l'homme gémissant ?

Tout en elle est suave. Elle rit. . . . et son rire  
Gazouille sur sa lèvre ainsi qu'un chant d'oiseau ;  
Son haleine embaumée est semblable au zéphire  
Et plus douce est sa voix que la voix du ruisseau.

Oh! du matin au soir, de la nuit à l'aurore,  
J'aime comme un oiseau près d'elle me poser,  
La voir et lui parler, puis lui parler encore ;  
Car sa bouche vermeille appelle le baiser.

26 Mars 1888.

Léon NICOLAS-CHAMPION.



## A UNE JEUNE FILLE



De son secret mon cœur est seul dépositaire.  
Ah ! combien j'ai souffert de l'avoir deviné !..  
Mais elle souffrait tant, qu'elle ne put le taire.  
Ce tendre petit cœur, — qui l'eût imaginé ? —  
Tout bas se consumait d'une discrète flamme,  
Lui, plus pur que le lys du soleil caressé !  
Une vague langueur envahissait son âme  
Et la troublait si fort que son sein oppressé,  
Tout gonflé de soupirs, se soulevait de crainte  
Comme aussi de désirs, de désirs inconnus  
Suaves et poignants — sans jamais une plainte. —  
Que de mondes nouveaux dans un songe entrevus !..  
Telle, la jeune fleur, au lever de l'aurore,  
Avide de parfums, de couleurs, de soleil,  
Belle de son printemps, mais se parant encore,  
De la douce rosée enivre son réveil ;  
Peu à peu, jusqu'au bout, elle emplit son calice  
Des voluptés du ciel, des larmes de l'azur,  
Nage amoureusement dans ce lac de délice  
Sourit sous le baiser et brille d'un front pur.  
Cependant, sous le faix trop pesant de l'ondée,  
La mince tige ploie et, tout d'un coup, cédant,  
Penche vers le gazon sa corolle inondée ;  
C'est un pleur ! mais qu'importe ? elle vit en aimant !...  
Ainsi, tu m'adorais, jeune fille candide,  
Dans l'éclat radieux de tes seize printemps...  
Mais combien ravissante et combien plus splendide  
Que la naissante fleur est l'aube de tes ans !

A ce moment béni, de grâces et d'ivresse  
 Se couronne ton front ; ta frêle humanité  
 Est un divin bouquet parfumé de jeunesse ;  
 En de nouveaux appas rayonne ta beauté :  
 Devant ton incarnat pâlit celui des roses ! . .  
 A ce moment si doux, riant matin du cœur,  
 Nous voyons se passer en toi d'étranges choses ;  
 Tout renaît à tes yeux en rayons, en couleur,  
 Dans les lacs de l'azur, tremblante, tu l'abîmes ;  
 Dans l'infini d'aimer, au plus profond des cieux,  
 Tu prends l'essor, — enfant ! tes élans sont sublimes,  
 Vers l'espace étoilé, vers l'idéal heureux.  
 Ah ! malheur à celui qui, troublant ce mystère,  
 — De désillusion il suffit d'un seul mot —  
 Effleurant ce bonheur, le ramène sur terre :  
 Ton âme, alors meurtrie, éclate en un sanglot ! . .  
 Toute joie, ici-bas, s'achète par des larmes :  
 Pleure donc, chère enfant, et ne regrette rien ;  
 Nous qui savons la vie, hélas ! dans nos alarmes,  
 L'espoir semble nous fuir, l'espoir ce dernier bien ! . . .  
 Poursuis ton rêve d'or, loin de notre misère,  
 Ainsi pleure longtemps : il est des pleurs si doux !  
 Puisse-tu n'en verser jamais d'autres sur terre ;  
 Va, ces perles du ciel, nous les envions tous.  
 Goûte, goûte à longs traits, de Dieu le bien suprême,  
 Que beaucoup, ici-bas, poursuivent vainement ;  
 O lys, donne ton cœur, le meilleur de toi-même,  
 Et laisse-le fleurir sous le bleu firmament !

Pont-en-Royans, 30 Novembre 1891.

André SEGUIN.



## IMMUABILITÉ



Naître ! Vivre ! Mourir ?... Mais mourir, c'est revivre !  
Toute chose ici-bas au grand creuset se livre,  
La tombe est le tombeau de toute humanité ;  
L'être a besoin de croire en l'immortalité  
Mais le destin brutal ne forme pas son livre.

La nature obéit au fatal aiguillon,  
L'atome vagabond germe dans le sillon,  
Le genêt envahit le flanc des hautes cimes,  
La fleur sauvage croît au fond des noirs abîmes,  
La larve deviendra chatoyant papillon.

Tout ce qui se transforme : étoile, saphir, soufre,  
Océans, continents, rosée ou peuples, souffre ;  
Tout se métamorphose et trouve son Eden,  
L'horrible mort n'est qu'un mystérieux hymen  
Qui se contracte dans les profondeurs du gouffre.

Eugène CHENAL.



## MORDRE



(POÉSIES D'UN PAYSAN DU DRAC.)

Qui donc n'a pas aimé mordre à la pomme verte  
Que l'on cueille au jardin,  
A peine rosissante et de duvet couverte  
Au soleil du matin.

Qui donc n'a pas aimé mordre aux rouges cerises,  
Dons des jeunes étés,  
Que les moineaux bruyants aux ailes toutes grises,  
Pillent en effrontés.

Qui donc n'a pas aimé mordre aux grenades mûres  
Venant du Paradis,  
Ou d'Espagne, ou d'ailleurs, dont les écorces dures  
Sont pleines de rubis.

Qui donc n'a pas aimé mordre à la grappe ambrée  
D'un savoureux raisin,  
Au fruit brillant et clair, à la graine sucrée  
Qui nous donne le vin.

Qui donc n'a pas aimé mordre à la noire mûre  
Que le méchant buisson  
Gardait pour les oiseaux, dont il paie en pâture  
L'amoureuse chanson.

Qui donc n'a pas aimé mordre à la fraise rose  
Que l'on prendrait parfois :

Fruit, parfum et couleur, pour quelque fleur éclose  
A l'ombre des grands bois.

Qui donc n'a pas aimé mordre une heure, en ce monde,  
Quelque fruit défendu,  
Comme le pauvre Adam mordit la prune blonde  
Du Paradis perdu.

Qui donc n'a pas aimé mordre à la figue franche  
Plus douce que le miel,  
Dont le feuillage fut, pour Eve, rousse et blanche,  
Un vrai présent du ciel.

Qui donc n'a pas aimé mordre, dans la campagne,  
Aux miches de pain bis  
Que rapporte du four une agreste compagne  
Aux yeux francs et hardis.

Qui donc n'a pas aimé mordre au velours des pêches,  
Qui saignent sous la dent,  
Comme une belle fille, aux lèvres toutes fraîches,  
Sous un baiser ardent.

Qui donc n'a pas aimé mordre à la chair de femme,  
Aux douceurs de satin  
Et qu'un sang généreux anime de la flamme  
Qui rend l'amour divin.

Qui donc n'a pas rêvé d'être mordu par elles,  
Plus blanches que le lait :  
Quenottes, perles, dents aux morsures cruelles  
Même quand on est laid.

Février 1891

Edmond FÉVELAT.



## LA MER DES ROCHERS



Emu, j'écoute !  
 C'est un grondement souterrain,  
 Pareil au bruit d'un char d'airain  
 Sous une voûte.

EUGÈNE MANUEL.



L'astre géant dormait dans les immenses nues  
 Ses obliques rayons, dans l'invisible éther,  
 Glissaient et s'infiltraient comme l'amour amer  
 Dans le cœur palpitant des jeunes ingénues.

La brise, qui passait comme un souffle d'amant,  
 Caressait quelques fleurs et la mousse frisée,  
 Dont les bouquets, couverts de perles de rosée,  
 Scintillaient et brillaient ainsi qu'un diamant.

Et, dans ces lieux déserts et d'un aspect sauvage,  
 Le torrent dans l'écume entraînait des débris  
 Et bavait sur les flancs des rochers noirs et gris,  
 Qu'il mine et puis entraîne en frémissant de rage.

— Ainsi s'en vont nos jours... Le temps, sombre torrent,  
 Ronge et renverse tout, amour, richesse et gloire,  
 Ce qui nous fut donné par l'urne aléatoire ;  
 Tout passe comme l'onde et comme le grand vent !

Gorges du Fier, 22 Mai 1879.

Jehan ECREVISSE.

## LE PORCHE DE COPMANHURST



*A Taxile Doat.*

Sous ce portail, chef-d'œuvre unique  
D'un sculpteur dévot et cynique,  
Le touriste est pris de panique.

Les démons viennent par essaims,  
En cilices de capucins,  
Narguer les moines et les saints ;

L'un, Faune de l'antique Olympe,  
Sur la volute où son pied grimpe  
Tire les nonnes par leur guimpe ;

L'autre, moderne Céladon,  
Avec le battant d'un bourdon  
Se pâme dans un rigodon.

Là-bas, trois convers en goguette  
Font des entrechats de guinguette  
Sous l'œil du diable qui les guette.

Plus loin, douze archanges déchus,  
Dressés sur leurs ongles crochus,  
Se fendent en poiriers fourchus ;

Et des sarabandes de goules  
Vont piétinant sur les cagoules  
Des relaps conspués des foules.

Tous ces monstres armés d'un pieu  
S'acharnent au seuil du Saint-Lieu  
Comme pour en expulser Dieu.

La horde aux gueules de lamproie,  
Prête à se ruer sur sa proie,  
Exulte de rage et de joie ;

Et partout le branle encombrant  
Fait dans ce cadre à la Rembrandt  
Un sabbat abracadabrant.

Londres, 1883.

Zénon FIÈRE.



## A C. NIEMAND



Succisus aratro languescit moriens.  
VIRGILE.

## I

Jeanne était un lutin tout timide et tout rose,  
 Qui cent fois dans un jour, triste, joyeux, morose,  
 Vous étonnait, vous agaçait, et vous charmait.  
 Ce petit diable était un ange. Dieu permet  
 Que le Malin sur lui prenne de ces revanches,  
 Qui font voir presque en gris les choses les plus blanches !  
 Jeanne était un démon, mais il était charmant.  
 Seize ans ! l'âge où les yeux sont pleins de firmament,  
 Avait sur son front pur bouclé sa chevelure,  
 Et mis dans chaque tresse un air de ciselure !  
 Jeanne avait les yeux bleus. Ces yeux sont les plus doux,  
 Car le regard qu'ils ont semble dire : « Aimons-nous ! »  
 Jeanne était un oiseau, quoiqu'elle n'eût point d'ailes,  
 Elle entendait leurs chants ; aussi les hirondelles  
 Lui traduisaient ainsi leurs petits cris joyeux :  
 « Qu'elle est douce ta voix, et qu'ils sont beaux tes yeux. »

## II

Les yeux se sont fermés et la voix s'est éteinte.  
 La Mort qui saisit tout l'a prise en son étreinte,  
 Et comme la cigale, à la fin de l'été,  
 Jeanne est morte d'avoir peut-être trop chanté !

19 Nov. 1891.

Auguste GILLOUIN.

6<sup>me</sup> VOL. — 3<sup>e</sup> LIVR.

## LA CAGE



Deux bergères, pour faire usage  
 De l'amusement des beaux jours,  
 Allaient chasser dans le bocage  
 Ces oiseaux qu'on appelle amours.

Doris, d'une course rapide,  
 Osa sans crainte en approcher;  
 Eglé, d'un pas lent et timide,  
 Dans un buisson fut se cacher.

De filets l'une environnée  
 Voulait attirer tout l'essaim;  
 L'autre, dans ses vœux plus bornée,  
 N'avait qu'une cage à la main.

Bientôt, auprès de nos bergères  
 Tout le peuple ailé répandu  
 Vola sur les branches légères  
 Du piège qu'on avait tendu.

Doris en vit approcher mille,  
 Qu'effraya l'appas suborneur;  
 Dans sa cage, Eglé plus habile  
 En prit un qui fit son bonheur.

**Pierre-Joseph BERNARD.**  
 DIT GENTIL-BERNARD (1710-1775).

## A MARTIAL MOULIN

A L'OCCASION DE SA PROMOTION AU GRADE DE CHEVALIER DE LA  
LÉGION D'HONNEUR.



Il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont  
décoré Martial Moulin.  
(L'Evangile nouveau).

La fange avait coulé sur la pourpre des braves,  
Ce n'était plus le gai papillon rutilant  
Errant du doux poète au fier briseur d'entraves,  
Ce n'était plus le signe immortel rappelant  
Les saints apostolats et les nobles doctrines,  
Ce n'était plus la rose aux pétales vainqueurs,  
Ayant sa fleur sur les poitrines  
Et sa racine dans les cœurs.

Elle, l'astre d'argent et le ruban de flamme,  
— De l'amour du Devoir symbole rayonnant ! —  
A présent vain débris, vil chiffon, loque infâme,  
Elle, que quelques-uns espéraient, maintenant  
Livrée à tous, ainsi qu'une fille perdue ;  
Faisant l'ambition d'ignobles freluquets  
Et pour quelques deniers vendue  
A des prouesses de laquais.

Mais les dieux purs et bons, gardiens des pieux rites,  
Ont voulu redorer l'étoile des vaillants ;  
Ils ont dit : « Il nous faut trouver tous les mérites  
« Unis dans un seul homme à mille dons brillants ;  
« — Les Ministres feront ce que nos cœurs désirent  
« Car nous réveillerons leur honneur endormi ! »  
Et celui que les dieux choisirent,  
Ce fut toi, cher et noble ami !

Et depuis cet instant la pourpre de la gloire  
Reluit sous le soleil ainsi qu'au temps passé.  
L'auguste Légion a repris dans l'histoire  
Son lustre primitif un moment éclipsé ;  
L'affront d'hier n'est plus qu'une brume lointaine,  
Maintenant que la rose au calice vainqueur,  
Pour vous plaire, ô mon Capitaine,  
A fleuri sur votre cœur !

**FABRE DES ESSARTS.**



## AUX HÉROS INCONNUS



Les Héros inconnus meurtris dans les batailles,  
Les braves qui sont morts à l'ombre du Drapeau,  
Ceux qui fauchés jadis par le vol des mitrailles  
Pourrissent quelque part sans pleurs et sans tombeau ,

Ont droit au souvenir de ceux dont l'âme espère  
Dans le sang des vainqueurs venger le sang vaincu :  
Ils ne sont pas à plaindre, ils défendaient leur mère,  
Ils sont morts pour la France, ils ont assez vécu . . .

Ils ont assez vécu, s'ils sont tombés en braves  
La face à l'ennemi, sans pâlir, sans prier,  
Mais, en nos jours de joie il faut qu'humbles et graves  
Nous venions leur offrir un rameau de laurier.

O Frères valeureux ! le soir d'une hécatombe,  
La mort a sur vos fronts mis l'éternel oubli,  
Dormez, grands oubliés, au hasard de la tombe,  
Dans la sérénité du devoir accompli ! . . .

Auguste GÉNIN.





## UN PREMIER AMOUR



A la ferme on battait. Quatre gars vigoureux,  
Malgré l'ardent midi frappaient dru sur l'airée.  
Sous les coups des fléaux, en tourbillons poudreux,  
Les grains secs bondissaient sur la paille dorée.

L'air était calme et chaud. Dans les mûriers ombreux,  
La cigale chantait, de soleil enivrée,  
Les oiseaux fatigués se racontaient entre eux  
Leurs exploits du matin dans la lice azurée.

Exténué de soif — car je venais de loin —  
Je pris sans crainte aucune à travers le sainfoin :  
Tout près de là coulait une bonne fontaine,

Puis une jeune fille au teint rose, aux bras blancs  
D'une cruche d'argile allait emplir les flancs :  
C'était bien là de quoi me remettre en haleine !...

∴

Sa cruche une fois pleine, elle la déposa  
Sur un billot. Vrai Dieu ! qu'elle avait bonne mine !...  
Et lorsque son œil bleu sur moi se reposa  
Je crus voir tout le ciel, là sous sa capeline.

Quelque chose, un éclair devant mes yeux passa,  
Tant je fus ébloui par sa beauté divine  
Et par l'air avenant dont elle me fixa :  
Le trouble que j'en eus aisément se devine.

— Quelle onde fraîche ! Et comme il fait bon par ici !  
Lui dis-je. Et poursuivant en amoureux transi :  
— Que ne puis-je souvent y rafraîchir ma lèvre !...

— « Oh ! sans crainte à la source, allez on peut puiser,  
Dit-elle. » Et moi, tout bas, je me dis : Qu'un baiser  
Vaudrait mieux que cette onde à l'ardeur de ma fièvre !...

..

— Lorsque je t'ignorais, ma mignonne, autrefois,  
J'allais, aveugle et sourd, par les sentes fleuries...  
Ils étaient pleins de nids jaseurs tous les grands bois :  
J'en faisais sans pitié d'effroyables tueries !

Je vivais toujours seul, en ermite, sournois,  
Foulant sans un regret les reines des prairies.  
Le ciel m'éblouissait, si j'essayais parfois  
D'y suivre du regard mes sombres rêveries...

Dis-moi pourquoi depuis qu'ensemble nous allons,  
Tout me parle et m'entend dans nos ombreux vallons ?...  
Pourquoi suis-je tenté de dire aux violettes

De venir t'embaumer ? Ou bien à chaque oiseau  
De chanter pour toi seul ? Au frais et gai ruisseau  
De faire babiller pour toi ses ondelettes ?... »

..

— Avant notre rencontre, ô mon poète aimé !  
Je vivais dans l'azur ; je me sentais des ailes ;  
Je souriais à tout, et mon regard charmé  
Suivait le vol léger des vertes demoiselles,

Je me croyais la sœur des fraîches fleurs de Mai,  
 Et j'allais, le matin, bavarder avec elles :  
 Que ne me disait pas leur calice embaumé  
 Quand la brise berçait leurs longues tiges frêles ! . . .

Depuis, je ne sais pas ce qui se passe en moi,  
 Mais je me sens le cœur tout plein d'un vague émoi . . .  
 Mes plaisirs d'autrefois aujourd'hui font ma peine.

Rien ne me sourit plus lorsque tu n'es pas là . . .  
 De mes rêves joyeux tout l'essaim s'envola  
 Le jour où je te vis boire à notre fontaine . . . »

\*  
 \*

— Ce qui fait maintenant que j'adore les fleurs ;  
 Ce qui met dans ton sein cette douce tristesse,  
 C'est l'amour, ô mon ange ! . . . Il est dans nos deux cœurs ;  
 Et du mien il s'élançe en hymne d'allégresse !

Laisse le tien s'ouvrir ! . . . Ces divins oiseleurs  
 Ne doivent rien garder dans leur cage traîtresse . . .  
 Ne sens-tu pas en toi palpiter la tendresse ? . . .  
 Ouvre ! et tu tariras la source de tes pleurs.

Aimons-nous ! Ici-bas l'amour est la rosée  
 Dont toute âme doit être un matin arrosée  
 Pour éclore et plus tard donner tout son parfum !

Viens ! le soleil décline et la soirée est douce . . .  
 Viens voir la luciole illuminer la mousse !  
 Viens ! » -- « Ciel ! laisse-moi fuir ; j'entends venir quelqu'un ! »

— « On m'a dit que tous les poètes  
Étaient comme les papillons  
Qu'à tous les bluets des sillons  
On voit débiter leurs fleurettes.

Est-ce vrai, quand nous gazouillons  
Comme rossignols ou fauvettes,  
Que tout ce que nous babillons  
Tu le tournes en chansonnettes ?

Si, du moins, tu me les chantais  
Ces beaux couplets à ma louange !...  
Allons ! j'écoute et je me tais... »

— Soit, lui dis-je ; mais c'est étrange,  
Seul je me les chante tout bas... !  
Avec toi... vrai... je n'ose pas... »

J'avais fait deux ou trois chansons,  
— Dieu sait dans quel style sévère !... —  
A l'églantine des buissons  
J'y mariais la primevère...

J'avais pris leur rythme aux moissons  
Que berce une brise légère ;  
Aux merles siffleurs, aux pinsons  
Toute leur gamme bocagère...

Le pâtre, la première fois  
Qu'il sent palpiter sous ses doigts  
La note en sa flûte endormie,

Epreuve moins de volupté  
Que moi, lorsque je récitais  
Mes premiers vers à mon amie.

**Ernest CHALAMEL.**



## NAUFRAGE



Il me semble sortir d'un horrible naufrage.  
J'allais de par la vie, inutile, incompris,  
Très fier sous le regard hautain du sot mépris,  
Mais très modeste au fond, et rempli de courage.

Je marchais sans faiblesse et luttais avec rage,  
Poursuivant chaque jour le labeur entrepris,  
Lorsque je suis tombé, haletant et surpris,  
Tel un bateau sombrant au milieu d'un orage.

C'était fini. J'allais disparaître et mourir  
Mais vous êtes venue alors me secourir  
Et me tendre l'appui de vos belles mains blanches.

Vous m'aimez et l'espoir avec vous m'est rendu.  
Je suis comme un noyé qui se raccroche aux branches,  
Que la branche se rompe et me voilà perdu !

**Maurice CHAMPAVIER.**



## LA PRIERE DU CHANSONNIER



En murmurant : Dieu, si j'avais des ailes,  
 J'irais chanter ta gloire dans les cieux !  
 Pour suivre au loin les brunes hirondelles,  
 J'ai pris ma lyre et mon bâton noueux.  
 Qui de mon front chassera les tempêtes ?  
 Qui m'aimera, moi chétif nourrisson ?  
 Je suis bien faible ! . . . Accueillez-moi, poètes !  
 Accueillez-moi, je n'ai qu'une chanson.

Accueillez-moi, le pays des chimères  
 D'où vous venez est aussi mon pays.  
 Nul ne connaît le ciel qui vit nos mères  
 Cacher là-bas leurs amours et leurs nids.  
 J'ai, comme vous, des accents pour nos fêtes  
 Aux jours d'été qui dorent la moisson.  
 Ma muse est vierge . . . Accueillez-moi, poètes !  
 Accueillez-moi, je n'ai qu'une chanson.

Accueillez-moi, les rois aux capitoles  
 Lavent leurs doigts de notre sang rougis.  
 Que sont leurs noms ? d'éphémères idoles ;  
 Sedan honteux vient après Austerlitz.  
 A se venger, quand les âmes sont prêtes  
 Vieillards, enfants, on s'arme à l'unisson,  
 Mais ma voix tremble ! . . . Accueillez-moi, poètes !  
 Accueillez-moi, je n'ai qu'une chanson.

Accueillez-moi, j'ai vu les faux prophètes  
Couverts de pourpre et le cœur plein de fiel  
Passer vainqueurs, le soir des grandes fêtes ;  
Fiers du triomphe ils défiaient le ciel.  
Ils souriaient, et nos haines muettes  
A leur aspect réprimaient un frisson.  
Je veux maudire !... Accueillez-moi, poètes !  
Accueillez-moi, je n'ai qu'une chanson.

Accueillez-moi, car une voix bien douce  
A mon chevet vient me remplir d'effroi  
En me disant : Moreau, Gilbert, Escousse  
Sont morts, hélas ! en chantant comme toi.  
De noirs cyprès ornant leurs pâles têtes,  
Sous la misère, ô terrible leçon !  
Ils sont tombés... Accueillez-moi, poètes !  
Accueillez-moi, je n'ai qu'une chanson.

Accueillez-moi, Dieu, dans sa bonté sainte,  
Donna toujours un sourire aux petits.  
Vous qu'il marqua d'une sublime empreinte,  
Poètes saints, ouvrez vos cœurs amis.  
Chantant ta gloire et pleurant tes défaites,  
Mon luth rendra peut-être un plus doux son.  
O ma patrie !... Accueillez-moi, poètes !  
Accueillez-moi, je n'ai qu'une chanson.

**Henri BOSSANNE.**





NICE, NOVEMBRE 1891



Mon Dieu ! que cette nuit est sombre !  
Ma lampe est morte dans ma main ;  
Hélas ! toute seule dans l'ombre,  
Je cherche en pleurant mon chemin.

Partout je me heurte ou me blesse,  
Nulle étoile en mon ciel ne luit,  
Et j'appelle dans ma détresse,  
Nul ne me répond . . . c'est la nuit.

Et j'attends toujours que se lève  
Pour moi l'étoile aux rayons d'or  
Ma vie en attendant s'achève,  
Mon aurore sera la mort !

**Maria COURT.**



## AIMEZ TOUJOURS



A *Mademoiselle Amélie G.*

Oh ! puisque de son aile rose  
Cupidon frôle votre cœur  
Et que, désormais, il s'impose  
Comme son maître et son vainqueur,  
Soumettez-vous, c'est chose bonne  
Que l'esclavage des amours ;  
Sans crainte, obéissez, Mignonne,  
Soyez aimée, aimez toujours !

Puisque dans un tendre sourire,  
Heureuse, vous avez surpris  
Le bonheur qu'on ne peut décrire  
De voir son beau rêve compris,  
Que de vous l'ennui, la tristesse  
Eloignent leur sinistre cours :  
Souriez, souriez sans cesse,  
Soyez aimée, aimez toujours.

Puisque vos yeux — douces étoiles —  
Dans d'autres ont vu resplendir  
Des éclats troublants et sans voiles  
Qui n'ont point voulu vous mentir,  
Priez pour qu'elles ne s'éteignent  
Ces clartés des plus heureux jours,  
— Quand elles meurent, les cœurs saignent, —  
Soyez aimée, aimez toujours !

Puisque dans une main la vôtre  
Soudainement a frissonné,

Ne perdez jamais pour une autre  
 Le bien qu'elle vous a donné ;  
 Pour les maux nombreux de la vie  
 Ne refusez point son secours,  
 Et loin des flèches de l'Envie  
 Soyez aimée, aimez toujours ?..

Puisque vos lèvres sur deux lèvres  
 Ont cueilli leur premier baiser,  
 Ne calmez pas les douces fièvres  
 Que ce méchant a pu causer !  
 A cette coupe osez encore  
 Puiser sans cesse et sans détours  
 Le plaisir qu'à présent j'ignore,  
 Soyez aimée, aimez toujours.

Puisque du bonheur, la fleur rare  
 Est éclose aujourd'hui pour vous,  
 Craignez qu'elle ne se dépare  
 Et perde son parfum si doux !  
 Pour moi — morte aussitôt que née —  
 J'ai répandu des pleurs bien lourds  
 Du moment qu'elle s'est fanée...  
 — Soyez aimée, aimez toujours !...

Soyez aimée, aimez toujours,  
 — Sans être aimé, moi je dois vivre ! —  
 Car le cœur se couvre de givre  
 Loin des chauds rayons des amours.  
 De grâce, n'imitiez pas Celle  
 Qui m'a condamné sans recours ;  
 A vos serments, restez fidèle,  
 Soyez aimée, aimez toujours !...

Alexandre MICHEL.

## A JEANNE D'ARC



Jehanne la bonne Lorraine  
Qu'Anglais bruslèrent à Rouen.  
(VILLON).



*A Dauphiné l'Aiglelet.*

## I

Un roi meurt fou. Sa femme est une Messaline  
Et ce roi devant qui la tristesse s'incline  
Est roi de France ; on est en pleine ombre. Dieu seul  
Peut compter les vivants qui sont sous ce linceul.  
Paris s'agite. Il a perdu toute espérance.  
Il se sent étranger quoiqu'il reste une France.  
Il n'est point prêt encore et ne sait pas les noms  
De ses maîtres nouveaux, Anglais ou Bourguignons.  
Le souvenir sacré, cette douce hirondelle,  
Ne construit plus son nid dans une âme fidèle,  
Et le fils de vingt rois valse sur le tombeau  
Où le pousse en riant sa mère, l'Isabeau.  
Oh ! la colère mord, et vous prend aux entrailles,  
Lorsqu'on entend gémir ou gronder un Xaintrailles,  
Alors que dans les bras souillés de l'étranger  
Découronnant un fils qu'elle vient d'outrager,  
La Reine, sans souci des revanches futures  
Boit le haschich honteux des voluptés impures !  
Ainsi donc tout s'éteint ; la France lentement  
Va des bras de la Reine aux mains de son amant,  
Et le peuple effrayé voit la Seine rougie  
De sang moins que de vin aux suites de l'orgie ;  
Et cependant, le roi de Bourges n'est point mort.  
Point mort. C'est vrai, trop vrai. Le roi de Bourges dort.  
Et ce sommeil hideux qui lui clôt la paupière,  
C'est l'abîme où ce roi pousse la France entière.

6<sup>me</sup> VOL. — 4<sup>e</sup> LIVR.

Sire, réveillez-vous! Roi, ne voyez-vous pas  
 Le fantôme effrayant qui vous suit pas à pas.  
 Paris n'est plus à vous! Sur votre capitale  
 Le conquérant rapace étend sa main brutale.  
 Sire, réveillez-vous! Le roi de Bourges dort.  
 Oh! la Hire et Dunois. C'est le suprême effort.  
 En selle, messeigneurs, haut le cœur, haut l'épée!  
 O les vaillants lutteurs de la sainte épopée,  
 Tous vaincus! tout est dit! La France, maintenant  
 N'a plus d'astre en son ciel autrefois rayonnant.  
 Elle n'a plus que vous, Géants, un jour encore,  
 Et nous aurons le soir sans avoir eu l'aurore,  
 Et l'ennemi brûlant les villes, arrivait.  
 Bedford courait au but. Le roi Charles rêvait;  
 Et les noirs bataillons arrogants et superbes,  
 Ainsi que des faucheurs qui passent dans les herbes,  
 Ne laissant après eux qu'un sol aride et nu,  
 Ravageant tout, marchaient à Charles l'Inconnu.  
 Charles, ainsi le veut parfois la Destinée  
 Egrenait dans les bals tous les jours de l'année.  
 Il doutait, car sa mère avait dit, sans effroi  
 Que s'il était son fils, il n'était pas le Roi.  
 C'était la fin!

On eut soudain une espérance  
 Car au ciel Dieu veillait. Il protège la France!  
 Oui Dieu veillait! Du haut des Vosges, le soleil  
 Apparut, annonçant un splendide réveil.  
 Partout, sur le donjon altier, sur la chaumière,  
 Ce merveilleux soleil répandit sa lumière;  
 Il avait des rayons qui vous touchaient au cœur.  
 Vaincu, rien qu'à le voir on se croyait vainqueur;  
 On sentait que Dieu même, avait envoyé l'astre,  
 Pour dissiper la Nuit, complice du désastre.  
 Il réchauffait les Morts couchés dans le tombeau  
 Et parlait, j'en suis sûr, un langage nouveau.

O prodige ; à travers les espaces funèbres,  
 Vengeresses clartés, poursuivant les ténèbres,  
 Les flèches du soleil apparu dans les cieus  
 Pénétraient tous les cœurs et frappaient tous les yeux !  
 Un mot dans l'azur clair, où vibrat l'incendie  
 Brilla subitement ! Ce mot était... Patrie !  
 Tout le monde comprit ce mot sublime et fort,  
 Il invoquait la Vie au moment de la Mort.  
 Alors du fond des bois et du milieu des villes,  
 — Apaisement tombé sur nos guerres civiles, —  
 Un cri rempli d'angoisse et rempli de fierté,  
 Cri que dans les temps durs jette la Liberté,  
 Retentit sur la France entière, et sous les chaumes  
 Pour la première fois se comptèrent des hommes !  
 Ce cri que répétaient tous les échos amis  
 Disait : « Sauvons la France ! et mort aux ennemis ! »  
 Ce cri qu'un peuple exalte, et qu'un peuple exagère,  
 Avait jailli du cœur d'une pauvre bergère ;  
 Le Vengeur attendu releva le drapeau ;  
 Et le Peuple sortit vivant de son tombeau !

## II

Domrémy ! c'est la Destinée  
 Qui voulut qu'au pays Lorrain  
 La Gloire grava sur l'airain :  
 « En ces lieux Jeanne d'Arc est née ! »  
 Cette ville où battit ton cœur  
 O ma pauvre France meurtrie,  
 Ce refuge de la Patrie  
 Jette sur notre âme attendrie  
 Comme un rayonnement vainqueur,  
 Et nous l'invoquons, ô mystère !  
 Quand, crainte auguste et salutaire  
 On croit entendre un cri de guerre  
 Aux lèvres d'un envahisseur.

Domrémy! sur cette colline  
 Où Jeanne paissait ses troupeaux  
 Elle vit, puissance divine,  
 Des anges cousant des drapeaux.  
 Elle entendit des voix sublimes,  
 Qui du haut des célestes cimes,  
 Lui disaient : « Sonde les abîmes,  
 Qui se déroulent devant toi ;  
 Jette ta houlette, ô bergère !  
 Regarde, une horde étrangère  
 Prends ta France, et chasse ton Roi.

Debout! Dieu veut qu'une humble femme,  
 Souvent surgisse en ses desseins !  
 Il a mis dans tes yeux, la flamme  
 Que redoutent les assassins.  
 Qui n'obéit pas; il le brise;  
 Tout t'appelle : écoute la brise,  
 Les flots que la lumière irise  
 En fuyant, jettent des sanglots.  
 Hélas! Ils pleurent sur la France,  
 Tu voudras, j'en ai l'assurance,  
 Pour abréger notre souffrance,  
 Calmer cette plainte des flots. »

Et Jeanne, en extase, attendrie,  
 Voyait passer dans le ciel bleu  
 Une femme en deuil, la Patrie,  
 Qu'admiraient les anges de Dieu.  
 Oh ! Comme elle était belle encore !  
 Son front que la Grâce décore,  
 Avait une blancheur d'aurore,  
 Et dans les ors de ses cheveux,  
 On voyait, ô beauté suprême !

Resplendir la Gloire elle-même,  
On lisait ces mots : « Je vous aime ! »  
Dans son sourire et dans ses yeux !

Mais elle était grave et souffrante,  
La femme en deuil, la femme en pleurs.  
Sa bouche, une rose mourante,  
N'avait plus de fraîches couleurs.  
Il ne lui restait qu'un sourire ;  
Jeanne pensa, dans son délire,  
Que ce rayon semblait lui dire :  
« Lève-toi ! debout ! C'est assez !  
Puisque l'on doute et qu'on recule,  
Armons-nous ! En ce crépuscule,  
Il faut sur toute âme incrédule,  
Faire luire un astre français ! »

Alors, sous le regard des anges,  
Jeanne crut, que subitement,  
L'avenir, aux secrets étranges,  
Les révélait au firmament.  
Elle vit, ô splendeur ! dans l'ombre  
Se déchirer la robe sombre,  
Robe faite des deuils sans nombre,  
Que la femme auguste portait ;  
Et parmi les apothéoses,  
— Bizarre enseignement des choses ! —  
Pleuvoir des couronnes de roses,  
Sur un trône où Jeanne montait.

Le trône où tu monteras, Jeanne,  
Est moins un trône qu'un autel ;  
Il y meurt l'humble paysanne,  
Il en renaît l'ange immortel.



Ce trône horrible où l'on succombe,  
On le gravit, mais on en tombe.  
Va ! nous viendrons t'en arracher,  
Nous te referons, ô merveille !  
Une virginité pareille  
A celle qui, depuis, sommeille  
Sous les cendres de ton bûcher.

Et que t'importe, il est une heure  
Où l'on triomphe de la mort.  
Le jour où tout un peuple pleure,  
Le faible devient le plus fort.  
La France a reconquis sa fille ;  
Sur son bûcher sa gloire brille,  
Et dans sa nouvelle famille,  
Jeanne a moissonné tous les cœurs.  
Sainte, on l'invoque en sa prière.  
Femme, on demande à la guerrière  
De nous rendre cette bannière  
Qui des vaincus fit des vainqueurs.

Et cette bannière sublime,  
Pauvre femme on la voit encor :  
Elle flotte sur un abîme  
Empli des affres de la mort,  
Nous avons pleuré. C'était juste.  
Aujourd'hui l'étendard auguste,  
Porté par une main robuste  
Marche devant nos bataillons ;  
Ses plis ont des reflets d'aurore,  
L'Anglais le craint, Jeanne il l'honore,  
Il est le drapeau tricolore  
Que suit un peuple de lions.

## III

Ainsi donc, le soleil s'est levé sur la France,  
Ses rayons bienfaisants ont séché tous les pleurs.  
Et le sol dévasté par cent ans de souffrance  
A des épis nouveaux, près de nouvelles fleurs !

Les braves sont venus des montagnes aux plaines !  
Les glaives autrefois rouillés dans les fourreaux,  
En sortent aiguisés pour les luttes prochaines.  
Les vengeurs sont debout, prenez garde, bourreaux !

Et tremblez ! A cheval, et toujours la première  
Une femme conduit ces hommes au combat.  
Ses yeux d'un bleu sacré débordent de lumière.  
Ils vont ! Leur pas est sûr. Ils l'aiment. Leur cœur bat.

Sa face resplendit parmi les plus hautaines,  
Elle brave la mort : dédaigne le sommeil.  
Mieux que l'armure en fer de tous ses capitaines,  
Son armure a le don d'attirer le soleil.

Arrière, mécréants. Fuis, Lion d'Angleterre.  
Et les Anglais fuyaient devant elle, laissant  
Entre ses chastes mains le fruit de l'adultère,  
Cette terre de France où ruisselait leur sang.

Un jour, que comme un fils qu'on habille à la hâte !  
A Reims, en cette église où tout est idéal,  
Elle avait à ce prince inepte, à l'âme ingrate,  
Rendu le sceptre d'or et le manteau royal.

Jeanne, victorieuse, ineffable, bénie  
Déployant l'étendard brodé d'or et de fleurs,

Cria : « Merci, Seigneur ! car ma tâche est finie !  
Et dans son œil céleste, on vit rouler des pleurs.

Sa tâche était finie. Oui, mais son roi fut lâche.  
Il ne sut point marcher parmi les résolus :  
Ni compter les vaillants, ni lutter sans relâche,  
Ni croire que les voix ne lui répondaient plus.

O Charles, soit flétri ton manque de mémoire ;  
Tu souillas ce manteau qu'elle t'avait rendu.  
O pâle débauché, tu lui devais ta gloire,  
Et ton Libérateur, c'est toi qui l'as vendu.

C'est toi qui l'as vendu, l'ange aimé de la France,  
Non point pour un peu d'or, mais par ta lâcheté ;  
Tu devais accomplir l'œuvre de délivrance,  
Et sauver le Vengeur qui t'avait racheté.

Roi, tu n'as pas osé ! Prince, tu fus infâme !  
Et lorsque son bûcher s'embrasa sous les cieux,  
Tous méprisaient ce roi sacré par une femme,  
Puisqu'à l'heure du crime, il détournait les yeux.

Et toi, Prêtre, qui fut le contempteur indigne ;  
Evêque renégat ! ô honte du Saint-Lieu !  
Ton front comme Judas, étant marqué d'un signe,  
Tu trahis ton Pays, comme il trahit son Dieu !

Je plains ce mauvais roi, toi, je t'exècre, ô Prêtre !  
Complice du bandit, amant de l'Isabeau,  
Le Temps, ce justicier, te poursuit comme un traître !  
Et son fer te flétrit jusque dans le tombeau.

Tu ne saurais quitter la place d'infamie,  
 Les Générations crachent sur ton cercueil,  
 Et les petits enfants, au début de la vie,  
 Savent tous que sa mort nous vint de ton orgueil,

Ah ! tu nous l'as tuée, ô misérable, écoute :  
 Sur ton autel sanglant, la vierge respandit.  
 Son œuvre était d'en haut, son œuvre a fait sa route.  
 Un peuple la vénère. Un peuple te maudit.

## IV

*Aux Anglais.*

Vous êtes glorieux, forts, vous êtes prospères.  
 Vous êtes des tueurs de femmes, je le sais.  
 Mais vous aviez compté sans le bras de nos pères,  
 Qui, jamais ne trembla, car il était Français.

Vous avez remporté sur nous quelques victoires ;  
 Mais tous les Azincourts, comme tous les Poitiers,  
 N'ont jamais fait pencher la balance de gloires ;  
 Vous avez les horreurs, nous avons les pitiés.

Le bûcher de Rouen illumine le monde,  
 La haine, peintre auguste, en traça le tableau ;  
 Et lorsque de nos jours, en sa stupeur profonde,  
 Voyant ce Sainte-Hélène, après ce Waterloo,

L'univers indigné, se sent frémir de rage,  
 Il se dit, en comptant vos baisers de Judas :  
 « Que resterait-il donc de cette autre Carthage  
 Si quelqu'autre Scipion y menait ses soldats ? »

Paris, 13 Juillet 1891.

**Auguste GILLOUIN.**

## SONNET

POÉSIES D'UN PAYSAN DU DRAC

*A Madame Chrysanthème.*

L'Académie avait à tourner un feuillet :  
 Zola se présentait pour accomplir la tâche,  
 Zola, vous savez bien, ce gros homme qui tâche,  
 De démontrer à tous que... cela sent l'œillet.

On votait doucement et plus d'un sommeillait,  
 Jouant l'innocent jeu qu'on nomme « cache-cache »,  
 Zola monte et descend, personne ne se fâche. —  
 Sur l'élu de son cœur un petit dieu veillait,

Djinn ou follet, venu de quelque île lointaine  
 Pour décider, tout seul, la victoire incertaine.  
 Si petit qu'il était dans une urne blotti. —

L'Académie avait allumé sa veilleuse,  
 Le soir venait, le Djinn, d'une voix très railleuse,  
 Cria : « Zola, jamais; j'aime bien mieux Loti ! »

Paris, 7 avril 1892.

E. FÉVELAT.



## BERLIOZ MOURANT

*A Rambaud.*

Après avoir subi si longtemps la souffrance  
De l'âme. Après avoir livré tant de combats  
Contre la foi du jour, contre l'indifférence.  
Dans la dernière lutte, en vain tu te débats  
Contre la mort, Berlioz ! C'est cet instant suprême  
Que le sculpteur, poète, en son rêve a dépeint,  
L'heure où le corps n'est plus que l'ombre de lui-même.  
Et pourtant l'idéal n'est pas encore atteint  
Par la douleur physique. Il ne reste de vie  
Qu'en ton puissant cerveau de pensers débordant ;  
Si pour les révéler, la force t'est ravie,  
Nous les voyons briller dans ton regard ardent !  
Ce regard si profond qui brave l'injustice  
De tes contemporains, car il voit l'avenir  
Où tu seras vengé d'une mode factice,  
D'adversaires jaloux qui verront se ternir,  
Trop tôt, le faible éclat de leur gloire éphémère  
Quand ton nom cueillera partout les lauriers dus  
A tes conceptions. Cette douleur amère  
Qui se lit sur tes traits si puissamment rendus  
Par le ciseau, devient pour la foule en délire  
Qui maintenant t'acclame, un éternel remords  
D'avoir trop méconnu les charmes de ta lyre,  
De tes chants émouvants aux merveilleux accords.  
Berlioz mourant devant son œuvre délaissée  
Mais non vaincu ! Tel est le beau sujet traité  
Par Rambaud. Pénétrant ton ultime pensée

Il l'a fait rayonner sur ton front haut porté,  
En l'immortalisant dans un vivant symbole  
Du génie incompris par l'esprit de son temps.  
Sur ta tête sublime, on croit voir l'auréole  
Des dieux t'illuminer de ses feux éclatants  
L'artiste a su donner la vie à la matière  
Quand il a fait surgir, du plâtre inanimé,  
Son idée évoquant ta destinée altière  
Et tes angoisses, maître, aujourd'hui tant aimé.

Avril 1892.

Alfred de GRUCHY.



## FÉLICITÉ

Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné!  
 Victor Hugo. « Les Feuilles d'automne. »

*A vous, ma Bien-Aimée.*

Que m'importent la vie et ses noires douleurs?...  
 — Dans votre doux regard je puise le dictame!  
 Un seul de vos baisers réconforte mon âme  
 Et tarit, pour jamais, la source de mes pleurs!

Sur votre bouche on voit s'épanouir des fleurs  
 Porteuses du parfum qu'en secret je réclame!  
 Dieu se plut à combler votre beau corps de femme  
 De charmes caressants et de dons enchanteurs! —

Dans mon ciel, assombri par un ténébreux voile,  
 Quand je vous eus trouvée, ô lumineuse Etoile!  
 Je ne demandais plus d'autres biens au Seigneur!

Car de mon cœur, l'Amour avait banni le doute,  
 Je possédais enfin le vrai, le seul bonheur:  
 C'est vous, Ange béni, qui brilliez sur ma route!

St-Quentin-Fallavier, 19 nov 1891.

**Tony ÉPARVIER.**





## SOIRS D'ÉTÉ



Par un beau soir d'été je vins à la lumière,  
Et j'ouvris — car ma mère ainsi me l'a conté —  
Dans un soleil couchant ma naissante paupière :  
Puisse-t-elle se clore avec les soirs d'été !

Par un beau soir d'été, j'ai connu la tendresse ;  
Et ce premier amour, des étoiles daté,  
M'inonda tout le cœur d'une si pure ivresse  
Que je voudrais mourir par un pareil soir d'été.

Par les beaux soirs d'été, j'ai pleuré l'oublieuse ;  
Mais la clémente nuit, au sein du tourmenté,  
Déposait lentement sa paix mystérieuse :  
Amis, je mourrais mieux un calme soir d'été !

J'ai revu des beaux soirs les croyances profondes,  
Et les astres m'ont dit la gloire et la bonté  
De ce père inconnu que vont cherchant les mondes :  
Mon Dieu ! que j'aïlle à toi par un doux soir d'été !

Emile TROLLET.



## EN L'ATTENDANT



Mignonne, de nouveau, les nuits tièdes et douces  
Palpitent tendrement sous les bleus infinis :  
Les rossignols émus préludent en leurs nids  
Enchassés dans les mousses...

Le soleil radieux d'ivresse emplit le jour  
Les hymnes du matin s'envolent en fusées,  
Par les sentiers étroits qu'emperlent les rosées  
On voit passer l'amour.

Le printemps a neigé rose et blanc sur les branches,  
Cerisiers et lilas sont étoilés de fleurs ;  
Et, sous bois, les muguetts encadrent de pâleurs  
Le bleu pur des pervenches.

Les belles vont venir de leurs doigts ingénus  
Vous cueillir en bouquets, petites pâquerettes,  
Autour de vos cœurs d'or, ouvrez vos collerettes,  
Les beaux jours sont venus !



Les beaux jours sont venus, les roses vont éclore  
Et nos bonheurs d'antan vont reflleurir aussi ;  
Notre horizon jadis tristement obscurci  
Prend des reflets d'aurore.

Notre amour était mort, nous allons l'exhumer,  
Notre passé joyeux était son cimetière ;  
Mais, voici qu'il renaît dans sa candeur entière,  
Oh ! que je vais t'aimer !

Nos projets d'autrefois sauront aussi renaître  
 Et nous allons pouvoir vivre rien que pour nous,  
 Le soir, je rêverai le front sur tes genoux,  
 Au près de ta fenêtre.

Fleurs, ouvrez-vous ! chantez grillons ! ô ciel ! sois clair !  
 Papillons, deux par deux, ouvrez vos ailes frêles,  
 Voltigez oiselets, gémissiez tourterelles,  
 L'amour chante dans l'air.

L'amour chante dans l'air et, pourtant moi je pleure  
 Hélas ! envolé- vous mes rêves irisés !  
 Elle ne viendra pas m'apporter ses baisers,  
 Lentement passe l'heure...

Ah ! qu'un sincère amour tient ferme au cœur ! En vain  
 Je cherche à t'oublier, oublieuse maîtresse,  
 Le souvenir brûlant de ta fauve tendresse  
 Grise comme un vieux vin.

Elles semblent de plomb ces minutes d'attente ;  
 O mignonne ! pourquoi rester sourde à l'appel ?...  
 Tu parlais trop souvent d'un amour éternel,  
 Pour être bien constante...

C'est bien ! je te méprise, aime qui tu voudras,  
 Je saurai t'oublier !...

— Toc, toc !...

— C'est toi, petite ?

Je t'aime, ô cœur joli ! bonjour, viens vite, vite  
 M'aimer entre mes bras...

**Auguste GÉNIN.**

(Vers pour l'Aimée)

## A MA MUSE



Dieu t'avait fait pour moi, Muse, vivante étoile,  
Et mon œil inquiet te cherche sous le voile  
De quelque souci noir !  
Ah ! laisse ton regard aussi pur que l'aurore  
Pénétrer en mon cœur et lui verser encore  
Le rayon de l'espoir !

Parce que le bonheur me fuit et que ma vie  
Est un labeur sans trêve et parce qu'asservie  
A mon triste destin  
Je vais, mouillant de pleurs, cette terre où je passe,  
Faudra-t-il qu'en mon ciel ta lumière s'efface,  
O mon astre divin !

Parce que de l'amour la poétique flamme  
Languit sans aliment au fond de ma pauvre âme  
Et que nul ici-bas,  
Nul ne m'aide à porter le poids de ma misère,  
N'éclaireras-tu point le sentier solitaire  
Où s'égarent mes pas ?

Etoile, je le sais, ta beauté ravissante  
Est digne d'autres cieux ; mais vers moi souriante  
Et pleine de douceur,  
Tu vins, et je sentis que tu m'avais choisie  
Ah ! que de fois j'ai bu ta divine ambrosie  
En t'appelant ma sœur !

Viens, descends près de moi quand le chagrin m'opresse,  
Viens sur mon front brûlant jeter une caresse,  
Laisse-moi sur ton cœur,  
Muse, me reposer; que ta douce parole,  
Douce comme le bruit d'un papillon qui vole,  
Apaie ma douleur!

En écoutant ta voix mystérieuse et tendre,  
Je voudrais m'endormir et je croirais entendre  
La chanson du berceau,  
Quand ma mère agitait de son pied ma couchette,  
Pendant que sa main chère arrangeait sur ma tête  
Les plis de mon rideau!

O berce, berce-moi, Muse, rends-moi mes songes,  
Que j'oublie un instant les décevants mensonges  
Auxquels l'enfant a foi.  
Il fait nuit! ah! fais luire à mes yeux des nuages  
D'or, de pourpre et de feu, montre-moi des mirages  
O Muse, enivre-moi!

**Maria COURT.**



## POUR VOTRE ALBUM



*A Picciola.*

Chère, pour votre album, voici quatorze vers :  
 Oh ! que ne sont-ils nés au beau temps des jours roses,  
 A l'heure printanière où s'entr'ouvrent les roses,  
 Où gazouillent les nids le long des sentiers verts !...

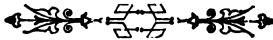
Ils éclosent aux mois des cieux gris et couverts,  
 Des rayons refroidis et des brumes moroses,  
 Où les cœurs sont tout pleins de spleens et de névroses :  
 Hélas ! trouveront-ils vos gais feuillets ouverts ?...

Accueillez-les, donnez une petite place  
 A ces déshérités, que le vent d'hiver glace  
 Et qui viennent à vous grelottants et fluets.

S'ils ne peuvent chanter votre beauté, les charmes  
 De vos grands yeux rêveurs où perlent deux bluets,  
 C'est que leur faible voix sanglote dans des larmes !...

Février 1802.

**Alexandre MICHEL.**



## LE PETIT CERCUEIL



Des fillettes en voile blanc  
Le portaient à la main, sans peine.  
Il était paré de verveine,  
Une grand'mère au front tremblant  
Venait après en sanglotant.  
Des fillettes en voile blanc  
Le portaient à la main, sans peine.

Deux enfants se donnant la main  
Suivaient la petite sœur morte ;  
Les mères entr'ouvrant leur porte  
S'agenouillaient sur le chemin ;  
Les yeux humides, le cœur plein,  
Deux enfants se donnant la main  
Suivaient la petite sœur morte.

Quand le convoi franchit le seuil,  
Le gros chien hurla de tristesse ;  
Pour une dernière caresse,  
Il écarta la foule en deuil  
Et lécha le petit cercueil,  
Quand le convoi franchit le seuil,  
Le gros chien hurla de tristesse.

Quand on passa le long du pré  
Tout émaillé de paquerettes,  
Les rossignols et les fauvettes,  
A voix basse et d'un ton navré,  
Gémirent un miserere,  
Quand on passa le long du pré  
Tout émaillé de paquerettes.

Quand on plaça devant l'autel  
L'enfant dans sa bière fleurie,  
On crut voir la Vierge Marie  
Montrer au Jésus de Noël  
Le dôme radieux du ciel,  
Quand on plaça devant l'autel  
L'enfant dans sa bière fleurie.

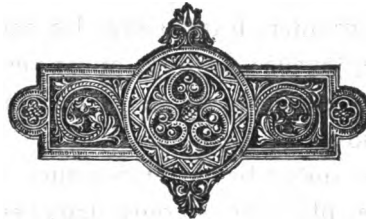
Quand on fut au bord du trou noir  
Creusé dans le vieux cimetière,  
Les pleurs inondaient ma paupière;  
C'est à peine si je pus voir  
La jeune mère au désespoir,  
Quand on fut au bord du trou noir  
Creusé dans le vieux cimetière.

Je ne pourrai pas oublier  
Le bruit sourd de la terre fraîche  
Qu'un fossoyeur avec sa bêche  
Jeta jusqu'à faire plier  
Le petit cercueil de noyer,  
Je ne pourrai pas oublier  
Le bruit sourd de la terre fraîche.



Je sens que mon cœur a suivi  
Le cercueil dans la fosse humide,  
Sous le blanc suaire livide  
Il dort avec l'ange endormi,  
Il était triste et tout meurtri.  
Je sens que mon cœur a suivi  
Le cercueil dans la fosse humide.

**Henri BOSSANNE.**



## NUIT DE PRINTEMPS



« Les oiseaux dans les bois, molles voix étouffées,  
Chantent des triolets et des rondeaux aux fées. »  
(V. Hugo, Les Contemplations).



Le rossignol chantait la nuit. — *Elle* écoutait !  
Oh ! comme il est donc doux, à l'heure où tout se tait,  
A l'heure harmonieuse où cette voix amie,  
Seule, frémit encor sur la terre endormie,  
D'être là, d'être *seuls*, et, spectacle vainqueur,  
D'écouter la chanson et d'écouter son cœur !

O soupirs alanguis, notes capricieuses !  
De l'ombre, des buissons, des eaux silencieuses,  
Des fleurs, des prés, des bois, la voix semblait sortir.  
Elle naissait, riait, tombait, pour repartir  
Et bruire et monter, franchissant les octaves,  
Tantôt leste, joyeuse, et libre, et sans entraves,  
Faisant des sauts, riant au ciel, vagabondant  
Du caprice soyeux à l'hallali strident ;  
Tantôt, ainsi qu'un bruit qui demeure et qui passe,  
Lente, grave, plaintive, et pure dans l'espace,  
Alanguissant le rêve, endormant les douleurs,  
Murmurant une valse aux eaux, aux prés, aux fleurs,  
La valse des baisers qui soupire et qui jase  
Douce comme l'amour, longue comme l'extase !...

Dans les bois, dans les eaux, dans l'ombre où tout se tait,  
Le rossignol chantait la nuit. — *Elle* écoutait !...

Tunis, 8 Mars 1891.

**Aimé GÉMIN.**



## A UNE ENFANT BLONDE



Savez-vous, enfant, que vous êtes blonde  
Et que les blés d'or le sont moins que vous?  
Que vos grands yeux bleus plus profonds que l'onde  
Sont plus qu'elle aussi caressants et doux!

Vous n'ignorez point que vous êtes belle?  
Que de vous émane un charme enivrant?  
Lorsque vous passez, blanche colombelle,  
Chacun sur vos pas va le murmurant...

Ah! croyez-le bien! si j'étais poète  
Je ferais un hymne à votre beauté,  
Où, comme en un lac le ciel se reflète  
Votre chaste corps serait reflété.

Ma strophe serait tressée en couronne,  
Et sur votre front je la poserais.  
D'admiration je ferais un trône  
Sur lequel, enfant, je vous placerais!...

Mon vers, caressant comme un vol d'abeille,  
Près de votre bouche irait se poser,  
Et sur ce bouton de rose vermeille  
Il aspirerait à prendre un baiser;

Je l'enroulerais, comme un souple lierre,  
Autour de vos bras blancs et potelés;  
La rime viendrait, fraîche et familière,  
Fleurir des contours finement moulés...

Je n'omettrais rien dans mon doux poème,  
— Que je vous dirais ensuite à genoux,  
— Je le finirais ainsi : Je vous aime !  
Adorable enfant ; vous en doutiez vous?...

**E. CHALAMEL.**



## A MA CIGARETTE



Chère cigarette,  
J'aime, en ma chambrette  
Seul au coin du feu,  
Ta vapeur troublante  
Qui monte et serpente  
En long ruban bleu.

Le soir, dans ma couche,  
Alors que ma bouche  
T'aspire à longs traits,  
Jamais ma maîtresse,  
Malgré sa tendresse,  
N'eût si doux attraits.

Ta saveur exquise,  
Qui charme et qui grise  
Comme un pur encens,  
Chasse humeur morose,  
Fait voir tout en rose,  
Et ravit les sens.

Après la jeunesse,  
Lorsque la vieillesse  
Planera sur moi,  
Je veux, mon amie,  
En quittant la vie,  
M'enivrer de toi.

**ELLIA-ROUPAL.**



## L'ÉDELWEIS



Non, ce n'est point une étrangère,  
Mais c'est une fleur solitaire  
Amante des glaciers profonds.

Elle porte blanche toilette  
Et forme une riante aigrette  
Mêlée à ses tendres fleurons.

Elle est d'un velours doux et lisse,  
Quelque fée a dans son calice  
Déposé des perles sans prix.

.....  
Du sein de l'ombre et du silence,  
Vers le ciel seul sa voix s'élance!...  
Elle ne voit pourtant du ciel,

Qu'une lueur oblique et pâle  
Et non ces flots d'or et d'opale  
Où se dessine l'arc-en-ciel,

Jusqu'au jour où quelque intrépide  
La cueille dans sa grotte humide,  
L'emporte au loin sur le plateau,

Tel, Angevin, fou de ses charmes,  
Enlevait une vierge en larmes  
Le soir des Vêpres de Noto (1).

Un élégant vase de Chine  
Vous attend, séduisante alpine,  
Fleur inconnue en nos guérets !

Désormais, il vous faudra vivre  
Loin du glacier, dans quelque livre  
Et décorer force bérêts.

**Léoncy REY.**



(1) Allusion à l'enlèvement qui causa les Vêpres Siciliennes. Episode raconté dans une ballade en vers, par Charles Didier.

## CHANSON



## I

Quand l'aurore aux pleurs de saphir  
Rayonne  
Dans le bois qui, sous le zéphir,  
Frissonne,  
Les amoureux et les pinsons  
Volages  
Vont ensemble sous les mignons  
Bocages.

Ils content à chaque fleur  
Leur bonheur  
Et s'enivrent de rosée  
Parfumée.  
On entend sous les halliers  
Des baisers :  
C'est le chant de la jeunesse  
En ivresse.

Qu'importe où nous serons demain,  
L'amour ensoleille la vie!  
Sans songer au lendemain  
Aimons-nous à la folie  
Vivons toujours, belle amie !  
La main dans la main.



## II

Nous irons ce soir, sous les cieux  
En flammes,  
Unir, comme les amoureux,  
Nos âmes  
En un baiser, — et nos chansons  
Rieuses  
Charmeront les fleurs des buissons  
Rêveuses.

La lune aux reflets d'argent  
Emergeant  
Au-dessus de la ramée  
Embaumée,  
Sourira dans le ciel pur,  
Dont l'azur  
En tes beaux yeux se reflète,  
Ma coquette!

Qu'importe où nous serons demain,  
L'amour ensoleille la vie  
Sans songer au lendemain  
Aimons-nous à la folie  
Vivons toujours, belle amie,  
La main dans la main.

Septembre 91.

Ch. BARRET.



## LES BŒUFS ET LE NOTAIRE

—♦—  
POÉSIE D'UN PAYSAN DU DRAC  
—♦—

*Aux amis de Proveysieux.*

Chion-Ducollet, Mair' de la Mure  
Est secrétaire du « Chat-Noir, » (1)  
Vous en doutez, la chose est sûre,  
Lisez le journal pour le voir.

Qui lui valut un tel honneur  
A cet homme trois fois illustre,  
Par quel hasard, par quel bonheur  
Est-il recouvert d'un tel lustre?  
A-t-il défendu son rempart,  
Comme, jadis, *la Cotte-Rouge*?  
Dans l'Histoire, quelle est sa part?  
Ecoutez tous, que nul ne bouge :

Lorsque les bœufs, dans leur sillon  
Ou quand ils sont au pâturage,  
Aperçoivent un cotillon  
De couleur rouge, ils sont en rage ;  
On les voit, sitôt accourir  
Naseaux fumants, la corne haute,  
Et les filles doivent courir  
Pour sauver leurs yeux et leur cotte.

Chion-Ducollet n'est pas un bœuf,  
Il est notaire et sur la hanche  
Porte un contrat tout battant neuf.  
Il ne craint que la robe blanche  
De la fillette dans les champs,

(1) Voir le n° 508 du 10 octobre 1891, du « Chat-Noir », journal de Messire Rodolphe Salis, seigneur de Montmartre et de Chatnoirville.

Qu'on voit passer un beau dimanche,  
Reine de mai, dont les doux chants  
Font taire l'oiseau sur la branche.

Il la poursuit avec fureur,  
Et, debout bien avant l'aurore,  
La traînerait chez l'empereur,  
Si l'empereur vivait encore.  
Mais l'empereur, n'est-ce pas lui  
Qui dicte les lois dans la Mure?  
En bonne justice, il poursuit,  
La robe blanche est une injure !

Il est battu, il est content,  
Les gendarmes, un beau dimanche,  
On dira que c'est épatant,  
Sortiront la sardine blanche  
Pour escorter Chion-Ducollet,  
Mair' de la Mure et bon notaire,  
Quand il faudra, bien à regret,  
Comme Malborough le mettre en terre.

En attendant, le poil luisant,  
La corne haute, le muffle rose,  
Tout en beuglant et ruminant  
Il s'en ira le bœuf morose,  
Ayant vu fuir le cotillon,  
Ou rouge, ou blanc, de la fillette,  
Ce n'est pas à son vaste front  
Que convient pareille amulette.

Et secrétaire du « Chat-Noir »,  
Chion-Ducollet, mair' de la Mure,  
Lisant le journal pour le voir,  
N'en doute plus, la chose est sûre.

15 novembre 1891.

**E. FÈVELAT.**

LE LAC DU BOURGET<sup>(1)</sup>

Sur les cimes vaporeuses  
La lune étend sa clarté.  
Quatre rames vigoureuses  
Fendent le lac enchanté,  
Et la rapide nacelle  
Fait jaillir une étincelle  
Sur le flot, qui, derrière elle,  
Garde un sillon argenté.

Une jeune femme assise  
Promène un regard distrait  
Sur cette ligne indécise  
Où l'horizon disparaît.  
Devant la céleste voûte,  
Elle est rêveuse, et sans doute,  
A l'étoile, qui l'écoute,  
Elle dit un doux secret.

Quel nom sa lèvre soupire,  
Etoiles, le savez-vous ?  
Où va ce charmant sourire,  
Etoiles, dites-le-nous ?  
Non, laissez-nous l'ignorance.  
Ignorer, c'est l'espérance.  
Cachez une préférence  
Qui ferait trop de jaloux.

(1) Publiée avec l'autorisation de M. Calmann-Lévy, éditeur des œuvres de Ponsard.

Cependant la nef agile  
Déjà rentre dans le port ;  
Déjà sur l'onde immobile  
La rame oisive s'endort,  
Et la belle passagère,  
S'élançant, vive et légère,  
Vers la rive hospitalière,  
Pose son pied sur le bord.

Que le gazon qu'elle foule  
De ses deux pieds délicats  
S'amollisse et se déroule  
Comme un velours sous ses pas.  
Et vous, brises du rivage,  
Rafraîchissez son visage  
Et portez-lui le message  
Que je murmure tout bas.

**François PONSARD.**



## AU TEMPS OU VOUS M'AIMIEZ



Au temps où vous m'aimiez, ma chère,  
Mon budget, certe, était petit;  
Nous faisons souvent maigre chère,  
Mais nous avons bon appétit.  
Avec des meubles fort modestes,  
Nous n'habitions pas des « premiers »;  
Mais j'avais les jambes très lestes,  
    Au temps où vous m'aimiez!

Au temps où vous m'aimiez, ma chambre  
Sous les toits était un taudis;  
Vous y mettiez des parfums d'ambre  
Et des façons de Paradis.  
La pomme, ne vous en déplaise,  
Pousse ailleurs, que sur les pommiers :  
Je la cueillais sur une chaise,  
    Au temps où vous m'aimiez!

Au temps où vous m'aimiez, ma couche  
Était un lit tout nu, tout froid,  
Un lit de fer d'aspect farouche  
Où nous étions bien à l'étroit.  
Mais j'y dormais des nuits sans fièvres,  
Mieux que sur de larges sommiers,  
Entre deux baisers de vos lèvres,  
    Au temps où vous m'aimiez !

Au temps où vous m'aimiez, mon âme,  
 Pour un regard, s'électrisait;  
 J'étais tout feu, j'étais tout flamme,  
 Je croyais ce qu'on me disait.  
 Je trouvais, — j'en ris à cette heure, —  
 Des perles dans tous les fumiers;  
 L'existence semblait meilleure  
 Au temps où vous m'aimiez!

Au temps où vous m'aimiez, en somme,  
 Bien que n'étant plus un enfant,  
 Je n'étais pas encore un homme;  
 J'ignorais le mal triomphant.  
 L'amour, pour moi, c'était, sans trêve,  
 Douces caresses de ramiers...  
 Et rien que d'en parler, je rêve  
 Au temps où vous m'aimiez!

Au temps où vous m'aimiez, ma chère,  
 — Assez de regrets superflus! —  
 Je sais que vous ne m'aimiez guère,  
 Et je ne vous aimais pas plus!  
 A vingt ans, c'est l'amour qu'on aime,  
 Plumet qui flotte à nos cimiers,  
 J'adorais en vous l'amour même  
 Au temps où vous m'aimiez!

Paris, 1892.

Henri SECOND.



## SONNET



La femme est toujours femme, inconstante, volage,  
Variable, muable, et n'a rien d'assuré :  
Semblable au flot émeu de Neptune azuré  
Qui mille fois le jour fuit, et fuit le rivage.

Je l'épreuve à mon dam, un atrayant visage,  
Un discours mensonger de feinte coloré,  
Un œil qui m'a lon-tans doucement éclairé  
M'a jeté misérable en ce triste naufrage.

Je me fusse engagé aux flos de mille mers,  
Voyant tant de soupirs et tant de pleurs amers,  
Tant de baisers mignars, tant d'ardeurs nompareilles,

On me disait assez que le front est trompeur,  
Qu'une femme jamais n'eut de constance au cœur :  
Mais je creuz à mes yeux plutôt qu'à mes oreilles.

**Claude EXPILLY,**

**de Voiron (1561-1636)**





?



## POÉSIE D'UN PAYSAN DU DRAC

*Au Père Didon.*

Lorsque mon corps pourrira,  
 Débarrassé de ses chaînes,  
 Sa dépouille nourrira  
 Des fleurettes ou des chênes;

Des sapins noirs frémissants;  
 Des roses éblouissantes,  
 Où papillons caressants  
 Vivront leurs amours puissantes.

Car les corps ont, par vertu,  
 Le don de métamorphose. —  
 Et toi, que deviendras-tu,  
 Pauvre esprit, navrante chose?

Toi qui, dit-on, ne meurs pas;  
 Toi, souffle, flamme, étincelle,  
 Qui conduis encore mes pas,  
 Alors que mon corps chancelle;

Vas-tu te perdre dans l'air,  
 Ou bien, traversant l'espace,  
 Aborder dans le ciel clair,  
 Un monde nouveau qui passe? —

C'est le problème effrayant  
Que l'on craint, que l'on redoute,  
Et qu'on aborde en riant,  
Passant de l'espoir au doute,

Que ce siècle laissera,  
Comme d'autres, à résoudre,  
Et la terre passera  
Entre les corps qui vont moudre

A travers l'immensité,  
Des astres, monstres énormes,  
Pour toute l'éternité,  
Des mondes aux rudes formes ;

Avant que l'on sache rien  
Sur le sort de la pensée,  
Dont le corps, ce vaurien,  
Est la loque terrassée !

13 Janvier 1892.

**Edmond FÈVELAT.**



## LE BOSQUET DE ROSES



J'aime! — Voilà le mot que la nature entière  
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit!  
Sombre et dernier soupir que poussera la terre  
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit!

ALFRED DE MUSSET. Rolla, V.



Bien que le mois de mai soit triste cette année,  
On trouve encor parfois une belle journée :  
    Les rosiers ont verdi  
Et, comme l'an passé, je reviens à la brune  
Rêver sous le bosquet où rien ne m'importune,  
    Où, seul, vient l'air tiédi.

Là, dans l'ombre, je lis les vers de mes poètes,  
Ou fredonne gaîment des airs de chansonnettes,  
    Ou demeure songeur  
Comme j'ai fait un jour de ce beau mois si sombre,  
Quoique rien, ce jour-là, n'ait sur moi jeté l'ombre  
    D'un voile de douleur :

Mes regards indécis flottaient sur les campagnes  
Où tantôt folâtraient, gais avec leurs compagnes  
    Et la main dans la main,  
De jeunes amoureux qui chuchotaient des choses  
Qu'on ne peut comparer qu'au doux parfum des roses  
    Qui bordent le chemin ;

Où tantôt s'égayaient quelques troupes espiègles,  
 A la file courant, bruyantes, dans les seigles  
     Semés d'étroits sentiers  
 Et de myosotis étalant leurs corolles,  
 Pareilles à leurs yeux remplis des auréoles  
     Des soleils printaniers.

Tous étaient aussi gais qu'au temps où l'on moissonne :  
 L'Angelus prolongeait son écho monotone  
     Dans les ombres du soir ;  
 Les feuilles et les fleurs se penchaient sur les branches  
 Et les brises semblaient, entre leurs ailes blanches,  
     Porter des mots d'espoir ;

Les roses du bosquet, en fermant leurs calices  
 Sur les insectes d'or enivrés de délices,  
     S'inclinaient tour à tour  
 Et disaient d'une voix mystérieuse et pure,  
 Qui montait au travers de la verte ramure :  
     « Amour ! Amour ! Amour !!

« O toi, qui fais souffrir et qui pourtant fais vivre,  
 « Qui devrais d'ici-bas emplir l'immense livre  
     « Qu'on effeuille en courant,  
 « Amour, divin principe, essence de la vie,  
 « Le monde persécute et voit d'un œil d'envie  
     « Celui que tu fais grand.

« Nous roses, notre vie est courte et solitaire,  
 « Toute pleine d'amour, d'extase et de mystère ;  
     « Nous aimons en naissant ;  
 « Nous naissons sous le souffle embaumé de zéphyre  
 « Et nous vivons un jour sous l'enivrant sourire  
     « Que désire l'absent.

« Nous voudrions garder, dans nos extases folles,  
 « L'amour qui passe au sein de nos vierges corolles,  
     « Mais il fuit vers les cieux ;  
 « A l'aube, les amants viennent nous voir éclore  
 « Et, dès que nous sentons les baisers de l'aurore,  
     « Ils nous prennent joyeux.

« Pauvres cœurs, qui souffrez, choisissez une femme,  
 « Dans son âme versez les soupirs que votre âme  
     « Exhale nuit et jour !... »  
 — Et, ravi, je pleurais en écoutant les roses  
 Qui murmuraient ces mots sublimes, grandioses,  
 Et se mouraient d'amour !

Et je leur dis — : « Mon cœur est rempli de souffrances,  
 « Tout altéré d'amour, plein de désespérances,  
     « Car le monde moqueur  
 « M'abreuve de son fiel, me haït, me tyrannise  
 « Et rit de mon amour si brûlant que je puise  
     « Au ciel et dans son cœur.

« J'aime ! J'aime et je souffre ! Ah ! mon Dieu, que de choses  
 « Me font saigner le cœur ! J'aime comme vous, roses  
     « A la chaste pâleur ;  
 Si vos cœurs ne sont pleins que d'amour et de sève,  
 « Au contraire le mien ne bat, ne se soulève,  
     « Hélas ! qu'avec douleur !... »

— Ma mère, près de là, qui m'écoutait, muette,  
 Dit ensuite à mon père et bas : « C'est un poète,  
     « Il a besoin d'aimer !... » —  
 Oh ! le poète sait trouver un cœur de femme  
 Où son luth fait passer tout ce qu'il a de flamme  
 Et sent en lui germer...

.....  
.....

Et l'astre au front nacré dormait avec mollesse  
Dans l'onde du bassin où le jet d'eau sans cesse  
    Monte et tombe fouetté  
Par la brise du soir qui soupire frileuse;  
Et, tout près, une voix disait une berceuse  
    Pleine de volupté.

Et les roses avaient fermé leurs frais calices  
Sur les insectes d'or dormant avec délices  
    Sous le ciel obscurci;  
Et leurs mystiques voix ou plutôt leurs murmures  
Ne montaient plus alors au milieu des ramures  
    Qui sommeillaient aussi!

Mai 1881.

Jehan ECREVISSE.



## SERMENTS



Yes, love indeed is light from heaven.  
Lord Byron



Je vous aimerais plus que l'aigle n'aime l'aire  
Où ses petits, repus de sang et de colère,  
Dorment, qu'un paysan n'aime ses champs de blé,  
Ou qu'un poète pur son beau rêve étoilé.

Je vous aimerais plus qu'on n'aime une chimère,  
Plus que jamais ne vous adora votre mère,  
Plus que le mont géant n'aime l'espace bleu,  
Plus que le prêtre n'aime et sa Vierge et son Dieu!

Je vous adorerais plein d'une Foi sacrée,  
Avec une ardeur sainte, âpre, démesurée,  
Et mon culte pour vous serait si grand, si beau,  
Qu'il ne saurait faiblir jamais jusqu'au tombeau!

Je serais à vos pieds le plus doux, le plus tendre,  
Le plus loyal; et vous aimeriez à m'entendre  
Vous murmurer, tout bas, les mots d'amour bénis,  
Les vocables d'azur, de lumière et de nids.

Nous nous aimerions tant que cette vie austère  
Serait pour nous comme un délicieux mystère  
Que nous ne chercherions pas à comprendre, aimant,  
Aimés, rêvant d'aimer sans cesse, éperdûment!

Nous dirions la chanson éternellement douce  
Que disent les amants sur les verts lits de mousse,  
Au fond des bois, parmi les soirs inapaisés,  
La chanson des aveux, des oublis, des baisers !

Je conduirais vos pas vers les sentiers pleins d'ombre,  
Pleins de fleurs, de parfums, où les ébats sans nombre  
Nous attendraient — ébats d'amour délicieux —  
Et vous vous croiriez trop heureuse sous les cieux !

Tunis, Juillet, 1891.

**Aimé GÉMIN.**





## L'ADOLESCENTE



Ta bouche demi-close,  
 Belle enfant, d'une rose  
 A le frais vermillon ;  
 Ta paupière baissée  
 Semble l'aile lassée  
 De quelque papillon.

Ta riante prunelle  
 Paraît une étincelle  
 Echappée un beau jour,  
 Douce étoile filante  
 Du foyer qu'alimente  
 Un idéal amour.

Gracieuse et penchée  
 Ta taille, œuvre ébauchée  
 De l'ouvrier divin,  
 Tressaille sous ta mante  
 Comme la fleur charmante  
 Qui s'ouvrira demain.

Et ta beauté s'ignore  
 (Moins brillante est l'aurore)  
 Tu charmes tous les cœurs ;  
 Ton innocence embaume  
 Moins suave est l'arome  
 Des orangers en fleurs.

Gap, Juin 1889.

**Maria COURT.**



## INCONSTANCE



Nous étions allés courir dans la plaine,  
Le soleil brillait, c'était au printemps,  
Dans l'air les lilas versaient leur haleine,  
Rose était charmante et j'avais vingt ans.

Elle alla s'asseoir dans un nid de mousse  
Et chanta *le Lac*, les yeux pleins de pleurs ;  
Je pleurais aussi ; sa voix était douce,  
Et l'amour furtif enlaçait nos cœurs . . .

A ses pieds couché, perdu dans un rêve,  
Je parlais longtemps du bonheur à deux :  
Une maisonnette, un coin sur la grève  
Et l'isolement cher aux amoureux.

Oh ! le rêve bleu ! vivre en tête à tête,  
Oublier le monde, oublier le temps,  
Vivre l'un pour l'autre et l'esprit en fête,  
Vieillir et garder un cœur de vingt ans . . .

Rose m'écoutait . . . elle était sincère  
Quand elle jura de m'aimer toujours ;  
Mais ces toujours-là c'est bien éphémère,  
Et Rose s'en fut avec les beaux jours . . .

Moi je songe encore à ses mains si blanches,  
A ses yeux si doux qu'elle disait miens ;  
Quand je vois neiger des fleurs sur les branches,  
Il pleut dans mon cœur et je me souviens.

**Auguste GÉNIN.**



FAUST <sup>(1)</sup>

Le front dans les deux mains, les yeux ouverts sans voir,  
Dans l'espace suivant ses visions étranges  
Où le pur idéal se mêle aux sombres fanges,  
Le vieux Faust est assis dans son grand fauteuil noir.

Cet insensé sublime a voulu tout savoir ;  
Et pour boire à longs traits la science des anges,  
Il a donné ses jours, son âme ! quels échanges !  
Et le secret, il n'a pu même l'entrevoir !

Martyr du grand mystère où sa raison succombe  
Il va mourir ; il va chercher dans l'âpre tombe  
A l'éternel problème un résultat béni . . .

Marguerite paraît . . . le fatal voile tombe ;  
Par un rayon d'amour, éclairé, rajeuni,  
Le vieux Faust sans pâlir regarde l'infini.

1868.

**Gustave RIVET.**

(1) Extrait de « Hector l'Estraz, » poésies par Gustave Rivet. — Léon Vanier, éditeur, Paris.



## SUR LES HAUTEURS



## I

Quand je posai le pied sur la plus haute cime,  
 Et que d'un œil troublé je mesurai l'abîme  
 Qui s'était creusé sous mes pas,  
 Le soleil, englouti, d'un vaste éclat rougeâtre  
 Embrasait l'Occident qui flambait comme un âtre  
 Où l'on prépare un grand repas.

Lentement, des bas-fonds où s'endormait la terre,  
 L'ombre monta, noyant le sommet solitaire  
 Où je m'étais pris à rêver.  
 La lune s'alluma sous la céleste voûte,  
 Et mon esprit suivant, d'astre en astre, sa route,  
 Jusqu'à Dieu voulut s'élever.

## II

O nuit, plus horrible et plus sombre  
 Que le gouffre où s'amasse l'ombre  
 De tous les siècles révolus!  
 Nuit où, se heurtant au prodige,  
 La raison, prise de vertige,  
 Se cherche et ne se trouve plus!

Nuit, la plus triste de ma vie,  
 Où la vérité poursuivie  
 Me cacha toujours son flambeau!

Nuit, plus accablante que celle  
 Que Lazare crut éternelle  
 Et qu'il dormit dans son tombeau !

Nuit, plus lourde et plus monotone  
 Que celle où le plongeur tâtonne  
 Sous l'épais plafond de la mer !  
 Nuit où, dans la soif de ma fièvre,  
 Nul ange ne vint à ma lèvre  
 Présenter le calice amer !

Nuit d'où l'âme revient glacée !  
 Nuit qui laisse dans la pensée  
 Tous les calculs irrésolus :  
 J'ai sondé tes horreurs funèbres ;  
 Mais dans tes opaques ténèbres  
 Je ne me replongerai plus.

### III

Et pourtant, vers le ciel levant des yeux avides,  
 Je t'ai cherché longtemps dans ses profondeurs vides,  
 Etre que nul n'a pu nommer !  
 Mais les immensités se succédaient sans trêve,  
 Et le cercle nouveau qui s'ouvrait dans mon rêve  
 Voyait l'autre se refermer.

J'ai demandé ton nom à ces milliers de mondes  
 Que roule l'infini dans le cours de ses ondes  
 Ainsi que des paillettes d'or ;  
 Mais tout s'est tu, nul bruit n'a traversé l'espace,  
 Si ce n'est le frisson du vent du soir qui passe,  
 Berçant le vol lourd du condor.

## IV

Cependant, ô divin problème,  
Tu dois être, puisque l'on aime!  
Puisqu'à te chercher vainement  
Chacun épuise sa science;  
Puisqu'il n'est pas de conscience  
Qui ne te sente vaguement.

Nous n'aurions pas dans la paupière  
Cet ardent désir de lumière,  
Et dans le fond de notre cœur  
Ces aspirations sans nombre,  
Si le ciel devait rester sombre  
Et le sphinx à jamais vainqueur.

Dans toute l'immense nature  
Il n'est pas une créature  
Qui n'ait cet irritant espoir  
De saisir enfin ton fantôme,  
Et l'univers, l'homme et l'atôme  
Te poursuivent matin et soir.

C'est pour connaître ton mystère  
Que nous voyons errer la terre  
Comme un navire sans agrès,  
Et les astres ne sont en route,  
La mer ne se gonfle sans doute  
Que pour t'approcher de plus près.

C'est pour voir, pour toucher ta face  
Que les vents parcourent l'espace  
En courbant la cime des bois;

C'est pour t'avoir perdu peut-être  
Qu'à l'heure où l'hiver va renaître,  
Les bises pleurent sur nos toits.

Les aigles et les hirondelles  
Ne fatiguent ainsi leurs ailes  
Que pour te chercher dans les cieux;  
L'arbre, se dressant vers ton dôme,  
Et la fleur, jetant son arôme,  
Veulent t'adorer de leur mieux!

## V

Eh bien! plus haut que tous, et que le cèdre immense,  
Et que les vastes flots de la mer en démente  
Qui vont du ciel battre l'azur!  
Plus haut que les parfums de fleurs et de fougères  
Où se roulent les vents et les brises légères  
Pour en embaumer l'éther pur!

Plus haut que le vautour, quand il fuit notre globe!  
Plus haut que le nuage où son vol se dérobe,  
Et que l'ouragan se levant,  
Lorsque du firmament il va tordre les voiles  
Et faire vaciller la clarté des étoiles  
Comme une lampe tremble au vent!

Plus haut que le clocher des vieilles basiliques,  
Et que ces sombres tours que les titans bibliques  
Superposaient pour te braver!  
Plus haut que le soleil à son zénith suprême!  
Plus haut que l'univers, plus haut que le ciel même,  
L'homme, chétif, peut s'élever!



Car il a la raison, — il a ce don sublime  
 Qui lui soumet le temps et l'espace et l'abîme,  
 Et qui des êtres l'a fait roi !  
 Il a, Seigneur, il a les yeux perçants de l'âme,  
 Et sa pensée altière aux deux ailes de flamme  
 Qui d'un bond peut voler vers toi !

Mais hélas ! aussi loin que son essor s'élançait,  
 C'est toujours plus avant, dans l'éternel silence,  
 Dans quelque impénétrable lieu,  
 Que tu restes voilé loin des yeux de la terre,  
 Car si l'homme pouvait surprendre ton mystère,  
 L'homme à son tour serait un Dieu !

Sera-ce donc en vain qu'au dernier jour, notre âme,  
 Comme à l'ardent foyer que rejoint toute flamme,  
 Vers toi prétendrait s'élançer ?  
 Ira-t-elle sombrer au sein de la poussière,  
 Se reprenant encore à l'argile grossière  
 Pour s'y perdre et s'y redresser ?

Devra-t-elle sans fin, dans ses métamorphoses,  
 A travers l'avatar des êtres et des choses,  
 Mourir pour revivre ici-bas ?...  
 Ce sont là des secrets que tout le monde ignore ;  
 Bien des penseurs viendront s'y fatiguer encore,  
 Qui tous ne les connaîtront pas.

## VI

Or, quand je sortis de ce rêve,  
 Je vis de la nuit qui s'achève  
 L'ombre pâlir à l'orient.  
 Les oiseaux chantaient dans les chênes,  
 Et bientôt des cimes prochaines  
 L'astre bondit en souriant.

Alors, de mon roc solitaire  
Mon regard embrassa la terre,  
Et, me penchant sur l'horizon,  
Je pus voir verdoyer la plaine,  
Et les bœufs à la blanche haleine  
Paître au loin l'humide gazon.

Je vis les jardins qui fleurissent ;  
Je vis les moissons qui mûrissent,  
Et les vergers sur le coteau,  
Et je ne vis pas une lande ;  
La vigne courait en guirlande,  
Jetant aux monts son vert manteau.

Je vis les arbres, dans l'aurore,  
Lourds des fruits que le soleil dore,  
Tendre leurs branches vers le ciel ;  
Je vis les fleurs, dans la rosée,  
Ouvrir leur corolle irisée  
A l'abeille qui fait le miel.

Je vis de belles jeunes filles  
S'enfuir sous l'ombre des charmillles,  
Et des jeunes gens pleins d'amour,  
Y suivre en riant leur compagne...  
L'ivresse emplissait la campagne  
Et grandissait avec le jour.

Terre, si tout meurt pour renaître,  
Terre, ô terre, si tu dois être  
A jamais son seul horizon  
Et son éternel héritage,  
L'homme, content de son partage,  
Peut encore bénir sa prison !

Avril 1866.

Léon BARRACAND.

## LA DOULEUR



PÉCHÉS DE JEUNESSE



Comme le lierre étreint l'arbre auquel il s'attache,  
La douleur étreint l'homme, et partout à la fois :  
Dans le sombre réduit où le pauvre se cache,  
Dans l'orgueilleux palais où se montrent les rois.

Pas une fibre au cœur que la douleur ne sache  
Torturer et briser, et lorsque notre voix  
Prétend compter les pleurs que sa main nous arrache,  
Elle nous montre un Dieu cloué sur une croix.

Car souffrir est le sort de toute créature,  
Et la douleur, régnant sur toute la nature,  
Comme le front obscur courbe un front génial.

Dieu même, parmi nous, dut boire son calice,  
Et la reine cruelle, au milieu du supplice,  
Aux sanglots du martyr mêle un rire infernal.

Grenoble, octobre :869.

Henri SECOND.



## HABENT SUA FATA IMPERATORES



*A M. J. Berthet.*

## I

L'enfant vient de quitter sa mère. Il s'en va seul  
Sur le rivage. Au loin comme un mouvant linceul  
La grande mer s'agite; il va.

La nuit est sombre.

Mais cet enfant pensif ne redoute pas l'ombre,  
Et son œil, où rayonne une flamme, est fixé  
Sur un rêve éclatant, merveilleux, insensé!  
Il va, très calme; en lui, je ne sais quelle aurore  
Se lève, disparaît, revient, s'enfuit encore!  
La mer chante. L'enfant écoute. Il la comprend.  
Près d'elle il sent grandir son rêve délirant.  
Son âme vibre, au choc de ces mille bruits vagues  
Que murmurent les cieux et que disent les vagues.  
Qui donc est cet enfant? — On ignore son nom.  
Est-ce un prédestiné de l'avenir? Oui. Non.  
On ne sait rien encore et, dans cette jeunesse,  
Le mystère est trop grand pour qu'on s'y reconnaisse.  
Et cependant l'on peut en cet œil rayonnant  
Lire un je ne sais quoi d'étrange et d'étonnant!  
Vouloir! semble le mot qui flotte en sa pensée.  
L'âme qui veut, toujours forte, jamais lassée,  
Attend l'heure, et saisit le moment incertain,  
Où retentit le coup de foudre du Destin!

## II

Et soudain, tout l'espace où voltigent les âmes,  
S'emplit d'encens subtils, s'illumina de flammes,

Et dans ses profondeurs, le vaste firmament,  
 Mêla la pourpre à l'or et l'or au diamant !  
 On ne sait quel soleil surgit dans la nuit noire.  
 Dans l'abîme on eut cru voir éclore une gloire,  
 Tant dans la radieuse et douce immensité  
 La plus petite étoile avait de majesté !  
 L'enfant marchait toujours.

Une brise joyeuse,  
 Effleura son front pur de son aile amoureuse.  
 Puis une voix, la voix, la grande voix d'en haut  
 Lui dit :

« Lève la tête, et regarde. Il le faut. »  
 L'enfant, que rien ne trouble et qu'aime la tempête,  
 S'arrêta tout à coup et releva la tête !  
 Alors, — nul œil humain n'a rien vu de pareil —  
 Il vit un cavalier auprès de ce soleil.  
 Il avait l'air pensif des empereurs de Rome,  
 Et sur son blanc cheval il semblait plus qu'un homme !  
 — En avant ! bats, tambour ! et résonne, clairon ! —  
 Telle était la menace écrite sur son front.  
 Il galopait. Les bois, les montagnes, les plaines  
 S'emplissaient des vapeurs de ses chaudes haleines !  
 Le tonnerre grondait dans son hennissement.  
 Ce cheval merveilleux sous le bleu firmament  
 Passait comme un prodige, et son maître sublime,  
 Le guidait sans trembler dans l'éternel abîme !  
 Qu'il est beau ! dit l'enfant ; et son œil ébloui  
 Surpris subitement par ce rêve inoui,  
 A travers ces splendeurs crut pouvoir reconnaître  
 Le nom de ce cheval et celui de son maître !  
 — Tu n'as vu que le front, regarde un peu plus bas,  
 Dit la voix.

O douleurs ! qu'on n'analyse pas !  
 Monstres, qui torturez les cœurs ! hydres farouches !  
 Sanglots montés de l'âme, et tombés de nos bouches,

Pleurés par tous les flots, portés par tous les vents!  
 Héritage de mort que Dieu garde aux vivants!  
 Savez-vous ce que vit l'enfant ? ô pauvres mères !  
 Il vit — je n'aurai pas de paroles amères —  
 Galoper sur des tas d'hommes agonisants,  
 Les uns râlants, les uns blessés, tous impuissants,  
 Au milieu des affûts broyés par la mitraille,  
 Le long d'un effroyable et noir champ de bataille  
 Le sombre cavalier sur le beau cheval blanc !  
 — L'enfant regardait tout, sans en être tremblant. —  
 Regarde bien ! lui dit la même voix auguste,  
 Il est beau de comprendre, il est bon d'être juste,  
 Car Dieu le veut ainsi. Pour la deuxième fois  
 L'enfant se retourna du côté de la voix  
 Alors il vit...

C'était dans une immense plaine.  
 Des hommes se livraient bataille.

A perdre haleine  
 Mille clairons jetaient ce cri : « Soyez vainqueurs ! »  
 La poudre noircissait les fronts, mais non les cœurs.  
 Une étoile brillait encore, l'espérance.  
 On se battait au nom d'un homme pour la France.  
 Tout à coup on cria : « Défaite ! »

#### Waterloo

Lut l'enfant devenu songeur ; et le tableau  
 Changea subitement... C'est une mer immense  
 Semblable à cette mer qu'il entend près de lui,  
 Qui, comme maintenant l'appelle et recommence,  
 L'amoureuse chanson où pleure son ennui !

Mais est-ce une chanson d'amour qu'elle répète,  
 Cette mer qui n'est plus la sienne, cette mer  
 Où court un ouragan, où hurle une tempête,  
 Cette mer où plus rien n'est doux, mais tout amer ?

D'où viennent tous ces flots ? demanda-t-il.

Ecoute.

Ces flots viennent du cœur des mères ; ces flots noirs  
Sont faits de tous les pleurs répandus sur ta route,  
Et d'un entassement affreux de désespoirs !  
Ces flots, sont l'Océan où sombre ton histoire,  
Car tu l'as deviné, le cavalier, c'est toi !  
Ces vingt ans de douleur, de bataille, de gloire,  
Ces heures de triomphe et ces heures d'effroi,  
C'est toi !

Regarde encore.

Et dans la brume énorme,  
L'enfant vit apparaître une chose difforme,  
Car c'était un bourreau d'Angleterre, liant  
Un effrayant vaincu sur un roc effrayant !  
Aux lueurs des éclairs illuminant la plaine,  
Il reconnut cet homme et cria : « Sainte-Hélène ! »

### III

Veux-tu vivre, ignoré, mais heureux, dit la voix.  
Dieu te fera ta vie ainsi que tu la vois,  
Mais il peut d'un seul mot changer ta destinée.  
Bonaparte écoutait la Méditerranée.  
Cette Sirène avait sous le bleu firmament,  
Un air mélancolique, adorable et charmant.  
Ses flots d'azur, ces flots chanteurs, que rien n'égale,  
Avaient ravi son hymne exquis à la cigale,  
Et pris ses rayons d'or à l'étoile des cieux.  
Il écoutait le cœur en extase, les yeux  
Etincelants, emplis de son rêve de gloire.  
La voix disait : « Défaite ! », il disait, lui : « Victoire ! »  
Il oublia la mer lointaine et le bourreau.  
Il n'eut qu'un but : Tirer le glaive du fourreau.  
Il douta du Seigneur et non pas de lui-même.

Il ne voulut jamais comprendre le problème,  
Et, plein d'orgueil, devant le ciel éblouissant,  
Il dit :

« Donc, je serai demain le Tout-Puissant !  
Que me conseilles-tu ? »

Rien ! dit la voix hautaine !

— Eh bien, fais-moi César ! j'accepte Sainte-Hélène !

23 Mars 1892.

**Auguste GILLOUIN.**





## BLUETTE



Coulez vers de nouveaux rivages  
Tranquillement, vagues du temps,  
Emportez à la mer des âges  
Les chères fleurs de mes vingt ans.

Privez-moi de ces fleurs vermeilles  
Aux parfums descendus du ciel,  
Où mes désirs, autres abeilles,  
Longtemps devaient cueillir leur miel.

Rendez gris mon horizon rose  
Où se délectait mon regard ;  
Mon ciel noir et mon front morose,  
Soyez dures à mon égard.

Mais pour l'ange de tous mes rêves,  
Pour ma mignonne aux jolis yeux,  
Coulez et recouvrez les grèves  
De flots purs, bleus comme les cieux.

Roulez des fleurs sur son passage ;  
Qu'elle en foule dans son sentier...  
Faites pousser pour son corsage  
Les rosettes de l'églantier.

N'emportez pas son air candide  
Ni son sourire si joyeux,  
Mais emportez l'ennui, la ride,  
Bien loin de son front gracieux.

Pour que sa vie en tout soit belle,  
Qu'elle n'ait pas un mauvais jour,  
Emportez tout ce qui pour elle  
N'est pas plaisir, ivresse, amour.

**Jean SARRAZIN.**

## L'AMANT JALOUX



Sous ces myrtes, sous ces roses,  
Quel est ce lit conjugal ?  
Que vois-je ! ô ciel ! tu reposes  
Dans les bras de mon rival !  
Eglé, perfide inhumaine,  
L'hymen a serré ta chaîne ;  
Il allume ses flambeaux,  
Et pour augmenter ma peine,  
Il laisse ouvert tes rideaux.

Un autre, ô ciel ! quels supplices !  
Quels traits jaloux je ressens  
Dans l'abîme des délices  
Un autre a plongé tes sens !  
Enivré de sa conquête,  
L'insensé croit voir la fête  
Durer autant que ses jours,  
Sans songer à la tempête  
Qui gronde sur ses amours.

Bientôt Hélène enchaînée,  
Lasse des lois d'un époux,  
Dans la coupe d'hyménée  
Boit le poison des dégoûts.  
Malheureux, crains cet augure,  
L'infidélité t'assure  
Le même destin qu'à moi ;  
Crois qu'une amante parjure  
Fait une épouse sans foi.

Achève, hymen, ton ouvrage :  
Eglé, bientôt dans tes bras  
Perdra l'éclat du bel âge,  
Verra flétrir ses appas.  
Les beautés que tu couronnes,  
Des tristes fruits que tu donnes  
Pleurent souvent plus d'un jour,  
Et sans respect, tu moissonnes  
Des fleurs qu'eût gardé l'amour.

Console-toi donc, mon âme,  
Ce couple heureux gémira,  
Je verrai mourir leur flamme  
Et mon tourment finira.  
Ma gaité se renouvelle  
Sur le front de l'infidèle,  
Laissons passer mon ennui,  
Le temps me vengera d'elle  
Et l'inconstance de lui.

**GENTIL-BERNARD**



LE REVE DE JÉSUS <sup>(1)</sup>

*A Maurice Bouchor.*

Il eut peur quand il fut sur le sinistre bois !  
Et défaillant, au Père il allait dire : « Arrête ! »  
Mais, sous l'éclair d'un rêve illuminant sa tête,  
Il vit d'un seul regard tous les temps à la fois.

Il vit tout le vieux monde, accourant sous la croix,  
Boire au sang rédempteur qui découlait du faite,  
Et devant le martyr qui prouvait le prophète,  
La Raison se courber en s'écriant : « je crois ! »

Il vit ces inconnus qu'enfantait son supplice,  
Les fous du dévouement et les fous du cilice,  
Tous, avec cette flamme au sein : la charité !

Et le héros alors raffermi par son rêve,  
Et songeant, dans la mort, à sa postérité,  
Inclina son doux front, et dit au Père : « Achève ! »

**Emile TROLLIET.**

(1) Extrait de « la Vie Silencieuse », 1 volume, Perrin et Cie, libraires-éditeurs, Paris.

## BRISE ET RAFALE



Parfois du sein de la ramure  
Que berce le tendre zéphyr,  
S'exhale un suave murmure,  
Harmonieux et doux soupir.

Mais, par l'aquilon tourmentée,  
Quand elle frémit agitée,  
En longs sanglots sous le ciel noir,  
On entend des voix déchirantes,  
Et toutes les feuilles mourantes  
Ont leur note de désespoir.

Ainsi gémit, chante, soupire,  
Mon âme, où passent tour à tour  
La rafale au sombre délire,  
La brise aux caresses d'amour.

Et qu'il console ou qu'il déchire,  
Mon cœur ne saurait le maudire  
Ce souffle qui me vient des cieux,  
Car, des larmes ou du sourire,  
Il a fait naître sur ma lyre  
Bien des accords mélodieux.

**Maria COURT.**

## VIOLETTES



*A la souffrante.*

J'aime comme toi, le long des sentiers,  
Le scintillement doux des violettes,  
J'aime comme toi, ces calmes fleurettes  
Aux yeux très émus, aux yeux printaniers.

Et leur parfum pur qui trouble et qui charme  
Fait rêver d'espoir vague et consolant,  
Comme une harmonie au rythme dolent  
Où semble parfois trembler une larme.

Je crois qu'elles ont un cœur comme nous,  
Un cœur qui tressaille, un cœur qui soupire ;  
Et quand vient le soir, elles doivent dire  
Des refrains d'amour langoureux et doux.

Et dans leur corolle où meurt une flamme,  
Idéal d'un rêve à peine conçu ;  
Pour nous qui pleurons un espoir déçu  
Elles ont un peu du deuil de notre âme.

Lyon, 6 mai 1892.

**C. NIEMAND.**



## QUAND VIENNENT LES MOISSONS



### I

Que vous dit le frisson qui fait courber vos têtes,  
Blonds épis, que juillet crible de traits de feu ?  
Pourquoi frémissiez-vous, et d'où vient que vous êtes  
Comme pris d'épouvante en face du ciel bleu ?...

Il sort comme un concert de plaintes assourdies  
Du sein des longs sillons, de bluets étoilés ;  
Et l'on voit s'affaisser vos tiges alourdies  
Comme penchent les fronts qu'un grand deuil a voilés...

Ecoutez-moi, blés mûrs, que je vous le traduise,  
Ce que vous dit la voix de l'immense frisson :  
— Voici des larges faux les lames qu'on aiguise ;  
Voici le temps béni, le temps de la moisson !...

Voici venir le jour de la lutte implacable,  
Des combats sans merci de l'aube jusqu'au soir !  
Et l'angoisse de mort vous point et vous accable,  
Car vous pressentez bien qu'on ne peut plus surseoir.

### II

Eh bien ! soyez vaillants ! acceptez la bataille !  
Vous avez l'épaisseur avec l'immensité...  
Que la faux meurtrière éprouve à chaque entaille  
Comme un remords secret de sa férocité.

Vous aurez devant vous des combattants superbes  
Aux bras nerveux, aux reins solides et rablés ;  
Vendez-leur chèrement le trésor de vos gerbes !  
Qu'ils s'inclinent devant les magnanimes blés !

Ils vaincront cependant. Une loi souveraine  
Donnera la victoire aux hardis moissonneurs.  
Le prix de leurs efforts ce sera votre graine ;  
Butin plus précieux que l'or et les honneurs.

Tombez puisqu'il le faut ! puisqu'il faut que ruisselle  
Dans le sang appauvri de notre humanité,  
Ce qui fermente en vous de vie universelle,  
Ce grand levain de force et de fécondité.

C'est une dure loi qu'il faille la souffrance,  
La faux, l'écrasement, pour qu'en ce monde-ci  
Jaillisse du froment le pain de l'espérance,  
Et qu'un cri vers le ciel du cœur jaillisse aussi !

### III

Il faut que votre grain pourrisse ; il faut qu'il dorme  
Inerte, obscur, caché dans le creux des sillons  
Pour qu'en bel épi d'or un jour il se transforme  
Et présente sa tige au vol des papillons.

Pourquoi maudiriez-vous le lien qui vous lie ?  
Quel espoir fondez-vous, ô blés ! sur l'avenir ?  
Vous êtes au sommet. Votre tâche est remplie ;  
Vos promesses d'hier il vous faut les tenir !



Vous avez abrité le nid de l'alouette.  
Tel qu'un blond firmament tout étoilé d'azur  
Vous avez pu sourire à la nature en fête :  
Car rien ne sourit mieux qu'un beau champ de blé mûr.

Mais pour vous est venu le jour du sacrifice ;  
La meule vous attend et vous serez broyés.  
Il faut que jusqu'au bout votre sort s'accomplisse,  
Si beaux, si généreux, si bons que vous soyez.

Voici venir les chars dont les essieux résonnent,  
Que traînent les grands bœufs, mornes et nonchalants ;  
Ils s'en vont par les champs où vos épis frissonnent,  
Par les sentiers pierreux ils s'en vont, chancelants.

On vous étend sur l'aire en couches bien égales ;  
Sur vous, crinière au vent, bondissent les chevaux ;  
Et dans l'air, tout vibrant des chansons des cigales  
Passe le tournoiement rapide des fléaux.

On jette aux vents du ciel la légère dépouille  
Qui berça votre grain de longs mois sous l'azur.  
L'or n'acquiert tout son prix que quand rien ne le souille :  
Il faut que le blé roux ainsi que l'or soit pur.

Voyez de quels transports le monde vous salue,  
Lorsqu'arrive le pain, le pain de pur froment !  
Car vous êtes, ô blés, la sainte manne, élue  
Pour dresser cœurs et fronts vers le bleu firmament,

## IV

Voilà ce que vous dit le grand frisson qui passe.  
C'est la voix du destin auquel tout est soumis.  
C'est le souffle de Dieu, qui du fond de l'espace  
Apporte joie à l'homme et pâture aux fourmis.

Juillet 1892.

**Ernest CHALAMEL.**



## ACROSTICHE



**L**ilas, à mon jardin formez une cloture.  
**H**-glantiers, quand je passe, embaumez la nature !  
**O**mbelle, ouvrez pour moi votre vert parasol,  
**N**igelles aux fronts bleus, embellissez mon sol !  
**C**ytises, liserons, entourez ma tonnelle,  
**Y**faisant seulement place au nid d'hirondelle !...

**R**oses, iris, œillets, fleurettes de saphir,  
**E**n frais bouquets, aux miens laissez-moi vous offrir,  
**Y**uccas verts, dans ma terre, essayez de fleurir !!...

**Léoncy REY.**



## A UNE JEUNE ÉPOUSÉE

POUR LE JOUR DE SON MARIAGE

*A Mlle Jeanne V.*

Le livre de la vie est le livre suprême  
Dont chaque feuillet fuit sous le doigt curieux ;  
Vous êtes arrivée à la page où l'on aime :  
On la lit lentement, car on la lit à deux...

Ah! désormais, goûtez le charme dont s'enivre,  
A ce riant passage, une âme de vingt ans,  
Et puisse-t-il, fidèle aux vœux qui vont vous suivre,  
Eterniser pour vous les douceurs du printemps!...

Vous êtes la beauté, la grâce, la jeunesse,  
Ainsi de vos beaux ans s'épanouit la fleur...  
Mais, plus douces encor, les fleurs de la tendresse,  
Moisson toujours nouvelle, empliront votre cœur.

Soyez heureuse auprès de l'époux qu'on envie!  
Que, sur vos deux cadrans où chaque heure a son tour,  
L'aiguille au pas furtif qui mesure la vie,  
S'arrête en même temps à l'heure de l'amour!

**Gabriel MONAVON.**

## L'ÉGLANTINE



*À Mlle Marie Odet.*

Un jour j'avais l'âme chagrine  
Et je suivais votre chemin,  
Déliatement dans ma main  
Je tenais une fleur divine.

C'était une fraîche églantine,  
Dont la corolle de satin,  
Ouvrte depuis le matin  
Cachait aux yeux plus d'une épine.

Comme fait un timide amant,  
Je vous approchais doucement  
Et je vous offris ma fleurette!

Présent fatal!... De votre sang  
Je pus voir une gouttelette  
Rougir votre doigt innocent!...

**Tony ÉPARVIER.**



## MARMOREA



Vous avez le maintien vainqueur  
D'une Diane chasseresse;  
Vous êtes une enchanteresse  
Au masque superbe et moqueur.

Partout, autour de vous, un cœur  
D'amoureux éperdus se presse.  
Votre orgueil hume cette ivresse  
Et rien ne vibre en votre cœur.

O vous, si cruelle et si dure,  
Songez combien peu beauté dure :  
Aimez qui vous avez charmé...

Ains, à l'huis muré de votre âme  
J'ai beau dire : « Ouvre-toi, Sésame. »  
Sésame, hélas, reste fermé!

**Maurice CHAMPAVIER.**



## MÉSANGES



Je vous aime beaucoup, mésanges  
 A toque noire, à manteau gris.  
 Que de fois, je me suis surpris  
 A suivre vos folles phalanges!

Dans vos jeux, vos babils étranges,  
 — Tendres coups d'ailes, joyeux cris, —  
 Je vous aime beaucoup, mésanges  
 A toque noire, à manteau gris.

Et quand l'hiver tisse des franges  
 Blanches aux rameaux tout jaunis,  
 Pour ne point fuir vos petits nids,  
 Vous logez parfois sous nos granges,  
 Fidèles oisillons, mésanges  
 A toque noire, à manteau gris.

Août 1892.

Alexandre MICHEL.



## LA STATUE DU CARROUSEL



POÉSIE D'UN PAYSAN DU DRAC



Dans l'éclatant marbre blanc,  
Il a bien la belle allure  
Qu'on prête au tribun troublant,  
A la longue chevelure !

C'est bien le fils du Midi  
Où gronde et mugit le Rhône  
Sous le mistral qui lui dit :  
Je vais prendre ta couronne.

C'est le combat éternel  
Du vent fougueux et de l'onde,  
Du vieux fleuve solennel  
Hélas ! inutile au monde !

Du tribun qu'est-il resté  
De sa parole inégale ?  
Ce qui reste, après l'été,  
Du chant de l'humble cigale :

Un faible et triste souvenir  
Dans le cœur de quelques fidèles,  
Et qui s'enfuit à tire d'ailes,  
Ne laissant rien pour l'avenir.

Paris 1890.

Edmond FÉVELAT.



## AMOUR DISCRET



Quantum o...!  
VIRGIL.



Oh ! ne me fais jamais d'aveu  
Lorsqu'en passant, gai, je chantonne ;  
Donne-moi seulement, mignonne,  
Deux rayons de tes yeux de feu.

Au seuil de la porte où m'attire  
Ton passage, si tu me vois,  
Passe et montre ton frais minois  
Empreint pour moi d'un doux sourire

Lorsque tu vois, sur le chemin,  
Ma pâle ombre qui se dérobe,  
Frôle-moi du bout de ta robe,  
Mais ne me tends jamais la main.

Lorsqu'à l'église, solitaire,  
Tu m'aperçois, ne m'offre pas  
L'eau sainte ; mais offre tout bas  
Au bon Dieu pour moi ta prière.

Inonde-moi d'un chaud baiser  
Quand je passe sous ta fenêtre ;  
Baisse ton rideau, car, peut-être,  
Tout ça pourrait faire jaser.

18...

Jehan ÉCREVISSE.

## LA PECHE A HAUTECOMBE



O belle pêcheuse, au pied de la côte  
Où les eaux du lac baignent un rocher,  
Vous suivez des yeux la ligne qui flotte,  
Et dont les poissons n'osent approcher.

Aucun prisonnier, ô pêcheuse avide,  
Au liège dormant n'imprime un frisson ;  
Vous remporterez votre panier vide,  
Cessez, croyez-moi, la pêche au poisson.

Voulez-vous pêcher de façon certaine ?  
Lancez un regard, amorcez-le bien :  
Vous attraperez des cœurs par centaine,  
Et déjà, bon Dieu ! vous tenez le mien.

Vous tenez mon cœur, qu'en allez-vous faire ?  
Au doux hameçon le voilà pendu.  
Mais l'en détacher, c'est une autre affaire ;  
L'imprudent qu'il est a trop bien mordu.

**François PONSARD,**  
de Vienne.



## HYPOTHESE



*A Hélène Hameline*

Ton œil vainqueur du spleen morose  
N'est point l'astre du firmament,  
Ta lèvre à l'incarnat charmant  
N'est point la rose.

Ton sein, fleur dans l'hermine éclose  
N'est pas le camélia blanc ;  
Non, il n'est pas l'œillet troublant  
Ton minois rose !

Ah ! mignonne ! les verts avrils,  
S'ils s'émaillaient de fleurs si belles,  
Que seraient-ils ! . . .

Et ces fleurs aux boutons vermeils  
Si tes yeux étaient leurs soleils  
Que seraient-elles !

**Zénon FIÈRE.**



## SEDUCTION



## PÉCHÉS DE JEUNESSE



Remplissant le bosquet de son concert touchant,  
La fauvette se livre aux élans de sa joie ;  
Mais un serpent la guette, et sa prunelle envoie  
Un fluide qui, bientôt fait expirer le chant.

Sans jamais détourner d'elle son œil méchant,  
Le reptile, au soleil, se roule et se déploie ;  
La victime, éperdue, et toujours s'approchant,  
Tombe enfin... Il bondit, en sifflant, sur sa proie...

La souille de venin, jouit de sa douleur,  
Tord ses os, boit son sang, la laisse sans chaleur  
Et va chercher ailleurs quelque atroce victoire !...

— Vous, dont le cœur flétri n'a plus de pureté,  
Vous que la honte tient, qu'attend la pauvreté,  
Dites : n'avez-vous pas toutes la même histoire ?

Grenoble, avril 1870.

**Henri SECOND.**

6<sup>e</sup> VOL. -- 9<sup>e</sup> LIVR.

## FRANCOISE DE RIMINI

Episode de la « Divine Comédie » de Dante

—❖—

(ENFER, CHANT V. — TRADUCTION EN VERS)

—❖❖—

**Notice sommaire.** — Françoise de Rimini n'est point une figure imaginaire créée par le génie, comme Armide, Clorinde, Angélique ou Velléda. Elle a traversé la vie. Mais, malgré ses charmes et sa tendresse, son passage sur la scène du monde n'aurait laissé que de bien faibles traces, et son souvenir serait effacé de la mémoire des hommes, si la grande poésie, en la touchant de son aile, ne lui avait communiqué une existence supérieure, une vie immortelle. Les nobles vers de Dante Alighieri ont consacré à jamais sa beauté; le rayon idéal a passé sur son front, et elle flotte désormais comme une apparition, à la fois fantastique et touchante, dans les songes des poètes et les évocations des amants!...

Nous résumons en peu de mots le sujet de ce pathétique épisode. — *Franческа* ou *Françoise*, célèbre par sa précoce beauté, était née à Ravenne vers 1280, et était fille de *Guido da Polenta*, seigneur de cette ville. Aimée du jeune et beau *Paolo* de Rimini, qu'elle aimait aussi, ce fut le frère aîné, *Lanciotto*, prince boîteux et difforme, qu'elle fut contrainte d'épouser par suite d'une coupable machination. Les deux amants ne purent oublier leur première inclination. Un jour que, retirés dans un appartement du palais de Rimini, ils lisaient les aventures de *Lancelot du Lac*, amoureux de la belle *Ginèvre*, et favorisé dans ses amours par le chevalier *Galléhaut*, le mari *Lanciotto*, qui les épiait, les surprit dans ce tendre tête à tête et les perça d'un même coup d'épée.

Dante, sous la conduite de Virgile rencontre le couple infortuné dans le second Cercle de l'Enfer, où sont punis ceux qui se sont abandonnés aux passions sensuelles et aux coupables amours. Leur supplice consiste à être battus par un éternel orage qui les emporte et les roule dans ses tourbillons furieux.

Le récit du poète se poursuit en ces termes :

Or, pendant que Virgile allait nommant les âmes  
Des damnés de l'amour, — héros ou nobles dames, —

La pitié me saisit : — Pourrais-je interroger,  
Lui dis-je, ces deux là dont l'essor si léger  
Suit le cercle orageux du vent qui les entraîne !...

— Attends, répondit-il, que leur vol les ramène;  
Alors, par leur amour, lien fatal et doux,  
Tu les priras; bientôt ils seront près de nous... —

Dès qu'au souffle infernal ces ombres inclinées  
Passèrent dans la brume : — Ames infortunées!  
Leur criai-je, si rien ne s'oppose à mes vœux,  
Venez, et dites-nous votre sort malheureux... —

Comme, au doux nid d'amour, deux colombes fidèles,  
Cédant à leurs désirs, volent à tire-d'ailes,  
Tel le couple, quittant le groupe gémissant,  
Accourut... tant le cœur fit mon appel puissant!... —

— Etre sensible et bon, qui, dans la nuit profonde,  
Veut voir ceux dont le sang laissa sa trace au monde,  
Dit l'un d'eux, si j'osais prier le roi des cieus,  
J'appellerais sur toi la paix, don précieux,  
La paix, pour te payer de ta pitié si tendre.  
Mais que veux-tu savoir? Que te plaît-il d'entendre?...  
Nous pouvons t'écouter ou parler tour à tour,  
Tant que se tait le vent qui bat ce noir séjour...

Mon pays natal touche à cette mer tranquille  
Où, las d'enfler son cours, le Pô cherche un asile.  
Amour, qui se prend vite au cœur jeune et charmant,  
Pour ma beauté naissante enflamma cet amant...  
Mais un autre, ô douleur! profana ma jeunesse!  
Amour, qui veut qu'on rende à l'amant sa tendresse,  
A ses ardeurs m'unit par un penchant si fort,

Qu'à jamais, tu le vois, il me suit dans la mort!  
 Amour au coup mortel a conduit notre vie...  
 Mais, celui qui vous l'a cruellement ravie,  
*Caïn* l'attend! — (1)

Ainsi, leur désespoir sans fin  
 Se révélait. Alors j'inclinai sur mon sein  
 La tête, et la gardai si longuement baissée,  
 Que Virgile me dit : — Quelle est donc ta pensée? —  
 Quand je pus lui répondre : hélas! repris-je, hélas!  
 Quels doux pensers d'amour, quels désirs, quels combats,  
 Les ont menés ensemble à la fatale issue?  
 Puis, sur les deux amants je reportai la vue,  
 Et je dis : — Francesca ! mes yeux baignés de pleurs  
 Te témoignent assez que, plaignant vos douleurs,  
 Une pitié profonde en mon âme pénètre...  
 Mais, dis-moi, dans vos cœurs quand l'amour osa naître,  
 Comment connutes-vous, au temps des doux soupîrs,  
 Le mystère caché de vos tremblants désirs?... —

L'Ombre alors : — Il n'est pas de douleur plus amère  
 Que de songer aux jours heureux, dans la misère...  
 Ton maître la sait bien cette âpre vérité!...  
 Mais enfin puisqu'ici ta bouche avec bonté  
 M'interroge et m'apprend ton désir de connaître  
 D'où germa cet amour, qui de nos cœurs fut maître,  
 Je m'en vais faire, hélas ! en ces cruels instants,  
 Comme celui qui parle et pleure en même temps...

Un jour que nous lisions l'amoureuse aventure  
 De Lancelot, ravis à la douce lecture  
 Qui semblait nous offrir une tendre leçon.  
 (Nous étions ce jour-là seuls, sans peur, sans soupçon),

(1) Le « circuit » ou le « giron » de CAIN, dans le « Cercle des Fratricides. »

Souvent, pour se chercher, nos yeux quittaient la page ;  
Emus, nous rougissions et changions de visage ;  
Mais un passage enfin nous perdit sans retour ! . . .  
Quand nous vîmes l'amant, dans un transport d'amour.  
Imprimer son baiser sur un divin sourire,  
Soudain, cédant de même à son brûlant délire,  
Lui, que rien ne pourra me ravir à présent,  
Tremblant, baisa ma bouche . . . O livre séduisant !  
Tu fus bien *Galléhaut* pour nous en cette page ! . . .  
Et nous ne lumes pas ce jour-là davantage . . . —

Pendant que l'ombre ainsi me contait leur malheur,  
L'autre pleurait si fort que, brisé de douleur,  
Je crus en défaillant toucher à l'agonie,  
Et tombai comme tombe un corps privé de vie.

**Gabriel MONAVON.**





## LA JEUNE FRANCE



Pauvre enfant, fais bien ta prière  
Le soir, avant de t'endormir,  
Car nul ne sait si la lumière  
Doit au réveil nous réunir.

Vous êtes ainsi que des roses,  
Un souffle impur peut vous faner,  
Sur vos lèvres à peine écloses,  
Enfants, la mort peut moissonner.

Partir ! pour vous, que vous importe !  
Vous ne pourriez rien regretter.  
Le ciel profond ouvre sa porte  
A l'enfant qui nous veut quitter.

Et, pour que vos âmes si belles  
Ne puissent vous porter là-bas,  
Nous vous avons coupé les ailes.  
Pourquoi partir ? Ne partez pas.

Le soir, penchés vers votre couche  
Comme auprès d'un saint reposoir,  
Nous déposons sur votre bouche  
Le baiser consolant du soir.

Ainsi le cœur meurtri s'enivre,  
Il a pu se cicatriser,  
Et l'on se sent heureux de vivre  
Sous la fraîcheur de ce baiser.

Puissiez-vous ignorer les larmes  
Qui flétrissent nos pauvres yeux,  
Nous, dont les cruelles alarmes  
Ont ridé les fronts soucieux.

Soyez meilleurs que nous ne sommes,  
Bons, généreux sans le savoir,  
Car vous serez aussi des hommes  
Noblement épris du devoir.

Notre tige à nous est flétrie ;  
Vous êtes le jeune soleil,  
Vous êtes la jeune Patrie  
Que nous saluons au réveil !

Mars 1887,

Francisque TROLLIÉ.



## A MA PETITE AUGUSTA BIEN-AIMÉE



Enfant, loin de toi, ma vie est un rêve,  
Un rêve sinistre, un long désespoir,  
Un ciel toujours sombre où plus ne se lève  
Le soleil riant, ni l'astre du soir,

Ma vie est un fleuve à l'onde troublée  
Qui roule en pleurant son flot de douleur ;  
Enfant, loin de toi, mon âme accablée  
Ne goûtera plus jamais de bonheur.

Non, je ne vis plus, rends-moi la lumière  
De ton doux regard, que je puisse encor  
Cueillir en rêvant la fleur printanière  
Du plus pur amour, sur ta lèvre d'or.

Nice, 25 novembre 1891.

**Maria COURT.**



## LA PRIÈRE DU SOIR



Ma fille, va prier!

VICTOR HUGO « Feuilles d'automne ».

Prions : j'ai toujours vu, dans ma rude carrière,  
Que l'arme la meilleure est encor la prière.

H. DE BORNIER « La Fille de Rolland », III. V.

La prière, c'est la respiration de l'âme, et qui ne prie pas ne vit plus.

JOSEPH DE MAISTRE.

Eh bien ! prions ensemble, — . . . . .  
. . . . . la prière est un cri d'espérance.

A. DE MUSSET « L'Espoir en Dieu ».



Enfant ! bientôt la nuit va descendre : Prions.  
Là-bas l'astre géant s'est éteint comme un rêve.  
Les chants des laboureurs meurent dans les sillons,  
Ils rentrent au logis prendre une nuit de trêve ;  
La glaneuse attardée aux champs pour la moisson,  
De bluets et d'épis s'est faite une couronne  
Et rentre, en fredonnant sa rustique chanson,  
Au bras de son amant qui, comme elle chantonne ;  
L'insecte aux ailes d'or, dans les roses en fleurs,  
Cherche un lit pour dormir, pour reposer ses ailes  
De ses mille désirs ; et les oiseaux chanteurs  
Cessent leurs doux refrains, leurs vives ritournelles  
Et viennent s'abriter dans le nid protecteur  
Pour s'endormir, frileux, sous l'aile maternelle :  
Comme eux, quand nous aurons prié le Créateur,  
Nous pourrons dormir sous son ombre paternelle ;  
L'abeille qui butine au sein de chaque fleur  
Regagne aussi sa ruche, en grande diligence,  
Et du toit des maisons où luit une lueur,  
On voit s'évanouir une fumée immense.  
Le silence est complet. L'astre au charmant regard,

La lune, à l'horizon va surgir en silence,  
 Et sa molle clarté percera ce brouillard  
 Qui voile la nature. Enfant! si notre terre,  
 Riante et belle encor quelques heures avant,  
 S'enveloppe un instant d'ombres et de mystère,  
 Oh! c'est pour bénir Dieu! Voici, voici l'instant  
 Où les petits enfants, à genoux sur leurs couches,  
 Vont se signer et joindre en souriant leurs mains :  
 Lors, les yeux vers le ciel, leurs innocentes bouches  
 Vont dire la prière au Père des humains,

.....  
 Ecoute!... Ecoute encor!... Pieuse enfant, écoute!  
 Ecoute l'angélus!... Entends les derniers sons  
 Qui meurent dans l'espace, ainsi que meurt le doute.  
 Enfant, voici la nuit : à genoux et prions.

∴

Toi, devant qui viennent se taire  
 La foudre, les flots et les vents,  
 Reçois l'humble et chaste prière  
 Que, le front courbé vers la terre,  
 T'adressent deux pauvres enfants!

Toi, devant qui le méchant tremble,  
 Dont on implore la pitié,  
 O Père éternel, puisque ensemble,  
 En ce jour, ton bras nous rassemble,  
 Descends bénir notre amitié.

Oh! viens bénir nos jeunes âmes  
 Que nourrit un amour pieux  
 Fait des plus célestes dictames,  
 Où luisent d'aussi pures flammes  
 Que celles qui sont dans nos yeux.

Oh ! grand Dieu ! bénis-nous sans cesse,  
Sur nos cœurs purs veille toujours ;  
Et que jamais en nous ne naisse  
Un mauvais penser ; oh ! ne laisse  
En nous que de divins amours !

Bénis aussi notre famille,  
Bénis nos frères et nos sœurs,  
Le jeune homme et la jeune fille  
Qui, chaque soir, sous la charmille,  
Se dévoilent leurs brûlants cœurs.

Oh ! glisse des rayons de flamme  
A ceux qui n'ont pas le bonheur  
De ressentir au fond de l'âme  
S'ourdir cette solide trame  
Qui fait oublier le malheur !

\*  
\*

Enfant !... les frais rayons de la lune rêveuse  
Viennent de dissiper les intenses brouillards :  
Ainsi, quand un chagrin trouble mon âme heureuse,  
Un seul de tes souris, un seul de tes regards,  
Suffit pour en chasser la trace vaporeuse.  
Levons-nous maintenant. La nature a fini  
De soupirer son hymne et sa douce prière  
Qui sont allés se perdre au fond de l'infini  
Et s'exhaler aux pieds du Seigneur, notre Père.  
Elle va s'endormir. Adieu, ma chère enfant !  
Oh ! va dormir en paix ! Qu'en rêve, sur ta couche,  
Dieu te montre mon ombre, au regard triomphant,  
Cueillant de doux baisers sur le bord de la bouche !  
Adieu, je vais dormir ! adieu, ma douce enfant !

187...

Jehan ÉCREVISSE.

## CHANSON A BOIRE



Le seul vœu,  
 Qu'au bon Dieu,  
 Chaque jour, j'adresse, est modeste :  
 Qu'il me laisse joie et santé,  
 Me donne du vin à planté,  
 Foin du reste !

Tout est vain  
 Fors le vin  
 Qui rit au fond de ma bouteille  
 Et qui, dans mon gosier, tout doux,  
 Dévalant à petits glouglous  
 Fait merveille.

Chaque fois  
 Que je bois  
 Je redeviens gai de morose,  
 Malade, aussitôt je guéris;  
 Autour de moi quand je suis gris  
 Tout est rose !

Sans souci  
 C'est ainsi  
 Que je patiente de vivre;  
 Et je laisse le temps passer  
 N'ayant garde de me presser  
 A le suivre.

Et, d'abord  
Jusqu'au bord,  
Chers amis, emplissez mon verre  
De ce noble, de ce divin,  
De cet aimable et joyeux vin  
Qu'on révère!

Dans mon cœur,  
O liqueur,  
Verse l'espérance et le rêve;  
Apporte lui l'apaisement  
Et l'oubli de l'âpre tourment  
Qui le grève.

Çà, donnez!  
Que mon nez  
De rubis, ce soir, s'illumine  
Et qu'à son déclin le soleil  
N'offre pas un teint plus vermeil  
Que ma mine!

**Maurice CHAMPAVIER.**





## LE TRIPLE NID



*A mon frère et à mes deux sœurs.*

Quand pour le professeur, les vacances reviennent,  
Quand je revois, fidèle au Dauphiné béni,  
Ces coteaux et ces monts dont mes yeux se souviennent,  
Dans mon pays natal, je sais un triple nid.

Que le destin me soit ou riant ou contraire,  
Ces trois nids pour mon âme ont les mêmes douceurs ;  
Car l'un est la maison où demeure mon frère,  
Et les deux autres sont les séjours de mes sœurs.

A l'ombre du clocher qui sonna ma naissance  
L'un s'abrite, et jamais je n'y peux revenir  
Sans entendre du fond de ma lointaine enfance  
Remonter en chantant quelque gai souvenir.

Jamais, ô Saint-Victor, cher et petit village,  
Je ne peux voir de loin se lever, au détour  
Du chemin, ton rustique et paternel visage,  
Sans me sentir au cœur un battement d'amour.

Car je suis ton enfant : sur tes places nous fîmes,  
Ceux de mon âge et moi, tant de jeux vers le soir !  
Et devant le Seigneur, souvent mes mains infimes,  
Dans ta modeste église, ont tenu l'encensoir.

Au bas de ton coteau sommeille la rivière,  
Dont les flots murmurants m'apprirent à rêver,  
Et là-haut, dans un coin de l'humble cimetière,  
Dorment les morts chéris que j'irai retrouver.

Et le même logis où ces morts habitèrent  
A vu renaître un nid, le nid du fils aîné;  
C'est la loi sainte et douce, et les aïeux préférèrent  
Que leur toit soit rempli plutôt qu'abandonné. . .

Au penchant des vallons, arrondis en corbeilles,  
D'où le pays a pris le nom de Corbelin,  
Près des vignes qui font butiner les abeilles,  
Et le vigneron rire autour du cuvier plein.

Le second nid me rit, hospitalier et tendre,  
Et j'ai chaud dans le cœur à le revoir soudain,  
Quand du haut de la côte il a l'air de m'attendre  
Comme son cher absent et son ami lointain.

Le troisième, plus jeune, et non moins doux à l'âme,  
Me fait signe à son tour, et j'adore m'asseoir  
A ce charmant logis qui réchauffe à sa flamme  
Mon cœur déjà touché par les frissons du soir. . .

Et c'est le triple nid où je viens chaque automne,  
Loin du monde agité, tyrannique ou railleur,  
Goûter le bonheur simple et la paix monotone,  
Au contact des berceaux redevenant meilleur ;

C'est le triple séjour où m'attend la famille  
Aux mois des premiers fruits et des dernières fleurs,  
Où du petit garçon à la petite fille  
Voltige un clair sourire emportant mes douleurs ;

C'est le triple foyer mis sur ma froide route,  
Et d'où me vient un souffle intime et réchauffant,  
Quand je songe, attristé, que je mourrai sans doute  
Comme j'aurai vécu... sans nid et sans enfant.

**Emile TROLLIET.**



## AMENDE HONORABLE A LA MUSE



Combien j'avais maudit la sainte poésie!  
J'éprouvais du dégoût pour sa douce ambroisie.  
Je refoulais en moi, comme un instinct fatal,  
Ses élans vers le beau, le grand, vers l'idéal.  
Je voulais étouffer dans le fond de mon âme  
La généreuse ardeur qu'entretenait sa flamme.  
J'avais fait le projet d'arracher de mon cœur  
Jusqu'au germe dernier de sa divine fleur...  
J'ai souffert... et c'est tout!... Mon impuissance est telle  
Que je retourne aux pieds de la Muse immortelle!...  
J'ai voulu blasphémer, chasser, je ne l'ai pu;  
Et le charme est vainqueur que je croyais rompu!...

Eh bien! je suis à toi, Muse, blanche déesse!  
Je m'endors dans tes bras, à ta voix charmeresse.  
Mes dédains, mes rancœurs, oh! pardonne-les moi!...  
Je puis encor vibrer et tressaillir d'émoi,  
Les bois sont pleins de nids et de battements d'ailes;  
L'étang calme se ride au vol des hirondelles;  
Les sentiers fleurissent bon le doux muguet laiteux,  
Le tremble y fait pleuvoir ses chatons duveteux;  
Sous l'herbe des talus mille insectes bruissent;  
Avides de soleil, furtifs, les lézards glissent.  
C'est un enchantement de vivre, et de jeter  
Des strophes aux échos qu'ils pourront répéter.  
Faisons des vers; chantons dans la langue immortelle!  
Redisons les grands bœufs qu'à l'araire on attelle:  
Les sillons, émaillés de fiers coquelicots;

Les faucheurs dans les prés marchant à pas égaux ;  
 Que notre hymne frissonne à travers les ramures  
 Scandé par tous les bruits et par tous les murmures !  
 Egrenons un collier de belles rimes d'or.  
 A celle que bientôt va baiser Messidor.  
 Allons sous les fourrés surprendre les œillades  
 Que se font les Sylvains et les Namadryades.  
 Les ormes rabougris du boulevard U. bain  
 N'ont pas de voile pour cacher Diane au bain.  
 C'est à la claire source, aux ondes cristallines  
 Qu'accourent se mirer les pudiques Ondines . . .  
 Je veux mêler mon âme à l'immense univers !  
 Je veux ma part de vie avec les arbres verts,  
 Avec les fleurs, avec l'azur, avec la source ! . . .  
 Eperdu, je suivrai ma chimère à la course,  
 Et, dussé-je en mourir après, je l'atteindrai,  
 Emue et palpitante en mes bras l'étreindrai,  
 Trop heureux, si ma lèvre en une ardente ivresse,  
 Pâlit au frôlement d'une folle caresse ! . . .

Ah ! les longs mois d'hiver m'avaient mal conseillé :  
 Au lieu du lumineux azur ensoleillé,  
 Au lieu des bois profonds, des herbeuses prairies,  
 Où le rêve entrevoit de blanches théories,  
 Ils n'avaient eu pour moi que neige et que verglas.  
 Mais avril est venu, couronné de lilas,  
 Et je délaisse l'âtre, et je ferme mon livre,  
 Et dans le gai sentier qu'il fait si bon de suivre  
 Je m'élance, éperdu, comme un faon aux abois  
 Grisé de sève et d'ombre et du parfum des bois ! . . .

En vain on m'avait dit : « Poète, prends ta lyre !  
 Paris a des splendeurs dignes de ton délire ;  
 Ses temples, ses jardins, ses palais enchantés,

Dans de nobles transports doivent être chantés.  
Diras-tu que Paris de sujets est avare,  
Alors que le granit, le bronze et le Carare  
Y jaillissent partout en riche floraison ?  
Depuis le profil pur de l'ange en oraison  
Jusqu'au ferme contour du flanc de la bacchante ;  
Depuis la colonnette où s'enroule l'acanthé  
Jusqu'au fronton superbe, où l'art, de son burin,  
Grave pour l'avenir nos grands noms sur l'airain. »

Certes ! l'art est puissant et ses œuvres sont belles !  
Mais les champs, mais les fleurs ouvertes en ombelles,  
En calices de neige, en auréoles d'or,  
Pour le poète épris sont bien plus beaux encor.  
Voilà pourquoi Paris, ses splendeurs et sa gloire  
Sont moindres à mes yeux que l'hirondelle noire  
Qui, saluant le jour d'un hymne triomphal,  
Redit en plein azur qu'est venu Floréal ;  
Et pourquoi ses jardins, ses palais et ses marbres  
Ne versent point sur moi cette paix des grands arbres,  
Cette tranquillité, ce doux calme des bois  
Qui laissent la nature avec toutes ses voix  
Parler à son poète en langue familière.  
Car tout me parle ici : le vieux chêne et le lierre  
Le coucou monotone et le merle siffleur,  
La svelte libellule et l'aubépine en fleur.  
Tout fête mon retour dans un concert, qui mêle  
L'humble cri du courlis au chant de Philomèle ;  
Et j'entends répéter sur un mode ingénu :  
« Poète, que c'est bien à toi d'être venu !... »

Juin 1892.

**Ernest CHALAMEL.**

1870-1871 <sup>(1)</sup>

*A Emile Bayard.*

1870

L'aube s'est levée éclatante et pure,  
Le ciel est d'azur, le printemps sourit;  
Les cœurs sont heureux, et dans la nature  
Pour seule devise « Amour » est écrit.

Partout des rayons, partout de la joie,  
Le chant des oiseaux emplit l'air vermeil,  
Les fleurs ont paré leur robe de soie  
De purs diamants brillant au soleil.

Des prés verts, des bois, des sources, des roses,  
De l'air et du ciel, de chaque élément  
Sort et se répand sur toutes les choses  
En effluves saints un magique aimant.

L'homme sent en lui son âme divine,  
La sérénité descend du ciel bleu,  
Tout est idéal et doux : on devine  
Que sur terre passe un souffle de Dieu.

— Dans les prés en fleurs la jeune famille  
S'en va promener ses amours touchants.  
Le petit garçon, la petite fille  
Sous l'œil des parents courent par les champs;

(1) Extrait de « Voix perdues », A. Lemerre, éditeur, Paris, 1874.

Par les champs joyeux, dans les herbes folles  
Ils vont poursuivant les bleus papillons,  
Ces amants légers des fraîches corolles,  
Ou cherchant l'insecte au creux des sillons.

Quelle ample moisson de trésors vous faites  
Parmi les œillets et parmi les thyms,  
Les coquelicots et les pâquerettes,  
Bébés adorés, ô charmants lutins.

Voyez-les cueillir la fleur éphémère,  
Jetant au ciel bleu leurs cris ! — Derrière eux,  
Fiers de leurs trésors, le père et la mère  
Tout émerveillés les couvent des yeux.

Le père adorant leur gaieté naïve  
Fredonne, joyeux, léger, ébloui,  
Et la jeune mère, émue et pensive,  
Sourit aux bébés, se penchant vers lui.

Et tous deux unis des douces étreintes  
Sentent un seul cœur battre dans leurs seins,  
Eternellement leurs âmes sont jointes,  
Les bonheurs vers eux volent en essaims.

Et leurs doux frissons, leurs mains enlacées,  
Leurs yeux attendris et noyés d'amours  
Disent le secret pur de leurs pensées :  
« Nous sommes heureux, liés pour toujours !

« Notre âme à tous deux revit palpitante  
« Dans chaque ange né de notre baiser ;  
« Ils sont pour nos cœurs la chaîne vivante  
« Que rien ici-bas ne pourra briser ! »



— Oh ! quel avenir leur amour caresse !  
 Leurs rêves s'en vont dans les cieux ouverts,  
 Et leur œil ravi suit avec ivresse  
 Les bébés courant dans les grands prés verts.

1871

Dans les guérets féconds où les futures gerbes  
 Offraient leur espérance en verdoyants épis,  
 Dans les prés où les fleurs vermeilles dans les herbes  
 Faisaient aux amoureux de splendides tapis,

Dans les bosquets ombreux emplis de frais murmures,  
 Dans les sentiers secrets où l'on va deux à deux,  
 Dans ces riants massifs dont les vertes ramures  
 Ouïrent tant de mots d'amour et tant d'aveux.

Dans ces vallons aimés, pleins de joie et de vie,  
 Où la fauvette avait son nid dans les buissons,  
 Où l'on sentait son âme enivrée et ravie  
 Des rayons du printemps, du rire et des chansons,

Tout est ruine et deuil ! — L'ouragan des batailles  
 A balayé les fleurs dans ses noirs tourbillons ;  
 Les arbres sont hachés de profondes entailles,  
 La plaine a sur ses flancs de lugubres sillons.

La colère de l'homme implacable et fatale  
 Ici s'est déchaînée en tempête de feu,  
 Dans son sauvage effet mille fois plus brutale  
 Que la foudre éclatante entre les mains de Dieu.

La guerre a passé là. — Tout est mort ! — Il ne reste  
 Que des débris ! — Où sont les espoirs décevants ?...

La guerre a passé là! couchant d'un coup funeste  
La sanglante moisson d'hommes, épis vivants.

— Et dans la plaine va, pareille à quelque aïeule  
Evoquant du passé les bonheurs fugitifs,  
D'un pas désespéré, la pauvre femme, seule,  
Seule avec les bébés effarés et pensifs.

D'un œil sombre, cherchant l'absent dont son cœur rêve,  
Elle s'en va traînant et sa vie et son deuil.  
Pour elle, le soleil qui dans les cieux se lève,  
C'est la lampe de mort brûlant près d'un cercueil.

Elle soupire : « Hélas! déchirement des âmes!  
« Ces lieux riants et doux sont désolés, — oh! voi,  
« Dans ces bois, dans ces prés jadis nous nous aimâmes,  
« O mon cher endormi, vois! j'y reviens sans toi.

« Pourquoi n'es-tu pas là, toi que toujours je pleure?  
« Pourquoi donc nous quitter, toi que j'attends toujours?  
« Pourquoi t'en être allé si longtemps avant l'heure?  
« Pourquoi donc en leur fleur briser tous nos amours?

« Ne t'en souvient-il plus que j'étais ton idole,  
« Et toi mon cher soutien? — Pourquoi n'es-tu plus là?  
« Oh! dis-moi, — que mon cœur avec mon âme y vole,  
« Dis-le moi, le pays où la mort t'exila!... »

— Puis, morne, contemplant les bébés qu'elle adore :  
« Souvenirs les plus chers de l'amour effacé,  
« Pauvres anges, croissez! vous sourirez encore.  
« Vous, vivez d'avenir! — moi, je vis du passé.

« Vos yeux où mes baisers vont essuyer vos larmes  
« Auront bientôt brillé, bientôt auront souri;  
« La vie aura pour vous son bonheur et ses charmes,  
« Mais pour moi le bonheur en sa source est tari.

« Vos yeux pourront encor, heureux, pleins de lumière,  
« Se lever vers le ciel; — moi, je n'ai qu'à gémir  
« En contemplant la terre, espérance dernière,  
« Où près du trépassé je voudrais m'endormir. »

— Et dans la plaine va, pareille à quelque aïeule  
Evoquant du passé les bonheurs fugitifs,  
D'un pas désespéré, la pauvre femme, seule,  
Seule avec les bébés effarés et pensifs.

**Gustave RIVET.**



## PATRIA

## LÉGENDE



## I

Ces braves gens vivaient dans un petit domaine,  
— Une blanche maison sur un coteau pierreux, —  
Mais de quelle gaîté leur demeure était pleine,  
Comme leurs jours passaient dans une paix sereine,  
Et comme ils savaient bien le secret d'être heureux !

Pour ces pauvres, c'était assez d'être amoureux.

Ils avaient un enfant que dressait à la peine  
Son aïeul, — un vaillant qui travaillait pour deux.  
Le soleil était doux, la saison était bonne,  
Le grenier plein d'épis et les cœurs pleins d'espoir,  
Et les raisins pesants que mûrissaient l'automne  
Promettaient pour bientôt leur sang pur au pressoir.

Tout dans ce coin de terre était joie et sourire.  
Parfois, dans le pays, on entendait bien dire  
Que depuis quelque temps on se battait là-bas ;  
Mais, à tous ces récits l'aïeul, un peu sceptique,  
Répliquait :

« Vendangeons ! Voilà ma politique ;  
« Les querelles des rois ne nous regardent pas ! »

Pourtant il fallut bien un jour prêter l'oreille  
Au bruit des chars roulant par-delà l'horizon.  
Un souffle d'ouragan fit trembler la maison,  
Puis un cri s'éleva :

« Malheur à qui sommeille !  
« Honte à qui n'entend point les pas de l'étranger !  
« Lâche qui ne sert pas la patrie en danger ! »

Alors, le vigneron serra la main du père,  
Puis, embrassant la femme et l'enfant, dit : « J'y vais ! »

## II

Depuis un mois troublant les monts et les forêts,  
Dans le pays sonnaient des fanfares de guerre,  
Lorsqu'une voyageuse à l'attitude austère,  
Au front pâle, aux yeux fiers sous leur voile de deuil,  
De la blanche maison, un soir, franchit le seuil.

La mère se leva présentant une épreuve.  
Et demanda le cœur serré :

« Que voulez-vous ? »

Une voix répondit :

« Femme, vous êtes veuve !  
« Mais donnez-moi le père à défaut de l'époux ! »

Etouffant un juron qui grondait sur sa bouche,  
Sans larmes, les yeux pleins d'une lueur farouche,  
Le vieux prit son fusil et partit à son tour.

Ce n'était pas assez, car au déclin d'un jour  
 Où le canon tonnait au loin depuis l'aurore,  
 La pâle vision, une seconde fois,  
 Sur le seuil désolé fit entendre sa voix.  
 La veuve murmura : « Que vous faut-il encore ? »  
 « — Femme, ton père est mort, donne-moi ton enfant. »

Il était de ceux-là que leur âge défend,  
 Mais il était aussi de ceux qui n'ont pas d'âge  
 Et ne savent plus rien qu'écouter leur courage  
 Si la patrie en pleurs a besoin de leur sang.

## III

Oh ! la blanche maison comme elle paraît grande,  
 Elle que d'un coup d'œil on mesurait jadis !  
 Le père, le vieillard, l'enfant, tous sont partis.  
 La nappe au doux parfum de sauge et de lavande,  
 Où riait le vin clair au gai repas du soir,  
 Est là, froide, déserte, et rigide, et si nue  
 Que la mère frissonne à la voir étendue  
 Comme un large suaire, et détourne la vue,  
 N'osant plus s'approcher de la table et s'asseoir !

Dehors, sur le sentier où ne revient personne,  
 L'herbe épaisse s'étend le long des noirs taillis,  
 Et sous la treille vide où la bise frissonne  
 Pourrissent les raisins que l'on n'a pas cueillis.  
 .....  
 L'hôtesse n'osait plus regarder la colline  
 Par où devait monter celui qui tardait tant.  
 Ne comptant plus les jours, elle attendait pourtant !  
 Complice de ces coups même que l'on devine,  
 Un espoir machinal la soutenait en vain.

Ce fut la vision redoutable qui vint.

Son regard triste et doux couvrit la pauvre mère !

« Mon fils ! mon fils est mort ! devina celle-ci ;  
 « Va briser d'autres cœurs, funeste messagère ;  
 « Il ne te reste rien à m'arracher ici !  
 « Tu m'as pris mon époux et mon père, ô Patrie !  
 « Tu me prends mon enfant, je ne te maudis pas,  
 « Mais laisse-moi pleurer ma jeunesse flétrie,  
 « Mais ne m'empêche pas de mourir ! »

« — Tu vivras !

« Tu vivras, ô ma sœur, nous quitterons ensemble  
 « Ce crêpe que la guerre a mis sur notre front ;  
 « Sans ignorer pourtant quel devoir les rassemble,  
 « Sans oublier jamais ton deuil et mon affront,  
 « Comme nos champs glacés nos cœurs refleuriront ! »

La mère l'écoutait en secouant la tête.

« Femme, je te le dis, mon œuvre n'est pas faite.  
 « Laisse le temps passer et les chênes grandir ;  
 « Je reviendrai vers toi dans mes habits de fête,  
 « Et tu verras le ciel de nouveau resplendir.  
 « Tu m'as beaucoup donné, tu me dois plus encore.  
 « L'astre éteint doit avoir une nouvelle aurore...  
 « ... Laisse le temps passer et les chênes grandir... »

#### IV

La forme s'effaça comme le pli d'une onde,  
 Et la femme soudain eut un tressaillement,  
 Et son sein fécondé se gonfla doucement.

« Mère, dit une voix frémissante et profonde,  
 « Nourris l'homme qui vient avec le pain des forts ;  
 « Celui-là doit un jour venger ceux qui sont morts. »

Louis GALLET.

22 SEPTEMBRE 1792<sup>(1)</sup>



EXTRAIT DE « Charlotte Corday ».



MADAME ROLLAND

A la bonne heure. Donc, à demain le souci !  
Aussi bien c'est un jour sacré que celui-ci.

Elle se lève.

Un beau jour, Citoyens ! La République est née.  
Salut, vingt-deux septembre, immortelle journée !  
Puisse se prolonger dans l'avenir lointain  
L'ère républicaine, ouverte ce matin !

A un domestique :

Apportez à Vergniaud cette coupe profonde ;

Le domestique prend sur une petite table de service une coupe  
de forme antique qu'il donne à Vergniaud.

Versez-y largement le vin de la Gironde.

Elle remet au domestique une bouteille de vin de Bordeaux, le  
domestique remplit la coupe.

A Vergniaud :

Vous boirez à la France ! Après un jour pareil,  
Vous qui citez Horace, écoutez son conseil :

« Frappez d'un pied joyeux, frappez le sol sonore ;  
« Portez les mets exquis sur la table des Dieux ;

(1) Publié avec l'autorisation de M. Calmann-Lévy, éditeur des œuvres de « François Ponsard », 3, rue  
Auber, Paris.



« C'est maintenant, amis, qu'il faut vider l'amphore,  
 « Et puiser le cécube au cellier des aïeux.

« Plus tôt c'était un crime. En son ivresse folle,  
 « Au milieu d'un troupeau d'esclaves dissolus,  
 « Une reine apprêtait la flamme au Capitole,  
 « Et des fers étrangers aux fils de Romulus. »

Les convives s'inclinent devant Madame Rolland, en faisant entendre un murmure d'approbation.

## LOUVET

Poursuivez; il vous sied de nous traduire Horace,  
 Qui chanta l'amitié, la sagesse et la grâce.  
 Oui; rendez-nous l'esprit du poète latin;  
 Et que n'est-il assis lui-même à ce festin!  
 Il trouverait chez nous une muse moderne  
 Qui l'inspirerait mieux que son meilleur Falerne,  
 Et pour qui, désertant Mécène négligé,  
 Il oublierait Phylis, Nèère et Lalagé.

VERGNIAUD debout et la coupe en main.

A ton éternité, République naissante!

Tous se lèvent.

Sois généreuse et forte, équitable et puissante;  
 Combats tes ennemis, mais pardonne au malheur;  
 Fais oublier les rois par un règne meilleur.  
 Tu vivras, si, croyant toi-même à ta durée,  
 Tu poursuis lentement ton œuvre mesurée,  
 Et si, pour convertir ceux qui doutent de toi,  
 Tu comptes sur l'amour et non pas sur l'effroi.

Au moment où il approche la coupe de ses lèvres, Madame Rolland lui retient le bras.

## MADAME ROLLAND

Souhaitez plus encor. Pour la rendre accomplie,  
 Souhaitez qu'elle soit élégante et polie.  
 Le langage élégant donne les douces mœurs ;  
 Et la férocité rougit de ses clameurs.  
 — Ouvrez l'amphithéâtre, et préparez les fêtes !  
 Parlez, grands orateurs ! chantez, divins poètes !  
 Et des fleurs de Platon l'on va vous couronner,  
 Non pas pour vous bannir, mais pour vous enchaîner ;  
 La noble République, où le ciel nous convie,  
 N'abaisse pas la gloire au niveau de l'envie ;  
 Nous n'aurions fait que perdre au change des tyrans,  
 S'il fallait qu'on subit le joug des ignorants.  
 A Dieu ne plaise ! — En fait de mœurs républicaines,  
 Laissons la Béotie ; amis, soyons d'Athènes.

Elle détache un bouquet de roses de sa ceinture, et l'effeuille dans  
 la coupe de Vergniaud. Buzot et Louvet tendent leurs verres pour  
 y recevoir quelques feuilles de roses.

Mêlons, comme les Grecs avaient accoutumé,  
 Le parfum de la rose et le vin parfumé ;  
 Et que le souvenir de cet antique usage  
 D'un siècle Athénien soit le premier présage !

VERGNIAUD, se penchant vers Barbaroux

Barbaroux, si j'en crois mes sentiments secrets,  
 N'effeuillons pas la rose ; effeuillons le cyprès.

Il reprend la coupe et l'élève.

N'importe ! De mon sang la coupe serait pleine,  
 Que je boirais à toi, France républicaine ;  
 Et ton avènement sonnerait notre mort,  
 Que ceux qui vont mourir te salûraient encor !

Il boit.

TOUS, élevant leurs verres

Vive la République!

BARBAROUX

Aux lois!

BUZOT

A la clémence!

VERGNIAUD

A la raison humaine!

LOUVET

Au siècle qui commence!

MADAME ROLLAND

Vive la République! et mourons, s'il le faut!

VERGNIAUD

Que je sois le premier qui monte à l'échafaud!

**François PONSARD,**  
de Vienne.



## MADRIGAL JAPONAIS



Au milieu de la populace,  
Sous les fins tissus de Nankin,  
Bien close dans son palanquin  
La belle Yo-Kaémi passe.

Au souffle du zéphir taquin  
Le rideau jaloux se déplace,  
Découvrant la reine de grâce  
Du diadème au brodequin.

Admirant la soie et la gaze  
Qui cachent ce corps gracieux,  
Ebloui des feux radieux

Du diamant, de la topaze,  
Le peuple restait en extase...  
Mais moi je n'ai vu que ses yeux.

**Gustave RIVET.**



## LE CLOS DES PRES

DANS LA FORÊT DU VILLARD-SAINT-PANCRACE



*A Mademoiselle Suzanne Caze.*

## I

Passant par une étroite allée  
De pruniers sauvages, de houx,  
De noisetiers, je suis allée  
Au clos des prés, seule avec vous.

C'est une tranquille clairière :  
On y va par le Bois joli,  
En foulant aux pieds la bruyère  
Sous l'ombrage d'oiseaux rempli.

On arrive au but de sa course  
Près de demeures sans créneaux  
Ni tours. . . Non loin coule une source  
Qu'entoure un fouillis d'arbrisseaux.

Je croyais dans l'épais feuillage  
Trouver le silence. . . Non pas !  
Tout y parle, mais un langage  
Si beau qu'il ne se traduit pas ! . . .

D'abord la forêt solitaire,  
Fière de son immensité,  
Disait : « Ni sur mer, ni sur terre,  
« Rien ne surpasse ma beauté ?

« Valent-ils mes flots de verdure,  
« De l'Océan les flots d'azur,  
« Et trouve-t-on dans leur murmure  
« La grâce d'un accord plus pur?...

« Le bruissement du mélèze  
« Que le zéphir vient agiter  
« Fait rêver de quelque falaise  
« Où la vague court se heurter...

« Ma mousse opulente et légère  
« Des ruisseaux protège le cours,  
« Jusqu'à ma plus haute lisière  
« Elle étale son frais velours;

« S'étageant en bandes superbes  
« Le long de mes derniers confins,  
« Près des fraisiers, des folles herbes  
« Elle offre ses moëlleux coussins! »

A leur tour se faisant entendre,  
Les oiseaux disaient : — « Pour aimer  
« Dieu nous doua d'une âme tendre...  
« Comme elle apprenez à charmer!... »

## II

Quittant ces voix harmonieuses,  
J'allais m'éloigner... mais voilà  
Qu'en formes presque impérieuses  
J'entendis crier : — Halte-là!...

C'étaient, parmi les églantines,  
Des papillons blancs pointés d'or,  
C'étaient des sauvettes câlines,  
Voulant me retenir encor ! . . .

La source murmurait dans l'ombre :

« Reviens à mon bord virginal,  
« Pourrais-tu garder l'âme sombre  
« Près de mon limpide cristal ?

« Reste » ! . . . disait en sa féerie  
La cascade aux flots écumants,  
« Car j'offre à ta coquetterie  
« Mille écrins pleins de diamants . . .

« Vois mon ravin, sa verte pente  
« Revêt un satin merveilleux,  
« De mes prés où l'onde serpente  
« La moire étincelle à tes yeux ! »

Demeure en ces sites agrestes  
Me répétait le vieux chalet,  
« Et pour toi j'aurai, si tu restes,  
« Des fruits, mon pain noir et mon lait. »

J'obéis, et nous ne rentrâmes  
Qu'à l'heure où le soleil pâli  
Abaisse ses dernières flammes  
Sous les voûtes du Bois joli.

### III

*Envoi à Mademoiselle Suzanne Caze.*

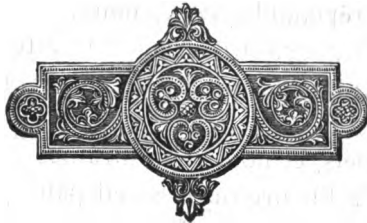
Si tout parlait avec mystère,  
Dans ce bois plein de majesté,

Dans ce clos, séjour solitaire  
Où flottait mon rêve enchanté,

Parmi les reflets bleus, blancs, roses,  
Vos yeux devant les flots mouvants  
Disaient de non moins belles choses  
Bien que vous n'ayez que neuf ans!

Puissé-je, ô fleur à son aurore,  
Au début du siècle futur,  
Voir vos grands yeux briller encore  
Dans ces sites baignés d'azur ! . . .

Léoncy REY,





## LA FUITE DES HEURES



*A Madame M.*

Très belle et bercée au murmure des fontaines,  
Elle songe et suit au vol les heures lointaines.

Très indécis, à petits bruits un peu falots,  
Sous les saules, le flot roule en vagues sanglots.

On dirait la chanson lamentable et frivole  
Qu'égrène, dans la nuit étoilée, une folle.

Le soleil teint les monts et le ciel de lilas,  
Ses rayons semblent des regards tristes et las.

Les heures là-bas, les heures passées  
S'éteignent là-bas, s'éteignent pressées,

S'éteignent emmy les rayons touchants,  
Les tristes rayons des soleils couchants

S'éteignent avec tant de voix bénies,  
Avec tant d'adieux de choses finies,

Tant d'espoirs perdus, de vaine amitié  
Que c'en est vraiment, que c'en est pitié.

Déjà la dernière a fui sous la nue,  
Il ne reste plus dans la nuit venue,

Il ne reste plus, le long du bouleau,  
Que la plainte absurde et morne de l'eau,

Que la plainte morne au fond de ton àme,  
De l'eau des regrets qui coule en toi, femme.

**Alfred POIZAT.**



## FINIS RERUM



L'an qui fuit vit son mai lui faire une couronne  
Des brillants de la nuit, des fleurs, des verts gazons ;  
Son juillet, se vêtant de sa tunique jaune,  
Dans ses vastes greniers entassa ses moissons.

Son octobre remplit son fruitier et sa tonne,  
Et fit, pour l'égayer, naître rire et chansons ;  
Mais son décembre austère et qui toujours frissonne  
Voulut qu'il succombât sous ses lourds horizons.

Comme l'an mon amour a vu son mois des roses,  
Ceux des fruits, mais celui des jours froids et moroses  
De givre l'a chargé, de douleur l'a rempli . . .

Puis, ensemble entraînés vers de sombres rivages,  
L'an est devenu flot à l'Océan des âges ;  
Mon amour, simple goutte au fleuve de l'oubli.

**Jean SARRAZIN.**



## PRIERE



O Créateur ! ma voix s'élève  
Comme un encens jusque vers toi.  
Mon front se courbe sous ta loi,  
De la nuit au jour qui se lève.

Seigneur, laisse monter ma voix  
Et daigne exaucer ma prière :  
Donne au jour sa pure lumière,  
Garde leurs doux parfums aux bois.

Que ta main emplisse de sève  
Le calice des fleurs, afin  
Que boive et que mange à sa faim  
L'insecte qui butine et rêve.

Donne la pluie et le soleil  
Aux vergers ; le remords à l'âme  
Du criminel le plus infâme,  
Donne au juste un calme sommeil...

Donne aux morts le repos suprême,  
Aux mères garde bien leurs fils.  
Donne la gloire à mon pays ;  
Le bonheur à celle que j'aime.

Donne aux ceps le pampre vermeil,  
Donne aux prés la blanche rosée.  
Protège la branche élancée  
Où l'oiseau chante à son réveil !

Donne aux nuits sereines l'étoile,  
Garde aux vierges leur pureté...  
Du matelot, guide la voile  
Sur la mer au sein tourmenté.

Garde à l'enfant son innocence,  
Donne au lac son flot irisé;  
Et surtout à mon cœur brisé,  
Un peu d'amour et d'espérance!

**Francisque TROLLIÉ.**



## LES BŒUFS EN WAGON



Ils sont partis, ils ont quitté les pentes vertes  
Où, de l'aube à la nuit, ils erraient par troupeaux,  
Les hauteurs, de gazon et de fleurs recouvertes,  
Et les gîtes d'hiver, l'étable aux longs repos.

Maintenant devant eux, par les cloisons ouvertes,  
Villes et bourgs, rochers pendant au bord des eaux,  
Tout tremble, roule et fuit, murs, champs, plaines désertes,  
Et les prés vers lesquels ils tendent leurs naseaux.

Parfois, la nuit, le train s'arrête. Un souffle passe.  
Oh ! comme à ces odeurs d'herbe humide qu'il chasse,  
Un souvenir s'évoque en eux subitement !

Et, durant la torpeur et l'inquiet silence,  
Soudain, des voyageurs rompant la somnolence,  
Vers les vallons perdus ils meuglent tristement.

Léon BARRACAND.



## CHANT DE JEUNE FILLE



*A Mademoiselle Alice M...*

Quel ravissant plaisir d'entendre,  
Alice! votre jeune voix,  
Plus mélodieuse et plus tendre  
Qu'un doux chant d'oiseaux dans les bois!

Elle vibre, sonore et pleine,  
Comme un timbre d'un pur métal,  
Ou des perles d'or qu'on égrène  
Dans une coupe de cristal...

Avec sa fraîcheur printanière,  
Avec ses beaux sons éclatants,  
On dirait des jets de lumière  
Baignés dans un ciel de printemps!

Elle respire la tendresse,  
Reffet de vos traits gracieux,  
Et la douceur enchanteresse  
Qui sourit dans vos jolis yeux...

Ainsi votre voix charme et touche,  
Riche des dons les plus exquis,  
Et, suspendus à votre bouche,  
L'oreille et le cœur sont conquis!...

**Gabriel MONAVON.**

## LA PATRIE SANGLANTE



Mère, ton front qui penche saigne ?

— Mon fils, l'affront l'a déchiré ;

C'est pour cela que le sang baigne

Mon visage décoloré.

— Tes bras qui soulevaient le monde

Sous ton manteau restent cachés ?

— La trahison, ce spectre immonde,

Hélas ! mon fils, les a touchés.

— Tes pieds ont aussi des blessures

Et ne peuvent te soutenir ?

— La haine m'y fit des morsures

Quand je marchais vers l'avenir.

— Pourquoi tes doigts sous ta mamelle

Couvrent-ils la place du cœur ?

— Je cache une plaie éternelle

Aux yeux méchants du mal vainqueur.

— Quand tu songes au passé sombre

Tu défailles sur le chemin,

Mère, et tu frissonnes dans l'ombre

En murmurant ce mot : Demain ?

— C'est qu'hier est plein de tonnerres

Hurlant dans le ciel obscurci ;

Et demain est plein de mystères

Peut-être lugubres aussi !

Henri BOSSANNE.



## ADIEU!



*A Celle qui fut Elle.*

Je vous ai rencontrée à l'aube de ma vie,  
 Vous en avez charmé le matin triomphant ;  
 Qui sait si plus avant je vous eusse suivie  
 Et si l'homme eut voulu du rêve de l'enfant.

PAUL DE CHAMPEVILLE.



Avant que pour toujours l'oubli vienne à descendre  
 Sur ce cœur qui battait à l'unisson du tien,  
 Je veux verser un pleur sur notre amour en cendre,  
 Te dire mon adieu dans ce court entretien.

Je veux te rappeler la page rose et tendre  
 Du livre de la vie où ton nom suit le mien,  
 Les aveux des soirs d'or — que je ne dois entendre ! —  
 Ce passé qui fut tout, et maintenant n'est rien !...

Par un autre, aujourd'hui, ta belle âme est conquise ;  
 Un autre goûtera cette existence exquise  
 Faite des doux baisers d'enivrantes amours.

Mignonne, que pour lui soit plus long ton « toujours ! »  
 Ne fais point de son rêve une espérance creuse...  
 Mon infidèle, adieu !... Sois à jamais heureuse...

Alexandre MICHEL.



## MATINÉE DE PRINTEMPS



Ce matin, dans le ciel éclate  
Un jour calme, limpide et clair ;  
Dans la nuée, aucun éclair  
Ne darde sa langue écarlate.

Et le soleil tout pâle encor  
Glissant sur les fleurs éplorées,  
Lave en des flaques azurées  
La pointe de ses flèches d'or.

Les pierrots s'envolent par bandes  
Sur les toits à peine essuyés,  
Et les moucherons égayés  
Dansent de folles sarabandes.

La grisette, alerte pinson,  
D'un étroit brodequin chaussée,  
En fredonnant quelque chanson,  
Trottine au bord de la chaussée.

Heureux aujourd'hui qui fuirait  
— S'arrachant aux bruits de la ville,  
Dans la solitude tranquille  
De la plaine ou de la forêt.

O tièdes brises de Provence !  
Doux soleils, horizons aimés !

Automnes gais et parfumés,  
Défiant l'hiver qui s'avance !

Grands pins étendant sur le sol,  
Tout noir de mousse veloutée,  
L'ombre mollement agitée  
De votre immense parasol !

Monts ardues que l'on escalade,  
Butinant du miel en chemin  
Et buvant au creux de la main  
Les eaux vierges de la cascade !

Et vous, nuits sans ombres ! jour bleu  
Succédant au soleil splendide ! . . .  
Astres d'or roulant dans le vide !  
Ciel rayé d'étoiles en feu !

Combien ici je vous regrette,  
Moi qui n'ai pour tout horizon  
Que les murs froids de ma prison,  
Pendant que la terre est en fête !

Et que je voudrais, emporté  
Entre les bras blancs d'une fée,  
Ouvrir ma poitrine étouffée,  
A vos parfums de liberté.

1863.

Louis GALLET.



## NOEL



*A Madame B.*

Lorsque le Christ naquit, et martyr volontaire  
Pour alléger nos maux entra dans les douleurs,  
Avril aux verts gazons n'égayait pas la terre,  
Et mai n'était point sa corbeille de fleurs.

Non ! l'hiver aux humains montrait sa face austère,  
Drapé dans un manteau fait de sombres couleurs ;  
Le soleil était mort, et le ciel solitaire,  
En longs flocons neigeux semblait verser des pleurs.

D'où vient que tout à coup l'univers crut renaître,  
Comme aux premiers beaux jours où l'on voit reparaître  
De l'astre aux cheveux d'or les rayons éclatants ?

C'est qu'un soleil divin se levait sur le monde  
Et que le doux Jésus, avec sa tête blonde,  
Au milieu de l'hiver apportait le printemps.

**Emile TROLLET.**



## RENAISSANCE



Ah ! mon âme d'enfant, ma belle âme ingénue,  
 Enthousiaste, hélas ! qu'est-elle devenue ?  
 Celle pour qui les prés, les taillis, les halliers  
 Avaient des fleurs, de l'ombre et des coins familiers,  
 Il me semble qu'en moi désormais elle est morte...  
 Plus rien ne la soulève et rien ne la transporte.  
 Et celle qui jadis, avide d'idéal,  
 Tressaillait d'allégresse aux jours de Floréal  
 Voit fleurir les lilas et s'effeuiller les roses  
 Prise dans la torpeur des souvenirs moroses...

O jeunesse du cœur ! on dit que tu reviens,  
 Et que, brisant parfois tes funèbres liens,  
 A l'heure où va pâlir l'étoile matinière  
 Tu montes dans l'azur chanter dans la lumière,  
 Radieuse, n'ayant plus rien du froid tombeau,  
 Et qu'un vol plus puissant t'emporte vers le beau.

Ah ! s'il en est ainsi, reviens sainte jeunesse !  
 Tout est joie et parfums ! Le printemps en liesse  
 Court dans les prés fleuris, suspend aux églantiers  
 Des étoiles de rose au long des verts sentiers ;  
 Brode en neige odorante un voile à l'aubépine...  
 Qu'importe que ma main se déchire à l'épine ?  
 Je veux comme autrefois cueillir ses bouquets blancs ;  
 Je veux rêver à l'ombre, en silence, à pas lents,  
 Et me laisser bercer au courant des pensées...

Muse de mes vingt ans, aux strophes cadencées,  
Viens me traduire encor ce que chante l'oiseau,  
Ce que le nénuphar dit au souple roseau,  
Ce que l'insecte d'or murmure sous la mousse !...

Oh ! comme avec le temps toute douleur s'émousse !...  
Mon cœur en moi gisait, inerte, dépouillé,  
Ainsi que le tronc mort d'un arbre défeuillé  
Où n'éclot nulle fleur que la brise secoue...  
Mais voici qu'au soleil un chaud rayon s'y joue ;  
Je sens à ses rameaux la sève remonter  
Et les oiseaux du ciel vont y venir chanter !...  
Vers mon passé d'enfant une force invincible  
Me ramène, et la voix d'une Muse invisible  
Me murmure tout bas les chansons du berceau  
Douce à mon oreille ainsi qu'un chant d'oiseau.  
Oh ! je veux écouter cette voix charmeresse  
Où vibre sous des pleurs un accent de caresse ;  
Voix faite de regrets, de souffrance et d'espoir...  
Puisse-t-elle vibrer jusqu'à mon dernier soir,  
Et d'un gémissement attendri de colombe  
Murmurer un adieu sur le bord de ma tombe.

Mai 1891.

Ernest CHALAMEL.



## EMILE AUGIER



Le brillant écrivain qui, pendant quarante ans,  
A su charmer la foule en dépeignant ses vices,  
Ses étroits préjugés avec leurs injustices,  
Augier, dont l'œuvre est forte et bravera le temps,

Car elle est immortelle et les types puissants,  
Qu'il choisit pour héros ne sont jamais factices,  
De l'humaine bêtise acteurs vrais et savants,  
Tantôt luttant contre elle ou suivant ses caprices.

S'il est parfois banal, ce monde qu'il décrit,  
Dépourvu d'idéal, mercantile et rustique,  
Il devient vigoureux, animé par l'esprit

D'un tel observateur, que la foi romantique  
Attaqua vainement, car Augier la surprit  
Et, par son grand talent, désarma sa critique.

Alfred de GRUCHY.



SUR UN PORTRAIT<sup>(1)</sup>

C'est elle. La voilà comme nous la voyons,  
Cette beauté qui passe invisible au vulgaire.  
Voilà bien son front pur, son œil plein de rayons,  
Sa grâce un peu souffrante et lasse de la terre,

Cette sérénité que rien d'humain n'altère.

Ami, vous avez dû la peindre avec ferveur !  
L'oubli ne prendra plus sa dépouille mortelle,  
Et dans cent ans d'ici quelque artiste rêveur  
Viendra s'agenouiller encore devant elle,

Mais sans autre désir il la trouvera belle.

Ah ! que ne suis-je aussi de ces maîtres du temps  
Qui font, du bout du doigt, une œuvre impérissable,  
Et gravent dans l'airain, de leurs vers éclatants,  
Ce que les passions écrivent sur le sable !

Je la célèbrerais d'un cœur intarissable.

Je recommanderais à l'immortalité  
Cette nature d'ange au monde résignée,  
Cette soumission à la réalité,  
D'un sourire indulgent parfois accompagnée,

Comme une fleur d'hiver dans le soleil baignée ;

(1) Publié avec l'autorisation de Calmann Lévy, éditeur des œuvres d'Emile Augier.



Et cet esprit charmant que rien ne peut frôler  
Sans y faire aussitôt tressaillir quelque grâce,  
Mais qui, pareil au cygne indolent de voler,  
Pour déployer son aile attend que le vent passe.

S'il s'enlève une fois, il dévore l'espace.

Et quand la mort aurait touché du doigt fatal  
Et renvoyé là-haut cet ange au doux sourire,  
La terre en garderait, sur un blanc piédestal,  
Quelque chose au milieu d'Henriette et d'Elmire,

Si j'étais de ceux-là que l'univers admire.

Heureux poète, heureux quand il a recueilli  
Le nom de ce qu'il aime au giron de sa gloire,  
Comme en un lieu d'asile où n'entre pas l'oubli !  
Il n'a pas travaillé pour une œuvre illusoire :

Il donne une compagne au moins à sa mémoire.

**Emile AUGIER.**



## ETOILE FILANTE



*A mon ami J. Revol.*

Ami, n'as-tu jamais, sur la foule mouvante,  
Arrêté, comme moi, ton regard anxieux  
Dans le but de trouver un œil mystérieux  
Qui verse le nectar dans ton âme souffrante ?

Et n'as-tu pas senti, d'une vierge charmante,  
Venir jusques à toi l'attrait victorieux  
Et, le cœur débordant de pensers envieus,  
Voulu t'approprier la nouvelle Atalante?...

Hélas ! le flot humain a poursuivi son cours  
En tenant englouti dans son sein pour toujours  
L'objet qui nous montra sa lumière éclatante !

Adieu l'Illusion qui nous rendait joyeux ! —  
Telle on voit, par la nuit, une étoile filante  
Ouvrir un sillon d'or et mourir dans les cieus !

**Tony ÉPARVIER.**



## MIEUX VAUT IGNORER



Savoir?... Ignorer est meilleur.

P. BOUVIER.

— Chère, ne laisse pas s'obscurcir ton beau front ;  
 N'interroge pas trop le sort, sacré mystère ;  
 Ne pense pas autant à l'avenir austère,  
 Car le regard se perd à voir ce que seront  
 Nos destins sur la terre.

La vie est faite ainsi que nul ne peut sonder  
 Demain, demain joyeux, demain sombre peut-être.  
 Attendons confiants l'aurore qui va naître ;  
 Attendons sans laisser notre âme s'attarder  
 A savoir et connaître.

Savoir est impossible aux esprits les meilleurs.  
 C'est l'*Enigme* par Dieu proposée à tout homme ;  
 C'est le problème obscur, le problème fantôme  
 Que nul ne résoudra jamais, jamais !... D'ailleurs  
 Pourquoi savoir, en somme ?

Ignorer est plus doux. Dieu mit au cœur humain  
 La Foi ravie, et non la science qui doute.  
 L'Ignorance et l'Espoir vont le même chemin :  
 Ignorons, espérons. Et, la main dans la main,  
 Poursuivons notre route.

Soyons comme l'enfant, âme qui vient des cieux,  
Ame charmée encor par d'invisibles lyres,  
Qui s'ouvre, confiante, au jour délicieux, —  
Soyons comme l'enfant dont les limpides yeux  
S'éclairent de sourires.

T..., 13 Août 1892.

Aimé GÉMIN.



## HYMNE A LA NUIT



Dis, n'es-tu pas la Muse, et n'es-tu pas l'amour?...

G. M.

Ce soir, sur les sommets des lointaines collines  
 Parmi les voiles d'or de l'horizon vermeil,  
 A l'Occident baigné de flammes purpurines,  
 Dans un lit de splendeurs, s'est couché le soleil...

Les arbres des forêts, les roseaux et les plantes,  
 Saluant l'astre-roi d'un adieu triomphal,  
 Ont lentement courbé leurs têtes nonchalantes,  
 Comme des courtisans autour d'un dais royal...

Les brises ont mêlé les parfums de leurs urnes  
 Aux longs soupîrs des bois; les fleurs ont palpité,  
 Et d'extase ravis, dans leurs nids taciturnes,  
 Une dernière fois les oiseaux ont chanté...

Puis, par degré, ces voix d'amour ont fait silence...  
 Le calme universel sur la terre est tombé;  
 Aux champs plus de rumeurs, et, dans le ciel immense,  
 Sur son trône d'argent, s'est assise Phœbé!...

Déesse des songeurs, ô nuit tiède et sereine!  
 Pâle sœur du soleil, mères des longs repos,  
 Sur ton char emporté par les Heures d'ébène,  
 Tu sèmes en ton vol tes bienfaisants pavots...

Le laboureur lassé t'adore en sa chaumière,  
Auprès de ses grands bœufs, artisans des sillons;  
L'ouvrier te bénit en fermant sa paupière,  
Et le pauvre oublieux s'endort dans ses haillons.

En tous lieux tu répands la force avec la joie :  
Des heureux les plaisirs, par toi, sont immortels,  
Et les amants rêveurs sur leur couche de soie,  
Comme à la volupté, t'ont dressé des autels !...

Pour moi seul, nuit cruelle, ô nuit impitoyable !  
Tu n'as pas la douceur des paisibles sommeils.  
Et mon cœur reste en proie au tourment qui l'accable,  
Soit que meurent les soirs ou naissent les soleils !...

Et cependant, je t'aime, ô nuit silencieuse !...  
Loin des hommes jaloux et des bruits importuns,  
O nuit ! j'écoute en moi ta voix harmonieuse,  
Et de tes vents sacrés j'aspire les parfums !...

Ma vie est comme un vase rempli de lie amère ;  
Les tumultes humains en ont troublé les flots ;  
Mais, la nuit, tout s'épure, et la fange grossière,  
Redescendue au fond, ne souille plus les eaux.

O nuit, m'affranchissant du sillon mercenaire  
Où le penseur se courbe au dur labeur du jour,  
Tu délivres enfin mon âme prisonnière...  
Dis, n'es-tu pas la Muse, et n'es-tu pas l'amour ?...

Vivre en toi, c'est aimer, c'est espérer, c'est croire,  
C'est prier, c'est ouvrir son vol vers le vrai beau...  
Pendant qu'autour de nous s'épaissit l'ombre noire,  
L'âme, œil intérieur, voit le divin flambeau !...

Combien de fois, ô nuit ! sous un pan de ta robe,  
Qui caressait mon front par le doute abattu,  
A travers les lueurs que le jour nous dérobe,  
J'ai cru voir Dieu surgir, et compris la vertu !...

Quand tu mènes au ciel le chœur de tes étoiles,  
Dont les rayons d'argent neigent sur les prés verts,  
O reines des songeurs ! dans les plis de tes voiles,  
Le poète inspiré cueille ses plus beaux vers...

Tous mes chants te sont dus, vierge aux cheveux d'ébène!  
Mon âme est une lyre endormie et sans voix...  
Ses cordes n'ont jamais frémi qu'à ton haleine,  
Ses accords n'ont vibré, Muse ! que sous tes doigts...

Mes aspirations, mes angoisses secrètes,  
Mes désespoirs, mes vœux, mes larmes, mes tourments,  
Je te les ai contés... Tu calmes mes tempêtes,  
En y mêlant tes pleurs et tes apaisements...

O nuit, que maintenant je bénis et j'appelle,  
Comme un cri de douleur cet hymne commencé  
T'accusait de mes maux et te nommait cruelle,  
Pardonne... je souffrais, et j'étais insensé !...

Qu'importe l'insomnie au cœur qui se sent vivre?...  
Pour le vulgaire, ô nuit ! réserve tes pavots :  
C'est aux pâles clartés de sa lampe de cuivre  
Que le fécond penseur accomplit ses travaux...

C'est là, devant sa table et les yeux aux étoiles,  
Tandis qu'à ses rideaux joue et tremble le vent,

Qu'audacieux Colomb, il déchire les voiles  
De ces mondes cachés qu'il a vus en rêvant...

C'est là qu'il aperçoit, vainqueur de la matière,  
Se lever les splendeurs du soleil idéal ;  
Là que le pur amour éblouit sa paupière,  
Et qu'il sent palpiter son rêve virginal !...

Pauvre amante inconnue, ô Béatrice! ô Laure!  
Francesca, Juliette! ô beau songe incarné!  
C'est là que je vous vois, là que je vous adore,  
Dans l'ombre et le silence à vos pieds prosterné.

Mais ma lampe pâlit et l'Orient s'allume ;  
Déjà j'entends hennir les coursiers du soleil...  
Le marteau matinal résonne sur l'enclume...  
O nuit sacrée, adieu! C'est l'heure du réveil!...

Comme un essaim craintif, ô mes blanches pensées!  
Colombes de mon cœur rentrez dans votre nid...  
Sous les flèches du jour vous tomberiez blessées,  
Et nul ne vous plaindrait, car l'homme est de granit...

Le jour, c'est l'action, et la nuit, c'est le rêve :  
A la Muse, à l'Amour, rêveur! dis donc adieu :  
Laboureur, cours aux champs, et soldat, ceins ton glaive ;  
Qui que tu sois, agis !... — C'est une loi de Dieu...

Poète! souffre aussi : que ta sueur ruisselle  
Sur les sillons ouverts où les blés jauniront ;  
Prends ta part de travail dans l'œuvre universelle,  
Et qu'on ne lise pas tes douleurs sur ton front...



Pour songer, pour pleurer, attends la nuit immense :  
Les hommes t'enverraient leur sourire moqueur...  
Bois, orgueilleux et seul, tes larmes en silence,  
L'amour viendra dans l'ombre en soulager ton cœur !

1887.

**Gabriel MONAVON.**

## TABLE DES MATIERES



- Emile Augier.* — Sur un portrait, 181.  
*Léon Barracand.* — Sur les hauteurs, 98. — Les bœufs en wagon, 171.  
*Ch. Barret.* — Chanson, 77.  
*Henri Bossanne.* La prière du chansonnier, 44. — Le petit cercueil, 68.  
— La patrie sanglante, 173.  
*Ernest Chalamel.* — Un premier amour, 38. — A une enfant blonde, 72.  
— Quand viennent les moissons, 116. — Amende honorable à la Muse. 145.  
— Renaissance, 178.  
*Maurice Champavier.* — La Tour de Crest, 20. — Naufrage, 38. — Mar-  
morea, 123. — Chanson à boire, 140.  
*Eugène Chenal.* — Immuabilité, 27.  
*Maria Court.* — Nice, 46. — A ma muse, 65. — L'Adolescente, 94. —  
Brise et rafale, 114. — A ma petite Augusta bien-aimée, 136  
*Jehan Ecrevisse.* La mer des rochers, 30. — Le bosquet de roses, 86. —  
Amour discret, 126. — La prière du soir, 137.  
*Ellia-Roupal.* — A ma cigarette, 74.  
*Tony Eparvier.* Félicité, 61. — L'Eglantine, 122. — Etoile filante, 183.  
*Claude Expilly.* — Sonnet, 85.  
*Fabre des Essarts.* — Aumône, 7. — A Martial Moulin, 35.  
*Zénon Fièvre.* — Le porche de Copmanhurst, 31. — Hypothèse, 128.  
*Edmond Fèvelat.* — Mordre, 28. — Sonnet, 58. — Les bœufs et le notaire.  
19. — ?..., 86. — La statue du Carrousel, 125.  
*Louis Gallet.* — Patria, 153. — Matinée de printemps, 175.  
*Aimé Géménin.* — Nuit de printemps, 71. — Serments, 92. — Mieux vaut  
ignorer. 184.  
*Auguste Génin.* — A la Liberté, 14. — Aux héros inconnus, 37. — En  
l'attendant, 63 — Inconstance, 95.  
*Gentil-Bernard.* — La cage, 34. — L'amant jaloux, 111.  
*Auguste Gillouin.* — A C. Niemand, 33. — A Jeanne d'Arc, 49. — Habent  
sua fata imperatores, 105.  
*Alfred de Gruchy.* — Berlioz mourant, 59. — A Emile Augier, 180.  
*Alexandre Michel.* — A mon cœur, 12. — Aimez toujours, 47. — Pour  
votre album, 67. — Mésanges, 124. — Adieu! 174.

*Gabriel Monavon.* — Le « Sylphe » à ses lecteurs, 5. — A une jeune épousee, 121. — Françoise de Rimini, 130. — Chant de jeune fille, 172. — Hymne à la nuit, 186.

*Léon Nicolas-Champion.* — Enigme, 24.

*C. Niemand.* — Pluie, 18. — Violettes, 115.

*Alfred Poizat.* — La fuite des heures, 166.

*François Ponsard.* — Le lac du Bourget, 81. — La pêche à Hautecombe, 127. -- 22 Septembre 1792, 157.

*Albert Ravanat.* -- La courda et lo glan, 15.

*Léoncy Rey.* -- L'Edelweis, 75. -- Acrostiche, 120. -- Le clos des prés, 162.

*Gustave Rivet.* -- En Dauphiné, 17. -- Faust, 97. -- 1870-1871, 148. -- Madrigal japonais, 161.

*Jean Sarrazin.* -- Bluette, 110. -- Finis rerum, 168.

*Henri Second.* -- Oublier! 10. -- Au temps où vous m'aimiez, 83. -- La Douleur, 104. -- Séduction, 129.

*André Seguin.* -- A une jeune fille, 25.

*Francisque Trollié.* -- La Jeune France, 134. -- Prière, 169.

*Emile Trolliet.* -- A la Consolatrice, 9. -- Soirs d'été, 62. -- Le rêve de Jésus, 113. -- Le triple nid, 142. -- Noël, 177.

---

## ERRATA

---

Poésie dauphinoise : Page 14, vers 12, lire : *leur sang sera germer.*

-- -- 62, vers 8, lire : *mourir un pareil et non mourir pour un pareil.*

-- -- vers 13, lire : *reçu au lieu de revu,*

---

# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.

---

A NOS LECTRICES ET A NOS LECTEURS

---

Le *Sylphe* entre aujourd'hui dans sa sixième année.

Un lustre d'existence!...

C'est beaucoup pour une revue littéraire — dont les feuilles se sont dispersées aux quatre vents, emportant les rêves et les chansons de ceux que le Maître se plaisait à désigner sous ces noms :

Un poète, un passant, une inutile voix.

En souhaitant encore « Bonne année » au *Sylphe* — à nos amis, à nos collaborateurs, nous sommes heureux de les informer qu'à partir du présent mois, le *Sylphe* sera donné comme supplément littéraire et, comme tel, encarté dans la *Revue mensuelle du Monde latin*.

C'est une vraie bonne fortune pour le *Sylphe*, car il bénéficiera de l'autorité incontestable, que s'est acquise la *Revue du Monde latin* — et de la place importante qu'elle s'est faite parmi les grandes publications de la Capitale.

Les avantages, qui vont ressortir de cette combinaison, sont tellement grands et tellement évidents qu'il est inutile de les énumérer.

En dehors de cela, le *Sylphe* conserve sa Direction, sa Rédaction, son Administration, ses principaux collaborateurs — et son indépendance; comme par le passé, il organisera des Concours et continuera ces traditions d'honneur, de loyauté, qui ont tant contribué à son succès et à sa vitalité.

Voiron, le 15 Janvier 1892,

Jehan ECREVISSE,

6<sup>me</sup> VOL. — 1<sup>re</sup> LIVR.

## EN FEUILLETANT



Comme l'enfant prodigue revient auprès de ses parents, Dauphiné l'Aiglelet, revient auprès de ses amis et lecteurs. Une absence de quatre mois paraît inexcusable... et cependant il n'y a qu'à pardonner et s'incliner.

Il a fallu des raisons sérieuses pour motiver un tel abandon et, c'est les mains pleines d'excuses, que votre serviteur se présente devant vous. Dorénavant, il sera plus régulier. Le voilà définitivement Voironnais et attaché à l'administration en qualité de secrétaire-général.

Il s'engage, dès aujourd'hui, à feuilleter toutes ces gracieuses revues qu'on échange avec *Le Sylphe*. Il vous tiendra au courant du mouvement littéraire des *jeunes*, et, de plus, il trouvera de temps à autre l'occasion de vous divertir en vous lançant de ces questions *plébiscitaires* qu'il a voulu inaugurer l'an dernier.

Le mois prochain, paraîtront les résultats du Plébiscite proposé en juin 1891. Il n'y aura donc que du retard et pas du tout de mauvais vouloir.

\*  
\*\*

J'ai feuilleté, cette semaine-ci, une quantité de revues sur lesquelles je reviendrai dans un mois. Je ne citerai aujourd'hui que les nouveaux-nés dauphinois.

Les **Heures Libres** éditées par M. Baratier (1), à Grenoble, composent un recueil d'une coquetterie parfaite. Le premier numéro a fait pousser un *ah!* de satisfaction à tous les amateurs du beau et de l'artistique. Eaux fortes, phototypie, musique, gravures hors texte, sont un riche complément à la partie littéraire dignement représentée par de bons auteurs. La revue est, de plus, éditée avec un luxe inconnu jusqu'ici à Grenoble. Nous félicitons en chœur M. Baratier de cette admirable entreprise qui aura, nous en sommes tous certains, les adhérents qu'elle mérite.

L'*Actualité Dauphinoise* de vieille mémoire vient de changer de titre en prenant celui de **Alpes Illustrées** (2). M. Mont-Rolland a rendu sa revue absolument dauphinoise. C'est-à-dire que les gravures et le texte auront toujours le charme de nous représenter

(1) J. Baratier, 24, avenue d'Alsace-Lorraine, 1 franc le numéro.

(2) 12, rue Voltaire, Grenoble, 0 fr. 30 le numéro.

les beautés du pays. Ce journal illustré hebdomadaire trouvera sa place dans toute bibliothèque de Dauphinois collectionnant les œuvres de ses compatriotes. Je me promets de revenir sur cette publication dont le succès est assuré depuis déjà longtemps. Je ne pourrai vous en faire que son éloge comme tous ceux qui ont déjà pu l'apprécier.

Au mois prochain quelques impressions sur nos aimables confrères du *Coin du feu*, de *La Cloche*, de *La Revue littéraire et artistique*, des *Abeilles*, du *Sauveteur* et du *Cyclophile de l'Isère*.

Dauphiné L'AIGNELET.



## LE COUPEUR DE BUTTES



En liardant avec une ténacité et une constance jamais en défaut, en s'éreintant à couper des pins pour le compte des scieurs de la vallée, en économisant sur sa soupe, son pain de seigle et ses pommes de terre, Betton en soixante ans de travail avait mis de côté seize mille francs.

Il avait placé cet argent au cinq pour cent l'an, chez un banquier d'A... , sûr comme une mine d'or. Avec huit cents francs de revenus, Betton était riche. Il voulait se reposer un peu avant d'aller rejoindre sa chère Mion, défunte depuis cinq ans ; d'ailleurs, son unique gars était en âge de songer aux épousailles et de faire souche de bons et forts bûcherons à son tour. Et le vieux porte-hache se frottait les mains de plaisir à l'idée d'avoir bientôt des mioches à endormir dans le berceau de fin osier que les bohémiens vanniers tresseraient sur commande, en payant cher, bien entendu. Quel gentil repos pour les vieux jours ! Quelles risettes quand la marmaille saurait fouiller les poches du grand-père qui irait en cachette quérir des jouets et des sucrieries au canton, là-bas à St-Félicien où les mitrons font les bonnes brioches !

En effet, on maria Joselou, qui avait l'air tout bête le jour de sa noce, avec une rougeaude de St-Bonnet-le-Froid, bonne vachère, disait-on, mais bien avare. Betton prétendait qu'un brin d'avarice ne gâtait rien dans un ménage. Sa bru garderait

la bourse que Joselou serait bien capable de boire, le dimanche après la grand-messe. Au village, l'eau-de-vie se lampe si facilement auprès d'un grand feu de souches quand la burle (1) fait craquer les grands sapins dont les branches gémissent comme des âmes en peine, et colle aux vitres la neige qui passe en tourbillons, quand les chiens, la queue entre les jambes, se blottissent dans les angles des murs pour japper aux corbeaux qui volent en rond sur les précipices.

— Ah ! vieux, lui dit un de ses voisins quelques jours après le mariage, es-tu certain d'avoir bien choisi la femme qu'il faut à ton fils, si fort d'épaules et si faible de caractère ? La fille que tu es allé chercher avec la carriole de M. l'adjoint n'a pas le regard franc, et de plus, on sait qu'elle est fille de chicaneurs. J'ai de la méfiance, mon homme : au lieu d'une bonne jument franche de collier, je crois que tu as accouplé à ton gars une truie goulue qui te rongera la peau et les os !

La Catine, cette vilaine bru, ne tarda pas à désespérer les deux hommes par son âpreté au gain et son avarice que le coupeur de buttes trouvait, lui, le dur travailleur économe, excessive et brutale : elle rognait sur la nourriture autant qu'elle put ; la maisonnette, bâtie avec les gros sous de Betton, avait quatre ouvertures, elle en fit murer deux pour diminuer l'impôt. On buvait du vin le dimanche seulement, au repas de midi, et rien qu'une bouteille ; c'était de ce vin fortifiant, mûri par le soleil dans le gravier de la Côte du Rhône ; il réjouissait la vue et le cœur de l'ancien, ce rubis liquide, et il déliait la langue ; la Catine supprima le vin. Un jour, une couverture disparut du lit du vieux ; elle avait vendu la couverture.

Au reste, elle donnait l'exemple de la ténacité au travail et de la sobriété du chameau qu'elle voulait imposer dans la maison ; en apparence du moins, elle se rationnait comme les autres ; son écuelle de terre grise ne contenait jamais de la meilleure soupe ni un plus gros morceau de lard que les autres écuelles ; même quand elle fut grosse, lorsque son ventre lourd et gênant la forçait à s'asseoir parfois pour éviter une défaillance dont elle aurait eu honte, elle repoussait toute offre d'aide et de soin.

Betton hochait la tête en disant : faut se soigner, la Catine, tu vas être mère, ma bru ; faut pas non plus oublier le petiot que tu portes, et prendre garde à pas l'estropier !

Mais, chose moins rare à la campagne qu'on ne pense, la Catine avait de temps à autre des envies irrésistibles de sucreries et de liqueurs fines, des liqueurs de dames, disait-elle. Comme elle était maîtresse absolue de la bourse commune, le vendredi

(1) Tempête de neige dans les montagnes du Vivarais.

elle portait au marché de St-Félicien une motte de beurre ou une paire de volailles et un panier d'œufs, des fromages aussi, puis, achetait sans marchander une tourte ou des choux à la crème qu'elle ensevelissait au fond de son panier vide. Arrivée à la ferme, elle montait au grenier à foin, et là, couchée dans un coin, elle savourait sa pâtisserie qu'elle arrosait avec de la crème de cacao. C'était le paradis de cette chipie. Cette ripaille occulte, cette goinfreterie dans l'ombre, en compagnie des araignées qui la guettaient du bord de leur toile poussiéreuse, et des poules qui venaient picoter les débris, représentait le comble des félicités humaines à cette ladre ménagère au cœur ratatiné.

Après chacune de ces folles dépenses, la réflexion venue, la bru du coupeur de buttes était d'une humeur féroce ; elle chicanait son idiot de mari qui la laissait faire ; elle le giflait même. C'était la terreur de la maison pendant toute la journée, puis, le soir, seule à l'écart, elle se promettait de se corriger. « Ah ! non, bougonnait-elle, je recommencerai pas vendredi ! » et le vendredi revenait, apportant chaque fois les mêmes convoitises inavouables.

Le vieux Betton avait surpris ce manège, fort de l'autorité que lui donnait son argent, son âge, fort aussi par sa vie irréprochable et digne, faite de labeurs et de privations, de bonnes relations et de bons exemples, il fit des remontrances très paternelles à sa belle-fille. Ces remontrances humilièrent la Catine qui jura de se venger de son beau-père.

Elle accoucha sans accident après un an de mariage.

.....  
On fit un baptême assez joyeux, grâce à Betton qui voulut être parrain de l'enfant.

..

Le recteur des pénitents, Pibot, dit l'avare, est en même temps le vaniteux le plus abject qu'on puisse trouver de St-Agrève à Montfaucon du Velay ; cet homme a une ambition qui ne s'accorde nullement avec son avarice : sa confrérie se perd malgré qu'on soit toujours religieux dans la contrée ; c'est que, d'abord, ses pénitents, lui tout le premier, sont trop laids avec leurs cagoules et leurs robes malpropres, puis, plus ivrognes que la charité chrétienne ne le tolère ; le curé de la paroisse, d'ailleurs, ne les aime pas, et juge qu'ils ne font pas grand bien à la religion en sortant de la messe pour aller au cabaret ; Pibot le recteur croit à autre chose : la confrérie n'a pas de cloche ; il y a longtemps que les confrères en désirent une, mais le conseil de fabrique et



le curé s'opposent absolument à ce qu'un sou soit détourné pour l'achat de cette cloche inutile. Pibot est assez riche pour faire la dépense de sa cloche, mais ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle l'avare.

— T'as une bonne pensée, la Catine, disait-il à la bru du vieux Betton qui venait de lui demander si une cloche coûterait cher. Elle voulait en offrir une à la confrérie des pénitents dans le cas où un projet de son beau-père ne réussirait pas.

— Oui, m'sieu Pibot, j'avons promis trois cents écus et j'irons ben à quatre cents s'il le faut, quoique ce soit dur pour des pauvres gens comme nous, si je sont exaucée.

— Qu'est ce que tu voudrais donc, la Catine ?

La bru du coupeur de buttes s'approcha du recteur et lui parla bas à l'oreille.

— Pas possible ! tu te trompes ! Betton se remarier, à soixante dix ans ! Ah ! la jolie farce ! Et avec qui, dis moi, la Catine ? Quelle est la trainée qui voudrait de ce vieux merle ?

— M'sieu Pibot, faut pas rire ; l'ancien a demandé la coureuse de la Renicole. C'est y vrai que cette coquine, si elle avait un éfant après cette mariée avec mon beau-père, pourrait faire hériter cette mounine comme monhomme qu'est pourtant le seul et unique fils de Betton ?

— Mais oui, répondit Pibot, il faudrait partager.

— Ah ! ben, vous voyez si j'avais le droit d'être craintive. Vif faut faire un vœu au St-Père Régis. Je voulons pas que le vieux se remarie. Non, grand St-François-Régis, je nous saignerons aux quatre membres de notre corps, moi et Joselou, pour vous acheter une jolie sonnaille qui trinqueballera dans le clocher neuf si le vieux buttaire fait pas le coup qui nous bouterait sur la paille ! Faut empêcher ça, monsieur Pibot.

— Sois tranquille, la Catine, je dirai deux mots à ton beau-père qui n'osera pas se faire moquer de lui par tout le pays. J'irai le voir ce soir sans faute, quand il sera rentré. Adieu, tu peux commander la cloche, mais n'en parle pas à M. le curé. Il nous dérangerait ; tu sais qu'il croit tout ce que Betton lui dit,

Les deux fripons avaient raison de craindre le curé, un brave homme qui, non seulement était incapable d'un désir d'envie dans le but cependant excusable de décorer son église, ce qui est le seul luxe que se permette un prêtre de campagne, mais encore qui aurait fait échouer tout projet tendant à contrarier le coupeur de buttes avec qui il échangeait joyeusement une poignée de main en le rencontrant.

Betton était de la confrérie des pénitents blancs, mais, comme il était sobre et économe, il n'était pas en faveur auprès de Pibot, qui, s'il ne dépensait pas, aurait voulu voir ses confrères plus

généreux que lui. Le vieux coupeur de buttes, sans avoir de l'estime pour son recteur, le respectait cependant, comme à la campagne on respecte quiconque a une part de pouvoir, tant minime soit-elle. Ce respect du paysan pour celui qui commande s'allie toujours à un peu de crainte nullement justifiée.

Le soir même, en effet, le recteur demanda à parler en particulier au bûcheron.

Comment, pauvre homme, lui dit-il sans préambule, la folie vous a donc gagné? Il court un joli bruit sur votre compte; on dit que vous allez vous remarier, et cela avec la coquine de la Renicole, une femelle qui vit on ne sait comment.

Surpris autant qu'indigné, Betton, d'un caractère fier et rude, fut froissé du manque de tact de Pibot, et lui répondit superbement: si je voulais me remarier, qui m'en empêcherait, s'il vous plaît?

— Vous osez me répondre, vieux propre à rien, à moi le recteur de la confrérie, au lieu de faire votre acte de contrition! Vous n'avez plus qu'à bâiller et à mourir et vous allez prendre femme! C'est du propre cela!

La Catine écoutait, cachée derrière une meule de paille. Comme elle avait inventé cette histoire de mariage, elle n'était pas sans inquiétude au sujet de sa calomnie. Elle avait surtout peur d'une explication entre son beau-père et le recteur, cependant le caractère irascible de l'avare Pibot et la fierté du vieux Betton lui avaient permis de croire que toute entente était impossible.

Elle avait raison; les deux interlocuteurs, après une conversation tenue sur un ton de querelle, se séparèrent.

Pibot, n'ayant pu réduire sa victime médita une atroce vengeance.

Le curé était absent à cause de la maladie d'un de ses frères qui habitait le Dauphiné, l'avare était donc libre de ce côté là car le jeune vicaire chargé du service provisoirement, ne connaissait absolument personne dans la paroisse et sortait peu, se contentant de lire son bréviaire dans le jardin du presbytère. Grâce à cette absence de l'excellent pasteur qui eut sévèrement réprimé les tentatives de Pibot, celui-ci put bientôt mettre à exécution une idée infernale.

(A suivre)

Henri BOSSANNE.



## BIBLIOGRAPHIE

C'est dans un pays, je ne dirai pas inconnu, mais généralement trop peu connu que notre compatriote AUGUSTE GÉNIN nous transporte avec ses *Poèmes Aztèques* (1). Ce livre, car nous avons cette fois bien réellement affaire à un livre longuement mûri et sérieusement étudié, nous retrace dans son ensemble l'histoire des peuples du Mexique et particulièrement celle du peuple Aztèque détruit par la conquête espagnole. L'auteur qui a longtemps habité le Mexique et qui a composé là-bas la plus grande partie de ses poèmes a puisé ses renseignements aux sources les plus certaines et les plus autorisées ; il a d'ailleurs le soin de nous retracer dans sa préface les grandes lignes de cette histoire des peuples Mexis dont il va nous entretenir.

Son poème comprend quatre grandes divisions : *Les Légendes, les Mexis, la Conquête, les Ruines* ; il constitue donc ainsi qu'on le voit un tout suivi rigoureusement un dans son ensemble, comme une série de tableaux formant un vaste panorama qui se déroulerait au fur et à mesure à travers les âges.

Je ne commettrai pas ici la maladresse d'essayer de faire une analyse des *Poèmes Aztèques*, car il faudrait pour arriver à donner une idée de l'ouvrage, résumer l'un après l'autre tous les petits poèmes qui en forment comme autant de chapitres, et je ne pourrais que traduire en fort banale prose, les vers sonores d'Auguste Génin qui aurait fortement raison de se plaindre. *Le Sylphe* a déjà d'ailleurs publié divers morceaux tirés des *Poèmes Aztèques* et nos lecteurs ont pu juger par eux-mêmes du talent de celui que nous avons maintenant le plaisir de compter au nombre de nos collaborateurs.

C'est avec une sincérité enthousiaste qu'Auguste Génin a écrit ses poèmes, on le sent à chaque strophe ; il a su faire revivre à nos yeux ce peuple ignoré des Aztèques disparus qui fut, lui aussi, à son terme plein de courage et plus grand que ses vainqueurs cruels ; il a su trouver des accents émus de véritable lyrisme pour nous retracer la lutte sans trêve ni merci dans laquelle hélas ! la fourberie espagnole devait triompher des courages les mieux trempés ; et, à la lecture de ses strophes nerveuses, nous sommes malgré nous parfois tentés d'oublier un peu le Mexique et les Aztèques pour songer à d'autres luttes et à d'autres héros malheureux. Qu'on en juge par le sonnet « A la Liberté » que nous reproduisons aujourd'hui.

Lyon, ce 13 Janvier 1892.

C. NIEMAND.

(1) Paris, Fischbacher, 33, rue de Seine.

# LE SYLPHE

REVUE

*DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.*

---

## LE COUPEUR DE BUTTES

(SUITE ET FIN)

---

Le dimanche suivant, quand le coupeur de buttes entra dans l'Eglise, on se recula pour ne pas être touché par lui ; il chercha vainement sa chaise qu'il payait trente sous par an, elle n'était plus là ; toute l'assistance avait les yeux sur lui, mais personne ne répondait à ses demandes. Alors, troublé, et sans comprendre ce qui avait bien pu arriver, il alla se placer droit contre le bénitier à l'entrée de l'église. Juste à ce moment, descendit du chœur Pibot qui fit un signe au sonneur-fossoyeur qui se tenait sous le clocher à côté d'un tas de chaises. Le fossoyeur prit Betton par le bras et le jeta grossièrement dehors en lui disant : arrière ! les chiens ne viennent pas à l'église. Il l'avait poussé si brutalement que le vieux, peu solide dans ses sabots, alla frapper de la tête un angle de granit qui lui entama le crâne. Cependant, vigoureux malgré son grand âge, il se releva, tenant un caillou qu'il lança de toutes ses forces dans l'église. Le jeune prêtre était à la sacristie se revêtant des habits sacerdotaux ; au bruit que fit la foule, quand le caillou tomba sur les dalles, il s'informa, mais Pibot lui répondit que c'était un pauvre fou qu'on venait de chasser.

Betton comprit que le coup serait rude à supporter s'il n'en mourait pas. Il erra toute la journée, triste et morne ; cette injustice venant s'abattre sur sa tête blanche le minait. Il courut dans la forêt où toute sa vie s'était écoulée laborieuse et pure ; il s'appuyait aux troncs noueux des hêtres que, tout jeune, il avait plantés sur la place de vieux fûts arrachés par lui, il leur parlait naïvement, disant qu'il n'avait pas mérité cet affront. Il leur affirmait qu'il avait toujours été honnête homme, que jamais il n'avait

6<sup>e</sup> VOLUME, 2<sup>e</sup> LIVR.

fait tort à personne, puis, qu'il n'était pas méchant. « C'est seulement vos ancêtres que j'ai blessés à coup de hache, mes bons amis, gémissait-il, mais ils étaient bien vieux et le bon Dieu les avait désignés pour servir aux besoins de l'homme. Jamais je ne vous ai insultés; quand vous étiez petits, si les chèvres gourmandes mangeaient vos bourgeons, je les chassais; quand les enfants grimpaient dans vos branches pour détruire les nids que vous cachiez sous vos feuilles, je les grondais, les vilains! Ah! nous vous aimions bien ma bonne femme, la Mion, et moi! Pauvre vieux coupeur de buttes, faut mourir de honte, maintenant!»

Le soir, quand il se présenta chez lui, la Catine le repoussa du seuil de la porte qu'il venait de franchir. « Allez vous en, vieux damné, lui dit-elle aigrement. Vous ne savez donc pas que vous êtes excommunié? » Elle alla prendre la branche de buis béni qui trempait dans le bénitier en faïence accroché au mur par un clou rouillé, puis elle aspergea son beau-père qui recula en rugissant sous ce nouvel affront.

« Gueule, gueule, loup de l'enfer! Je savions ben que vous aviez signé une feuille de parchemin noir avec la pointe de votre couteau trempé dans votre sang de loup-garou. » Elle se signa; Joselou, hébété, regardait sans faire un mouvement; sa face idiote paraissait pétrifiée.

« Et toi, te signes pas, grande laide mounine! lui dit la mégère. T'as pas vergogne de rester là planté, au lieu de prendre ta fourche pour trainer cette guenille du diable dans la raze! T'es peut-être ben endémonié, toi aussi?

— La Catine, gueule pas si fort, dit Joselou effrayé, je pouvons pourtant pas le taper, le vieux. C'était l'homme de la Mion, celle qui m'a fait et bouté au monde.

Etranglé par les sanglots qui lui montaient à la gorge, ne pouvant même pas pleurer, le coupeur de buttes alla se réfugier dans une masure ruinée qui gisait à deux cents pas de sa maison. Les braconniers venaient là, à l'affût des grives friandes des fruits des aliziers plantés sur le bord de la forêt, à belle portée de fusil de la ruine. Il se coucha sur des débris de fougères tassées par les bottes des chasseurs, mais il ne put fermer l'œil de la nuit.

..

Au jour, une violente colère s'empara de lui. « Je veux cependant pas crever sans leur z'y montrer que je suis le maître ici, se dit-il. » Il alla de grand matin à A. . . . . et vint frapper à la porte de son banquier.

Le coupeur de buttes venait réclamer les intérêts de son

argent, ou plutôt, il venait prévenir de ne plus remettre à la Catine les intérêts échus.

— Comment, vieux buttaire, répondit le banquier, vous avez, en présence de témoins, autorisé votre fils à toucher tous les intérêts des sommes placées chez moi, et maintenant vous venez me réclamer votre argent ! mais vous n'y pensez pas, mon bonhomme !

— Mais la Catine commande et son Joselou fait rien sans qu'elle veuille, la coquine. Ah ! monsieur le banquier, la voleuse veut ma perte, elle me maltraite... Sa dignité l'empêcha de raconter au banquier ses malheurs de famille, mais celui-ci avait compris.

— Si l'on ne vous respecte pas chez vous, il faut le dire, père Betton. Voulez-vous que je transmette votre plainte au parquet ?

Se plaindre, et de qui ? de Joselou et de la Catine ? les livrer à la justice ? jamais de la vie. Betton ne pouvait s'y résoudre, puis, il lui fallait aller à Tournon, courir chez des procureurs et des gens d'affaires, la terreur du pauvre monde. Non ; peut-être comprendrait-on à la fin que c'était mal de tourmenter ainsi un pauvre vieux. Il retourna à la ruine.

Pendant son absence, la Catine avait secoué une paillasse et deux vieilles couvertures mises au rebut dans le grenier et les avait apportées à la hutte ; un semblant de lit, véritable grabat puant et noir, avait été fait dans un coin ; dans un autre coin, sur un billot de hêtre qui servait de siège aux braconniers qui venaient l'hiver à l'affût des grives et des merles, elle avait déposé une écuelle de terre jaunâtre, à côté, dans un pot ébréché et à moitié couvert par un tesson ramassé Dieu sait où, était un peu de soupe de la veille. Le coupeur de buttes comprit qu'on l'avait chassé et qu'il devait gîter là. La faim criait dans son ventre serré d'une ceinture de cuir, il mangea sa pâtée d'un air abêti.

Cette honte douloureuse d'être ainsi chassé de la société comme un galeux rongait le vieillard et amollissait son ferme caractère de dur travailleur ; l'injustice dont il était victime le révoltait, et parfois des envies folles de prendre sa hache pour exterminer l'orgueilleux avare, cupide conseiller de la mauvaise femme lui venaient, mais il se voyait pris dans une conspiration de gredins sans cœur et sans vergogne. La peur, pour la première fois, lui courbait le front blanchi par la fatigue et les années.

« Si j'allais voir le petiot, se dit-il, peut-être que la Catine crierait pas. C'est le filleul, ce rejeton, allons, bûcheron, fait pas la bête comme ça à pleurnicher comme une pauvre femme qu'à la besace sans rien dedans ! »

— Catine, je viens voir le p'tit Jacques. Y pleurait cette nuit,

Te connais peut-être pas s'il a quelque chose dans le corps, moi, y a le docteur Mathieu, qu'est défunt à cette heure, qui m'a dit que les enfants y piaulaient à cause des coliques. Betton, pour se donner l'air assuré, avait débité tout d'une haleine ces questions à sa bru.

— Hue, vilain cornu! charbonnier du four de satan! mugit l'avare femme; touchez pas mon p'tit, au moins, y serait damné aussi.

— Catine, t'es méchante parce que t'es gourmande, je t'ai attrapée quand tu mangeais la galette sucrée et que tu buvais la liqueur que tu avais achetée avec nos gros sous, sois pas si mauvaise, la bedosse, ou je te dénonce à ton homme qui cassera sa gaule sur ta carcasse.

— Qué que vous dites de moi, le vieux?

— Je dis que je vas de ce pas faire mon testament, et Joselou aura rien de rien, puis je lui dirai que t'es une fouinasse qu'a le gosier comme les traînées de la ville, qui goinfrent des sucrettes. Veux-tu me respecter, dis, oui ou non?

La Catine, une heure après, était chez le recteur racontant sa dernière conversation.

— C'est vrai, dit l'avare, il est libre, non pas de faire son testament en faveur d'étrangers, mais de gaspiller tout son bien. Il faut aviser. Promets-tu toujours la cloche, ma fille?

— Oui, m'sieur Pibot, mais faut vite en finir.

— Sois tranquille, il n'en aura pas pour longtemps.

A partir de ce jour, toutes les avanies furent prodiguées au coupeur de buttes: les enfants lui jetaient des pierres, on déposait des ordures à la porte de sa tanière, et, la nuit, les jeunes gens échauffés par la boisson et excités par le recteur venaient frapper à coups de talon dans la porte vermoulue.

Huit jours après sa querelle avec la Catine, Betton à la tombée de la nuit, entendit un charivari de grelots et de chaudrons se diriger vers sa hutte. Une trentaine de femelles parmi lesquelles la fille de Pibot et plusieurs bergers, méchants parce qu'ils croyaient avoir affaire à un sorcier, entourèrent la cabane et se mirent à vociférer en frappant à coups redoublés sur la ferraille. On portait deux mannequins, l'un représentant Betton et l'autre la gourgandine que la Catine lui attribuait comme fiancée.

Le vieux n'osa plus sortir. La folie de la peur s'était bien complètement emparée de lui, cette fois.

Le lendemain du charivari, le recteur passa vers la ruine; il tenait par la tête le cadavre d'un petit chien élevé par le coupeur de buttes, ce chien avait aboyé sur ses talons, il l'avait tué d'un coup de gourdin.

— Eh! de la caverne! cria-t-il en secouant le châssis de la

meurtrière qui servait de fenêtre, y a-t-il le vieux brigand par ici ? Entendant gémir, il enfonça le carreau en papier huilé et jeta le cadavre du chien à la tête du vieillard.

— C'est le rôti pour la noce ; mange, l'amoureux ! ricana-t-il en partant.

La vie était donc devenue insupportable au pauvre homme mis en quarantaine par la méchanceté, trop grande pour n'être pas un peu inconsciente, des rustres, bouviers, bûcherons et terrassiers qui le connaissaient. Pibot qui voulait sa cloche était déterminé à tout, cependant, madré comme le paysan l'est toujours, rien dans ses ignobles procédés ne tombait directement sous le coup de la loi.

— Y crève pas vite, tout de même, disait la Catine. Elle diminuait chaque jour sa ration ; enfin, un matin, elle ne lui porta rien du tout qu'un morceau de pain noir tout moisi.

Elle frappa à coups redoublés sans obtenir de réponse ; impatiente, elle donna un coup d'épaule à la porte qui s'entrebailla, mais une résistance inexplicable refermait cette porte dès que la poussée d'épaule cessait. Intriguée, la Catine passa la tête par l'ouverture et aperçut deux jambes ballantes le long de la porte. Le coupeur de buttes s'était pendu.

— Aïe ! cria-t-elle, sainte mère de Dieu ! le vieux était bien endémonié. Le diable y l'a accroché au plancher ! Viens t'en m'aider, Joselou, ton père y s'est détruit !

Joselou les yeux grands ouverts dans une fixité bestiale, regarda d'abord le corps de son père qui oscillait, puis il sortit son couteau pour couper la corde, mais la Catine l'arrêta d'un geste ; elle grimpa sur le billot pour bien examiner la face violacée du pendu, ensuite, elle descendit en disant : Tu peux couper la corde ; c'est tout fini !

Quand le corps tomba lourdement à terre, la Catine prit son homme par le bras et le poussa dehors. « Laisse cett'chose là, maintenant ; te faut aller chercher le garde-champêtre pour qu'y fasse fouir le cadavre dedans la terre des *mahomets* ! »

Henri BOSSANNE.



## BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE



*Peines d'amours perdues*, par Henri Second. — (Paris, Maurice Second, 4, rue St-Fiacre, 1892. — Prix 3 fr. 50.)



Henri Second, un dauphinois, avant tout -- et un poète, dont les lecteurs du *Sylphe* connaissent les œuvres : tous savent que, sous le brillant et spirituel chroniqueur du *Charivari* et du *Journal Amusant*, se cachait un poète — un poète d'une vraie sentimentalité, joignant à une puissante finesse d'observation, un peu de raillerie et d'ironie, mais, en somme, un poète bon enfant.

Ceux qui ne le connaissent pas apprendront à le connaître — et ceux qui le connaissent déjà, le reconnaîtront dans sa *lettre ouverte à feu Théodore de Banville*, qui ouvre son volume et que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ; cette lettre, tournée avec une véritable et franche crânerie, méritait de paraître en entier dans le *Sylphe*, malgré les quelques allégations un peu osées dont elle est semée.

L'esprit de Henri Second ou plutôt Henri Second lui-même, — car il est pétri d'esprit, de cet esprit pétillant comme le vin de la Tronche, -- est en entier dans cette lettre, qui est presque un traité de poésie et de bon sens.

Et quelle verve dans sa dédicace aux femmes : il leur dédie ses vers, car, dit-il, *renant de la femme, il est juste qu'ils y retournent.*

En ouvrant *Peines d'amours perdues*, — un joli titre emprunté à l'œuvre de Shakespeare, — on croirait avoir affaire à un pessimiste et à un sceptique.

Ecoutez, d'abord, ce *sonnet-préface* :

Lecteur, j'avais vingt ans : jamais le doute infâme  
N'avait mis dans mon sein ses griffes de vautour ;  
Je croyais à l'honneur, je croyais à la femme ;  
Je croyais aux amis comme aux clartés du jour.

Je croyais aux doux mots de tendresse et de flamme  
Que chaque homme ici-bas prononce tour à tour ;  
Dieu même avait encor sa place dans mon âme,  
Puisque l'on croit en Dieu quand on croit à l'amour.

Je croyais à la Vierge aux regards plein de charmes,  
Je croyais au sourire et je croyais aux larmes,  
Ne répondant à rien par un rire moqueur ;

Et maintenant j'ai vu, maintenant je sais vivre :  
— Ce qu'il m'en a coûté pour écrire ce livre,  
Vous le devinerez si vous avez un cœur !

Et en feuilletant plus loin :

Et du premier baiser de l'homme et de la femme  
Naquirent à la fois l'amour et la douleur.

Pessimiste et sceptique, oui ! il est parfois l'un et l'autre, mais pas pour de bon, car, chez lui, le caractère dauphinois se réveille toujours. Il nous le dit lui-même, dans *le Lendemain des rêves* :

Vous voyez, je plaisante et ris de mes alarmes,  
Et je ne me prends pas moi-même au sérieux.

Il lui suffit, pour revenir à des pensées moins moroses, d'un rayon du soleil de la Tronche et d'un regard de femme ; et c'est alors qu'il écrit des sujets fripons et badins comme *Thérèse*.

Thérèse, à la forêt déserte,  
Tous les matins, en tapinois,  
S'en va chercher, sous l'herbe verte,  
La fraise qui rougit les doigts.

Tous les matins, chemise ouverte,  
Chantant Noël à pleine voix,  
Sylvain s'en va d'un pas alerte,  
Dans la forêt couper du bois.

Et, sur les lèvres de Thérèse,  
C'est Sylvain qui cueille la fraise,  
La fraise rose au parfum doux ;

— Elle, sans hache, sans embûche.  
D'un regard seul abat la bûche....  
Puisque l'homme est à ses genoux !

Voilà, en effet, des vers gais, après les idées noires ou moroses !

Puis, avec *la Chanson de l'Arbre, A la Grand-Mère*, ce sont des pages d'une poésie douce, sentimentale, où se retrouve, malgré ses incroyances d'aujourd'hui, le poète qui écrivait ses vers à vingt ans, quand il aimait.

Henri Second passe ainsi du plaisant au sévère, du joyeux au triste — et s'attarde quelquefois dans des descriptions d'un réalisme puissant et d'une impression attristée, comme dans *Névroses ! Eternel féminin*, etc... Et partout et toujours, dans ces gammes changeantes et variées, l'expression est colorée et l'idée concise, serrée et fièrement exprimée.

Et c'est ainsi, pendant plus de 200 pages ! C'est la vie et c'est l'amour, comme il convient à un vrai fils de Musset. C'est l'esprit — et du plus raffiné — qui court à l'aise pour broder des thèmes de toutes sortes ; mais point de ces mièvreries et de ces exqu岸ités malades qui font tomber en pâmoison les amoureux transis.

Nous ne voulons pas nous arrêter davantage sur cet ouvrage, auquel nous aurions dû vous renvoyer, aimables lectrices et indulgents lecteurs : ceux qui auront souffert se consoleront avec l'auteur, ils verront qu'ils n'auront pas été seuls aux prises avec la femme, cet *étrange objet de joie et de supplice*, comme l'appelle Alfred de Musset dans *Rolla*. Et, en jetant un regard en arrière pour se remémorer leurs souffrances passées, ils revivront leurs joies envolées : il arrive, un moment, où l'on aime à revivre son passé.

Eh ! mon Dieu, — c'est à vous que je m'adresse, en finissant, mon cher poète et compatriote, — est-ce qu'à notre âge on ne commence pas à vivre, si non un peu, du moins beaucoup du passé ?

Et cependant, — Victor Hugo l'a dit : *le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner*, — vous serez, quand même et toujours, amoureux de la femme, car vous avez un cœur de poète ; à celle qui reviendra vous lui chanterez encore, comme dans *Rêve envolé* :

.....  
 .... que l'amour et l'espérance  
 Ne demandent qu'à refleurir

Dans le cœur du pauvre poète  
 Pour qui la vie est un enfer.  
 .....

Jehan ECREVISSE



..

Nous sommes heureux d'apprendre à nos abonnés que M. Alphonse Colomb, administrateur de notre revue, vient d'être nommé *Officier* de l'ordre du *Nichan Istikhar*.

Ajoutons que M. Colomb est officier d'administration de territoriale et qu'il a pris part à l'expédition de Tunisie comme sous-officier. En outre, notre administrateur a publié sur la Régence des articles remarquables.

Les nombreux amis que M. Colomb compte au *Sylphe* et partout applaudiront avec nous à cette distinction si justement méritée — et se joindront à nous pour féliciter le nouveau décoré.

J. E.

# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.

---

## ROUGET DE LISLE A GRENOBLE

---

Je feuilletais « l'Almanach général et historique de la Province de Dauphiné pour l'année 1788 », j'y recherchais les noms des hommes, qui dans quelque situation officielle, dans l'armée, au Parlement, dans des fonctions publiques, avaient été les témoins ou les acteurs de la Révolution dauphinoise, préface et prélude de 89.

A la page 101, parmi les « Ingénieurs du roi pour les fortifications », après l'énumération des capitaines, je lis : MM. Rouget de Lisle, — Pasquier du Sablon, — Vallet, — Dubois, *lieutenants*.

Rouget de Lisle, l'auteur de la *Marseillaise* ! lieutenant du génie de Grenoble ! en 1788 !

Vous presentez toutes les idées qui se présentèrent à mon esprit. En une seconde, je vois le jeune lieutenant témoin de l'insurrection dauphinoise ; je le vois enfiévré par la colère de la population, entraîné par l'ardeur même des femmes grenobloises ; je vois ce jeune patriote sentant germer en lui l'inspiration première, et, à l'enthousiasme des citoyens grenoblois qui défendent les droits populaires, je vois s'allumer en lui la flamme sacrée qui éclatera plus tard dans le chant des Marseillais ; je vois, et avec orgueil, l'auteur de notre hymne national recevant, pour ainsi parler, le baptême de la liberté dans les journées révolutionnaires de juin et de juillet 1788.

Il est bien permis de faire des rêves, d'échafauder des romans sur la pointe d'aiguille du plus petit fait, n'est-ce pas ? Autrement, à quoi servirait l'imagination ?

Seulement, cette première vision devait s'effacer devant la re-

6<sup>e</sup> VOLUME, 3<sup>e</sup> LIVR.

cherche patiente des faits eux-mêmes; — et les suppositions faire place à la réalité.

Je n'avais pas la prétention de découvrir une chose inconnue; mais je venais d'apprendre un fait qui m'avait échappé.

Comme pour tant d'autres que moi, le nom de Rouget de Lisle évoque 92 et le chant épique qui donna la victoire à nos armées, mais je n'avais guère eu l'occasion de me préoccuper des différentes garnisons qu'avait pu tenir Rouget de Lisle avant celle de Strasbourg, où il composa la *Marseillaise*.

J'apprenais qu'il avait été à Grenoble, et cet article l'apprendra peut-être à quelques Dauphinois.

Pour me démontrer à moi-même la réalité de mes suppositions, je dus faire des recherches et, sommairement, je résume le peu de détails que j'ai retrouvés sur la vie de Rouget de Lisle en Dauphiné.

Il sortait de l'école spéciale du génie de Mézières, quand il fut envoyé à Grenoble, en 1785.

C'était alors le jeune officier, déjà artiste et assez mondain, qui s'adonnait à la musique et écrivait de petits vers, avec plus de passion qu'il n'en mettait à dresser des plans de fortifications.

La France était en paix, les loisirs étaient longs aux officiers, — et j'imagine qu'à Grenoble le jeune musicien-poète ne fut pas sans fréquenter quelques-uns des salons où se réunissaient les nobles et honnêtes dames du temps.

Qui sait si quelque dame, quelque jeune fille grenobloise, ne sut pas lui inspirer « un goût », comme on disait au XVIII<sup>e</sup> siècle, et s'il ne rima pas des vers galants en l'honneur de quelqu'une de nos charmantes, belles et spirituelles compatriotes.

Mais Rouget de Lisle resta à peine une année à Grenoble.

En 1787 et 1788, il est détaché à Mont-Dauphin, où déjà il avait passé quelque temps dès 1785. Car nous avons de lui, datée de Mont-Dauphin, une pièce dédiée à Madame de Meff... et qu'il fait précéder de la notice suivante : « En lui renvoyant un éventail qu'elle m'avait confié dans un bal à Embrun, et que j'avais emporté par mégarde. »

Le quatrain suivant est également daté de Mont-Dauphin :

*Pour mettre sur un portefeuille.*

Des secrets de l'amour je suis dépositaire  
Rejette à son aspect tout désir curieux ;  
La foudre punirait un regard téméraire ;  
Les secrets des amants sont les secrets des dieux.

En fait de vers datés de Grenoble, nous ne trouvons que ceux-ci, adressés, le 1<sup>er</sup> janvier 1789 à Madame Pas...

*Sur sa grosseesse.*

Après une tirade sur divers prodiges, il s'écrie :

Or, écoutez, tous mes sens sont émus.  
 Dans l'avenir mes regards peuvent lire,  
 Je me sens transporter de ce même délire  
 Qui fit prophétiser le grand Nostradamus.  
 « Le temps, qui de son vol laisse à peine des traces,  
 Du globe doit par vous marquer le nouveau tour :  
 Flore vous a laissé la plus belle des grâces,  
 Flore vous reverra la mère de l'amour. »

Je ferai incidemment remarquer que l'avant dernier vers contient une énorme faute grammaticale ; mais que celui d'entre nous qui n'a jamais péché, jette la première pierre au jeune et galant poète.

En dépit de la faute de participe, le cœur de la belle Madame Pas... dut être touché. Le sentiment ne regarde pas de si près à la correction grammaticale.

Parmi les souvenirs de notre pays que nous retrouvons dans l'œuvre de Rouget de Lisle, citons encore une « romance à Hélène C... sur un air fort ancien, en vogue dans les montagnes du Dauphiné. »

Qu'on me permette pour compléter cette rapide esquisse de Rouget de Lisle amoureux et galant, de rappeler ces quatre vers, que je détache d'une petite pièce où il fait lui-même son portrait et qui s'appelle : *Moi*.

...Femme discrète  
 Et joliette  
 Mais pas coquette,  
 C'est mon désir....

Tels sont les résultats des recherches que m'a amené à faire le nom de Rouget de Lisle lu dans l'Almanach du Dauphiné ; — et, coïncidence curieuse, ce même almanach de 1788, à sa page 206, en donnant la liste des professeurs du collège royal de Vienne, signale comme professeur de troisième M. Personneau, cet abbé à qui la tradition attribue le couplet des enfants qui s'ajoute à la *Marseillaise* :

Nous entrerons dans la carrière.

Voyez que de choses on trouve dans un vieil almanach.  
 En résumé, l'examen des faits a démenti le roman que j'écha-

faudais. Et, à moins que, par hasard, Rouget de Lisle en congé ou en mission, ait quitté momentanément Mont-Dauphin pour Grenoble, il n'a pas été mêlé à la Révolution dauphinoise, il n'a pas vu la Journée des Tuiles; il n'était pas sur la place Grenette avec le royal-marine et le régiment d'Austrasie. Mais, comme on le voit, il a bien connu le Dauphiné, il a vécu à Grenoble et à Mont-Dauphin, de 1785 à 1789, époque à laquelle il fut envoyé au fort de Joux.

Peut-être les archives du génie de Grenoble contiennent-elles quelques études ou rapports rédigés par Rouget de Lisle; et qui sait si l'on ne retrouverait pas dans le coffret mystérieux de quelque arrière-grand-mère, beauté de 1786, des billets doux et des « bouquets à Chloris » de cette même main qui devait écrire la *Marseillaise*.

Gustave RIVET.



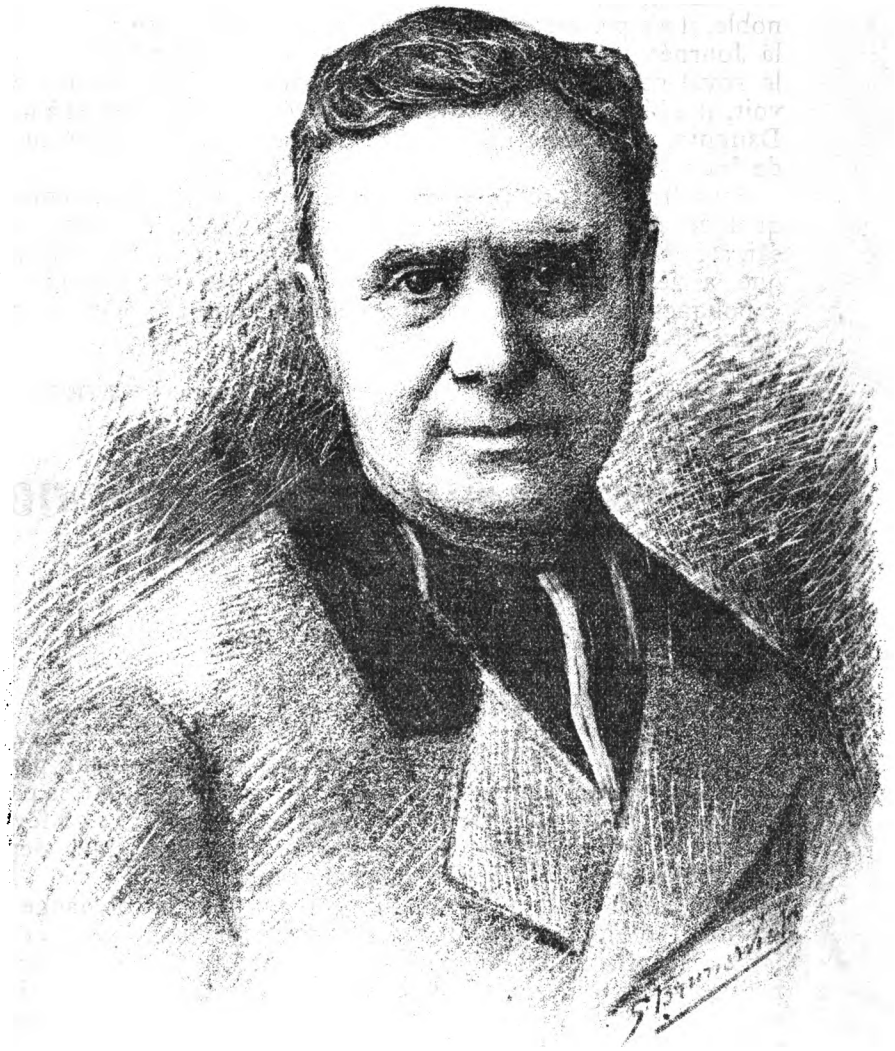
## L'ABBÉ GUÉTAL



L'abbé Laurent Guétal, l'excellent peintre, l'éminent paysagiste, était né à Vienne en 1842; mais Grenoble avait été sa patrie d'adoption. Il y a constamment vécu; il est mort le 28 février dernier au Petit Séminaire du Rondeau auquel il était depuis longtemps attaché en qualité de professeur.

Cette mort restera un deuil profond pour la phalange des artistes Dauphinois, où il avait conquis par son talent et son labeur une des premières places; elle constitue une perte sensible pour l'art français qui, depuis plusieurs années, lui devait un véritable lustre. On sait, en effet, qu'une de ses plus magnifiques toiles: *le lac de l'Eychauda*, placée maintenant au Musée de Grenoble, lui avait valu une des grandes médailles d'argent, décernées à l'occasion du Concours décennal, lors de l'exposition universelle de 1889.

Dans ses paysages, l'abbé Guétal savait rendre avec une fermeté de dessin et une touche magistrales tous les aspects variés et tous les sites attrayants de la nature; mais il s'était fait surtout



*L'Abbé Guétal*





une admirable spécialité de la peinture des grands sommets des Alpes Dauphinoises, de leurs pittoresques vallées, de leurs fronts couronnés de longs voiles de neige. C'est dans l'exécution de ces sujets sévères et grandioses que son talent s'affirmait et brillait de tout son éclat. Non seulement, avec une supériorité qui le mettait hors de pair, il était le peintre de la haute montagne; mais, à vrai dire, il en était le poète. Il savait puissamment saisir et exprimer l'âme des hauts lieux : la palette et le pinceau, dans ses mains habiles étaient de merveilleux instruments qui rendaient d'une façon surprenante les tons divers, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la *Gamme* de la *Symphonie Alpestre*.

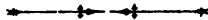
Jamais avant lui les teintes austères des rochers abrupts, les sauvages nuances des lichens et des mousses, les jeux de lumière sur les glaciers immaculés, la transparence divine de l'air, l'écharpe diaphane des brumes bleuâtres ondulant sur le sein de la montagne, la limpidité cristalline et la fraîcheur virginale des eaux, la profondeur éthérée des perspectives et des lointains n'avaient été reproduits avec cette intensité pénétrante faite de vérité et de charme. Aussi, on peut dire que chacun de ses tableaux alpins est un poème d'où se dégage l'impression de mystère et de rêverie dont l'âme est saisie dans ces régions sublimes qui sont le mélancolique domaine de la Muse de la solitude et du Génie du silence.

C'est ainsi que l'abbé Guétal a infatigablement visé à l'idéal. L'idéal pour le paysagiste, qu'est-ce en effet autre chose que la réalité pénétrée par l'âme éprise du beau, et élevée à son plus haut degré de puissance?... Notre éminent artiste a eu maintes fois la joie d'y atteindre.

Nous ne rappelons pas autrement ses nombreuses productions, pour la plupart très remarquables et offrant des qualités hors lignes.

L'abbé Guétal est mort à cinquante ans dans la plénitude de sa force et dans toute l'ampleur de son talent parvenu à son apogée. Sa carrière trop tôt brisée laisse le regret de la série d'œuvres distinguées et poétiques que sa haute et féconde inspiration eût pu encore faire éclore.

Gabriel MONAVON.



## EN FEUILLETANT

Feuilletons rapidement, car les revues des jeunes s'amoncellent de plus en plus sur mon bureau.

Voici d'abord **Le Coin du Feu**, revue belge écrite en un français d'une correction et surtout d'une originalité que beaucoup de nos confrères doivent envier. Sa poésie a un caractère particulier, une concision peu coutumière des écrivains, sa prose a un laisser-aller et une naïveté que l'on pourrait qualifier de peu ordinaire.

**La Revue artistique et littéraire** poursuit toujours, et avec de plus en plus de succès sa double combinaison : allier à l'art du découpage le sentiment de la bonne littérature. Miss E. Ehrtone est toujours sa fidèle et dévouée collaboratrice. Cette jeune fille de vingt ans est une femme-poète dans la meilleure acceptation du mot. Elle décrit ses pensées d'une délicatesse remarquable en un langage à la fois pur et ferme. Nous saurons plus tard rendre hommage à sa sincérité de jeune fille comprenant déjà le beau et le sublime et sachant le faire comprendre à ceux qui la lisent.

**Les Abeilles**, sous la direction de M. E. Longuet sont toujours cette revue sérieuse et posée que nous avons connue. Elle possède parmi ses collaborateurs les meilleurs noms des jeunes de notre époque et je constate avec plaisir qu'elle joint l'art dramatique à sa partie littéraire ; elle nous donne de temps à autre de bonnes comédies de ses dévoués. Applaudissons cette façon de faire qui est presque une innovation.

**Le Sauveteur** dont le propriétaire et rédacteur en chef est madame Irma Gallet, que *le Sylphe* est heureux de compter au nombre de ses collaborateurs, relate chaque mois les actions de sauvetage et de courage de nos compatriotes. Nous approuvons de tout cœur cette saine publication dont le succès va toujours croissant.

**Le Cyclophile de l'Isère**, organe vélocipédique régional sait donner à ses articles de sport une tournure absolument littéraire et parfois même poétique. C'est un bon confrère grenoblois qui peut être assuré de notre amitié.

**Les Annales Gauloises** éditées par Savine sous la direction de Henri Bossanne me paraissent l'organe — peut-être officiel — de l'école symboliste. Nous y relevons les noms de nos amis

Ernest Chebroux, E. Tavernier, Michel Abadie, Edmond Porcher...

**Le Réveil**, publié à Gand est un des meilleurs représentants du cercle littéraire français de Belgique.

Terminons cette courte encyclopédie de bons confrères par l'annonce de **La Cloche**, jeune revue qui a pour rédacteur en chef M. Emile Mossot. Nous souhaitons bonne chance à cette petite revue d'un abord sérieux et recommandable.

Remercions enfin tous nos amis qui ont inséré dans leurs numéros l'annonce de notre grand concours à la fin de ce mois. Nous saurons en temps utile, et à titre de remerciement mettre à leur disposition nos colonnes pour faire part aux littérateurs de leur façon d'encourager la saine littérature.

Dauphiné L'AIGNELET.



## BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE

La Muse de JEAN SARRAZIN vient de mettre au jour un nouveau né dont je suis chargé, amis lecteurs, de vous annoncer la naissance. Adonques le nouvel éclos se nomme : **Les fleurs d'Automne**, et renferme dans son sein pas mal de choses assez gentiment tournées. On trouverait peut-être bien, à vrai dire, autant d'aube printanière et de soleil d'été que de fleurs purement automnales dans ce petit livre, mais nous savons déjà que Jean Sarrazin aime à mettre partout, un peu de tout ce qui fait sa vie; et nous aurions tort de ne regarder de trop près que « *l'enseigne extérieure* » comme dit Rabelais, « *sans plus avant enquêter.* »

Beaucoup de gens (et je ne parle pas seulement des *épiciers* ou des *soyeux* Lyonnais en retraite) ne connaissent guère le poète aux olives que par les sonnets de son cru que l'on est à peu près sûr de trouver à la tête de toutes les manifestations généreuses ou philanthropiques. Plusieurs de ces sonnets ont trouvé place dans les **Fleurs d'Automne** de même qu'ils constituaient déjà la plus grande partie des « *Outres d'Eole* » et des ouvrages précé-

dents; mais pour mon propre compte, je dois avouer que ce ne sont pas ces sortes de sonnets que je parcours avec le plus de plaisir quand un livre de Jean Sarrazin me tombe sous la main; j'y vois toujours malgré moi une certaine sécheresse d'expression et une gêne à peine dissimulée dans le ton général. D'ailleurs, cette soi-disant infériorité de ces sonnets de circonstance comparés aux autres pièces d'un peu plus longue haleine s'explique assez longuement, et peut même jusqu'à un certain point s'excuser pour peu que l'on ait le plaisir de connaître notre « poète. »

Les sonnets destinés par Jean Sarrazin à quelque œuvre ou à quelque fête de bienfaisance sont presque toujours forcément bâtis à la hâte et pour ainsi dire livrés sur commande. Il y manque un peu de cette folle inspiration, qui seule pourrait y mettre un grain de poésie et qui, heureusement, se retrouve de temps à autre dans les quelques pièces que le poète a composées de lui-même, livré seul à sa fantaisie vagabonde.

C'est ainsi que nous rencontrons dans les **Fleurs d'Automne** des strophes comme celles-ci, que je glane en passant, hors des sonnets.

« Votre poitrine et votre taille,  
Les grâces ont dû les pétrir...  
Des rois se livreraient bataille  
Simplement pour les conquérir.

Tout votre corps est un chef-d'œuvre,  
Et le diable voudrait pouvoir  
Se changer encore en couleuvre,  
Nouvelle Eve, pour vous avoir. »

Lyon, Février 1892.

C. NIEMAND.



*Il s'est glissée une erreur dans la pagination de la Prose Dauphinoise du numéro de février; les lecteurs du « Sylphe » ont dû s'en apercevoir et rétablir l'ordre comme suit : pages 9 à 16 au lieu de 17 à 24.*

NOTE DE L'IMPRIMEUR.

# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.

---

## LE MERLE DE CREPINEL

---

*A mes cousines Louise et Jeanne Guérin.*

### I

Parmi les localités du Midi de la France qui firent le plus d'opposition au coup d'Etat de décembre mil huit cent cinquante et un, il faut citer le bourg de T<sup>\*\*\*</sup>. Nulle part les protestations, ne furent plus nombreuses, la résistance plus opiniâtre. Aussi le parti vainqueur fit-il payer cher aux habitants leur attachement à la République : on destitua, impitoyablement et aux grands regrets de leurs administrés, le maire et ses adjoints ; on fit plus, une vingtaine d'honnêtes bourgeois, dont le seul crime consistait à n'être pas partisans d'un pouvoir qui s'imposait par la force furent arrêtés, jugés et presque tous déportés.

A cette époque appelée glorieuse par les uns, néfaste par les autres, le parti républicain du bourg dont nous parlons comptait dans ses rangs, comme un des hommes les plus militants, Athanase Crépinel. Athanase était déjà un excellent ouvrier tailleur lorsque la conscription l'envoya sous les drapeaux. Sa bonne conduite et son intelligence lui valurent au bout de six mois, les galons de caporal qu'il échangea, un an plus tard, contre les sardines de sous-officier, et il était sergent-major muni du brevet de prévôt d'armes à l'expiration de ses cinq années de service. Crépinel aimait son pays. Ce bourg où son père et sa mère étaient morts, où il avait grandi et qui lui rappelait de si

6<sup>e</sup> VOLUME, 4<sup>e</sup> LIVR.

chers souvenirs d'enfance, eut, à ses yeux, plus d'attraits que la grande ville ; il revint donc y exercer son ancien métier, loua un local spacieux et commode, y installa sa boutique et, grâce à son travail consciencieusement fait, ses prix modérés, sa façon aimable de recevoir les gens, s'attira bientôt une nombreuse clientèle. Pourquoi, au moment du coup d'Etat, alors qu'il avait affirmé bien haut ses opinions, ne fut-il pas compris dans la liste de proscription qui arracha de leurs foyers tant de chefs de famille, il serait difficile de le dire ; craignit-on, qu'en raison de la popularité dont il jouissait, son arrestation ne fut la cause d'une de ces émeutes semblables à celles qui, dans beaucoup d'endroits, firent malheureusement couler le sang ? Mystère ! Toujours est-il que deux mois après les événements qui firent triompher l'Empire, il était encore dans sa boutique occupé à confectionner vestes, culottes et gilets. Il va sans dire que sa conduite, lors de ces événements, loin d'être oubliée avait été, au contraire, soigneusement notée et occupait, dans les cartons du commissariat de police sous la forme d'un volumineux dossier, une place d'honneur. Qu'on ne s'étonne pas après cela, si notre homme était considéré comme suspect et soumis à une surveillance des plus actives.

Telle était donc, vers la fin du mois de janvier mil huit cent cinquante-deux, la situation d'Athanase Crépinel, situation fort peu enviable quand on songe aux vexations sans nombre qu'eurent à subir les personnes qui, à cette époque troublée, se trouvaient dans le même cas que lui.

Or, un jour le tailleur, ses ciseaux à la main et en train de confectionner un pantalon à la coupe duquel il mettait tous ses soins, vit entrer chez lui le garde-champêtre de la commune. Ce n'était pas la première fois que ce modeste fonctionnaire lui rendait visite ; il connaissait le tailleur de longue date et ce dernier savait du reste, qu'il était incapable de lui causer le moindre ennui. Ce jour-là, pourtant, son air embarrassé frappa Crépinel et lui parut de mauvais augure ; il n'en laissa, toutefois, rien paraître et, comme toujours, lui tendit la main :

— Bonjour, Bigorneau, quoi de neuf, aujourd'hui ?

— Oh ! pas grand chose, M'sieu Crépinel, ... sinon que... enfin... suffit... vous m'comprenez... pas vrai ?

— Ma foi ! non, pas encore !

— C'est que... v'là c'que c'est... je voudrions pas vous fair' d'la peine... oh ! pour ça, non, ... seulement, vous savez... c'est des choses si pénibles à dire... et c'pendant... faut ben...

— Ah ! Allez toujours, mon ami, n'ayez pas peur, je vous écoute.

— Vous êtes ben bon, M. Crépinel, et vous m'mettez ben à mon aise... Dieu ! pour sûr, j'aimerions autant me casser

un jambe que d'ét'obligé de vous dir'ça, ... enfin, faudra pas m'en vouloir, au moins.

— C'est entendu. Voyons, de quoi s'agit-il ?

— J'vas vous expliquer ça... V'là... mais, bien sûr... vous n'm'en voudrez pas.

— Je vous répète que non ! Allons faites vite ?

— Eh ben : v'là l'affaire. C'est M'sieu le Commissaire qui veut vous parler... tout de suite.

— Bah !

— Oui : et puis, c'est pas tout... il est dans un' colère ...

Oh ! un' colère... jamais, non, jamais, j' l'avions vu comm'ça.

— Vraiment !

— C'est comm' j'vous l'dis... même que tout l' temps il marmotte entre ses dents...

— Diable que peut-il donc marmotter ?

— Dam ! vous savez, moi... J'entends rien à tout ça... mais il s' lève et puis il s' rassoie en disant : grave ! grave !

— Sacrebleu ! Je veux être pendu si j'y comprends un traître mot. Dans tous les cas, allez prévenir le Commissaire que je vais me rendre auprès de lui.

On y va, M'sieu Crépinel, ça ne sera pas long... t'nez c'est peut-êt' bête c' que j' vas vous dire, mais ça m'est égal... Eh ben ! répétez moi encore que vous n' m'en voulez pas... vrai, ça m' fera du bien.

— Je vous l'ai dit deux fois, mon brave Bigorneau, je sais que vous n'êtes pour rien dans toutes ces histoires.

Et, avec un gros rire de satisfaction, le garde tourna sur ses talons comme un troupié à l'exercice et disparut.

Demeuré seul, le tailleur serra ses outils de travail, fit un bout de toilette et se dirigea, tout inquiet, vers le Commissariat de police : que peut-on me vouloir, se demandait-il. J'ai beau chercher, me creuser la cervelle, du diable si je sais de quoi il retourne ? Tout à coup ! il se frappa le front : Oh ! mais, j'y suis, oui... Comment animal n'ai-je pas trouvé plus tôt... Parbleu ! c'est bien ça... hier soir, au café, quelques mots lâchés sur ce satané gouvernement... ça a été plus fort que moi... maudite langue, va... décidément, la politique me perdra... Oh ! après tout, je n'ai rien dit de bien sérieux... C'est égal, si le nouveau Commissaire est aussi terrible qu'on le dit, il pourrait bien m'en cuire.. Allons, allons, Crépinel, mon garçon, du sang-froid, de l'aplomb et jouons serré.

Tout en se parlant à lui-même, il était arrivé devant le commissariat de police ; il suivit un couloir et s'arrêta en face d'une porte à laquelle était pendu un écriteau indiquant le bureau, qu'il cherchait. Discrètement, il frappa ! Une voix dont le timbre



avait beaucoup d'analogie avec le grincement d'une corde à puits frottant sur sa poulie, cria : entrez. Crépinel tourna le bouton et se trouva devant le représentant de la loi.

M. Delapointe, le Commissaire nouvellement nommé, était un homme de cinquante ans environ, petit, trapu, à la figure rebondie et apoplectique. Sur son nez, si toutefois on peut donner cette appellation à l'appendice charnu et bourgeonné ressemblant à une betterave greffée au milieu de sa large face, était fixé un binocle d'écaille dont les verres grossissants augmentaient encore la dimension de ses yeux en boules de loto, et, dans sa bouche, à laquelle l'absence complète de lèvres donnait l'aspect d'une coupure de rasoir, courait d'un coin à l'autre avec une rapidité extraordinaire et sans discontinuité de mouvement, une cigarette de camphre qu'il mordillait avec les signes d'une impatience difficile à contenir. Ce dernier détail n'échappa point à Crépinel qui, se rappelant les paroles du garde, se dit à part lui : il est véritablement en colère, attention !

Il salua très bas et, sans attendre qu'on le questionnât :

— Vous m'avez fait appeler, Monsieur, je me rends à vos ordres ?

Le Commissaire toisa un instant le tailleur, puis, sévèrement :

— Ah ça ! Crépinel, vous serez donc toujours incorrigible, prenez garde, si vous continuez à bavarder comme vous le faites...

— Je vous assure...

— Ne m'interrompez pas, morbleu ! et surtout quittez cet air innocent auquel je ne me laisse pas prendre. Où étiez-vous hier soir ?

— Hier soir ?

— Oui ?

— J'étais... Attendez donc... J'étais au café.

— Chez Vermoutin, n'est-ce pas ?

— Précisément.

— Bien, qu'y avez vous fait ?

— Mon Dieu ! Ce qu'y fait tout le monde... j'ai joué... j'ai causé...

— Un peu trop... beaucoup trop même, car les propos que vous avez tenus m'ont été rapportés.

— Oh ! simples allusions sans importance.

— Ces allusions, sachez-le sont blessantes pour le Gouvernement établi, et je ne puis, ni ne veux les tolérer.

— Mon intention n'était pas aussi mauvaise que vous le pensez.

— Je veux bien vous croire, aussi me bornerai-je, cette fois, à un simple avertissement, mais, reprenez bien ceci, on a l'œil sur vous, et à la moindre incartade je vous fait arrêter.

— Cependant...

— Ce sera fait comme je vous le dis, et avec l'édifiant dossier dont vous êtes déjà muni, votre affaire ne trainera pas, soyez en certain.

— Monsieur le Commissaire, on a mal interprété mes paroles...

— En voilà assez. Vous êtes averti, n'y revenez plus, suivez mon conseil, et maintenant vous pouvez vous retirer.

Notre homme ne se le fit pas dire deux fois; il salua plus bas encore que lorsqu'il était entré, et regagna son logis.

Bigre de Bigre ! il l'échappait belle, et ce qu'il venait d'entendre était bien de nature à le faire réfléchir; si encore il avait pu fournir quelques explications, mais, non ! Ce diable de Commissaire l'avait interloqué; il s'était bien promis d'avoir de l'aplomb, du sang-froid, mais devant le ton sec du magistrat, ah bien oui ! sang-froid et aplomb avaient disparus. Tudieu ! sa situation était en jeu ; elle lui rapportait d'assez jolis bénéfices, et pour rien au monde il n'eût voulu la perdre ; s'exposer pour quelques mots imprudemment lâchés à être arrêté, emprisonné, déporté peut-être. Brrr ! Cette perspective lui donnait la chair de poule. Certes ! il était bon républicain, il l'avait prouvé et le prouverait encore à l'occasion, mais cette occasion lui semblait bien éloignée; son parti, puissant autrefois, ne pouvait plus rien aujourd'hui, et, tout bien pesé le moyen le plus sage de ne pas se compromettre était encore de rester tranquillement chez soi et de laisser, pour le moment du moins, la politique du côté.

Bien décidé à mettre ce moyen en pratique, le premier soin du tailleur, en rentrant chez lui, fut de gravir l'escalier conduisant au second étage de sa maison ; arrivé là, il ouvrit une porte basse et pénétra dans une sorte de grenier encombré de malles vides, de chaises en mauvais état, de vieilles planches, et éclairé seulement par une étroite lucarne. Dans ce grenier se trouvait une cage, et, dans cette cage, un merle répondant au nom vulgaire de : Coco. C'était un oiseau superbe, de forte taille, haut sur pattes, au plumage lustré et dont les jolis yeux, entourés d'une fine paupière jaune orange, brillaient comme deux diamants noirs sertis dans un mignon cercle d'or. Crépinel s'approcha de cette cage mais, à peine l'eut-il ouverte, que le merle, admirablement apprivoisé, vint se poser sur son épaule et, tout joyeux, battant des ailes, se mit à siffler la Marseillaise avec une justesse et une pureté de son à rendre jaloux un flûtiste de l'opéra ! Entendant cet air qui, deux mois auparavant, lui causait un plaisir extrême, le tailleur éprouva une véritable frayeur qui redoubla, lors qu'après avoir fini la Marseillaise, Coco entonna le chant du Départ, et quand, pour combler la mesure, l'inconscient sif-

fleur lança, avec toute la vigueur de son petit gosier, le refrain des Girondins, pour le coup, le pauvre Crépinel se vit déjà sur les pontons, au milieu d'un convoi de déportés en partance pour Cayenne ! Un instant il eut l'idée de saisir, entre le pouce et l'index, le cou du volatile et de le serrer jusqu'à ce que mort s'en suivit, mais il se retint : en vouloir à la gentille petite bête parce qu'elle sifflait des airs qu'il lui avait appris, la tuer froidement, la sentir se débattre entre ses doigts dans les convulsions d'une horrible agonie, non ! Jamais il n'aurait cette cruauté, et puisque devenue compromettante il fallait s'en débarasser, mieux valait l'emporter dans un lieu assez éloigné pour qu'elle ne revint pas au logis, et lui donner simplement la volée. Sans plus attendre, il détacha de sa chaîne de montre un petit anneau brisée en argent et le passa autour d'une patte de son merle qui se trouva ainsi paré d'un bracelet en miniature : Avec ça, se dit Crépinel, je le reconnaitrai toujours, et, plus tard. . . Qui sait ? Cette opération terminée, il replaça l'oiseau dans la cage qu'il mit sous son bras après l'avoir préalablement recouverte d'une étoffe afin de la dissimuler aux regards des curieux, descendit dans la rue, traversa le bourg, et, après un quart d'heure de marche, atteignit la lisière d'un grand bois touchant au cimetière de la commune.

Cet endroit, peu riant même dans la belle saison, était d'une tristesse morne par le froid vif de janvier. Sur l'épaisse couche de neige qui couvrait le sol, les arbres dépouillés de feuilles offraient l'aspect, avec leurs branches tordues en tous sens, d'une troupe de squelettes géants étendant, sur un immense linceul, leurs bras décharnés ; au fond du bois, à travers le branchage nu, on apercevait, se découpant comme un ruban d'un gris mat, le mur de l'enclos des morts au-dessus duquel émergeaient les croix blanches des tombes ; seuls les cyprès du cimetière, encore feuillés, piquaient le ciel brumeux de leurs panaches alourdis par la neige qu'une bise glaciale soulevait, autour d'eux, en poussière lactée.

Pressé d'en finir, le tailleur, après s'être assuré qu'il n'était pas épié, s'engagea dans le bois et ouvrit la cage. Le merle ne bougea pas ; ses yeux fixés sur son maître exprimaient l'étonnement et semblaient lui dire : méchant, que t'ai-je fait, pourquoi vouloir me quitter ? Crépinel s'attendrit ; il affectionnait le joli oiseau, il l'avait pris tout jeune au nid, l'avait nourri, élevé, choyé ; or, pour les gens aimant les animaux, et ils sont nombreux, son attendrissement était facile à comprendre. Mais, devant la nécessité il céda : Allons, se dit-il, voilà un gaillard qui refuse une liberté pouvant seule assurer la mienne, il n'y a pas à hésiter et la pitié deviendrait, en ce cas, stupide, mon bon Coco, malgré ma peine à me séparer de toi, je ne serai vraiment tranquille que

lorsque tu seras loin et, puisque je t'offre la clé des champs, tu va déguerpir au plus vite. Il frappa brusquement la terre du pied pour effrayer l'oiseau, peine inutile, l'entêté Coco ne voulut pas sortir. Devant cette obstination, le tailleur perdit patience; plongeant vivement la main dans la cage, il en retira le petit récalcitrant, le jeta en l'air, aussi haut qu'il put, et, sans se retourner, reprit à grands pas le chemin du bourg pendant que le pauvre Coco, perdu dans les branches givrées, s'égosillait à appeler son maître en faisant retentir le bois de ses airs favoris.

. . . . .

## II

Mai est revenu! Le ciel a quitté son voile de brume, les prés ont revêtu leur parure fleurie, les forêts leur manteau de verdure; au fond des bosquets, sous la fraîcheur des feuilles auxquelles tremblent des perles de rosée, les oiseaux chantent leurs amours et, dans les halliers, les jeunes couvées piaillent réclamant la becquée; tout s'éveille, tout renaît, tout aime; c'est le renouveau avec ses journées pleines d'azur, ses senteurs suaves; c'est la nature entière, enfin sortie de son long sommeil d'hiver, et souriant aux rayons chauds et vivifiants du clair soleil.

A la suite des événement qui donnèrent le pouvoir à l'Empire, Bigorneau avait échangé ses modestes fonctions de garde-champêtre contre celles plus importantes d'un véritable agent de police; c'est lui qui, dans le bourg, surveillait les personnes qualifiées de suspectes et dressait sur elles des rapports. Ces fonctions, il ne les avait acceptées qu'à contre cœur, et ne les exerçait que pour ne pas s'exposer à perdre la place qui le faisait vivre; or, comme elles lui prenaient tout son temps, il n'avait pu veiller, aussi activement qu'il avait coutume de le faire quelques mois auparavant, sur les terrains communaux. Grand fut donc son contentement le jour où il reçut l'ordre de reprendre ses tournées journalières. Dès le lendemain, il se mit à l'œuvre. Après avoir scrupuleusement visité : champs, vignes, taillis, haies, clôtures, vergers, il entra dans le bois voisin du cimetière dans l'espoir d'y surprendre quelque braconnier, mais il eut beau regarder, fouiller, rien! Un peu désappointé, il allait tranquillement revenir au bourg, quand, soudain! il s'arrêta en prêtant l'oreille : Au-dessus de lui, dans les plus hautes branches, on sifflait avec un entrain sans égal et comme au plus beaux jours de la République, oui! On sifflait! La Marseillaise! Le garde étonné leva la tête; il ne vit rien!

— Nom d'un' pipe! elle est raide celle-là, dit-il.

Il n'avait pas achevé cette exclamation que sa surprise fut extrême en entendant, derrière lui, toujours dans les branches élevées, un deuxième siffleur entonner avec non moins d'entraînement que le premier le refrain des Girondins !

— Encore ! N... de D... ! C'est trop fort !

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'à sa droite, un troisième siffleur lança avec une vigueur de gosier incroyable, le Chant du Départ ! Cette fois la surprise de Bigorneau devint de l'ahurissement ; il resta cloué sur place ; bouche bée, le nez en l'air et ne pouvant en croire ses oreilles. Cependant il se remit bien vite :

— Oh, oh ! v'là des particuliers qu'ont un fier toupet, gromela-t-il, si jamais je les pince.

Il regarda dans tous les sens, et finit par apercevoir, à travers les rameaux, un magnifique merle prenant ses ébats et qui suivant l'exemple de ses congénères, se mit à siffler de nouveau ces airs, cause de l'étonnement du garde ; au même instant, un autre fit chorus ; puis un autre, puis encore un autre, si bien qu'au bout de quelques minutes les sifflets éclatèrent de toutes parts en joyeuses fusées ; bientôt, l'étourdissant concert devint général, tous les merles s'en donnaient à cœur joie, et, dans le bois entier, d'un arbre à un autre, de fourré en fourré, la Marseillaise alternait avec le refrain des Girondins, et ce dernier avec le Chant du Départ ! Le merle de Crépinel avait fait des élèves !

Voyant qu'il ne s'agissait que d'innocents oiseaux, Bigorneau se mit à rire :

— Pour lors, dit-il, c'est moins sérieux que j' croyais... C'est égal, j' vas tout de même en causer un brin à M'sieur le commissaire ;... mais, pour sûr, v'là des gaillards qui n' siffleront pas longtemps.

Il sortit du bois, gagna la route et hâta le pas pour arriver plus vite, en répétant :

— Cré nom d'un chien ! pour être raide, elle est raide celle-là !

Lorsqu'il entra, tout essoufflé, dans le bureau de police, le méticuleux commissaire avec lequel on a fait connaissance au début de cette histoire, rédigeait un rapport destiné à la Préfecture. Dans ce document, le fonctionnaire, peu content d'avoir été relégué dans un simple chef-lieu de canton, faisait ressortir, outre mesure, les services qu'il avait ou plutôt qu'il croyait avoir rendus au pays. Grâce à lui, le bourg était tranquille, les suspects se taisaient, la population jadis bruyante était devenue d'un calme exemplaire, de plus, et il insistait sur ce point, pas un cri séditieux n'était poussé, bref, la situation était des plus rassurantes.

(A suivre).

ELLIA-ROUPAL.

# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.



## LE MERLE DE CREPINEL

(SUITE ET FIN)



*A Louise et Jeanne Guérin.*

Delapoigne, du bureau où il écrivait, voyait déjà la satisfaction se peindre sur la figure de Monsieur le préfet à la lecture de son rapport et attachait à cette satisfaction une réelle importance; en effet, avec les excellentes notes données sur lui par le premier magistrat du département, son avancement n'était pas douteux, on le lui devait, ses services étaient là, éclatants, indéniables, la récompense ne pouvait tarder. Le bruit que fit le garde en ouvrant la porte, arrêta le cours de ses réflexions et le fit se retourner :

— C'est vous, Bigorneau, vous avez à me parler ?

— Si ça n'vous dérange pas trop, M'sieur le commissaire, j'v'nions vous rendre compte d' ma tournée.

— C'est juste... Voyons,... tout va bien, j'espère,... la commune est tranquille, n'est-ce pas ?

— Oh ! pour ce qu'est d'êt' tranquille.

— Bon ! très bien,... vous êtes un fidèle serviteur;... on s'en souviendra... continuez... pas de cris séditieux... je pense.

— Oh ! pour ça, c'est aut' chose.

Delapoigne fronça le sourcil, et lança au pauvre Bigorneau un regard courroucé :

— Que voulez-vous dire ! Parlez... parlez donc ?

— Pisque vous l' voulez, v'là,... Eh ben !... on siffle... la Marseillaise !

6<sup>e</sup> VOLUME, 5<sup>e</sup> LIVR.

Le magistrat fit un bond comme s'il avait reçu, sur la tête, une douche d'eau froide.

— Hein ! vous dites !...

— Ma fine ! J' dis... la vérité, quoi, on siffle... oui... sans s' gêner...

— La Marseillaise?... .

— Parfaitement, et même qu'on y ajoute le Chant du Départ et celui des Girondins, sauf vot' respect.

— Vous êtes fou !

— Pour ça, non ! j'ai ben entendu... J' peux l' garantir.

— Et vous n'avez pas arrêté les misérables qui osent...

— Les arrêter ! Oh ben oui ! ils volent trop bien pour ça.

— Comment ! ils volent ?

— Ah ! Ils n' s'en font pas faute, allez.

Delapoigne devint furieux et, ne pouvant battre le garde comme il aurait voulu le faire, il appliqua, sur son bureau, un vigoureux coup de poing qui fit sauter les feuillets de son fameux rapport.

— Comment, triple idiot que vous êtes, vous entendez siffler des airs pareils à des gens qui, par dessus le marché, sont des voleurs, et vous ne leur mettez pas la main au collet ; vous n'êtes donc bon à rien ?

— Faites excuse... ils volent... ben oui... Seulement, pas comme vous le croyez.

— Alors, mille diables ! expliquez-vous ?

— V'là, ils volent... mais avec leurs ailes.

Le Commissaire se leva tout d'une pièce, regarda son subordonné dans le blanc des yeux, et avec un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Ecoutez-moi bien, Bigorneau, je n'aime pas qu'on se moque de moi, et, si vous continuez, pas plus tard que demain, vous êtes révoqué.

— Ça s'rait un grand malheur pour moi M'sieu le Commissaire mais j' jure que je mentions point... oui... là-bas... près du cimetière... dans l' grand bois... aussi vrai que j' m'appelle Bigorneau, ... Eh ben ... tous les merles sifflent ce que j' vous ai dit, là !

— Dès qu'il sut que ceux qu'il avait pris jusqu'ici pour des délinquants et des voleurs n'étaient que de pauvres volatiles, Delapoigne se calma tout à coup, puis ce calme fit place à une stupéfaction profonde bientôt suivie d'un inénarrable accès d'hilarité : un rire fou, convulsif, s'empara de lui, toute sa grosse face rougeaude prit une teinte de homard cuit, et se contracta, se tordit en une si indéfinissable grimace que, Bigorneau ne put se contenir plus longtemps ; oubliant toute retenue devant son chef, il éclata de rire à son tour, de sorte, que pendant un

moment, les deux interlocuteurs se tinrent les côtes en proie à de véritables spasmes.

Le magistrat reprit le premier son sérieux.

— Ah ! ce sont des merles ! Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite, animal. Allons, en voilà assez. Bien que la chose soit peu importante il faut qu'elle cesse. Vous êtes bon tireur, je crois ?

— J' m'en flatte, M'sieu le Commissaire.

— Parfait, suivez ponctuellement l'ordre que je vais vous donner.

— On f'ra de son mieux.

— Vous prendrez un fusil et, dès demain, vous enverrez du plomb à ces satanés merles. Tous ceux qui seront à votre portée : Pan ! vous comprenez, n'est-ce pas, d'ici huit jours, qu'il n'en reste plus !

— M'sieu le Commissaire, ça s'ra fait, ou j'y perdrai mon nom.

— C'est bien ! Allez, maintenant, et souvenez-vous, Pan ! Pan ! pas de quartier.

Le garde sortit et Delapoigne, après avoir ramassé les feuillets de son rapport éparés dans l'appartement, se remit au travail en murmurant : Cet imbécile m'a fait une peur... heureusement il n'y a pas de quoi fouetter un chat... décidément tout marche à souhait... patience... mon avancement est certain.

Pendant que cet entretien avait lieu entre le Commissaire et le garde-champêtre, une autre scène, grave celle-là, se passait au cabaret tenu par Vermoutin.

Bien avant Bigorneau, plusieurs habitants du bourg passant près du bois avait entendu le chant des merles et en avaient ri ; un seul, un grincheux, et il y en a partout, prit la chose en mauvaise part et lui donna une importance qu'elle n'avait pas. C'était un ancien capitaine nommé Flambergeon, un impérialiste outré ne pouvant supporter la moindre allusion sur le gouvernement qu'il chérissait. Flambergeon savait qu'avant le coup d'Etat, Crépinel possédait un merle auquel il avait appris des airs séditieux, or, ce merle n'était plus chez le tailleur. Qu'était-il devenu ? On avait dû, pour s'en débarrasser, ou le tuer, ou lui rendre la liberté. Le capitaine rejeta la première de ses hypothèses et s'arrêta à la seconde : non ! Crépinel n'avait pas tué l'oiseau, il lui avait donné la volée, c'était certain, et puisque tous les merles du bois sifflaient des airs aujourd'hui prohibés, c'est que celui du tailleur leur en avait donné l'exemple. Mais pour l'irascible Flambergeon, ces airs, bien que sifflés par de simples oiseaux, n'en étaient pas moins une insulte grave pour le gouvernement de sa prédilection, insulte dont Crépinel restait, sinon l'auteur, du moins la cause première. Ce fut donc obsédé par cette idée et bien décidé à tirer



la chose au clair qu'il se rendit chez Vermoutin où l'équipée des merles faisait déjà le sujet de toutes les conversations. Il entra agité, nerveux, et aperçut Crépinel causant et riant avec trois de ses amis. Sans attirer leur attention, il se plaça à une table voisine de celle qu'ils occupaient et, une fois sûr de ce qui causait l'hilarité des quatre camarades, il vint droit à eux et avec un accent où perçait l'ironie :

— Vous paraissez bien gais, Messieurs, ce me semble ?

Crépinel et ses trois amis étonnés regardèrent, sans répondre, l'intrus qui venait de les interpeller. Le capitaine insista :

— Pourrait-on savoir ce qui vous rend si joyeux, ce doit être fort drôle à en juger par vos éclats de rire ?

— Assez ? en effet ; répliqua vivement Crépinel.

— Ah ! qu'est-ce donc ? Serait-ce, par hasard, cette sottise histoire de merles.

— Vous y êtes, capitaine.

— Tiens ! vous trouvez ça drôle ?

— Mais oui, comme tout le monde du reste.

— Et, naturellement, vous en riez, n'est-ce pas !

— Le mal n'est pas grand de plaisanter un peu sur ce qui n'est en somme, qu'une futilité.

— Eh bien ! moi, Monsieur Crépinel, je suis loin d'en rire ; les merles, que je sache, n'ont jamais inventé la Marseillaise ni autres chants du même genre, aussi n'est-ce point à eux que je veux demander des explications.

— Vraiment ! et à qui donc, s'il vous plaît ?

— A ceux qui leur ont appris ces chants.

— Interprétés par d'inconscients volatiles, ... ils sont sans aucune importance.

— C'est justement ce qui vous trompe, et si je connaissais le mal appris qui a été le professeur de ces maudits oiseaux, je lui dirais carrément...

Crépinel qui commençait à comprendre qu'on lui cherchait querelle, et qui n'était pas homme à se laisser intimider par le ton nargueur du capitaine, se leva très calme et, regardant bien en face son interlocuteur, répondit sèchement :

— Que lui diriez-vous donc, à ce mal appris, je serais curieux de le savoir ?

— Il est facile de vous satisfaire, Monsieur, je lui dirais que lorsqu'un homme, n'osant pas attaquer franchement, se sert de méchants merles pour bafouer et insulter, sans danger pour sa personne, un gouvernement acclamé par tous les gens honnêtes, cet homme...

— Cet homme ?

— Est un pleutre et un lâche !

Le tailleur devint blême et resta un moment abasourdi par la surprise et la colère ; tout à coup, il bondit en avant et, levant rapidement la main, la laissa retomber comme un masque sur le visage de Flambergeon ! Ce dernier fit le geste de se précipiter sur Crépinel, mais voyant que personne, autour de lui, ne paraissait approuver sa conduite, il se contenta et, jetant sur celui qui venait de le frapper un regard chargé de haine :

— Ceci veut du sang ! dit-il d'une voix étranglée.

— Parbleu ! C'est bien ainsi que je l'entends, répondit avec assurance le tailleur.

— Demain, mes témoins se rendront chez vous.

— Ils y trouveront les miens, et ces Messieurs régleront les conditions d'une rencontre devenue inévitable.

— A demain donc !

— A demain !

Le capitaine sortit du cabaret, l'air arrogant, la rage dans le cœur.

Nous ne décrivons pas les péripéties du duel qui eut lieu, cette description, qui dans un roman comporte d'ordinaire un chapitre entier, rendrait trop long ce simple récit ; disons seulement qu'à la seconde passe, le malheureux tailleur tomba, la poitrine traversée par l'épée de son adversaire. Emporté mourant, il expira quelques heures après ! Aimé et estimé de ses compatriotes il fut accompagné à sa dernière demeure par la population entière du bourg, et lorsqu'on descendit son cercueil dans la fosse, toutes les têtes se découvrirent, tous les yeux se remplirent de larmes. Le prêtre récita les prières des morts, répandit sur la bière quelques gouttes d'eau bénite ; ensuite, chacun des assistants prenant une poignée de terre la laissa tomber comme un dernier adieu dans cette fosse qui allait se fermer pour jamais !

Peu à peu la foule s'écoula ; le cimetière reprit son aspect morne.

A ce moment, un battement d'ailes agita le feuillage d'un cyprès voisin et, — est-ce simplement instinct, est-ce de l'attachement ; qui le sait ? — un oiseau d'un noir de jai, un merle à la patte duquel brillait un minuscule anneau d'argent, Coco, enfin, vint se percher sur le mur, juste au-dessus de l'endroit qu'affleurait la fosse de Crépinel, et entonna la Marseillaise ; puis, — étrange coïncidence ! — comme s'il eut compris que cet air offrait un trop frappant contraste avec la funèbre cérémonie qui venait de s'accomplir, il se mit à siffler sur un ton monotone cette fois, ce refrain des Girondins que le pauvre tailleur aimait tant à entendre.

Mourir pour la Patrie !  
C'est le sort le plus beau,  
Le plus digne d'envie,  
C'est !...

Il n'acheva pas ! De l'autre côté du mur, le zélé Bigorneau faisant sa ronde et fidèle à la consigne qu'il avait reçue, venait de l'apercevoir. Un coup de feu retentit ! Le brave Coco, frappé à mort, battit des ailes quelques secondes, une goutte de sang perla au bout de son bec, ses jolis yeux se voilèrent, et son petit corps, glissant le long du mur, vint s'abattre, avec un léger bruit mat, au fond de la fosse sur le cercueil de son ancien maître !

ELLIA-ROUPAL



## CHRONIQUE D'ART



### Exposition à Grenoble des œuvres du peintre Laurent Guétal



La Société des *Amis des Arts*, de Grenoble, a ouvert dans deux vastes salles du Musée de cette ville, une magnifique exposition des œuvres de l'éminent paysagiste grenoblois, Laurent Guétal.

Cette belle manifestation artistique est de nature à faire honneur à cette jeune Ecole de peintres Dauphinois plus spécialement adonnés à la peinture du paysage : Ecole qui depuis plusieurs années et notamment depuis Achard, son illustre maître, a su conquérir dans le monde des arts une place considérable et une juste réputation.

Mais c'est surtout un légitime hommage rendu à la mémoire d'un homme du plus beau et du plus rare talent, qui avait en lui toutes les qualités éminentes dont la réunion constitue le grand artiste. C'est un tribut de regrets payés à cette noble et laborieuse carrière qui, parvenue à son apogée, a été fatalement interrompue par une mort prématurée avant la réalisation des belles œuvres que les hautes facultés de l'artiste, dans tout l'éclat de leur développement, eussent pu produire encore.

Le nombre des toiles ainsi réunies par la Société des *Amis des Arts*, est considérable et dépasse le chiffre de quatre cents. Cet ensemble d'ouvrages excellents et distingués qui s'imposent vivement à l'attention, affirme et atteste mieux que ne sauraient le

faire de vaines paroles d'éloges, les merveilleuses aptitudes de l'artiste qui les a créés, sa puissance de travail, l'élévation et la fécondité de son inspiration. Aussi quand, d'un regard charmé, on a embrassé toute cette brillante série d'œuvres d'élite, il n'y a place dans l'esprit que pour un sentiment : l'admiration !

Laurent Guétal fut bien réellement ce qu'on appelle, suivant une expression romantique, un *amant de la Nature*. Il savait la voir, la comprendre, l'interpréter et l'aimer ; il savait en reproduire tous les aspects saisissants, tous les sites variés, avec autant de charme que de vérité. Mais ce qui a été la marque distinctive et comme le cachet personnel de son talent, c'est l'art suprême avec lequel il a su rendre les magnificences de la haute montagne et en exprimer la grandiose et austère poésie. Il en a été vraiment le peintre fidèle et inspiré. La Muse de la solitude lui a révélé tous les secrets des hauts lieux et toutes les sources d'émotions et d'impressions intimes qui enchantent ces sublimes régions du silenee et de la rêverie.

On retrouve tour à tour dans ces toiles remarquables les éminentes qualités qui distinguent son prestigieux pinceau. On se donne de nouveau le plaisir d'admirer son habileté à rendre les formes sévères et majestueuses des grands sommets, la splendeur des glaciers immaculés baignés par les feux du jour, la pureté divine de l'air, la profondeur infinie et la transparence des lointains fuyant à l'horizon, la limpidité et la fraîcheur virginale des eaux, et aussi cette légère et presque insaisissable brume bleuâtre que l'aube claire fait flotter comme une écharpe de gaze sur le sein de la montagne, moins pour le voiler que pour le caresser plus doucement sous les baisers de sa lumière. Aussi on peut dire que les nombreux tableaux consacrés par Guétal aux grands sites Alpains sont autant de poèmes où il a chanté en strophes de couleurs les merveilles et les splendeurs de la *Symphonie Alpestre*.

Cette Exposition de l'œuvre du peintre regretté a été organisée par la Société des *Amis des Arts* avec un goût parfait. Elle sera visitée par les amateurs Dauphinois, mais aussi par les amateurs étrangers. Tous voudront venir payer un légitime tribut d'admiration à la mémoire de ce peintre si supérieurement doué, qui, en possession déjà d'une grande notoriété dans le monde artistique, n'avait pas peut-être encore atteint toute la renommée dont il était digne. Et, après avoir contemplé les excellents ouvrages qu'il a laissés, on demeurera convaincu que par son talent toujours en progrès, par son labeur, par l'abondance et la beauté de son œuvre, l'éminent artiste eût mérité d'obtenir la palme éclatante de la gloire !

Gabriel MONAVON.

## BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE

« Il existe à Voiron, Voiron en Dauphiné,  
« Un Sylphe délicat, un Sylphe raffiné... »

m'écrivait un jour le trop oublieux Demovios ; je sais très bien qu'il doit y avoir aussi, comme partout ailleurs, des bourgeois, des épiciers, des droguistes et des pharmaciens, mais je n'en ai cure, heureusement pour eux et pour moi. Ce que je tiens à vous faire connaître, amis lecteurs, c'est l'existence dans ce même Voiron (toujours en Dauphiné) d'une société théâtrale appelée l'*Avenir dramatique*. Cette société de jeunes, s'il en fut, a, sans contredit, droit à tous les égards, à toutes les félicitations du « Sylphe » puisque le 13 Mars 1892 elle a représenté sur la scène du théâtre de Voiron le dernier lever de rideau de l'ami Dauphiné l'Aignelet : *Potard père et fils*. (1) Cette petite pochade en prose a, je me hâte de le dire, pleinement atteint son but, puisque d'après le mot d'un spectateur « tout le monde se tordait » à la représentation. Et réellement, il y a de la verve et de l'esprit tout plein répandus à profusion dans ces 50 pages ; il y a même presque des personnages véritablement caractérisés. Si les caractères à proprement parler ne sont qu'à peine esquissés, les types n'en existent pas moins assez vivants et distincts les uns des autres. Ajoutez à cela que l'auteur est on ne peut plus familier avec les trucs et les ficelles de l'art scénique et de la mise en scène, et vous comprendrez aisément le succès de *Potard père et fils* à la première représentation.

Quant au sujet proprement dit, je me garderai bien d'en parler car le résumé que j'en pourrais faire serait forcément presque aussi long que la brochure elle-même ; d'ailleurs le sujet importe peu et Dauphiné l'Aignelet lui-même ne l'a guère considéré que comme une matière propre à faire rire ; par suite il l'a traité un peu à la légère et c'est cesur quoi je le chicanerai un peu en terminant. Malgré les qualités dramatiques de sa très joyeuse pièce qui fait que contrairement à tant d'autres essais du même genre elle se tient et se tient bien au théâtre ; il semble qu'elle ait été faite (ou plutôt écrite) un peu au galop, sans grand souci des détails ; mais ce que j'ai trop bien eu le loisir de voir à la lecture disparaît à la représentation, paraît-il ; en tous cas je compte bien, lors de la prochaine reprise être un des premiers à l'applaudir.

Lyon, 5 mai 1892

C. NIEMAND.

(1) Voiron, Imprimerie J.-P. Bériet et L. Reynaud. — Prix 1 fr. au Secrétariat du « Sylphe », 5, rue Montgolfier, Voiron, (Isère)

LE SYLPHE



*Louise Anastasie  
de SERMENT de l'Académie  
du Récourati de Padouice née à Grenoble  
surnommée la Philosophe morte à Paris 1697*

*Telle une fille illustre à nos yeux s'est montrée  
Son Esprit fut charmant, sa raison éclairée  
Et son coeur tout rempli de force et de vertu  
Sous de longues douleurs ne fut point abattue*

LOUISE SERMENT.

6<sup>e</sup> VOLUME, 6<sup>e</sup> LIVR.

# LE SYLPHE

REVUE

*DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.*

---

LOUISE SERMENT

---

Je feuilletais un jour un recueil de vers : *Chefs-d'œuvre des dames françaises.*

Dans la série du xvii<sup>e</sup> siècle, à côté de M<sup>me</sup> Deshoulières et de M<sup>lle</sup> de Vendéry, je m'arrêtai à ces vers :

Bientôt la lumière des cieux  
Ne paraîtra plus à mes yeux ;  
Bientôt, quitte envers la nature,  
J'irai dans une nuit obscure

Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.  
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,  
Exposée à sentir les tourments de la vie.  
Mortels qui commencez ici-bas votre cours  
Je ne vous porte point envie :  
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.

Viens, favorable mort, viens briser des liens  
Qui, malgré moi, m'attachaient à la vie.  
Frappe, seconde mon envie :  
Ne plus souffrir est le plus grand des biens.

Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille.  
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?  
Du maître des humains l'éternelle bonté  
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

Ces vers étaient signés de M<sup>lle</sup> Serment, de Grenoble.

J'avoue que je n'avais jamais entendu parler de cette compatriote, et, sans doute, bien des gens sont dans mon cas. Ma curiosité était excitée, et je me mis à faire des recherches pour découvrir quelques détails sur la vie de cette femme de lettres.

Quelques lignes de la biographie universelle ne m'apprirent pas grand chose, sinon qu'elle était née à Grenoble en 1642, et qu'elle mourut à Paris vers 1692.

La notice m'apprenait que quelques-unes de ses œuvres avaient été insérées dans un recueil périodique : *La Nouvelle Pandore*, et j'allai feuilleter ces vieux volumes à la bibliothèque de l'Arsenal, en même temps que je demandais à mon ami Maignien, l'érudite conservateur de la bibliothèque de Grenoble, ce qu'il pouvait savoir sur Louise Serment.

Maignien me répondit en me signalant l'article de M. A. de Rochas, dans sa biographie dauphinoise, et il ajoutait :

« Je n'ai pas trouvé l'acte de naissance de M<sup>lle</sup> Serment, il n'existe pas à la mairie de Grenoble. Je ne trouve que le testament, en 1688, d'un Jacques Serment, agent général des fermes du Roy en Dauphiné.

« Tu trouverais aux archives de la Drôme, à Valence, le testament et codicille de Louise-Anastasie Serment, demeurant à Paris, sur les fossés Saint-Victor. »

De la naissance et de la famille de Louise Serment, nous ne savons donc rien de précis.

M. de Rochas a glané, sur sa vie à Paris, quelques détails chez les écrivains contemporains de Louise Serment.

Quant aux lettres et aux vers que j'ai lus d'elle dans la *Nouvelle Pandore*, ils ne nous apprennent pas grand chose, sinon qu'elle comptait à Paris parmi les femmes intelligentes qui étaient le charme des salons où se rencontraient les beaux esprits du temps.

Je ne vois guère à signaler qu'une lettre sur le *mérite des femmes*, un sonnet sur la grossesse de madame la Dauphine; puis une autre lettre à Guyonnet de Vertron, rédacteur de la *Nouvelle Pandore*, lettre dans laquelle elle s'excuse de ne point pouvoir prendre part aux travaux d'un jury de concours poétique, parce qu'elle vient de perdre sa sœur. Seul détail qu'elle donne sur sa famille.

Louise Serment était d'une intelligence élevée et cultivée. Elle savait le latin comme beaucoup de femmes de son temps, et le sérieux de son esprit l'avait fait admettre dans l'Académie de Padoue, et lui avait mérité le surnom de Philosophe. Mais, ainsi que je viens de l'indiquer, ce n'est guère par la valeur même de ses œuvres qu'elle mérita de fixer l'attention. Sa philosophie ne



l'empêcha point d'être très humaine, et c'est surtout à sa liaison avec le poète Quinault qu'elle doit sa célébrité.

Quinault, le poète ordinaire du musicien Lulli, était marié, mais au dire des chroniqueurs du temps, sa femme était une véritable oie, qui ne sut jamais s'intéresser aux travaux littéraires de son mari, et ignorait même jusqu'au titre de ses œuvres. Quinault trouva dans Louise Serment l'intelligence et l'esprit avec l'amour. C'est par Quinault que Louise Serment fut introduite dans ces cercles de beaux esprits où son charme, plus sans doute que son talent, lui fit vite une belle place.

On ne se piquait point en ce temps d'une trop farouche pruderie; Louise Serment la maîtresse connue de Quinault, était partout accueillie, reçue, fêtée.

Un jour Quinault la présenta au vieux Corneille. Devant l'auteur du *Cid*, Louise Serment fut toute émue, et avec respect baisa la main du grand poète.

C'était la main gauche qu'elle avait baisée. Corneille adressa à la belle Dauphinoise ce galant madrigal :

Mes deux mains à l'envi disputent de leur gloire  
Et dans leurs sentiments jaloux  
Je ne sais ce que j'en dois croire.  
Philis, je m'en rapporte à vous.  
Réglez mon amour par le vôtre.  
Vous savez leurs honneurs divers :  
La droite a mis au jour des millions de vers,  
Mais votre belle bouche a daigné baiser l'autre.  
Adorable Philis, peut-on mieux décider  
Que la droite doit lui céder ?

Louise Serment, vers la fin de sa vie, souffrit d'un cancer, et c'est dans l'un de ses accès de douleur qu'elle composa les vers que j'ai cités plus haut, et où elle appelle la mort.

Son existence à Paris se passa donc dans la culture des lettres et dans l'intimité de Quinault, à qui elle consacra sa vie, et pour qui elle fut une amie constante et dévouée, comme M<sup>lle</sup> Voland pour Diderot.

Il est de ces douces figures de femmes qui apparaissent dans l'histoire des lettres ou des arts, liées par le dévouement et l'amour à quelque homme dont la célébrité rejaillit sur elles. Louise Serment mérite de n'être pas oubliée de ceux qui comptent pour quelque chose l'intelligence et la passion.

On ne lui élèvera pas de statue, on peut se contenter du joli portrait gravé que Quinault fit faire de son amie.

Elle est dans la demi-lumière, entourée, pour les âmes tendres, de la douce auréole que lui a donnée l'amour. Les vers qu'elle écrivit ne sont que médiocres; mais elle en inspira : ce qui vaut mieux encore pour une femme.

**Gustave RIVET.**

L'ENSEVELISSEMENT DU CHRIST<sup>(1)</sup>

Les condamnés du Sanhédrin devaient être ensevelis sans honneur. On ne les pleurait pas, on ne les réunissait pas aux cendres de leurs aïeux dans le tombeau de famille. On les portait dans le sépulcre réservé officiellement aux suppliciés. Quelquefois, cependant, à l'occasion d'une fête, ils étaient remis à leurs parents, qui devaient leur donner une sépulture sans éclat.

Mais les amis de Jésus ne l'oubliaient pas dans la mort.

Il y en avait parmi eux, un surtout qui se signala à cette heure de deuil.

Il était riche, membre du Sanhédrin, originaire de Judée et de la petite ville d'Arimathie. Il s'appelait Joseph. Il était bon et juste. Il attendait le Royaume de Dieu. Il était disciple caché de Jésus. Il n'avait point trempé dans les derniers conseils et les actes de la haute assemblée.

Avec un courage qui ne redoutait plus rien, il alla vers Pilate et lui demanda de l'autoriser à enlever le corps de Jésus, afin de l'ensevelir.

Le gouverneur s'étonnait qu'il fut mort sitôt. Il s'en assura par le centurion et donna le corps à Joseph.

Aussitôt Joseph acheta le linceul et vint au Calvaire avec un autre disciple secret de Jésus, Nicodème. Celui-ci apportait un mélange de myrrhe et d'aloès, environ cent livres.

Ils détachèrent le corps de la croix et l'embaumèrent, suivant la coutume. On l'enveloppa du linceul arrosé d'un liquide aromatique et parfumé; puis, on lia ses membres avec des bandelettes trempées elles-mêmes dans le mélange de myrrhe et d'aloès. La tête fut couverte d'un suaire enroulé qui cachait le visage.

Or, Joseph d'Arimathie possédait tout près du Calvaire où Jésus venait d'être crucifié, un jardin. Il y avait fait creuser, dans la roche vive, un tombeau où personne jusqu'alors n'avait été déposé. Comme la plupart des sépulchres juifs, qu'on peut voir aujourd'hui encore, il se composait de deux grottes : la première servait de chambre funéraire où les parents venaient pleurer; dans la seconde, on déposait les cadavres. Le sépulchre proprement dit était une couchette légèrement excavée, taillée dans le rocher et surmontée d'une petite arcade.

(1) Extrait de « Jésus-Christ », par le R. P. Didon.

Le corps de Jésus y fut placé. Le soleil se couchait, et avec le coucher du soleil le sabbat allait commencer.

Une grande pierre en forme de meule, roulant dans une rainure du rocher, servait de porte d'entrée au monument sépulcral. Elle fut poussée devant l'ouverture, et les amis de Jésus, après l'avoir enseveli, se retirèrent.

Fidèles au Maître jusque dans la mort, les saintes femmes qui le suivaient ne l'ont pas quitté depuis son supplice et son dernier soupir. Marie-Magdeleine est à la tête de ce groupe en deuil. Elles ont vu le Maître agonisant et expirant, puis détaché de la croix et couché dans le tombeau. Leur douleur et leurs larmes accompagnaient le travail funèbre de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. Elles ont remarqué comment le corps de Jésus a été placé, et elles se sont éloignées, pour préparer à l'enseveli qu'elles adorent d'autres parfums et d'autres aromates.

Le Père DIDON.



## AIX-LES-BAINS



MÉMOIRES D'UN TOURISTE



— Aix, . . . 1857.

Autant qu'on peut en juger, après un séjour de moins de quarante-huit heures, il me semble que les aimables habitants de Chambéry méritent encore tout le bien qu'en dit J.-J. Rousseau.

Nous sommes arrivés à Aix en moins de deux heures. J'étais étonné de la quantité de voitures que nous rencontrions sur la route, et, ce qui redoublait mon admiration, toutes ces voitures étaient remplies de femmes excessivement parées. J'apprends, en arrivant à Aix, que c'est aujourd'hui dimanche, ce qui fait que toutes les belles dames de Chambéry accourent au bal que se donnent les baigneurs. Une foule de jolis officiers de la garnison de Chambéry arrivent à Aix en même temps que ces dames. L'un d'eux avait un volume de l'Arioste in-32 ; il l'a perdu dans l'auberge, et on est venu me demander si ce volume m'appartenait.

L'on me dit que ces officiers sont les fils cadets des familles nobles du Piémont. Leurs soldats ont fort bonne mine, et si le roi de Sardaigne daignait jouer un peu la comédie, et lire la fameuse lettre de Paul-Louis Courier à Louis XVIII, il finirait probablement par être roi de toute l'Italie. A une époque de l'avenir plus ou moins rapprochée, ce pays appartiendra au prince qui aura la meilleure armée et affichera les idées les plus libérales. J'ai su que les officiers qui sont en Savoie étudient leur métier et lisent beaucoup les Mémoires du maréchal Saint-Cyr ; ce choix fait leur éloge.

Les eaux d'Aix sont moins *légitimistes* cette année que les précédentes. J'espérais y entrevoir M. Berryer, dont l'admirable talent rend quelquefois supportables les insipides séances de notre Chambre des députés. Cette année le coup d'Etat du roi de Hanovre et la suppression de la constitution de son pays ont conduit les gens qui *pensent bien* aux eaux du Nord. J'ai remarqué de très beaux chevaliers d'industrie, arrivant de Paris, et gagnant admirablement au jeu ; l'un d'eux doit se battre demain ; et a conduit sa petite altercation avec une grâce noble et chevaleresque qui m'a enchanté. Il serait difficile, au surplus, d'être de meilleure compagnie que ces messieurs.

Le bal de ce soir a été charmant ; les femmes du pays d'une fraîcheur ravissante, ont un naturel qui enchante dès l'abord, et dont, à force d'art, on approche parfois à Paris dans la très bonne société. Quelques femmes, en fort petit nombre, il est vrai, ont du *naturel* en province ; mais alors elles passent pour sottes parmi leurs connaissances. — J'entrevois au bal deux ou trois grandes dames de France.

Ce matin j'ai pris une barque, et j'ai traversé le lac du Bourget, non sans peine ; il faisait un vent ridicule pour une aussi petite mer. Je suis arrivé à l'abbaye de Haute-Combe, située dans une plaine de deux cents pas de large, au pied des rochers. Il y a là douze moines cloîtrés, qui ont pour abbé un petit bossu plein d'esprit et fort aimable.

C'est dans cette antique abbaye que les ducs de Savoie se faisaient enterrer, et le dernier roi de Sardaigne, Charles-Félix, a voulu être placé à côté de ses ancêtres. Par ses ordres, on avait réparé l'abbaye de Haute-Combe ; il y avait un appartement fort mal meublé où il venait passer six semaines chaque année. Un moine, à qui M. de C... m'avait recommandé, m'a fait avoir d'excellent thé, dont j'avais grand besoin après la tempête, et m'a montré un exemplaire de Guichenon (c'est l'historien de la maison de Savoie) enrichi de notes curieuses. Je ne sais quel homme oisif s'est donné la peine de réfuter les innombrables mensonges de cet auteur. Quelle confiance peut mériter un

homme qui vit dans une monarchie et en écrit l'histoire ? Les rois de Sardaigne firent, dit-on, arrêter Giannone, l'historien de Naples, qui traversait le Piémont, et le tinrent bravement en prison jusqu'à sa mort, arrivée en 1748, à l'âge de soixante-douze ans (1).

J'ai encore eu un temps fort désagréable pour revenir à Aix ; le vent s'engouffre dans les gorges des montagnes qui dominent ce petit lac. Un *grain*, au fond d'une gorge fait naître un courant d'air contraire au premier ; de là, combat de vagues et tempête fort incommode pour ces petites barques qui ont le fond plat ; il serait bien simple de leur adapter une quille d'un pied ou dix-huit pouces, attachée au fond du bateau par des gonds, repliée contre ce fond, et à laquelle on donnerait une position verticale, au moyen de quatre petites chaînes, dès qu'on serait en pleine mer.

On m'a beaucoup parlé à l'auberge d'Aix de la fameuse tempête essuyée par l'impératrice Joséphine (2), qui avait voulu visiter l'église gothique et les tombeaux de Haute-Combe. L'impératrice eut assez d'esprit pour montrer beaucoup de courage ; mais plusieurs de ses dames, qui n'avait pas les mêmes motifs de grandeur d'âme, étaient encore évanouies de peur lorsque le bateau toucha au port, et on fut obligé de les transporter à leurs chambres d'auberge dans cet état de pamoison.

On m'a dit hier au bal que, dans un an peut-être, on aura un petit bateau à vapeur sur ce lac. Une compagnie s'est formée à Lyon pour mettre sur le Rhône un bateau à vapeur qui remontera ce fleuve jusqu'au point où il ressort de terre. Dans la saison des eaux, ce bateau s'élancera dans un canal déjà existant, et entrera triomphant dans le lac du Bourget. Le défaut de ce lac, c'est que les montagnes qui lui servent de perspective sont tout à fait déboisées ; il y a seulement quelques arbres autour de l'abbaye de Haute-Combe.

### Henry BEYLE (STENDHAL)

Né à Grenoble en 1783, mort en 1842.

(1) Giannone fut enfermé successivement au château de Miolan, au fort de Ceva, et enfin à la citadelle de Turin, où il mourut. (R. C.)

(2) Dans le mois de juillet 1810.

# LE SYLPHE

REVUE

*DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.*



## LES MALLUCINÉS



La route d'Annonay à La Louvesc a trente kilomètres environ, moins peut-être, et elle est belle et bien entretenue, mais accidentée. La différence d'altitude qui existe entre les deux points extrêmes doit être de huit cents mètres. La Louvesc, lieu de pèlerinage qui possède le tombeau de Saint-Jean-François Régis, étant, après le mont Gerbier des Joncs, la cime la plus haute du Vivarais ; il est donc inutile de dire que le chemin, dans ses nombreux lacets au flanc de la montagne, côtoie ou surplombe des précipices plus ou moins escarpés.

Les accidents sont fréquents sur cette route, il ne se passe pas une année sans que des malheurs arrivent. Voitures brisées, rencontres d'omnibus, chevaux emballés, et, conséquence directe, crânes brisés et côtes enfoncées, font le sujet de récits peu rassurants pour les nombreux pèlerins qui sillonnent les sentiers en été.

Jérémie Fournel était le commissionnaire le plus exact et le plus tranquille ; aussi, sa carriole, qu'il conduisait trois fois par semaine à Annonay, était-elle toujours chargée des marchandises des meilleurs clients. A son retour, il avait un chargement plus complet encore.

A ce métier, dur à la vérité, le messager gagnait quelque argent, et, garçon économe, il plaçait une petite somme chaque année.

Tout allait donc pour le mieux, car Jérémie n'avait pas de vices. Il ne buvait pas, ou rarement ; les filles d'auberge qui, le sachant possesseur d'un petit magot, lui faisaient les yeux doux quand il dételait son cheval devant la remise de l'établissement, ne le tentaient pas, et il répondait peu à leurs avances... « Tu

6<sup>e</sup> VOLUME, 7<sup>e</sup> LIVR.

perds ton temps, Roussette! Tu n'as donc plus ton amoureux, Pinole? » ripostait-il peu glamment aux maritornes.

On disait bien tout bas que ce garçon devait cacher un mystère dans son passé, mais les mauvaises langues sont d'une longueur démesurée dans le Vivarais; puis, on ne précisait pas, probablement parce qu'on ne savait rien. Les allures sournoises et taciturnes de Jérémie avaient sans doute causé les bavardages, après tout, sans conséquences.

Un soir, à l'époque où j'habitais La Louvesc, je reçus, par dépêche l'invitation d'assister aux funérailles de la femme d'un de mes amis. L'enterrement devait avoir lieu à huit heures du matin, le lendemain même. Le service des voitures qui fonctionne régulièrement l'été avait cessé, et je n'avais, pour ne pas me rendre à pied à Annonay, qu'à mettre à contribution le véhicule de Jérémie Fournel.

Nous partîmes à trois heures du matin. C'était en octobre; la température, sans être froide, était fraîche. Un déjeuner sommaire avec du café chaud et du beurre de l'Ardèche, aussi bon que le beurre de Bretagne, m'avait ragaillardé. Bien enveloppé dans un ample manteau, et les jambes dans ma couverture de voyage, je m'étais assis derrière le conducteur et ne m'apercevais pas des piqûres de la bise matinale.

Le ciel était semé d'étoiles qui dansaient devant mon regard ébloui; les constellations, dans toute leur splendeur, scintillaient dans le noir infini sans parvenir à l'éclairer. Il faisait très sombre: la lanterne de la carriole projetait en avant un rayon lumineux dans lequel apparaissaient subitement les formes fantastiques des pins et des châtaigniers qui s'éteignaient avec la même promptitude dans une obscurité impénétrable. De temps à autre, un oiseau de nuit effarouché s'envolait pesamment avec un cri aigu: le cheval dressait l'oreille et hésitait un moment, mais un léger coup de fouet et un « hue! » du conducteur le rendaient à lui-même. Pas d'autre bruit que ces « hues » et le grincement des roues sur le sable, ponctué par les cris de frayeurs des chouettes.

Dans une pareille solitude et en présence de la multitude d'étoiles d'or frissonnant sur sa tête, le rêve s'empare facilement de l'homme, même le plus matériel. Jérémie rêvait-il? Je l'ignore, mais le taciturne messager ne m'avait rien dit après m'avoir confortablement installé. Moi, je me laissai bercer par mes pensées vagues et confuses comme les ombres des arbres qui passaient en glissant comme des fantômes. Cela dura une heure et demie ou deux, mais quelle délicieuse torpeur pendant ce temps! Tout à coup, ce butor de Jérémie me poussa du coude et m'éveilla; la voiture s'était arrêtée.

Nous étions penchés sur un ravin de quelques dizaines de mètres de profondeur ; malgré le jour naissant qui avait fait pâlir l'orient et dessinait crûment les lignes supérieures de la montagne, cette profondeur était sombre comme un jour éteint. Le conducteur étendit le bras dans la direction du précipice.

— N'ayez pas peur, me dit-il, c'est la femme qui gémit.

— Que me racontez-vous là ? m'écriai-je en me levant brusquement. Je n'entends rien.

— Si, c'est la femme qui pleure. Les femmes, ça a toujours la larme à l'œil ; mais qu'y faire ? l'homme est mort, sa voiture a versé là et lui a passé sur le corps en roulant dans le précipice.

J'écoutai de nouveau très attentivement ; je n'entendis rien que le vent dans les châtaigniers. Je regardai Jérémie droit sur son siège ; sa tête rude et grossière émergeait dans le crépuscule, des gouttes de sueur perlaient à ses tempes, et ses yeux, obstinément fixés sur un point du gouffre, étaient démesurément ouverts. Evidemment cet homme avait peur.

— Jérémie, dis-je à mon tour, en le forçant à se rasseoir, vous dormez debout. Allons, en route ! il se fait tard.

— Oui, partons, murmura-t-il faiblement. D'ailleurs il est mort ; nous ne pouvons rien pour lui. C'est cette malheureuse femme qui s'obstine à crier.

La carriole s'ébranla dans la direction d'Annonay ; le conducteur retomba dans son mutisme et ne me parla plus jusqu'à l'arrivée.



J'avais fait un séjour de quelques mois à Lyon ; arrivé par le dernier train à Annonay où je devais coucher, toutes les voitures pour La Louvesc étant reparties depuis plusieurs heures, j'allais tranquillement par les rues, me disposant à faire quelques visites, quand j'aperçus, venant droit à moi, un homme que je ne connaissais pas.

— Je suis le messager de La Louvesc, me dit cet homme en saluant. Je remplace mon frère qui s'est tué où vous savez. Vous ne me connaissez pas parce que je n'habitais pas le pays, mais moi je vous connais. Je suis Jacques Fournel.

— Jérémie s'est tué ! où donc, et comment ?

— Vous savez bien... là-haut... dans le ravin de Malatresse.

— Ah ! mon Dieu ! quelle épouvantable chose !

— Que voulez-vous, monsieur, c'était inévitable. Mais ce n'est pas pour cela que je vous ai abordé, Voulez-vous monter à La Louvesc ? j'ai une bonne place pour vous.

J'acceptai ; nous nous mîmes en route une demi-heure après.

C'était encore la nuit que je faisais la même course dans la



même carriole, mais avec un autre conducteur. Je remarquai aussi que le cheval n'était plus le même.

Le froid était plus vif que la première fois ; à peine avions-nous gravi les premières pentes, que le brouillard nous enveloppa.

— Allumons une pipe, me dit Jacques Fournel. Brrr... quel temps de chien ! Il doit geler serré dans la montagne.

Mon compagnon avait évidemment l'intention de causer ; je le mis sur la voie en demandant des détails sur la mort de son frère.

— Eh bien ! monsieur, il faut vous dire que Jérémie était plus sombre que d'habitude en quittant Annonay le jour où vous êtes descendu avec lui. Il avait un bon chargement, plus une assez forte somme d'argent dans le caisson de sa voiture. « Adieu, Jacques, me dit-il tristement. Après moi tu continueras l'entreprise, n'est-ce pas ? »

— Oui, frère, répondis-je, mais tu n'as que deux ans de plus que moi, ainsi, je serai trop vieux quand il s'agira de prendre ta succession.

— Non, non, tu ne seras pas trop vieux ! Vois-tu, je ne me sens plus le courage de passer là-haut sans aller à l'aide de ceux qui ont versé dans le ravin. Il faut bien s'entr'aider. Seulement, la pente est raide, et peut-être y resterai-je aussi.

— Mais votre frère était fou, mon pauvre ami, dis-je au conducteur ; je me souviens bien qu'en descendant il me parla de gémissements, de sanglots, mais je ne vis et n'entendis rien.

— Ne parlons pas légèrement des malheureux, monsieur, répondit sentencieusement Jacques Fournel. Mon frère n'était pas fou. Arrivé à Malatresse, il détela son cheval pour faire renfort au maître de la voiture versée, et il descendit en disant à la femme qui gémissait plus douloureusement que jamais : On y va, femme « à votre secours, mais au nom de Saint-Régis, ne criez plus, vous effrayez mon cheval. » Mon pauvre frère descendit dans le précipice ; ni lui ni son cheval ne sont revenus.

Il y eut un moment de silence ; par respect pour la mémoire du mort je gardai pour moi des réflexions peu flatteuses pour l'intelligence des deux frères, mais je me surpris à dire intérieurement : Le diable emporte ces imbéciles !... Si on me reprend à voyager avec de pareils crétins !...

Nous approchions de Malatresse. Je crois avoir la tête aussi solide qu'un autre, et la peur des fantômes nocturnes ne m'a jamais hanté outre mesure ; cependant, un frisson de terreur me parcourut le corps en devinant plutôt qu'en apercevant le gouffre maudit.

Jacques s'était levé ; portant la main à l'oreille, il écoutait attentivement.

— Ah! triste! triste! gémit-il avec un sanglot qui mit une goutte de sueur froide à chacun de mes cheveux; la femme pleure encore et mon frère appelle au secours. Tenez, le cheval hennit. Pauvre bête! il se sera cassé une jambe. — J'étais pétrifié. Il me sembla distinguer dans l'épais brouillard un pêle-mêle de voitures en morceaux et de membres humains; quelque chose comme un faible hennissement tinta aussi dans mes oreilles pleines de bourdonnements.

— Que Saint-Jean-François Régis me protège, continua le conducteur en baisant dévotement une affreuse image de cuivre qu'il portait au cou comme une amulette, mais je ne puis aller plus loin. Il y a des blessés là-bas; la carriole ne sera pas de trop pour les porter.

Il descendit et prit le cheval par la bride, puis, obliquant à gauche, il se dirigea vers la pente fatale.

Sauter d'un bond par dessus les marchandises, me relever, quoique froissé par ma chute, et courir au conducteur pour l'arrêter ne me prit pas longtemps. Cependant j'arrivai trop tard: un bruit de déchirement sourd, de roches détachées, et deux cris de douleur, bien réels cette fois, de Jacques et de son cheval, me dirent assez que tout venait de rouler dans l'abîme. La lanterne, comme une étoile filante, avait été lancée en avant. Je n'aperçus qu'elle pendant dix secondes. Elle alla se heurter à quelque bloc de rocher et s'éteignit.

La voix me manqua pour crier au secours. Hors de moi, je partis en courant dans la direction de La Louvesc.

..

Autrefois, on expliquait toujours les actions les plus inexplicables: nos bons aïeux, dont la foi aux choses de la religion se mêlaient aux superstitions les plus absurdes, avaient toujours soit le doigt de Dieu, soit le caprice d'un revenant pour être fixés sur tel ou tel fait extravagant. Aujourd'hui les doctes personnages de l'Académie des sciences ont inventé la suggestion. On tue et on vole par suggestion. Aucun artiste, aucun poète n'a encore produit une belle statue ou un beau poème par suggestion, il est vrai, mais cela viendra sans doute, et, en attendant, il est admis qu'une volonté supérieure à la vôtre peut vous obliger à être amoureux ou à vous suicider.

Dix ans avant leur triste fin, dans une auberge d'Annonay, les deux frères s'étaient un jour pris de querelle avec un voyageur qui se rendait à La Louvesc avec sa femme. Le soir même, quelques heures après cette dispute, une cause quelconque fit tomber dans le ravin de Malatresse le cheval du pèlerin. Les deux personnes furent tuées sur le coup.

La voix publique accusa les deux frères d'avoir contribué à la catastrophe, mais il n'y eut pas d'enquête de justice, car les jésuites qui dirigent le pèlerinage de Saint-Jean-François Régis ont toujours étouffé avec soin tout scandale préjudiciable à leurs intérêts ; il n'en resta pas moins accepté que Jérémie et Jacques Fournel avaient un crime sur la conscience. Les paysans m'expliquèrent ainsi leur folie, leur suicide.

Je laisse à choisir entre la suggestion et le remords ; mais quand je pense encore à ces deux spectres divagant sur le bord du gouffre, il me revient ce frisson d'épouvante qui me glace le sang.

Henri BOSSANNE.



## BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE



Tout d'abord je tiens à dire bien haut que je suis de mauvaise humeur va ! Mais n'allez pas croire au moins que l'opuscule dont j'ai à vous parler en ce moment y soit pour quelque chose. Non, je suis de mauvaise humeur parce que la très active administration des postes à égaré sur le chemin de l'imprimerie un paquet de manuscrits destinés à l'insertion et ledit paquet contenait — par dessus tout — la notice bibliographique que je suis obligé de rebatir pour vous la servir, amis lecteurs avec un mois de retard. J'ose espérer cependant que Mme Duhem et H. Bossanne ne m'en voudront pas trop et m'aideront à maudire l'administration susnommée qui moyennant le prix modique (heureusement !) de 0,15 centimes se charge d'égarer les lettres qu'on veut bien lui confier.

Je disais donc le mois dernier que... le 10 mai 1892 le 116<sup>e</sup> régiment de ligne en garnison à Vannes célébrait la fête annuelle de son drapeau. Cette fête disent les gazettes locales a eu un éclat tout particulier et la scène patriotique en vers jouée par les soldats du régiment devenus acteurs pour la circonstance a remporté un éclatant succès. Cette scène patriotique composée spécialement pour la fête du drapeau du 116<sup>e</sup> à pour titre : **La Retraite de Baylen** et pour auteur MME FÉLICIE DUHEM, une dauphinoise dont les fidèles du *Sylphe* se souviennent très certainement.

MME DUHEM nous raconte en vers qui ne manquent pas trop de souffle, la retraite que soutint en 1808 le régiment nouvelle-

ment créé et commandé par le colonel Rouelle, ce récit qui tient dans une sixaine de pages se termine par un hymne au drapeau du 116<sup>e</sup> qui paraît-il chanté en chœur par les soldats produit un effet magnifique. Bienheureux le régiment qui possède un pareil Tiptée pour chanter ses hauts faits.

St-Laurent-de-Mure, 3 Juillet 1892.

..

**Mademoiselle Rondecur** (1) par HENRI BOSSANNE est un véritable roman de mœurs, de mœurs bourgeoises, mœurs de « petites gens » croqués et parfois même caricaturés sur le vif. On sent en lisant cet ouvrage que l'auteur a du vivre un peu de la vie qu'il raconte ou tout au moins y être indirectement mêlé.

L'héroïne du roman, Sapho, est la fille d'un humble inspecteur des postes et télégraphes qui un beau jour hanté de rêves de gloire à la vue des productions littéraires de sa fille, nous promène à la suite de ses déboires sans nombre au milieu du mic-mac interlope d'une agence à concours. Puisse un pareil chapitre mettre une fois de plus les jeunes trop crédules en garde contre la rapacité des exploiters... littéraires par l'étiquette.

Le beau rôle est tenu par un jeune commis, Besnard, qui joue un peu l'office idéal de redresseurs de torts; mais son empressement s'explique par son amour pour Sapho et nous nous intéressons à lui en somme de tout l'intérêt qu'il porte à Mademoiselle Rondecur.

A signaler encore les types bien caractérisés du *Fumiste*, *Philoxène Frechuro*, secrétaire de la rédaction de la *Ruche aérienne*, et de *Mademoiselle de Rochemare*, un bas-bleu farci de pédantisme. Tous ces personnages vivent et se meurent d'une façon naturelle; ils captivent notre attention et tiennent notre esprit en suspens jusqu'au bout du volume, qui a encore le grand mérite d'être écrit dans un style facile, émaillé de temps à autres de pointes et de très courtes réflexions. Bref on a affaire ici à un ouvrier de la plume et l'on prend plaisir à déguster son œuvre.

Lyon, le 11 juin 1892.

C. NIEMAND.

(1) Paris. — F. Labbé, éditeur, 20, rue de Croissant. — Prix, 2 fr. 50.

## PALMARÈS DU 8<sup>e</sup> CONCOURS DU « SYLPHÉ »

### 1<sup>re</sup> SECTION. — Poésie.

PRIX D'HONNEUR. — VASE DE SÈVRES, don de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — M. Louis Martel, pour sa poésie *A Musset*.

1<sup>er</sup> PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL. — M. Paul Ouagne, *Méditation*.

2<sup>e</sup> — — BRONZE-ARGENT. — M. Léon Berthaut, *La nuit suprême*.

3<sup>e</sup> PRIX : MÉDAILLE DE BRONZE. — M. Eugène Roulleaux du Houx, *Le Rossignol et le Ver luisant*.

4<sup>e</sup> PRIX : VOLUME. — M. Edme Hond, *Croquis à la plume*.

1<sup>er</sup> ACCESSIT : M. Gustave Roux, *Asile de paix*.

2<sup>e</sup> — M. Jules Viguiet, *Les Rêves du passé*.

MENTIONS très honorables (DIPLOMES). — M. Jules Manin, *La Sainte*. — M. Jules Abrassart, *Les Poirions borains*. — M. Jules Lafond, *Sonnets*. — Mlle Louisa Ouradou, *Réveil*. — M. Edme Hond, *Marche militaire*.

MENTIONS honorables (DIPLOMES). — M. Eugène Chenal, *Feux follets, Pour me souvenir*. — M. Jules Vacoutat, *Le Saut de Lorette*. — M. Alphonse Astier, *Le Bonheur*. — M. L.-A. Mourot, *Le remords de Charles IX*. — M. Bolivard, *Printemps*. — J. Lointier, *Sextine*.

### 2<sup>me</sup> SECTION. — Prose.

PRIX D'HONNEUR. — VASE DE SÈVRES, don de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — M. Léon Berthaut, pour sa nouvelle, *La fin du sculpteur*.

1<sup>er</sup> PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL. — M. Paul Givry, *Le mariage de Paul Mehrx*.

2<sup>e</sup> PRIX : (PEINTURE ENCADRÉE offerte par M. J. Lointier). — M. André Jurénil, *Le bon mensonge*.

3<sup>e</sup> PRIX : MÉDAILLE DE BRONZE. — M. Edmond Porcher, *Violettes fanées*.

4<sup>e</sup> — VOLUME. — M. Antoine Lafond, *La tache*.

1<sup>er</sup> ACCESSIT. — Mme Etienne Charrasse, *La Tombe bleue*.

2<sup>e</sup> — M. J.-M. Simon, *Sous l'Arène*.

MENTIONS très honorables. — Mlle Madeleine Desroseaux, *Bouquet champêtre*. — Mme Jeanne Comboulot, *Les quatre saisons*. — M. L.-A. Mourot, *Le Virtuose*. — Mme Juliette Peyrecave, *Les Reliques*. — M. Alexandre Vieux, *Souvenirs*.

MENTIONS honorables. — M. Léon Huot, *Vendredi, chevreuil ne mangeras*. — Mme la Comtesse Elisa de Nayer, *Un drame en Espagne*. — M. Edouard Michel, *La diligence*. — Mlle Eugénie Comboulot, *Le rosier rouge*. — Mme Evangeline d'Örr, *Lydie*. — Mlle Marguerite du Lac, *Un cœur pur*.

# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.



## LE THÉÂTRE A L'ÉCOLE



La Clef d'Or, par **FABRE** des **ESSARTS**

Les lecteurs Dauphinois ne sauraient demeurer indifférents à la nouvelle campagne scolaire inaugurée par notre compatriote Fabre des Essarts. Contrairement à l'esprit et à la lettre des règlements universitaires, cet auteur pense qu'en matière de pédagogie, le théâtre exerce une influence salutaire et que c'est se priver d'un précieux agent éducateur que de le proscrire. La scène habitue l'enfant à triompher de la timidité, à se présenter convenablement, à soigner son attitude, à bien parler et même à bien penser. Sous l'empire de ces idées, que nous ne sommes pas loin de partager, Fabre des Essarts a écrit une série de petits drames, de saynètes, de dialogues moraux ou instructifs, dont la publication est impatientement attendue par ses amis et, disons-le aussi, par les chefs de maisons d'éducation.

Notre compatriote a le don rare de faire enfantin sans faire puéril ; son badinage est gracieux sans mièvrerie, ses conceptions sont à la fois simples et intenses, son style élevé et facile. Il nous paraît en un mot répondre à merveille au desideratum exprimé jadis par Lamartine, dans une note accompagnant sa *prière de l'Enfant à son réveil*.

Il nous a été donné d'assister dernièrement à l'une de ces petites piécettes mystiques dont F. des Essarts a le secret. Ça été pour nous un véritable régal du cœur et de l'esprit. Rien de frais et d'exquis comme ce drame minuscule joué par de mignonnets enfants sur un théâtre grand comme un mouchoir de poche. Le tout agencé, disposé, truqué par l'auteur en personne, nous assure-t-on. Imaginez-vous les miniatures d'un missel du XV<sup>e</sup>

6<sup>e</sup> VOLUME, 8<sup>e</sup> LIVR.

siècle qui se mettraient tout à coup à se mouvoir et dialogueraient entre elles!

Titre de l'œuvre: *la Clef d'Or*. Deux tableaux. Au 1<sup>er</sup> Acte, on est sur terre. De tout petits enfants ramassent des fleurs. Cette cueillette est destinée à de jeunes communiants, dont elle doit embellir la marche triomphale. Soudain apparaît un vieillard aux traits émaciés, à la longue barbe fluviale, un bâton noueux à la main. C'est Peccator; les petits enfants, affolés, se blottissent derrière une touffe de verdure:

C'est un sorcier sans doute ou peut-être le diable!

Peccator s'écrie:

Eh! quoi, toujours maudit et fui. Sort effroyable!  
Jamais un doux regard et pas une amitié!  
Pas même cette simple et banale pitié,  
Que les plus vils pécheurs rencontrent sur leur route;  
Ton prêtre. ô Jésus-Christ, m'évite et la déroute  
Est au camp des enfants quand l'un d'eux m'aperçoit.

Mais rien ne vient calmer ma douleur infinie,  
Toujours la même lente et cruelle agonie,  
Est là, qui me tenaille en ses bras impuissants,  
Et je meurs cette mort depuis dix-neuf cents ans:

Ce Peccator n'est point un pécheur vulgaire. C'est le soldat romain qui perça d'une lance le flanc de Jésus, sorte d'éternel errant condamné, comme Ahasvérus, au supplice de vivre. Ici, Fabre des Essarts a, sans scrupules, violente la tradition; les Bollandistes racontent en effet que celui qui transperça le Christ est mort en odeur de sainteté et que l'église l'honore sous le nom de Saint-Longin. Mais ce n'est point nous qui blâmerons cette falsification d'une légende, qui ne saurait être en somme un article de foi. Voyons du reste comment le Criminel raconte lui-même son crime:

Le Christ avait jeté son *Consummatum est*,  
Et du nord, du midi, du couchant, et de l'est,  
Heurtant le pied du mont de ses vagues funèbres,  
Roulait lugubrement une mer de ténèbres;  
Il était là, le Dieu, le Sauveur des humains,  
Tout blanc, sur le ciel noir, étendant ses deux mains,  
Comme pour nous bénir dans un geste suprême;  
Alors sans redouter l'implacable anathème,  
Qui durant si longtemps devait peser sur moi,  
Sans même que mon cœur sentit le moindre effroi,  
Poussé par je ne sais quelle atroce démence,  
Entre mes doigts crispés, je saisis une lance,  
Et l'écume à la lèvre, immonde, l'œil en feu,  
J'accourus la plonger dans le sein de mon Dieu!

Une musique céleste se fait entendre dans un vague lointain, puis graduellement elle approche, déploie sa caressante mélodie, éclate enfin en exultantes joies.

Les premiers communiants défilent deux à deux au fond de la scène. Peccator extasié leur adresse un émouvant appel. Mais les enfants passent sans le voir ni l'entendre. Cependant l'un d'eux s'est détaché du défilé et, curieusement, s'est approché de Peccator.

CHRISTIAN

Dieu, comme il doit souffrir !

PECCATOR (*qui ne l'a point encore aperçu*)

Si je pouvais mourir ! Si je pouvais mourir !

CHRISTIAN (*enfin aperçu de Peccator.*)

Votre misère, ami, me semble bien cruelle,  
Dites-moi si je puis quelque chose pour elle ;  
Car en ce jour béni fait d'azur et de miel,  
Je sens mon petit cœur si grand, si près du ciel,  
Si rayonnant d'extase et si plein d'amour tendre,  
Que je voudrais l'ouvrir et pouvoir le répandre  
Sur tout ce qui gémit dans l'immense univers !

Peccator tremble de raconter son crime à l'enfant. Il se borne à lui peindre ses inénarrables souffrances, son implacable remords, puis il ajoute :

Et mon cœur à jamais bénira ta prière,  
Si seulement ce soir, en fermant ta paupière,  
Dans le fond de ton cœur au parfum lilial,  
Tu dis : « Pitié, Jésus ! Pitié pour Béliar ! »

Christian promet une prière et s'éloigne. Les petits enfants rassurés peu à peu par le langage et l'attitude de Peccator viennent se grouper autour de lui. Peccator les supplie quand ils seront à leur tour de jeunes communiants de prier pour tous les pécheurs. Puis la toile tombe.

DEUXIÈME TABLEAU. — Nous sommes au ciel. Des anges plastiquement disposés, écoutent, dans l'extase, une musique lointaine. Puis le dialogue s'engage entre Amans, Fidélis, Suavis et Clarus. Ils se font part des impressions que leur suggère cette harmonie dont ils ignorent la cause. Mais bientôt apparaît un nouvel ange, Pius, qui leur apprend que c'est fête sur la terre, et pour que ce soit également fête au ciel ; il a pris l'âme la plus souillée et l'amène vers eux, vêtue de blancheur et d'aurore, mais comment a-t-il fait pour accomplir pareille transformation ? Il a pris la prière d'un jeune communiant, — la prière de Christian.



dont il est l'ange gardien, — et voici que cette prière est devenue l'onde lustrale dans laquelle il a baigné cette âme impure. Peccator entre, en costume de soldat romain, vivifié, rajeuni, métamorphosé par la grâce. Toutefois, il tient encore en sa main la lance fatale, dont la pointe est teinte de sang. Les anges ont eu un mouvement d'effroi :

Pius

Anges, inclinez-vous!  
C'est le sang du salut ; il a coulé pour tous !

Pius touche la lance, d'où jaillit une gerbe de lumière. L'arme disparaît et fait place à une palme d'or qu'il place dans la main de Peccator. Vient alors l'apothéose finale. Le Pécheur désormais absous et sanctifié entonne un chant d'allégresse et célèbre l'irrésistible puissance de cette mystérieuse *Clef d'or*, qui s'appelle la prière d'un jeune communiant.

Tel est cet émouvant et gracieux petit drame. Telle est l'exquise soirée à laquelle nous avons eu la bonne fortune d'assister l'autre hier, à l'école Ozanam, d'Asnières. Le Directeur, M. l'abbé Paris, est je crois, également l'un des nôtres, — un méridional du vrai Midi. Nous ne pouvons que le féliciter d'avoir su attacher à son établissement un collaborateur de la valeur littéraire et morale de Fabre des Essarts.

J.-M. MESTRALLET.



## BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE



**Le Désert de la Grande-Chartreuse ou Histoire des Chartreux d'après leurs archives,** <sup>(1)</sup> par ANDRÉ PASCAL.

L'analyse de cet important ouvrage est ici inutile, les titres et sous-titres disent tout; nous dirons, cependant, qu'il est rempli de documents de toutes sortes, de citations et de détails, recueillis pendant 50 ans par l'auteur, soit dans les bibliothèques, soit dans les archives des communes, soit de la bouche même des anciens des villages.

Du long Chapitre XI, relatif aux *Guerres de la République et de l'Empire 1795-1815*, nous détachons quelques pages relatives à notre région, qui seront, nous en sommes sûr, d'un grand intérêt pour nos lecteurs.

Nous ajouterons que l'auteur, qui a publié jadis un autre livre très instructif, *le Petit Botaniste*, est un érudit profond en même temps qu'un homme très-aimable et très-modeste.

Jehan ÉCREVISSE.

(1) Imprimerie Joseph Baratier, Grenoble, 3<sup>e</sup> Edition. — Prix 3 fr.50

En Dauphiné, la défense ne fut pas moins vigoureuse. D'énergiques moyens de résistances avaient été rapidement organisés par les généraux français Dessaix et Marchand : on rassembla de tous côtés les gardes nationaux en état de faire un service actif; dès le 10 janvier, la faible garnison de Grenoble s'était portée aux frontières du département, et la garde nationale sédentaire faisait tout le service de la place. M. le général de Barral fut chargé de la défense du Guiers. Il avait, comme officier du génie, coopéré aux travaux du général de Bourcet pour sa carte des Alpes, et acheté à Villette l'ancienne propriété des Chartreux. Le général de Barral était donc, mieux que personne, capable d'occuper ce poste important; aussi, quoiqu'il eût été mis à la retraite depuis quelques années, à cause de son âge (soixante et onze ans) et de ses blessures, il retrouva toute l'énergie de sa jeunesse pour voler au secours des frontières, menacées par les troupes du général autrichien Zeichmeister, qui s'était emparé de Chambéry le 20 janvier 1814.

Il fit appel aux habitants du pays, qui acoururent sous ses ordres, et, après les avoir réunis à un bataillon du 18<sup>e</sup> d'infanterie légère, arrivé de Grenoble, il prit position aux Echelles; ayant reçu également deux pièces de canon, il les fit placer en avant du bourg. Cette petite artillerie était dirigée par le brave capitaine Joseph Debelle de Voreppe, alors en retraite et amputé d'une jambe. Peu après, le général de Barral établit un poste au Pont-de-Beauvoisin et fit occuper le col d'Aiguebelette. Des corps francs et les habitants du pays gardaient les montagnes de la Chartreuse et d'Entremont, tandis que des troupes françaises, placées en avant du fort de Barraux et au poste de la Chavanne, défendaient la frontière du côté de la vallée du Graisivaudan.

Les ennemis attaquèrent toute la ligne dans la nuit du 23 janvier, et, le lendemain 24, cent cinquante hussards hongrois vinrent assaillir les avant-postes français établis à Saint-Thibaud-de-Couz; ils furent repoussés par une poignée de gardes nationaux : on leur blessa quatre hommes et on fit trois prisonniers. Les canons servirent peu; on prétend même que, par suite d'une infâme trahison, les munitions d'artillerie étaient détériorées et qu'un morceau de bois avait été enfoncé dans un des deux canons. Carre-Vagniat, ingénieur des ponts et chaussées, envoyé aux Echelles par le colonel du génie d'Hautpoul, avait fait barer par des murs la percée de la Grotte, qui venait d'être achevée. Il fit aussi creuser un large fossé pour couper la grande chaussée qui conduit à l'ancien passage de Charles-Emmanuel II, au-dessus du village de la Grotte.

Ce dernier travail n'était pas encore achevé lorsque, le 31 janvier, entre deux et trois heures de l'après-midi, trois petites co-

lonnes ennemies attaquèrent brusquement les Français : l'une se présenta de front vers la coupure de la chaussée ; les autres, guidées par des hommes de Saint-Jean-de-Couz, montèrent à travers la forêt de Beauvoir, franchirent la montagne de Couz et, descendant par la hauteur de la Commanderie, arrivèrent aux Echelles en tournant ainsi les positions françaises.

La trahison des habitants de Saint-Jean-de-Couz rendit inutiles les moyens de défenses organisés par le général de Barral, et les Français, bien inférieurs en nombre, se voyant enveloppés de toutes parts, furent forcés d'abandonner les Echelles. Le général de Barral battit en retraite en bon ordre et fit prendre position à ses troupes, partie au défilé de Crossey pour couvrir Voiron, partie au col de la Placette pour couvrir Voreppe. On renforça ce dernier poste d'un gros détachement avec du canon. Au commencement de la retraite, Carre-Vagniat, arrêté par les Autrichiens, fut fort maltraité ; mais il parvint à s'échapper après quelques heures de captivité.

Les ennemis, maîtres des Echelles, envahirent la plaine de Saint-Laurent-du-Pont, où ils ne trouvèrent point de résistance. Quelques hommes courageux du Cotterg, avaient formé le projet de défendre le passage de la Sarra contre les ennemis, mais le curé en ayant été averti, leur fit comprendre que leur résistance serait inutile et qu'ils s'exposaient à faire incendier le village.

Un bataillon ennemi de huit cents hommes monta à la Grande-Chartreuse et chercha à traverser la commune pour s'avancer sur Grenoble ; mais il ne put franchir le passage étroit du pont du Grand-Logis. A cet endroit, la route taillée en encoorbement dans les parois élevées des deux rochers qui surplombent à une grande hauteur et qui ne laissent entre eux qu'un étroit passage pour les eaux du Guiers-Mort, franchit le torrent sur un pont en pierre. Une compagnie de corps francs, composée de cinquante hommes, s'était établie depuis quelques jours dans les deux maisons crénelées que les Chartreux avaient fait bâtir pour défendre le passage du pont, qui était la principale entrée de leur Désert, contre les soldats du comte d'Entremont. Les portes étaient fermées et soigneusement barricadées avec des poutres desapin. Pour exhausser les parapets du pont, on les avait couronnés de deux énormes poutres, dans lesquelles on avait ménagé des meurtrières. Tous les hommes valides de la commune de Chartreuse, chasseurs intrépides, s'étaient joints aux soldats, et toutes les crêtes et les hauteurs des rochers, où l'on avait réuni des tas énormes de pierres, étaient garnies de femmes et d'enfants, malgré le froid et la grande quantité de neige qui était tombée les jours précédents.

Ainsi préparés, les Français attendirent l'ennemi et le laissè-

rent avancer jusqu'à la première porte. On fit alors une décharge à bout portant par toutes les meurtrières et une avalanche de pierres tomba sur les Autrichiens du haut du rocher qui dominait la route. Il y en eut plusieurs de tués et un grand nombre de blessés. Les autres battirent promptement en retraite et vinrent établir leur camp sur le plateau découvert qui est à côté de l'hôpital de la Correrie, où ils séjournèrent jusqu'au 12 février suivant.

La neige qui couvrait les montagnes ne permettant pas de tourner le défilé du pont du Grand-Logis, les ennemis tentèrent plusieurs fois de s'en emparer par surprise, mais ils furent toujours repoussés avec perte. Un gros hêtre qui se trouvait à l'embranchement des routes de Saint-Laurent-du-Pont et du monastère de la Grande-Chartreuse, et que l'on a abattu depuis deux ans pour l'élargissement de la route actuelle, témoignait de la vigueur de l'attaque et de l'énergie de la défense par la quantité de balles qu'il avait reçues dans son tronc séculaire. Plusieurs sapins, placés au sommet du rocher de la rive gauche du Guiers-Mort, derrière lesquels s'abritaient les sentinelles françaises pour épier les mouvements de l'ennemi, montrent encore aujourd'hui les blessures qu'ils reçurent pendant cette campagne.

Après plusieurs attaques inutiles, les Autrichiens n'osèrent plus se représenter devant le pont du Grand-Logis et achevèrent de piller le monastère de la Grande-Chartreuse, qui avait été abandonné. Mais, pendant ce temps, nos intrépides montagnards mirent plusieurs fois à profit l'agilité et le courage qu'ils avaient acquis en poursuivant les ours et les chamois : ils firent des sorties fréquentes et, en se cachant dans les bois, ils vinrent souvent attaquer, pendant la nuit, l'ennemi jusque dans son camp. Un sergent des corps francs, bien connu à Grenoble sous le nom de Bobila, se distingua surtout par son courage et son audace à poursuivre les Autrichiens. Plusieurs témoins de cette héroïque résistance, encore vivants dans la commune de Saint-Pierre-de-Chartreuse, m'ont assuré que pas un homme du pays ne fut blessé et que deux ou trois soldats français reçurent seulement quelques petites blessures sans gravité. On fit aussi, pendant les sorties, cinq prisonniers que l'on enferma dans la maison du Grand-Logis.

Un autre bataillon ennemi, guidé par des habitants de Saint-Thibaud-de-Couz, traversa les montagnes de Corbel et s'avança jusqu'à Saint-Pierre-d'Entremont ; mais il fut encore moins heureux que celui qui était monté à la Grande-Chartreuse. Comme l'on craignait que les ennemis, qui avaient envahi la Savoie, ne cherchassent à franchir les montagnes de la Chartreuse par la vallée d'Entremont, qui était le chemin le plus direct de Chambréry à Grenoble, cette vallée était soigneusement gardée par des compagnies de corps francs, par les douaniers et par les gardes

nationaux. Tous les hommes valides d'Entremont étaient sous les armes..

.....  
 Les Autrichiens, en voyant la ligne du Guiers-Vif si bien défendue, n'osèrent la franchir, se logèrent dans les maisons de la rive droite (Savoie), et se tinrent sur la défensive jusqu'au 12 février.

.....  
 Le 15 du même mois le bourg des Echelles fut emporté de vive force par le 18<sup>e</sup> léger, que commandait le colonel Cubières; nos troupes marchèrent immédiatement sur le défilé de la Grotte que les ennemis avaient fortifié.

.....  
 La petite troupe du colonel Cubières et les corps francs d'Entremont, qui l'avaient rejointe à Saint-Jean-de-Couz, repoussèrent les ennemis jusque sous les murs de Chambéry, d'où les généraux Marchand et Dessaix les refoulèrent jusqu'à Genève. Mais la défection de quelques généraux paralysa le patriotisme, et les ennemis envahirent bientôt la France de tous côtés. Quelques légers avantages remportés par nos troupes à Chirens et ailleurs, ne purent les dispenser de céder au nombre bien supérieur de leurs adversaires, et elles durent se replier sur Voreppe, bourg considérable situé à l'entrée des Alpes et facile à défendre. Des préparatifs furent faits à la hâte et toutes les ressources que purent fournir le terrain et l'art militaire furent mises en œuvre. Les habitants se joignirent aux soldats et rivalisèrent avec eux de patriotisme et d'ardeur.

Le 2 avril 1814, l'ennemi attaqua Voreppe. Des tirailleurs, parmi lesquels il y avait plusieurs habitants du pays, étaient disséminés sur les rochers des Balmes et dans les vignes qui dominent la route; deux pièces de canon, chargées à mitraille et commandées par le brave capitaine Debelle, de Voreppe, avaient été placées sur le pont et enfilait la route. Nos soldats se battirent avec la plus grande intrépidité; mais, bientôt, sur le point d'être enveloppés et manquant de munitions, ils furent forcés d'abandonner leurs positions et de reculer jusqu'au Chevalon. L'affaire avait été vive et meurtrière, surtout pour les Autrichiens, qui eurent quatre cents hommes tués et un grand nombre de blessés, tandis que la perte des Français ne s'éleva qu'à une centaine de tués ou de blessés. Les ennemis voulurent se venger de cette noble résistance en mettant le feu au bourg de Voreppe; mais le maire, M. de Linage, obtint qu'il fût épargné moyennant une forte contribution que la commune fut obligée de payer dans le délai de trois jours. La campagne fut livrée à la déprédation des soldats.

**André PASCAL.**

# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.



## LE PETIT OISEAU DE LA LANDE

*Légende imitée d'un Sône ou chant Breton.*



Des ailes ! des ailes !! des ailes !!!

G&H.F.

Or, voici comment se raconte, aux veillées, la Symbolique légende de l'amour et du génie, envolés dans l'éternelle lumière...

« Il y avait, au fond de la Lande Bretonne, une touffe de genêt sauvage et de bruyère fleurie, sous le bouquet de bruyère, un nid frêle et mignon, et, dans le nid un petit oiseau au léger et blanc plumage, pareil à celui des colombes... Ah! qu'il était gracieux et joli l'oiseau de la lande sauvage!...

Il avait de petites plumes si menues et si douces qu'elles ressemblaient à un fin duvet; et, quand il tournait la tête, ses yeux brillaient comme deux perles noires...

Il ne connaissait que le nid, son doux berceau, son humble domaine; la bruyère, son abri charmant... Mais un jour au bord de son nid, il avança la tête et vit luire les feux de l'aurore.

D'où vient cette merveilleuse splendeur, se dit-il?... Je sais que le brin d'herbe s'attache à la racine, la fleur à la tige; je veux savoir où s'attache le rayon, ce beau rayon étincelant comme une fleur de lumière!...

Aussitôt il sort de sa couche de mousse... Il vole un peu, un

6° VOLUME, 9° LIVR.

peu encore... Son essor se soutien : — Mes ailes sont jeunes, souples et fortes, allons plus haut!...

Il monte et se répète : Courage!... Déjà son nid lui semble loin. Il rencontre le roitelet : — Où vas-tu hôte de la Vallée, roitelet timide?...

— Là, sous le toit du labouréur, n'entends-tu pas mes petits qui m'appellent?... Vois ma couvée naissante qu'une étroite tuile protège... Si tu savais combien est doux le repos près de ce berceau tranquille où rit un jour vermeil!... Nous te ferons une place choisie... Viens avec nous, petit oiseau!...

— Non pas. J'essaie mes ailes, et, si douce que soit ta famille je m'en vais plus loin, mignon roitelet.

Il monte, il monte encore... Voilà qu'il trouve l'hirondelle : — Hirondelle rapide, où vas-tu?...

— Je fuis vers d'heureuses contrées où règnent les saisons propices... Sous le ciel splendide de l'Orient, je vais suspendre ma demeure... Je verrai près de moi les jardins se couronner des guirlandes du printemps, les roses éclore, les fruits d'or mûrir... Le voyage te serait facile... Viens avec moi petit oiseau!...

— Non, je ne pourrais ainsi essayer vraiment l'essor ascendant de mes ailes... En vain tu me parles d'une plage fortunée ; tu la gagneras seule, agile hirondelle ! Moi je m'en vais plus haut...

Il monte, il monte encore... Il a atteint les plaines de l'air où se roulent et se déploient mollement les nuages comme des flocons légers et soyeux... Un chant vif et joyeux retentit près de lui, et l'alouette paraît...

— Toi qui t'annonces ici par une fraîche mélodie, Salut, chantante Alouette!... Habites-tu donc ces pures régions?...

— Dès que l'aube renaît, je m'élançai et ne m'arrête que quand je plane dans l'azur... Vois, la terre s'efface à nos yeux ; autour de nous, l'espace s'étend illimité... Il fait bon dans ces hauteurs sereines, où se respire une molle quiétude!... Reste avec moi, petit oiseau!...

— Non pas... A ces hauteurs, j'essaie encore mes ailes... S'il te suffit de te bercer dans l'éther et de te baigner dans le bleu céleste, moi j'ai besoin de monter vers la lumière, vers la source de l'éternelle clarté, et pour chercher à me rapprocher d'elle, gentille alouette, je te dis adieu!...

Il monte, il monte encore... Il interroge du regard l'immensité qu'il traverse... Comme il est seul dans ce vertigineux abîme de l'espace sans bornes!...

Courage! se dit-il!... Mais déjà les vapeurs s'épaississent ; la lumière qu'il espérait atteindre semble se voiler de plus en plus. Un souffle glacial remplace les tièdes haleines... Dans ce qu'on nomme l'infini, il y a donc aussi des chemins où l'on s'égare!...

L'angoisse a saisi le petit oiseau... Il tremble à la fois de crainte et de fatigue... Il gémit, il tente des efforts suprêmes. Ah ! s'écrie-t-il enfin, épuisé par la lutte... Mes ailes m'ont trahi, ma faiblesse l'emporte!...

A ce moment un large vol se fait entendre, fendant impétueusement les airs « Je meurs!... » dit le frêle oiseau, et le royal voyageur s'arrête...

— Pauvre être chétif! d'où viens-tu?... — Je viens de la terre... Hélas! J'ai voulu voir de près le centre et la source des clartés radieuses vers lesquelles m'entraînaient d'indicibles désirs... Je me suis égaré... Je succombe!...

— Place-toi sur moi, entre mes ailes... Mes plumes drues et serrées te réchaufferont, et, vers la lumière, moi qui sais la route, je t'emporterai!... »

Ainsi fait le petit oiseau... Et les voilà, couple fraternel, qui partent ensemble... Ils franchissent les dernières bornes de l'espace... Ils arrivent enfin là où s'effacent les ombres, là où se découvrent les régions idéales et où se dévoilent les mystères éternels!... Ils contemplant d'un même regard la lumière, la divine lumière dans laquelle ils se plongent; ils partagent les mêmes ravissements!... O joie! ô merveille! l'aigle a porté jusqu'au soleil le petit oiseau de la lande sauvage!...

Et c'est ainsi que l'oiseau de gloire et l'oiseau d'amour, confondus dans un même élan, sont venus se baigner au même torrent de clarté, émané de l'astre sublime qui forme le marchepied resplendissant du trône de Dieu!...

Gabriel MONAVON.



## TOUTE LA LYRE <sup>(1)</sup>



Dans son beau livre qui s'appelle *Profils et Grimaces*, Auguste Vacquerie raconte qu'autrefois, pendant l'exil, il eut le bonheur d'ouvrir, chez Victor Hugo, l'armoire aux chefs-d'œuvres, et qu'il put pendant des heures, sur les manuscrits vénérables, lire des *Ruy Blas* ignorés, des poèmes qui devaient un jour étonner et ravir le monde.

(1) Cet article a paru en juin 1888, dans le « Voltaire », lors de la publication de l'œuvre posthume de Victor Hugo.



Presque pareille chose m'est arrivée. Au temps où le Maître, qui maintenant dort au Panthéon, préparait la publication de la seconde *Légende des Siècles*, il avait eu la bonté de me confier le soin de transcrire son œuvre. Et quand j'allais chez lui, le matin ; quand j'entrais dans sa chambre, et qu'il me donnait la clef du grand bahut d'ébène où étaient fermés ses manuscrits, j'avais la joie — joie profonde, que comprendront les fidèles et les admirateurs — de voir dans leurs casiers, entassées, les feuilles volantes où s'écrivaient au jour le jour des œuvres inachevées encore, et que le poète préparait pour l'avenir.

Et il me disait quelques-uns de ces travaux que nous devons lire plus tard : le *Théâtre en liberté*, la *Fin de Satan*, etc.

*Toute la Lyre* est une de ces œuvres que le Père tenait en réserve, et que les deux amis du Maître, MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, ont ordonnée, publiée, et qui est l'événement littéraire de l'année.

*Toute la Lyre !* Ce titre si juste, si vrai, dit bien ce qu'est cette œuvre nouvelle, car il y a dans ce merveilleux recueil toutes les notes. Les sept cordes ont vibré tour à tour sous l'archet souverain de ce génie.

Ce qu'il dit d'Horace :

Son doigt souple à la fois touche à toute la lyre,

combien mieux on pourrait le dire de lui-même. Il est grand comme Eschile, puissant et satirique comme Juvénal, souriant comme Anacréon, et confondant toutes les grandeurs et tous les charmes, mêlant les passions, les joies, les tristesses, les colères, les sourires : il est lui-même.

Et c'est tout Victor Hugo que nous avons dans ces volumes superbes, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort. Je ne dis pas jusqu'à sa vieillesse, car, pour ce grand esprit, la vieillesse n'est jamais venue ; il n'y a eu en lui que des forces transformées et des maturités successives.

..

Nous retrouvons dans les deux volumes offerts aujourd'hui à notre admiration comme un raccourci, — disons mieux, un spécimen de toute l'œuvre de Victor Hugo, une nouvelle page de tous ses livres, une large esquisse de toutes ses manières ; c'est le poète des *Ballades* et des *Feuilles d'automne*, des *Contemplations* et des *Châtiments*, des *Chansons des rues et des bois* et de l'*Année terrible*.

Nous passons, comme dirait un classique, du grave au doux, du plaisant au sévère; la lyre module toutes les gammes, et sur la corde tendre et la corde grave, sur la corde gaie et la corde plaintive, comme sur la corde d'airain; elle chante, elle aime, elle pleure, elle maudit.

Il me revient ce mot de Bossuet parlant de Condé : « Leurs grandes actions seules les peuvent louer. » Pour un poète comme Hugo, les citations seules peuvent le faire juger. J'épuiserais les épithètes, à quoi bon ? Mieux vaut faire lire quatre vers du maître !

Voulez-vous commencer par ces pages printanières, qui sont comme tombées de cette œuvre unique : les *Chansons des rues et des bois* ? Vous n'avez qu'à choisir. Lisez : *Mauvaises langues ou Vision d'un lycéen*, qui rappelle de si près : *Je lisais Platon*. Lisez ces trois strophes :

... Puisqu'il faut que j'en convienne,  
C'est vrai, souvent nous prenons  
Dans le passage Vivienne  
Des Margots pour des Junons.

Je suis naïf au point d'être  
Par moments persuadé  
Que Vénus à sa fenêtre  
M'a fait signe à Saint-Mandé.

Je vois parfois la tunique  
S'ébaucher sous le torchon,  
Et la Diane ironique  
Sous le madras de Fanchon...

Prenons encore dans l'exquise *Idylle de Floriane* le fragment que voici :

... Elle montrait aux pervenches,  
Aux verveines, sous ses pas  
Ses deux belles jambes blanches  
Qu'elle ne me cachait pas.

On se tromperait de croire  
Que les bois n'ont pas des yeux.  
Et dans leur prunelle noire  
Plus d'un rayon très joyeux.

Souvent tout un bois s'occupe  
A voir deux pieds nus au bain,

Ou ce frisson d'une jupe  
Qui fait trembler Chérubin.

Les bluets la trouvaient belle ;  
L'air vibrait ; il est certain  
Qu'on était fort épris d'elle  
Dans le trèfle et dans le thym.

Quand ses légères bottines  
Enjambaient le pré charmant,  
Ce tas de fleurs libertines  
Levait la tête gaiement.

Et je disais : Prenez garde,  
Le muguet est indécent,  
Et le liseron regarde  
Sous votre robe en passant...

..

Nous retrouvons des morceaux de satire littéraire, comme dans les *Contemplations* et dans l'*Ane*, vivants, spirituels, mordants ; voyez plutôt avec quelle irrévérence il parle des lourds pédants qui encombrant les bibliothèques de leurs in-folio :

Cloisons, armoires, trous, compartiments, châssis  
Où tous les vieux néants montrent leur dos moisis  
Dans vos flancs ténébreux, sous la brume des vitres  
Je distingue le tas difforme des bêtises.

Oh ! ceux qu'on ne lit pas, et ceux qu'on ne lit plus,  
Laharpe et Lebatteux se faisant des saluts  
Des deux côtés d'un cippe ou du haut d'un balustre,  
Tuet et Patouillet se donnant de l'illustre.  
Ces adorations de ces cuistres entre eux  
Et les socles ventrus sous les bustes goitreux !...

Voulez-vous de la *Légende des siècles* ? en voici ; de l'antique et du moderne ! des poèmes en qui souffle ce panthéisme qui s'épanchait dans les vers merveilleux du *Satyre* ; ou cette histoire de notre temps, souvenir des guerres d'Espagne, choses racontées par le père de Victor Hugo.

Voulez-vous un souvenir des ballades de 1827 ?... Voici la *Blanche Aminte* avec ses rimes si imprévues, si originales, qui se répandent en échos, comme dans le fameux *Pas d'Armes du roi Jean*.

Voulez-vous du théâtre? Voici les *Comédies injouables*, qui se jouent tous les jours, et où le poète a noté avec son observation générale et son ironie des traits ineffaçables de caractères modernes.

Voulez-vous des chansons? En voici, depuis la *chanson du Spectre aux chansons de Gavroche*.

Et voulez-vous la grande, la haute philosophie, politique, humanitaire, dont le poète a été l'apôtre? Voici les nobles pages historiques, sociales, par lesquelles s'ouvre et se ferme cette œuvre.

Une des plus superbes et des plus hautes, des plus douces et des plus mélancoliques, des plus fortifiantes et des plus attendries, c'est assurément la pièce : *A un enfant*, dont il est impossible de rien détacher, tant l'inspiration en est une, égale, tant d'un bout à l'autre le développement en est précis et serré.

Voici la pièce à Louise Michel : *Viro major*. Voici les poésies de combat contre les rois et contre les prêtres, pour la liberté et pour la conscience.

Voici la *Libération du territoire*, la *Question sociale*. Enfin ce magistral poème, l'*Echafaud*, dans lequel le maître explique les grandeurs terribles et sanglantes de la Révolution, glorifiant notre temps d'en avoir fini avec le meurtre, prêchant l'humanité, la douceur, la concorde, et applaudissant la révolution de Février, dont le premier acte a été d'abolir l'échafaud politique.

Citons au moins quelques vers :

Non! jamais d'échafauds! — c'est par d'autres répliques  
Que doivent s'affirmer les saintes Républiques!

Ce siècle, le plus grand des siècles, l'a compris.  
Le jour où Février se leva sur Paris,  
Il fit deux parts de l'œuvre immense de nos pères.  
Et, grave, agenouillé devant les grands mystères,  
Ne gardant que le Droit, rendit à Dieu la Mort.

La liberté n'est pas un outil de la Grève  
Elle s'emmanche mal au couperet hideux.

Le peuple doit grandir, étant maître à son tour,  
Et c'est par la douceur que la grandeur se prouve.  
Concorde! nos enfants ne tettent plus la louve :  
Notre avenir n'est plus dans un antre allaité  
Par l'affreux ventre noir de la fatalité.

Je n'ai plus qu'un mot à dire.

Cette œuvre nouvelle ajouterait à la gloire de Victor Hugo, si cette gloire pouvait être accrue. Mais si rien ne peut plus maintenant, ni diminuer ni grandir le génie qui a empli ce siècle, nous ne pouvons, nous, que nous réjouir de voir qu'aux chefs-d'œuvres déjà connus viennent s'en ajouter d'autres ; et que la prodigieuse fécondité du grand poète a entassé pour cette fin de siècle comme une réserve de hautes jouissances littéraires, et qu'il nous donne du fond de son tombeau, au milieu des tristesses de ce temps, de quoi élever nos âmes et nous enorgueillir.

Gustave RIVET.



## BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE



**Marengo**, poésie, par EUGÈNE CHENAL. (Montélimar, Bourron' éditeur, 1892. -- Prix : 0.60).

Marengo ! souvenir des charges héroïques,  
Des combats furibonds et des luttes épiques...

Marengo ! ce nom qui fait vibrer les âmes patriotes en évoquant une belle page d'un glorieux passé, ce nom devait tenter un poète, car la poésie, seule, pouvait en exprimer la grandeur.

Eugène Chenal a été ce poète, et il s'est dignement acquitté de sa tâche ; tout son poème est écrit en éloquentes et vigoureuses strophes, où l'on sent battre un cœur vraiment français.

Rappelons que cette poésie avait obtenue la première médaille au concours littéraire international de l'académie Lamartine.

Jehan ÉCREVISSE.



# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.

---

## A PROPOS D'UNE SOURIS

---

*A M. Salva pour ses vieux jours.*

Jean-Baptiste Plaine, officier de la Légion d'Honneur, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et d'une foule d'Académies et de Sociétés Scientifiques, Jean-Baptiste Plaine est un vieux savant à la barbe blanche, à la physionomie intelligente, d'expression austère et douce à la fois, toujours correctement vêtu de noir. Il est vieux : son âge, qui le connaît ? Personne peut-être ? sauf un mendiant quasi centenaire qui se souvient de l'avoir vu — au temps de son adolescence avec des cheveux blonds et un teint de fille, — au temps où il lui faisait déjà l'aumône.

Jean-Baptiste Plaine est savant : ses travaux historiques sur l'Égypte, la sûreté avec laquelle il lit les papyrus sacrés, l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe, et sa gouvernante assure à qui veut l'entendre que des « messieurs » très solennels viennent de Paris tout exprès pour rendre visite à l'historien, le saluent respectueusement et l'appellent « maître ! »

Malgré sa célébrité, M. Plaine est resté fidèle au sol natal : voilà un bon demi-siècle qu'il n'a jamais quitté sa ville, fut-ce pour un jour, tous le connaissent, le saluent, il répond avec affabilité, donne des secours aux uns, des conseils aux autres, mais ne connaît personne, ne va point dans les salons où il n'a que faire. Pour cela on ne lui en veut pas, on ne le traite pas de sauvage : on sait qu'il a besoin de solitude afin d'être tout en-

6° VOLUME, 10° LIVR.

tier à ses travaux : à lui seul on tolère de vivre en ermite parce qu'il est le savant, parce qu'il est M. Plaine.

A part cela on ne sait rien de sa vie purement privée : d'aucuns prétendent bien qu'il s'est jeté dans le travail par désespoir, que la besogne n'est pour lui qu'un dérivatif à des chagrins d'amour qu'il aurait eus autrefois : sa femme, morte à vingt ans ? Mais ces savants ! Est-ce que ça a jamais aimé ?

Ce soir l'historien s'est assis devant sa table sur laquelle sont entassées des liasses de manuscrits précieux ravis aux hypogées de Thèbes ou de Memphis. A la clarté de la lampe ces documents jaunis, comme rongés par une sorte de rouille de plusieurs siècles, apparaissent si légers, si ténus, si élimés, qu'il semble qu'un souffle d'enfant les ferait s'envoler en poussière.

Jean-Baptiste Plaine essuie les verres de ses lunettes, hausse la mèche de la lampe, une clarté plus grande se produit et le vieux savant, avec précaution, tendrement, saisit, comme un dévot une relique, un rouleau de papyrus. Ce document d'une indicible valeur contient l'énumération des rois qui ont précédé Semevenokotep I le pharaon, une histoire du règne et des exploits de ce dernier...

Frr ! Frr ! Frr ! Qu'est cela ? d'où vient ce bruit pareil à un battement d'aile ? Jean-Baptiste Plaine soulève les papyrus, un cri lui échappe : « une souris ! » Une souris parmi des documents dont le moindre a trois mille ans d'existence !

Elle est là la menue bestiole, toute noire, avec ses petits yeux effarés qui brillent comme deux perles de jais, son museau fureteur aux fines moustaches, elle est là blottie dans les écrits des prêtres de la Haute Egypte, sans souci de leur dignité. Et le vieil historien frémit à cette pensée qu'un coup de dent du petit animal peut interrompre la généalogie d'un roi, embrouiller l'ordre chronologique de toute une dynastie !

Instinctivement « le maître » a saisi un in-folio, c'en est fait de la souris, elle va périr écrasée et, qui pis est, sous le poids d'un Bescherelle ! Le vieux savant lève le bras...

Mais soudain il lache le volume, il renonce à châtier l'imprudente bestiole, il retombe assis dans son fauteuil, prend sa tête dans ses mains et songe...

A quoi pense-t-il ?

Ah ! c'est qu'une image subitement est apparue dans son souvenir, il s'est remémoré un petit fait, futile, mais qui eut lieu pendant qu'*Elle* vivait, elle, la perdue, dont il a toute l'existence, toutes les paroles, tous les gestes, jusqu'aux moindres, conservés dans son cœur, gravés, comme ces histoires de rois Assyriens dans le granit ou le bronze.

Il se souvient qu'un soir, un soir comme celui-ci, elle entendit

une souris, il se souvient qu'elle eut peur, qu'elle vint se blottir contre lui, qu'ils restèrent ainsi longtemps, longtemps, l'aimée riant de sa peur et pourtant frissonnant, lui tout heureux de la consoler, de la réconforter, comme on console un bambin qui a peur du loup garou ou de croquemitaine. Il la voit encore si belle, blonde, le teint rosé par l'émotion! Et dire qu'elle est morte, morte mon Dieu, à vingt ans, dans toute la fleur de sa beauté! Ah! qu'il y avait longtemps de cela et pourtant son vieux cœur seignait encore!... »

De la table le papyrus déroulé avait glissé sur les genoux du vieillard. De grosses larmes tombaient faisant tache sur le document des Pharaons et, tandis que Jean-Baptiste Plaine pleurait, stupéfaite, la souris le considérait, rognant du bout de ses queues aguës dix ans au moins du règne de Semevenokotep I<sup>er</sup> roi de la septième dynastie.

Abel CHARMEYRAN.



## LOLA



La très noble « cindad » de Morelia, capitale de la province de Michoacan (Mexique), est une fort jolie ville située sur une colline de moyenne hauteur au milieu d'un paysage pittoresque.

A diverses reprises, j'y ai passé quelques jours agréables attristés aujourd'hui par le souvenir de cette pauvre Lola Pouch que nous avions surnommée Printemps à cause de son teint frais et de son charmant sourire.

Jolie comme une Espagnole de Malaga, langoureuse comme une créole, qu'elle était, Lola avait une très petite bouche rouge, des dents très blanches, des yeux très noirs. Toujours gaie, toujours folle, elle remplissait d'éclats de rires et de chansons sa maisonnette du Portal de Aldama; — d'autres rires, — d'autres chansons s'y mêlaient parfois : Printemps aimait qu'on l'aimât et ne se piquait point de ces cruautés qui font, tout d'abord, souffrir leur auteur.

Jadis, les commérages sur son compte étaient allés leur train dans cette petite ville de province, où l'écrasement d'un chien par la diligence de Mexico alimente pendant un mois les « faits-di-



vers » de la gazette locale ; mais comme Lola, veuve et riche, ne dépendait de personne on finit par ne plus s'occuper d'elle.

D'ailleurs, remontrances ou conseils auraient été de la morale gaspillée en pure perte : ne savait-on pas que la belle fille avait pour devise : « *Lo que me plazca y que hablen* » ce qui peut se traduire excellemment par : Faire ce qui me plaît et laisser dire ! . . . Sa blanchisseuse avait même raconté — et c'était vrai — que plusieurs des chemises de Lola portaient cette damnable inscription brodée en rouge, en collier, sous la gorgerette.

Cette nouvelle scandalisa tellement les bonnes âmes de Morelia, que, renonçant à ramener au bercail la brebis égarée, elles la laissèrent se damner à sa guise ; Dieu sait si elle y prit plaisir !

..

Un jour d'été, il y a cinq ans, j'arrivais à cheval à Morelia. A cette époque, la voie ferrée qui relie aujourd'hui cette ville à la capitale du Mexique n'était pas encore terminée et c'est en diligence, en patache attelée de dix mules, qu'on faisait généralement ce trajet. J'avais préféré faire la route à cheval — ce qui est bien la plus charmante façon de voyager, — m'arrêtant suivant mon bon plaisir, prenant le temps d'admirer le paysage et laissant le champ libre à l'imprévu, circonstance sans laquelle tout voyage me semble odieux.

Au débotté, n'ayant pas mieux à faire, je résolus d'aller dire bonjour à Lola ; nous étions liés depuis longtemps déjà ; et je savais que ma visite, tout amicale et sans cérémonie, lui ferait plaisir.

On ne chantait pas, ce jour-là, dans la petite maison du Portal de Aldama et la dame du lieu me parut fort triste.

— Printemps, lui dis-je, a-t-il donc plu dans votre cœur que vous êtes si peu rieuse aujourd'hui ? Votre perruche est-elle morte ? M'allez-vous annoncer qu'un beau cavalier a passé près de vous, au *Paséo*, sans vous lorgner avec impertinence ? Vous êtes-vous trouvée ce matin moins jolie que d'habitude ? Cela me donnerait à penser que votre miroir est un sot . . .

— Je n'ai point de chagrin, ami, me dit-elle d'un ton qui démentait ses paroles, il ne m'est rien arrivé de désagréable et j'ai grand plaisir à vous voir . . .

Malgré tous mes efforts, la conversation languissait ; au bout d'un quart d'heure, sous prétexte d'aller m'occuper de l'affaire qui m'amenait à Morelia, je pris congé de Lola. J'allais partir quand elle me demanda avec une négligence affectée :

— Irez-vous aux toros, demain ? Pepito Tornel est *capitan* et la course sera fort belle. Venez me prendre à trois heures, nous irons ensemble, si vous voulez de ma compagnie.

— Mais certainement, ma chère, et mon plaisir sera double : voir une belle course et la voir avec vous.

\*  
\*\*

Le lendemain qui était un dimanche, il y avait foule aux portes de la Plaza de Toros. Il faisait beau et sous le large soleil mexicain qui donne à toutes choses une étrange intensité de couleur, un relief puissant, la place avait grand air. Bâtie en pierres rougeâtres et grises, massive et colossale comme un cirque romain, avec ses coins verdis par la mousse, sa vaste arène ensoleillée, son peuple de spectateurs portant de pittoresques costumes, elle évoquait une autre époque et, sans trop de peine, on se figurait vivre en plein moyen-âge. Les cris des truands acclamant la *Cuadrilla*, les vêtements des toreros et du *Caballero de Plaza*, complétaient l'illusion.

Le programme annonçait que six taureaux « d'une valeur à toute épreuve » devaient être mis à mort ; les deux premiers furent dépêchés sans façon ; on se réservait pour le troisième et le cinquième que le fameux Pepito Tornel était chargé d'exécuter avec son habituelle maëstria.

Quand il parut, moulé dans son costume de satin lilas soutaché d'argent fin, il y eut dans la *plaza* des acclamations, des applaudissements enthousiastes.

Les *picadors* et les *banderilleros* venaient de sortir de la lice après avoir excité jusqu'à l'extrême la fureur du taureau que Pepito allait tuer. Le *primer espada*, debout sous la loge présidentielle, regardait son adversaire qui bondissait dans l'arène ; dans un coin, près du toril, la *cuadrilla* se massait, prête, en cas d'accident à se porter au secours de son capitaine.

Le taureau, petit, noir, râblé, les cornes droites et non écartées du front s'était bien conduit jusque-là : Il avait donné fort à faire au *banderilleros*, avait renversé deux *picadors*, éventré cinq chevaux. La pose finale promettait d'être intéressante et l'on attendait, avec cette anxiété qui est l'une des attractions puissantes des courses de taureaux.

— Bravo toro ! bravo Pepito ! criait la foule. . .

Pepito, l'épée à la main gauche, la muleta rouge par-dessus, s'adressant au président de la course lui demanda l'autorisation de dépêcher le taureau ; puis, s'avançant dans l'arène il se plaça près de la barrière circulaire, à quelques pas de nous. En passant,

il regarda Lola ; mes yeux suivirent la direction que prenaient les siens : Lola, très pâle, les narines dilatées, fixait sur le torero des prunelles flambantes et tragiques.

— Qu'avez-vous, m'écriai-je, alarmé de l'étrange expression de son visage ?

Elle ne répondit rien . . .

Pepito s'était arrêté et il regardait — à quelques gradins plus loin que Lola — une superbe fille qui lui souriait.

Il jeta sa toque noire — comme il est d'usage — en la faisant passer par-dessus son épaule, sans cesser de faire face au public du côté de l'ombre (1); puis, d'une voix forte :

— J'offre la mort de ce taureau, dit-il, à la plus belle des belles Mexicaines qui sont ici.

La jolie fille rougit de plaisir, et de sa petite main brune elle envoya un baiser au capitan qui salua et marcha au taureau.

— Oh! le misérable, me dit ma compagne en me serrant le bras, on m'avait bien dit qu'il me trompait avec Carmen ; mais me braver ainsi ; me faire un affront devant tout le monde en me préférant cette fille ! . . . Savez-vous, ajouta-t-elle d'une voix sifflante, savez-vous que depuis deux ans j'adore Pepito et que j'ai fini de tout sacrifier pour lui : le peu de bonne réputation qui me restait, mes relations, ma petite fortune ! Comme presque tous les toreros qui ne se font aucun scrupule de vivre aux dépens des femmes assez bêtes pour s'énamourer d'eux, celui-ci m'a exploitée tant que j'ai eu quelque chose à lui donner pour aller jouer à la roulette ; à présent que je n'ai plus rien, il me quitte pour Carmen ! . . .

— Allons, allons, Lolita, calmez-vous, je vous prie, ne prenez pas les choses au tragique ; votre réputation est d'être une très jolie femme, vous ne la perdrez pas de sitôt ; et, quant à votre fortune . . .

Une explosion de cris, de huées, de sifflets, d'interjections violentes me coupa la parole.

Pepito venait d'attaquer le taureau ; son premier coup d'estoc avait manqué le défaut de l'épaule de la bête, et, glissant entre cuir et chair, ne lui avait fait qu'une entaille d'où le sang coulait. Le torero, son épée toute rouge à la main, regardait le taureau dans les yeux . . . Pivotant à droite, à gauche ; faisant tourner sa muleta flottante autour de la tête de la bête furieuse, il l'amenait par ses passes à une position favorable pour lui donner son second coup d'estoc.

(1) Il y a deux sortes de places pour voir la course : les places de soleil, les places d'ombre, « sol » et « sombra. » Celles-ci coûtent plus cher que celles-là, généralement le double : mais on n'y est point molesté par les rayons d'un soleil ardent, ni gêné par le voisinage des « leperos », la plus basse classe du peuple Mexicain. Les Plazas sont toujours à ciel ouvert.

Le taureau se présenta enfin bien en face : Pepito rapide comme l'éclair, le frappa en se haussant sur la pointe des pieds.

Vraiment, il était dans un jour de malechance.

La pointe de la fine lame d'acier rencontra un os et arrachée de la main du capitain par la violence même du coup, elle vibra un instant, et, se détendant comme un arc, elle alla tomber en sifflant, à plusieurs pas derrière le taureau.

Des huées terribles montèrent dans l'espace : On sifflait d'autant plus le maladroit qu'on l'avait plus souvent applaudi...

Lui, comme hébété, le visage couvert de sueur, les cheveux plaqués sur le front, restait en face du taureau qui hésitait encore mais qu'un élan allait jeter sur son ennemi désarmé.

La *cuadrilla* accourait pour dégager son capitaine; comprenant qu'elle arriverait trop tard, Pepito perdant toute présence d'esprit tourna les talons et s'enfuit vers les abris ménagés auprès de la clôture en bois de l'arène.

Il y en avait un, presque à nos pieds, c'était le plus proche, il se dirigea vers celui-là, le taureau s'élança derrière lui...

Le public debout, haletant, muet, regardait; la distance entre l'homme et la bête diminuait sensiblement; pourtant, deux bonds encore, et l'homme était sauvé.

La *cuadrilla* courait parallèlement au taureau et cherchait, mais en vain, à détourner son attention. Pepito touchait presque à la barrière, il allait entrer dans l'abri, quand, brusquement, Lola, toute droite à côté de moi, arracha sa mante de soie — le long *rebozo* mexicain — et la jeta au visage du fuyard. Le torero, surpris, aveuglé, s'arrêta pendant un quart de seconde, à peine, pour se débarrasser de la mante qui s'était enroulée autour de sa tête, mais cet imperceptible temps d'arrêt donna au taureau le temps de l'atteindre et l'une des cornes de l'animal disparut toute entière dans le dos du malheureux.

Un cri terrible, cri de quatre mille poitrines soulevées par la même émotion, fit trembler le vieux cirque : Pepito, deux fois lancé en l'air, était retombé deux fois sur les cornes du taureau lequel, après l'avoir violemment jeté sur le sol, s'acharnait sur son corps inerte et le frappait des sabots...

Enfin la *cuadrilla* réussit à écarter l'animal furieux, et je vis le torero étendu par terre, la tête dans le sang et le sable; son costume lilas maculé de plaques rouges faisait une tache claire dans ce coin de l'arène.

On l'emporta et, cinq minutes après, le second capitain vint annoncer qu'il était mort.

Lola s'était évanouie; je cherchais avec l'aide d'un voisin à la ranimer pour la faire sortir de la *Plaza*, quand le juge de service s'approcha :

— Cette femme appartient à la justice, dit-il, je l'arrête.

La foule qui remplissait la place avait les yeux sur nous. Pas de cris, pas d'exclamations contre Lola, pourtant : Affaire d'amour disait-on, on ne songeait qu'au torero mort...

Lola revint à elle dans la pharmacie de la prison municipale.

— Est-il mort ? me demanda-t-elle.

— Oui, dis-je.

— Carmen pleurera, ajouta-t-elle encore ; puis fermant les yeux, elle garda un silence farouche.

Le juge était de mes amis, je lui contai ce que je savais et grâce à lui je ne fus pas retenu en prison comme témoin, usage singulier qu'on pratique encore souvent au Mexique. On se contenta de me faire déposer une caution pour s'assurer que je ne quitterais pas la ville avant le jugement, mon rôle de témoin, étant de toute importance, bien que la moitié de la ville en sut aussi long que moi sur l'affaire. Quant à Lola, elle fut immédiatement mise au secret...

..

Le lendemain matin, je fus appelé au greffe de la prison. Le juge était là.

— Lola s'est tuée cette nuit, s'écria-t-il en m'apercevant, voulez-vous la voir ?

Il me conduisit dans une misérable chambre, et, sur un grabat, j'aperçus ma pauvre amie, la tête renversée en arrière, le corsage défait, jolie encore malgré les pâleurs du trépas.

La longue épingle d'acier, à tête d'argent, qui, la veille, retenait ses cheveux, disparaissait entièrement dans sa poitrine, à la place du cœur. Un mince filet de sang avait jaillit de la blessure et se perdait entre les seins...

..

Dans le cimetière de Morelia, dans la partie la plus triste, celle où le sol n'est pas béni et où l'on n'enterre que les suicidés et les criminels, Lola dort, à présent, sous une pierre qui ne porte aucun nom.

Point de croix ; mais le Printemps qui, jadis, fleurissait sur les lèvres de la jolie fille fleurit encore sur son tombeau : A Morelia, il n'y a point d'hiver ; les fleurs se succèdent toute l'année, et un *floripundio*, planté par mes soins, ouvre dans ce coin désolé ses larges clochettes d'argent aux odeurs de vanille...

Auguste GÉNIN.

(*Récits Mexicains*).



ERNEST RENAN

*De l'Académie Française*

Né à Tréguier, le 26 Février 1823,

Mort à Paris, le 2 Octobre 1892.

# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.

---

## RENAN CHEZ VICTOR HUGO

(SIMPLE SOUVENIR)

---

La première fois que je vis Ernest Renan, c'était, il m'en souvient, dans ce gracieux petit hôtel de l'Avenue d'Eylau si hospitalier à tous, où Victor Hugo « vint s'asseoir après la guerre ».

La porte du salon s'ouvrit toute grande et un personnage bizarre apparut sur le seuil. Contemplé de profil, avec sa large tête, son nez tombant, sa solennelle ventripotence, il éveillait en moi la vision confuse de ces gros échassiers qui rêvent au bord des lacs d'Amérique, le chef enfoui dans leurs plumes, immobiles sur une patte. Regardé de face, dans l'adipeux épanouissement de ses joues replètes et de son triple menton, il me faisait l'effet de quelqu'un de ces vieux chanoines bien nourris, dont l'image hantait jadis ma petite âme d'écolier lorsqu'on me faisait à nonner le *Lutrin*.

C'était Renan.

J'étais quelque peu surpris de le rencontrer en pareil lieu. Je savais qu'il avait autrefois traité Victor Hugo de « barbare » et cela, peu de temps après les *Feuilles d'Automne*, les *Orientales*, *Ruy Blas*, *Hermani*, les *Chants du Crépuscule*. Quelle considération avait donc pu l'amener à résipiscence et qui pouvait l'inciter à venir offrir ses dévotions à ce radieux soleil couchant, qui déjà touchait de si près à la sublime aurore du tombeau ? Sans doute M. Renan avait lu les vers raciniens (!) de *la légende des siècles* ; le pur classicisme (!) des *Travailleurs de la Mer*

6<sup>e</sup> VOLUME, 11<sup>e</sup> LIVR.

l'avait séduit, et finalement il n'avait pu résister au charme absolument académique (!!!) du *Pape* et de *l'Année terrible*. Mais n'approfondissons pas de pareils mystères ! Combien de maîtres écrivains, moins impeccables que Renan, adorent aujourd'hui ce qu'ils ont brûlé hier ! D'ailleurs,

L'homme absurde est celui qui ne change jamais !

Glissons sans appuyer.

Il y avait ce soir là, autour du maître, toute une phalange d'illustrations politiques et littéraires : Auguste Vacquerie, un adorateur de la veille et de la surveillance, celui-là ! avec son beau front de poète, où je croyais voir, comme dans le dessin d'André Gill, flamboyer le lumineux hiéroglyphe V. H. ; Blum et Meurice, ces deux fiers courtisans du roi de la lyre ; Gustave Rivet qui dans son portefeuille d'écrivain sentait déjà frissonner un mandat de représentant du peuple ; Lockroy, qui déjà peut-être escomptait la mort du maître et entrevoyait cette somptueuse promenade du cadavre, qui devait le conduire au Capitole, le consacrer premier élu de Paris et, à la stupéfaction de tous, le lancer au ministère, comme le canon du 10 août y lança Danton ; — puissance tombée aujourd'hui et qui ne se relèvera plus, car sa main me fut dure un jour, et Dieu venge les poètes ! — Paul Foucher, Victor Schœlcher, Deschanel, et maints autres, sans compter tout un essaim de jolies femmes, au milieu desquelles divinement trônait Juliette Drouet, la dernière amie du poète, alors si près de la tombe, elle aussi.

Quelques pompeuses banalités furent d'abord échangées entre Renan et les divers hôtes de céans. Je les passe. Deschanel se mit soudain à parler, sur ce ton professoral que tout Paris connaît, de l'auteur de la *Vie de Jésus* et de ses dernières œuvres. Il insista particulièrement sur je ne sais quel dialogue mystico-philosophique, *Caliban*, je crois. L'éloge fluait des lèvres du conférencier comme le glucose de la canne à sucre.

Et Renan écoutait, béat.

Puis la conversation dévia. Il fut question d'autres œuvres, d'autres écrivains. En parlant d'un maître livre récemment publié, Deschanel s'écria :

— C'est beau comme un dialogue de Platon...

Puis se tournant vers l'académicien :

— Ou de Renan ! ajouta-t-il avec, dans le geste, une adorable caresse féline.

Renan ne répondit rien ; mais il souriait délicieusement, les yeux à demi-clos, et ses grosses joues, son gros menton, son



gros abdomen, toute sa luxuriante personne eut une série de joyeuses oscillations fort divertissantes à contempler. Figurez-vous de la gélatine que l'on remue. L'image est peu académique, mais elle est exacte.

Jamais je n'ai assisté au spectacle d'une exultation intime plus expressive, en ses muettes manifestations.

C'était bien là cet onctueux dilettante de l'existence, cet heureux, ce passionné de bien être ; ce satisfait, pour qui la vie n'a été qu'un éternel sourire, et qui resta systématiquement insoucieux de ceux qui souffrent, ce penseur égoïste qui n'a jamais écrit une ligne pour le peuple, et qui eut pour dernier rêve de composer un paroissien dont les pages mystiques seraient feuilletées par de coquettes mains de marquise.

FABRE des ESSARTS.



## FRANÇOISE DE RIMINI

**A la scène et dans l'art.**

---

ÉTUDE ARTISTIQUE

---

Françoise de Rimini a été sacrée par la poésie, qui a attaché à son front le rayon idéal dont brillent les figures divines prédestinées à recevoir des hommes, à travers les âges d'éternelles adorations. L'Épopée Dantesque a fait courir en sa faveur, au sein des tourbillons orageux des cercles infernaux, un grand souffle d'apothéose. Héroïne charmante, parée ainsi d'une grâce impérissable, elle a été également célébrée par le théâtre et par l'art qui ont tour à tour, sous des formes inspirées, consacré sa renommée immortelle.

Nous jugeons inutile de nous étendre longuement sur la tragédie de Sylvio Pellico dont elle est le sujet. Quoique cette œuvre

dramatique manque peut-être un peu de mouvement et ne roule que sur une situation sans péripétie et constamment la même, il ne demeure pas moins certain que cet ouvrage est reconnu en Italie comme une des meilleures productions du théâtre contemporain, et comme un des plus remarquables modèles de l'art romantique qui se soient montrés sur la scène Italienne. La popularité du sujet aidant, *Francesca de Rimini* de Silvio Pellico est dans toutes les mémoires de la jeunesse lettrée. Byron, le grand poète anglais, dont le premier voyage à Milan avait coïncidé avec la récente apparition de cette œuvre émouvante, partagea l'enthousiasme qu'elle excitait. Il en fut si frappé que, voulant donner à l'Angleterre un remarquable spécimen de la littérature moderne de l'Italie, il s'arrêta à la pensée de traduire *Francesca de Rimini* en vers. C'est la *Revue d'Edimbourg*, répandue dans toute l'Europe, qui eut la primeur de cette belle traduction.

Le sujet de *Françoise de Rimini* a été à diverses reprises adapté à la scène Lyrique. La partition d'Ambroise Thomas est la plus récente de ces productions. Mais déjà Mercadante et Manisini avaient fait représenter avec succès en Italie des drames lyriques dont *Françoise* était l'héroïne.

Enfin plusieurs peintres ont transporté sur la toile ce sujet pathétique. Nous nous bornerons à rappeler seulement deux de ces tableaux qui sont restés à bon droit célèbres.

Ingres d'abord, le maître éminent de l'École Française, a poétiquement groupé les deux figures de *Francesca* et de *Paolo*. Voici comment il a disposé la scène :

Le livre lu en commun et qui semble leur donner une leçon d'amour, le livre séducteur, le livre *complice* s'est échappé des mains de *Francesca*. *Paolo*, ardemment penché vers elle, lui donne ce divin baiser qui leur ouvre le ciel, mais qui, hélas ! doit les perdre sans retour. Tandis que les deux amants enivrés, éperdus et comme absorbés dans leur ineffable tendresse, oublient le monde entier, le mari, le hideux *Lanciotto*, soulève une draperie et s'avance traîtreusement en tirant du fourreau l'épée qui va réunir le couple amoureux pour l'éternité.

Ce tableau de moyenne dimension est une des œuvres les plus charmantes qu'Ingres ait exécutées : il y a déployé, outre ses qualités habituelles de dessin et de style, un sentiment fin et délicat. Les deux amants sont adorables dans leur attitude extasiée; *Francesca* confuse, aimante et toute palpitante d'une pudique émotion, laisse échapper le livre avec une grâce infinie. *Paolo* n'est pas moins séduisant. Le baiser, cet enivrant et funeste baiser qui doit lui coûter la vie, n'est pas seulement sur ses lèvres, il est dans son corps, il tressaille en quelque sorte dans toute sa personne ; il semble lui monter du cœur et lui gonfler la gorge,

pour venir expirer voluptueusement sur la bouche frémissante de Francesca... Dans l'intention évidente du peintre, Paolo symbolise l'ivresse passionnée des lèvres unies par les délices de l'amour; ce n'est pas un homme, c'est un baiser!... — Pour faire contraste à ces deux charmantes figures, Ingres a exagéré comme à plaisir la laideur de Lanciotto.

Sans doute on pourrait alléguer qu'en pareille aventure, il est bon qu'un mari soit laid pour que la femme demeure *visiblement* excusable; mais il y a des limites à toute chose. Ingres, le peintre idéaliste, amant de la beauté, n'a représenté la laideur qu'une fois en sa vie, mais il s'en est donné à cœur joie.

Cette toile remarquable a été reproduite maintes fois par le burin et popularisée par la gravure.

Un chef-d'œuvre d'Ary Scheffer est également consacré à ce poétique épisode. — *Le Dante et Virgile rencontrant aux Enfers les ombres de Francesca de Rimini et de Paolo*, tel est le titre que le peintre a donné à son tableau, et ce titre en précise bien le sujet. Dans cette admirable page, Ary Scheffer a traduit non la tragique catastrophe qui clot l'histoire de Francesca, mais cette fantastique rencontre dans le cercle infernal, qui est une des plus saisissantes inspirations du poète de la *Divine Comédie*.

Il a choisi le moment où Francesca ayant achevé son douloureux récit, se reprotonge et s'élance avec Paolo dans le noir tourbillon. Le groupe désolé est enveloppé dans une sorte de draperie ou linceul grisâtre qui recouvre les jambes seules de Francesca, et que Paolo ramène par un mouvement désespéré sur le haut de son visage. Elle, les yeux clos, la chevelure dénouée et flottante au gré du vent, se suspend avec la légèreté d'une ombre et la tendresse d'une amante, au cou de « celui qui ne sera jamais séparé d'elle. » Une admirable expression d'amour chaste et de douleur résignée est peinte sur son visage. Les deux poètes, spectateurs attendris de ce spectacle déchirant, se tiennent immobiles et silencieux, respectant des douleurs qu'on ne console pas et des peines qu'il est au-dessus du pouvoir humain de soulager.

Le succès de ce tableau d'Ary Scheffer fut considérable et excita dès son apparition une admiration unanime. Pour nous servir de l'appréciation d'un éminent critique, il y a dans ce groupe infortuné, vaguement balancé dans l'air, une si profonde douleur, une tendresse si noble et si triste, que l'on oublie certaines qualités qui pourraient peut-être manquer au tableau, en faveur de la rêverie mélancolique et de l'émotion pénétrante qu'il inspire. On ne produit pas une semblable impression sans une intelligence élevée des plus nobles sentiments de l'homme, et sans une connaissance approfondie des ressources de son art. Rien d'ailleurs

n'est sacrifié à l'œil : il n'y a ni mise en scène, ni traits contractés, ni pose théâtrale.

Le temps a consacré l'admiration que cette émouvante peinture obtint dès le début. Aussi, pouvons-nous, pour terminer, revenir à l'opinion d'un habile critique, formulée en ces termes : « L'image des deux amants est aussi noble et aussi pure qu'il est permis à l'imagination de la concevoir et à la peinture de la réaliser. »

Peut-être pourrait-on reprocher à cette œuvre magistrale une certaine absence de coloris. Ici cependant ce défaut volontaire n'est pas un défaut, car la nature du sujet et le lieu de la scène étaient faits pour le justifier.

Les tragiques amours de Francesca de Rimini et de Paolo ont inspiré beaucoup d'autres œuvres d'art, parmi lesquelles nous nous contenterons de citer encore un tableau de Cabanel, un bas-relief d'Étex, un groupe de Bogino, un tableau de Hasse et une autre peinture de Decaisne (*Le Baiser*).

Mais ce que nous avons dit suffit à montrer quelle source de poésie éternellement attendrie le chantre inspiré de la *Divine Comédie* a su ouvrir en marquant ce touchant épisode du sceau de sa sensibilité et de son génie.

Gabriel MONAVON.

## BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE



*La Vie Silencieuse*, (Poésies, 1881-1891) par EMILE TROLLIET.  
— (Paris, librairie académique, Perrin et Cie, libraires-éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins).

C'est toujours une bonne fortune pour les Dauphinois et un important événement pour les lettrés, qu'un nouveau livre d'Emile Trolliet.

En somme, quand on arrive à attirer sur soi l'attention des sommités littéraires, quand on arrive à avoir un genre, que ce genre soit un mélange de la lumineuse trinité, Hugo, Musset, Lamartine, c'est qu'on est quelqu'un.

Ils sont rares, en effet, ceux qui arrivent à s'affirmer et à dévoiler une personnalité. C'est, maintenant, le cas de notre compatriote, qui est classé comme un poète vrai — d'autant plus vrai qu'il n'appartient à aucune école et n'écoute que les voix de son cœur.

D'ailleurs, Emile Trollet n'en est pas à son premier coup d'essai : les voix, qui jadis lui inspirèrent *les Tendresses et les Cultes*, lui ont encore inspiré *la Vie silencieuse*, où abondent des chefs-d'œuvre d'une grâce discrète et d'une tendresse pénétrante, comme *la poésie des berceaux*, *le Triple nid*, *sur l'album d'une grecque*, *la femme et la mer*, et tant d'autres dont le *Sylphe* a eu parfois la primeur.

Dans les stances, qui servent de *prelude*, après le sonnet-dédicace à *Lamartine*, il déclare fièrement et avec raison qu'un poète ne doit appartenir à aucun groupe :

Ecoute donc ton âme, et moque-toi du reste,  
O poète, ô mon frère ! Interroge à ton tour,  
Ce souffle intérieur, cette flamme céleste  
Où Dieu mit la pensée, et la Femme, l'amour.

.....

« Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie ! »  
Le mot est encor vrai, bien qu'il paraisse usé,  
Et toujours la souffrance, urne amère et bénie,  
Verse la poésie au flot inépuisé.

Dis-nous donc ta chanson : poème, idylle ou drame ;  
Dis-nous les mille voix qui peuplent ton cerveau,  
Et fuyant toute école au servile programme,  
Sois avant tout toi-même, et tu seras nouveau.

Parle nous d'idéal, même après Lamartine,  
D'amour après Musset, de gloire après Hugo ;  
Reprends du genre humain la complainte divine,  
Et de l'hymne éternel donne un nouvel écho !

Oui ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le poète.

.....

*La Vie silencieuse* d'Emile Trollet est divisée en trois parties : *les sourires*, *les plaintes*, *les méditations*, où

Son doigt souple à la fois touche à toute la lyre.

Ces titres indiquent suffisamment par quelles phases diverses a dû passer l'âme de ce poète mystique et délicat.

Nous n'avons rien à ajouter aux éloges qui ont accueilli ce beau livre à son apparition.

Nous terminerons par cette appréciation générale émanée de la plume du critique des *Annales politiques et littéraires* : « *La Vie silencieuse* est un ouvrage hautement recommandable, « fortement pensé et animé d'un souffle vibrant. »

Jehan ECREVISSE.

# LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.

---

## Compte rendu du 9<sup>e</sup> Concours poétique du « Sylphe »

---

En abordant le compte rendu de ce 9<sup>me</sup> concours, nous devons commencer par un aveu dépouillé d'artifice. Il nous faut reconnaître, en effet, que lorsque nous en avons constaté les résultats, nous avons été déçus dans notre attente et dans notre espérance. Nous augurions mieux de l'issue de cette lutte poétique : l'ensemble du concours a été faible et ne s'est pas élevé au-dessus d'une moyenne passable.

A quoi devons-nous attribuer cet insuccès relatif?... Chacun des concurrents était tenu de produire deux *sonnets* dont l'un devait être composé sur un sujet imposé. Dans l'espèce, c'était un sonnet devant être consacré à *Bayard*. Est-ce la gêne résultant de ce sujet imposé qui a entravé et paralysé la verve et l'inspiration des concurrents ? Faut-il croire qu'il en est des sujets imposés comme de la poésie officielle et des compositions de commande qu'on prétend être fatalement vouées à la médiocrité et à l'insuffisance?... Nous nous garderions de rien affirmer à cet égard ; nous nous bornons seulement à dire qu'en ce qui touche le sujet imposé, c'est-à-dire le sonnet consacré à Bayard, peu de concurrents ont eu l'art de mettre au jour des productions entièrement dignes d'éloges et que toutes nous ont semblé prêter plus ou moins à la critique.

Il nous avait semblé pourtant que le sujet ainsi choisi et offert aux concurrents pouvait fournir matière à de belles pensées et à de nobles développements poétiques. A vrai dire, la figure de

6. VOLUME, 12. LIVR.

Bayard, uniquement historique, n'a pas, comme celle de Jeanne d'Arc par exemple, un côté légendaire et merveilleux de nature à inspirer et à justifier des effets purement lyriques.

Mais cette haute et noble personnalité est faite néanmoins pour offrir un beau thème à la poésie, un sujet éclatant et patriotique. Certes ! cet illustre Français, ce glorieux Dauphinois, qui non seulement fut appelé le *Chevalier sans peur et sans reproche*, mais qu'on a surnommé aussi le « Gentil Seigneur » constitue bien, ainsi qu'on s'est plu à le dire, la plus pure et la plus vivante image des héroïques vertus de notre race. En lui se trouvent réunies et accentuées ces qualités si françaises : l'intrépidité, la bravoure, la générosité, la magnanimité, la courtoisie. Son nom est synonyme d'honneur, de loyauté, de fidélité au drapeau, de dévouement à la patrie ! Cette brillante et noble carrière présentait donc ainsi à la poésie une éclatante image à évoquer et à idéaliser.

Cela, cependant, peu de concurrents l'ont bien compris. Parmi les sonnets produits un certain nombre ne sont que des réminiscences historiques ou anecdotiques, au milieu desquelles se fait à peine entrevoir la grandiose figure du noble chevalier.

Nous pouvons aussi ajouter que nous ne savons si c'est la gêne résultant du voisinage du sujet imposé qui s'est communiquée aux compositions libres, mais en réalité la plupart des sonnets appartenant à cette dernière catégorie ne dépassent guère un médiocre niveau. Même quand toute latitude leur a été laissée, les concurrents n'ont paru faire que de faibles efforts pour atteindre cette formule idéale : *un sonnet sans défaut*, valant par conséquent *un long poème*. Et faut-il également le dire, nous avons pu remarquer chez un certain nombre de concurrents une regrettable négligence à rechercher ces formes pures et élégantes, harmonieuses et choisies, qui renferment en réalité le secret de ce qu'on appelle l'expression et la forme poétique.

En somme, pour faire un bon sonnet, non seulement il faut une idée à mettre en œuvre, une idée ingénieuse ou brillante, gracieuse ou profonde, autant que possible neuve et originale ; mais encore il est nécessaire de se livrer au difficile travail de l'enchâsser dans une forme rare et précieuse comme une pierre soigneusement sertie dans l'or. Après le premier jet de l'inspiration du poète, il faut y faire succéder le travail de l'artiste, ce qu'on appelle en termes de sculpture, le *coup de pousse*. Nous avons pu remarquer que bon nombre de sonnets que nous avons eus à examiner auraient pu être singulièrement améliorés, si leurs auteurs avaient pris la peine d'y marquer le *coup de pousse*.

Plusieurs des concurrents ont paru mettre en oubli les clauses

spécifiées, et se sont contentés d'envoyer seulement un seul sonnet, soit sur Bayard, soit comme sujet libre. Ces concurrents se sont mis ainsi volontairement en dehors des conditions du concours, et se sont placés dès lors dans une situation d'infériorité évidente.

Sous le bénéfice des observations qui précèdent, nous allons donner quelques indications sommaires au sujet des pièces qui ont paru au Jury d'examen dignes d'être distinguées et récompensées. Ces détails seront complétés par la publication de l'ensemble du Palmarès à la suite du présent compte-rendu.

Trois médailles seulement ont été décernées et l'administration du *Sylphe* a cru devoir réserver les récompenses exceptionnelles qui n'ont pas paru avoir été obtenues.

Une médaille d'argent a été attribuée comme premier prix à M. Louis Martel, d'Écully (Rhône).

Le nom de M. Louis Martel a déjà figuré honorablement dans nos concours. Les deux sonnets qu'ils nous a envoyés lui ont valu d'être placé encore une fois au premier rang.

Ces deux compositions sont d'une facture correcte et distinguée. Le sonnet à Bayard idéalise d'une façon heureuse le noble preux *sans peur et sans reproche*, le héros chrétien prêt à donner sa vie pour sa patrie et apparaissant, dans les revers mêmes, *plus grand que son vainqueur!* Le sonnet libre n'est en réalité qu'une anecdote; mais elle est intéressante et contée d'une manière touchante. Le trait final est à la fois original et inattendu.

Le deuxième prix représenté par une médaille de bronze-argent, est décerné à Mme Fourets, de Saint-Péray (Ardèche). Les deux sonnets présentés par elle sont consacrés l'un et l'autre à Bayard. Le premier exalte le héros et le fait valoir en termes d'une solennité peut-être un peu emphatique et trop empreinte de souvenirs homériques. Le second propose sa vie pour exemple et pour modèle; mais étant d'une forme didactique, il a naturellement moins d'élan et de poésie.

Enfin le troisième rang est occupé par les sonnets de M. P. Genquin, de Villers-sur-Maugienne (Meuse), auquel est attribuée une médaille de bronze.

Le sonnet à Bayard, inférieur aux précédents et déparé par quelques taches dont l'auteur ne s'est peut-être pas assez préoccupé, est régulier et correct, mais d'une gamme poétique moyenne. Le sonnet, sujet libre, tend à l'énergie mais n'atteint en somme qu'un réalisme outré et excessif.

Après les compositions que nous venons de signaler se placent les séries de sonnets auxquels ont été décernés des *mentions très honorables* (avec diplôme), *mentions honorables* (avec diplôme) et mentions simples (honorifiques), ainsi au surplus que l'indique le Palmarès ci-après :



## PALMARÈS



Médaille d'argent. — M. LOUIS MARTEL.  
 — de bronze-argent. — Madame FOURETS.  
 — de bronze. — M. P. GENQUIN.

*Mentions très honorables (Diplômes)*

M. HIPPOLYTE DAGUET. — J. LOINTIER. -- Mlle CÉLINE FEILLET.

*Mentions honorables (Diplômes)*

M. EMILE LEGRAND. — M. l'abbé PAUL BLANC. — M. ELY NEVIL. — M. BESSE. — M. J. DELANGE ELOY.

*Mentions spéciales (Honorifiques)*

M. J.-M. SIMON. — M. AUGUSTE MAZE. — M. JULES VACOUTAT.  
 — Mlle MARIE PRAZ. — M. PAUL COLMON.

Gabriel MONAVON.



## QUELQUES PENSÉES



## I

1. — Chacun de nous a son péché mignon : l'un s'occupe de photographie ou de musique, l'autre élève des chiens qui font de sa maison une écurie.
2. — Une seule faute honteuse et publique déchaîne cent passions déréglées que l'idée de l'honneur retenait encore.
3. — La vie n'est qu'une course folle à la poursuite de désirs sans cesse déçus ou satisfaits, sans cesse renaissants.
4. — Dieu fit de l'homme le roi de la création ; l'homme a fait de l'or son roi.

5. — La mauvaise volonté et la paresse font plus d'ouvriers sans pain que le manque de travail, le cabaret que la paresse.

6. — Homme jeune, ne cherche pas à tromper; faux ouvrier sois sincère. Quand tu me demandes l'aumône ne me dis point que tu ne trouves pas de travail, mais que tu n'en a même pas cherché.

7. — Un ami sincère n'est pas toujours peut-être un trésor, tandis qu'un faux ami peut toujours devenir un fléau.

8. — Il faut un juste milieu entre toutes choses : L'apathie et l'exaltation sont également des défauts; la vraie force d'âme est entre les deux.

9. — J'écoute le jour : j'entends la voix de l'homme faite de petites, d'agitations et de heurts. J'écoute la nuit : j'entends la voix de la nature faite de grandeur, de sérénité et d'harmonie.

## II

10. — Ce sont les premières punitions qu'on lui inflige et les premières défenses qu'on lui fait qui éveillent dans l'esprit de l'enfant l'idée du mal.

11. — L'homme passe par quatre écoles : Celle de la famille qui lui apprend la douceur et la bonté, quelquefois, malheureusement, le vice; celle de l'instituteur qui ouvre déjà son âme à la vie et orienterait son cœur vers le bien; celle de la rue, la pire pour démoraliser; celle enfin de la vie et de la société qui, seule, lui marque définitivement la voie.

12. — La jeune fille trompée est une victime, et, par une conséquence de la justice humaine il faut encore qu'elle soit méprisée et punie.

13. — La vraie mère d'un enfant n'est pas celle qui lui a donné le jour, mais celle qui l'a élevé. La première n'a formé que son corps, l'autre a formé son âme. Il tient de l'une par la chair et par le sang, et de l'autre par la pensée et par le cœur.

## III

14. — Le grand dompteur des âmes rebelles, c'est l'amour; le grand remède à l'indolence, c'est encore l'amour.

15. — Il n'y a que deux joies qui fassent oublier à l'homme les choses mesquines de la terre et lui donnent au cœur de célestes palpitations. On éprouve l'une quand on surprend en soi un premier et vrai amour; on vit de l'autre avec la certitude d'être aimé.

16. — Je préférerais n'être plus aimé et me sentir au cœur

un amour immense et durable. Un délaissement ne briserait peut-être que mon rêve de bonheur; mais la fin de mon propre amour marquerait la fin de ma vie.

17. — Qui voit les défauts d'une femme, les excuse et les aime, pourra aimer longtemps; qui aime jusqu'aux défauts sans les voir changera vite.

18. — On épouse rarement la première femme que l'on aime, c'est le lot des rares heureux. Mais celle que l'on prend, eut-elle toutes les qualités de la Beauté, de l'Esprit et du Cœur ne vous la fait pas oublier.

19. — Pourquoi les Poètes nous ont-ils rendu si poétique, si délicieux, si décevant, ce premier amour.

20. — La débauche, le sarcasme, la sécheresse ironique du cœur affectée ou sincère, sont la suite nécessaire d'un amour déçu.

21. — Je n'ai pas eu d'enfants; cela ne m'a pas empêché d'être heureux, ni d'aimer ma femme. — Vous l'eussiez adorée!

Aimé GÉMIN.

..

La femme tombée que nul frein n'arrête brave l'opinion pour se venger de ses mépris.

..

Les passions, même satisfaites, n'apaisent pas, elles dévorent sans assouvir.

Le Père DIDON.



## TABLE DES MATIERES



- Henri Beyle-Stendal.* — Aix-les-Bains, 46.  
*Henri Bossanne.* — Le coupeur de buttes, 3, 9. — Les Hallucinés, 49.  
*Abel Charmeyran.* — A propos d'une souris, 73.  
*Le Comité des Concours.* — Palmarès du 8<sup>e</sup> concours, 56.  
*Dauphiné L'Aiglelet.* — En feuilletant, 2, 22.  
*Le Père Didon.* — L'ensevelissement du Christ, 45. — Pensées, 94.  
*Jehan Ecrevisse.* — A nos lectrices et à nos lecteurs, 1. — Bibliographie, 13, 60, 72, 87. — Distinction honorifique, 24.  
*Ellia-Roupal.* — Le merle de Crépinel, 25, 33.  
*Fabre des Essarts.* — Renan chez Victor HUGO, 82.  
*Aimé Gémín.* — Quelques pensées, 92.  
*Auguste Gémín.* — Lola, 75.  
*J.-M. Mestrallet.* — Le théâtre à l'Ecole, 57.  
*Gabriel Monavon.* — L'Abbé Guétal, 20. — Chronique d'Art, 38. — Le petit oiseau de la lande, 65. — Françoise de Rimini, 84. — Compte rendu du 9<sup>e</sup> Concours du *Sylphe*, 89.  
*C. Niemand.* — Bibliographie, 8, 23, 40, 54.  
*A. Pascal.* — Le Désert de la Grande-Chartreuse, 60.  
*Gustave Rivet.* — Rouget de l'Isle, à Grenoble, 17. — Louise Serment, 42. — Toute la lyre, 67.

---

## ILLUSTRATIONS



- L'Abbé Guétal, 20.  
Louise Serment, 41.  
Ernest Renan, 81.
-

## ERRATA

Page 24, ligne 8, au lieu de *longuement lire facilement*.

» 60, Bibliographie dauphinoise, ligne 10, lire: *pages concernant* au lieu de *pages relatives à*.

Il s'est glissé une erreur dans la pagination de la Prose dauphinoise du numéro de février: les lecteurs du « Sylphe » ont dû s'en apercevoir et rétablir l'ordre comme suit: pages 9 à 16 au lieu de 17 à 24.



# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## RÉPONSE <sup>(1)</sup>



Amant alterna Camœne.  
VIRGILE.

Vous dédaignez vos vers selon l'accoutumance  
Des heureux moissonneurs riches en floraisons;  
Moi, j'aime tant ce chant que je le recommence,  
Sur mon luth, profitant ainsi de vos leçons;  
Mes vers sont à vos vers comme au roc les ruines,  
Ou comme au chaud soleil sont les froides bruines,  
Diraient les moissonneurs riches en floraisons !

Votre aumône tomba dans ma main mendiante,  
Lourde, venant d'un cœur que tout humble connaît;  
Merci d'avoir fait don à cette suppliante  
D'une œuvre sans défaut... plus longue qu'un sonnet;  
Et puis encor merci pour vos leçons fécondes,  
Précieuses pour moi bien plus que des Golcondes,  
Maître, venant d'un cœur que tout humble connaît.

Poète, c'en est trop. Que nommez-vous obole ?  
Vos diamants en rien ne rappellent le strass ;  
Mes diamants à moi ! C'est là qu'est l'hyperbole !  
L'Hippocrène est à vous et moi j'ai l'hypocras.  
Me louer, passe encor, mais vraiment je proteste  
Contre cet abus : vous, dénigrant, trop modeste,  
Vos diamants, qui point ne ressemblent au strass.

(1) Réponse à la pièce l'AUMÔNE de Fabre des Essarts : Voir à la poésie dauphinoise, page 7.

Vous me prêtez vos dons, souffrez que je le dise :  
Ce n'est point moi qui vois des fleurs sur mon chemin,  
Mais vous dont le logis joyeux s'emparadise,  
Lorsque Mathilde ou Paul vient vous baiser la main.  
— Votre navire va, tout fier, sous sa voilure,  
Des mousses, du pilote à noire chevelure,  
Du capitaine. Vous, qui montrez le chemin.

Je voudrais par vos chants rester l'âme bercée,  
Tout ce siècle, qui point n'est un siècle maudit,  
Puisqu'on y peut encor délecter sa pensée  
De strophes d'or fluide où l'esprit resplendit,  
Puisqu'on y trouve encor des amitiés non tièdes ;  
Puisqu'à défaut de dieux, il produit des aèdes,  
Ce siècle ne saurait être un siècle maudit.

Ma voix s'arrête ici : votre rythme la presse.  
Je quitte à grand regret l'essaim des rêves bleus,  
Dont la reine est la Rime ailée, enchanteresse,  
Que créa votre muse en des sons merveilleux.  
Pardonnez à mes vers ! Ces Faunes, ces moroses,  
Pour compagnes ont pris vos Nymphes, Rimes roses,  
Qui gardent dans vos chants l'essaim des rêves bleus.

KAHN ROSENWALD.

---

## DERNIER JOUR



Le Destin poursuivant sa course vagabonde  
Lance au hasard sa faulx qui me courbe à mon tour.  
Je voudrais vivre encor, car ma coupe, en ce monde,  
Déborda moins de fiel que de perles d'amour.

Faut-il me repentir ? Faut-il que je m'accuse  
D'avoir livré mon âme aux chocs tumultueux ?  
Plus vite bat le cœur, plus son rouage s'use ;  
Et j'ai brisé du mien l'essor impétueux.

Dans mon âme qui fuit que tout se rassérène :  
Si j'ai beaucoup aimé, je n'ai pas de remords ;  
Cependant sur le seuil d'une vie incertaine,  
Je tremble, car je sais que Dieu juge les morts.

Adieu rêves chéris, adieu douces années  
Qui fites resplendir la folle illusion !  
Déjà, sur mon chemin, les fleurs se sont fanées,  
Je n'ai plus à cueillir que la déception.

Seigneur, vous qui saviez en m'imposant une âme,  
Que sa vive étincelle allait me consumer,  
Soyez, soyez clément ! Donnez-moi votre flamme,  
Et rendez mes yeux purs avant de les fermer.

ADÈLE CHALENDARD.

---

## LE SENTIER



Oh ! le beau sentier qui fuit  
Tortueux dans la vallée ;  
Où la fraîcheur de la nuit  
Par le jour est recelée !  
Salut, mon joli sentier,  
Rempli d'ombre et de silence ;  
Que je t'aimais, l'an dernier !  
L'an dernier, j'aimais Hortense.

L'aubépine et le sureau  
Sur lui jetant une voûte,  
Couvrent d'un épais manteau  
Le mystère de la route ;  
Au loin, la mer en courroux  
Vient expirer dans une anse ;  
Le monde était loin de nous,  
Et j'étais auprès d'Hortense.

Ce que nous disions tout bas,  
Qu'est-il besoin de le dire ?



Là, son premier embarras,  
Ici son premier sourire.  
Et dans ces touffes de buis,  
Je regardais, par prudence,  
Si nul indiscret... et puis,  
Puis je regardais Hortense.

Là, nous vinmes nous asseoir.  
Quoi de plus doux que la mousse,  
Lorsque l'on est deux à voir,  
A voir comment l'herbe pousse ?  
Près de ces saules trembleurs,  
Que le même vent balance,  
Nous avons cueilli des fleurs,  
Et puis je cueillais Hortense.

Mais non. Toutes les amours  
Avec elle sont parties ;  
Les chemins ont leurs retours,  
Et le cœur a ses orties.  
Adieu, mon joli sentier  
Rempli d'ombre et de silence ;  
Que je t'aimais, l'an dernier !  
L'an dernier, j'aimais Hortense.

GUSTAVE NADAUD.

---

SONNET



Sur son lit de repos, les fenêtres mi-closes  
Laissent, comme à regrets, la lumière des cieux,  
Dans un pâle rayon donner la vie aux roses  
Qui se penchent vers elle en de tristes adieux.

Tendres fleurs qu'elle aimait, comme elle à peine écloses,  
Vous qui viviez d'amour sous un ciel radieux,  
Suivez jusqu'au tombeau, la fin de toutes choses  
Votre sœur qui n'est plus. Fermez aussi vos yeux !

Se peut-il qu'au printemps, quand la vie est si belle,  
Une tige s'épuise et qu'on l'arrose en vain.  
Marie avait seize ans. Que la mort est cruelle !...

Et toi qui sans espoir de la revoir demain,  
Loin de ta fille, hélas ! vas demeurer sur terre,  
Sois forte. Pour ton fils, il le faut. Pauvre mère !

GEORGES DE MONTGET.

---

### *LA FLEUR DIVINE*



Au temps de la Chevalerie  
Un jeune et vaillant troubadour,  
Dans une morne rêverie,  
S'abimait la nuit et le jour.  
Chez le vieux devin du village  
Il s'en va quand le jour a fui :  
— Sorcier, as-tu quelque breuvage  
Pour guérir mon mortel ennui ?

— Prends ton bâton et ta gourde  
Et va t'en chercher la fleur  
Qui vaincra ta douleur sourde,  
Et qui guérira ton cœur.

Il voyagea, l'âme chagrine,  
Il parcourut bien des pays,  
Cherchant partout la fleur divine  
Qui devait bannir ses soucis.  
Ne sachant pas que dans la vie  
On fait souvent un long chemin  
Pour découvrir, quelle folie !  
Le bonheur qu'on a sous la main.

— Prends ton bâton et ta gourde, etc...

Il vit l'Espagne et l'Italie,  
Les pays aux folles amours ;  
Où toute femme naît jolie,  
Où les roses vivent toujours.  
Il vit la Suisse et la Norvège ;  
Il gravit les sommets fameux  
Où les fleurs naissent sous la neige ;  
Mais il ne fut pas plus heureux.

— Prends ton bâton et ta gourde, etc...

Puis, lassé de courir le monde,  
Un matin, il revint chez lui.  
Mais de sa course vagabonde  
Que rapportait-il ? Son ennui.  
Lorsqu'en descendant vers la plaine  
Son cœur a battu, tout surpris...  
Il venait de voir Madeleine,  
Le troubadour avait compris.

Jette au loin bâton et gourde,  
Cesse de chercher la fleur,  
Qui vaincra ta douleur sourde ;  
Elle est éclosée en ton cœur.

ERNEST CHEBROUX.

---

## LETTRE

de M<sup>lle</sup> MARIE-LOUISE A., âgée de cinq ans, à JEAN AICARD,  
l'auteur bien-aimé du « Livre des Petits ».



Depuis que je sais votre fable  
« Ma Poupée », et que, raisonnable,  
Pour la leçon j'acquies du goût,  
Mon père m'adore beaucoup.  
Je parle parfois à ma chatte.

Je lui dis, en prenant sa patte,  
Vos yeux ont des regards jaloux ;  
*Jean Aicard* me parle de vous.  
Vous êtes méchante et cruelle :  
Un papier, un bout de ficelle  
Ne vous suffisent pour jouets ;  
Rats et souris sont nés exprès  
Pour exercer vos dents, vos griffes ;  
Vous êtes race d'escogriffes ;  
Et *Jean Aicard* le dit très bien  
Vous valez bien moins que mon chien.  
Mon chien est une bonne bête ;  
Vous, vous n'êtes qu'un trouble-fête...  
Puis je sais l'histoire de l'œuf.  
Quant à la grenouille et le bœuf,  
C'est pour plus tard. Père souhaite  
Que je sache bien son poète ;  
Et c'est de vous qu'il parle ainsi.  
Fanny, ma sœur cadette, aussi  
Apprend vos vers sans trop de peine,  
Quant à moi, je n'ai plus de gêne  
Quand je suis seule avec papa.  
-- Je vous fais mon mea culpa :  
Devant vous je serais honteuse :  
Je ne suis guère glorieuse ;  
J'écris très mal, noirs sont mes doigts.  
Aussi je ne fais qu'une croix  
Au bas de cette courte épître.  
Illettrée est mon plus beau titre ;  
Mais je vous promets qu'avant peu,  
Je vous en fais, ici, l'aveu,  
J'écrirai, moi-même, ma lettre.  
Père est chargé de vous transmettre  
Mon enthousiasme absolu  
Sur votre livre : il m'a bien plu.

+

Pour copie conforme :

FRANÇOIS ARMAGNIN

---

LE POÈTE



Le poète, c'est l'enfant blême  
Qui flâne à travers le chemin,  
En scrutant l'effrayant problème  
Qui viendra le troubler demain.

Il est comme l'enfant qui songe  
Et se perd le long des buissons.  
Et sa lèvre dit un mensonge  
En jetant de folles chansons.

Car il rêve à l'avenir sombre,  
Il rêve au destin décevant.  
Il sait qu'un beau projet qui sombre  
Ne revient pas vers nous souvent.

Tout en allant à l'aventure,  
Il est comme l'enfant mutin  
Qui se cramponne à la voiture  
Qu'il voyait fuir dans le lointain.

Vite! c'est la Gloire qui passe!  
Vite! c'est son courrier vainqueur!  
Il s'élançe à travers l'espace.  
Le courage embrase son cœur.

Qu'importe la souffrance amère?  
Dans la poussière et dans le vent,  
Il suit la Voiture-Chimère!  
Vite! C'est la Gloire! En avant!

Il va, dans son ardeur première,  
A travers ce fuyant décor.  
Les horizons pleins de lumière  
Changent toujours, changent encor...

La Gloire déjà le couronne !  
— Non ! Ton front reçoit, ô lutteur,  
Dans ce tracas qui t'environne  
Le coup de fouet du conducteur !

ANDRÉ JURÉNIL.

---

### BIBLIOGRAPHIE

---

Etienne Lousteau dans une lettre publiée récemment dans les *Abeilles septentrionales et méridionales* fait à notre confrère Michel Abadie le reproche d'être franchement symboliste et décadent. A dire vrai, voilà deux mots qui paraissent lancés un peu au hasard, et pour ce qui me concerne, je me garderai bien de les reproduire d'une façon aussi catégorique. Et cependant tout comme l'auteur de la lettre précitée, je viens de lire : **Sanglots d'Extase**, (1) mais je me suis bien gardé de lire le volume, pourtant petit, d'un seul coup. Connaissant d'assez longue date le faire et le talent de Michel Abadie, je l'ai dégusté tout doucement à petits coups, le soir surtout, au coin du feu, pendant cette heure de recueillement qui vient après la journée faite. J'ai lu, et j'ai relu, de ci de là, à tort et à travers et j'avoue que j'ai trouvé trop de jolies choses pour les passer sous silence. Et n'en déplaise à Etienne Lousteau que j'ai malheureusement le regret de ne pas connaître, je n'ai pas vu du tout que Michel Abadie semble aller *à travers les ténèbres*, suivant une formule qui n'est pas plus celle des Décadents que celle des Symbolistes. Par exemple c'est quelquefois à travers le vague et l'indéfini que l'auteur de « *Sanglots d'Extase* » nous enchaîne à sa suite, mais tout cela n'a rien d'obscur car tous ces sentiments, toutes ces émotions ont été plus ou moins vivement sentis et éprouvés par le poète qui a su les noter au passage avec juste la note et l'intensité d'expression qui leur convenait.

Ecoutez par exemple cette fin de cantilène que pour moi je trouve très berceuse et très doucement suggestive.

(1) Paris, Léon Vanier, éditeur, 49, quai St-Michel, Prix 3 fr.

- « Ce soir
- « D'été
- « Bleuté
- « D'espoir.

- « Mon doux
- « Baiser
- « Pour vous
- « Griser

- « Très doux
- « Vers vous
- « S'exhale,

- « Comme un
- « Parfum
- « Très pâle !

Moderniste avant tout, Michel Abadie ne se soucie pas outre mesure de la très rigoureuse alternance des rimes ni des coupes méthodiques et *Banvillistes*, mais cela n'empêche nullement sa poésie d'être claire et vraie, son vers d'être sonore et harmonieux; et pour mon compte, je me déclare satisfait à la lecture de « *Sanglots d'Extise* » puisque j'y trouve beaucoup de ces riens indéfinissables que nous avons tous plus ou moins rêvé et qui chantent d'un bout à l'autre de ce livre dont je me délecte.

Je ne veux pas ici multiplier les citations, ce serait à la fois inutile et maladroit, je préfère laisser au *Sylphe* le plaisir d'offrir de temps à autre à ses lecteurs quelques pièces extraites de cet ouvrage qui comptera, car il est lui.

Saint-Laurent-de-Mûre, 10 janvier, 1892

..

Ainsi que le dit M. le D<sup>r</sup> *Amable Dubrac*, dans la préface du livre de *Pierre Duzéa* dont nous allons si vous le voulez bien, nous occuper quelques instants: « il faut avoir un certain courage et se sentir puissamment soutenu par le souffle de Melpomène pour « écrire aujourd'hui, une tragédie en cinq actes et en vers. » M. *Pierre Duzéa* a eu le courage d'entreprendre un pareil travail et nous a donné, il y a quelques mois déjà, sa tragédie intitulée: **Les Jacques.** (1)

Ce titre qui tout d'abord semble nous indiquer un point assez précis de l'histoire de Rome, commence par nous tromper légèrement, car il ne va pas être question des deux fils de Cornélie mais simplement de Catus le plus jeune; son frère Tibérius est

(1) Les Lilas. — Imprimerie de la Province, 11, rue Chassagnole. Prix 3 fr.

déjà mort au moment où commence l'action. Mais avant d'aller plus loin, parcourons la pièce, acte par acte, et voyons quelle en est l'intrigue.

*Acte I.* — Caius Gracchus, tribun du peuple, auteur de la loi agraire, continue les projets de son frère malgré les exhortations de sa mère et de sa femme Licinia qui le supplient de rester auprès d'elles. Caius voudrait de plus marier sa sœur Sempronie au tribun Fulvius son ami et son partisan politique; mais Sempronie aime le consul Opimius, un des plus puissants ennemis de Caius. Ce dernier insulté est provoqué par Opimius qui malgré tout vient lui demander la main de sa sœur, le fait désarmer par un esclave Philocrates, mais refuse de se défaire de son ennemi au prix d'un crime.

« On a droit d'écraser un serpent endormi,  
« Mais non d'assassiner même son ennemi,  
« En voulant le frapper lâchement par derrière  
« Sans qu'il ait vu briller le fer dans sa paupière ;  
« Aucun homme ne doit jamais agir ainsi. »

Bien plus, il va jusqu'à promettre au consul son influence auprès de sa sœur s'il veut « l'aider un peu » à soutenir la cause du peuple.

*Acte II.* — Aquilius a vu le triomphe de Caius et de la Loi agraire devant le peuple; il est grand temps pour le Sénat de se coaliser contre celui qui devient de plus en plus l'idole de la foule. On l'attend au Sénat où Opimius l'attaque violemment. Caius se défend avec éloquence et fort de son bon droit en appelle au peuple qui seul, dit-il, a le droit de le juger.

« Sachez que je n'admets, que le peuple pour juge,  
« En lui j'ai confiance, espoir, en lui j'ai foi,  
« S'il doit frapper quelqu'un, qu'il ne frappe que moi !  
« Il est bon, il est fier, il me rendra justice.... »

Pendant ce temps Cornélie et Licinia implorent la mémoire de Scipion, leur ancêtre, et adressent même à sa statue une prière fervente en faveur de Caius.

*Acte III.* — Phila, esclave de Sempronie, gagnée par Opimius facilite une entrevue aux deux amants; ils sont surpris par Cornélie et par Caius qui, cette fois encore, ne peut se défaire de son ennemi car sa sœur s'interpose, avouant son amour et demandant grâce.

« J'aimais, c'est donc affreux, j'aimais, c'est donc infâme,  
« Aimer, aimer est chose indigne d'une femme ?  
« Ai-je donc mérité la vengeance des Dieux ?  
« J'ignorais que l'amour fut un crime odieux,  
« Que c'est un crime enfin qu'il faut que l'on punisse ;  
« . . . . . »



« J'ignorais . . . . .  
« Qu'il était défendu de choisir un époux,  
« Qu'il fallait à vingt ans étouffer dans son âme,  
« Sous la cendre et les pleurs, cette divine flamme;  
« Sans connaître le mal, j'ignorais tout cela,  
« Car c'est au seul amour que mon cœur s'immola.  
«  
« Voilà ce que j'obtiens pour avoir trop aimé,  
« Pardon, pardon pour lui. . . . . »

Sur ce, Fulvius arrive et nous apprend que le peuple commence à gronder autour du Sénat et que l'émeute fermente devant cette résistance à la promulgation des lois.

*Acte IV.* — Caius raconte à ses amis comment Opimius a lâchement tenté de le faire empoisonner par Phila; la lutte est définitivement ouverte entre le Sénat et le peuple, entre Caius et Opimius. Sempronie cependant aime toujours Opimius malgré tout ce qu'elle entend dire de lui, et Fulvius de plus en plus repoussé par elle n'en reste pas moins fidèlement attaché à Caius et à la cause du peuple.

« Moi, je reste à Caius fidèle et dévoué;  
« Comme sur un navire à l'écueil échoué,  
« Se tient ferme et debout un brave et fier pilote,  
« Et fouillant l'horizon, si quelque voile flotte,  
« Il regarde, il attend, confiant, plein d'espoir,  
« Il se défend ou meurt en faisant son devoir. »

*Acte V.* — C'en est fait, Pomponnius apporte la nouvelle fatale : Le Sénat, malgré l'éloquent Fulvius, a refusé d'accepter la loi présentée par Caius et l'a condamné lui-même. Caius après un entretien touchant avec sa femme Lucinia, sort accompagné de ses partisans pour se rendre au Capitole. Il est tué en route par des archers soudoyés par le Sénat. Sempronie apprend la mort de son frère, retrouve Opimius un de ses meurtriers et se tue devant lui.

« Je vous aimais pourtant, il ne me reste rien,  
« Rien que le désespoir et la mort pour tout bien!  
« La mort, c'est le salut et c'est l'aube nouvelle,  
« La mort, c'est le néant dans la nuit éternelle.  
« Peut-être est-ce le ciel qui s'ouvre devant moi?  
« Ingrat ! ignorais-tu que je n'aimais que toi ?

*(Sempronie se poignarde et tombe morte. La toile s'abaisse.)*

Ainsi que l'on peut s'en rendre compte par cette simple analyse, l'action est très bien menée d'un bout à l'autre de ces cinq actes; l'intérêt ne fait jamais défaut et c'est là une grande qualité essentielle qu'il faut absolument reconnaître à M. Pierre Duzéa.

A côté de cela cependant, et si nous pénétrons un peu plus

intimement dans le détail de la pièce, nous avons parfois le droit de nous montrer surpris à la vue de certains détails ou de certaines allusions bien... *fin de siècle*, pour des personnages de l'an 121 avant J.-C.

Caïus Gracchus, tout d'abord, le héros du drame lui-même nous fait de temps à autre plutôt l'effet d'un orateur socialiste que celui d'un tribun de l'ancienne Rome. Il veut par-dessus tout le bien du peuple, dit-il.

- « Qui je voudrais le voir heureux, content de vivre.
- « Des bonheurs d'ici-bas est-ce lui qui s'enivre,
- « Est-ce lui seulement qui boit le vin vermeil,
- « Qui se chauffe tranquille aux rayons du soleil ?
- « Est-ce lui qui, pieds nus, la gorge découverte,
- « Fouille la roche ingrate et la lande déserte ?
- « Qui défriche les bois, qui creuse des sillons,
- « Qui vient au seul appel grossir les bataillons,
- « Qui donne à Rome avide et de gloire affamée,
- « Les superbes lauriers que cueille son armée ?
- « Voilà, peuple, pourtant, voilà ce que tu fais !
- « Tes peines, tes labeurs, s'en souvient-on jamais ?
- « A quoi sert d'être libre et d'être sans entraves ?
- « Es-tu donc plus heureux que les autres esclaves ?
- « As-tu moins de soucis, as-tu moins de tourments ?
- « Toi qui luttas sans cesse avec les éléments,
- « C'est toi qui dois tomber, mourir pour la patrie,
- « Et c'est à peine mort, si l'on te salarie ;
- « Et si le hasard veut que tu puisses vieillir,
- « La honte et la misère accourent t'assaillir.
- « Sous un gouvernement comme la République,
- « C'est révoltant, eh bien ! la chose est authentique.
- « Tout cela doit finir, tout cela doit changer,
- « Qu'importe l'ennemi, qu'importe le danger !
- « Je vais me dévouer, m'attaquer à l'envie
- « Risquer mes intérêts, qui sait ! perdre la vie !
- « Fi de la calomnie et des coups de boutoir,
- « Peuple, j'aurai pour toi, j'aurai fait mon devoir !

Il veut à Rome d'autres législateurs et d'autres lois, il veut :

- « Des hommes d'action, ardents réformateurs
- « Qui sachent trancher les *questions sociales*. »

Mais plus discordant encore est le discours d'Aquilius qui a vu le peuple gronder et s'ameuter autour du Sénat.

- « ..... la foule, immense dans la rue
- « Vers nous se précipite en criant et se rue ;
- « .....
- « Nous la vîmes passer éternée et joyeuse,
- « Courant comme une louve ardente, furieuse,
- « Ne s'inquiétant pas du mal qu'elle ferait ;
- « Elle chantait, hurlait, elle vociférait.
- « Au milieu des enfants, des hommes et des femmes,
- « On voyait s'agiter de *rouges oriflammes*

- « Et ce peuple entassé, mouvant comme les flots
- « Faisait en menaçant brandir ses javelots. »

J'avoue n'en déplaise à l'auteur des *Gracques*, que ces *rouges oriflammes* me rappellent tout autre chose que Caius entouré de licteurs. Il est vrai que ce peuple romain crie aussi : **Vive la République**, et que plus loin on nous représente Opimius qui :

- « Se promène dans Rome avec son *cheval noir*. »

Voilà encore un *cheval noir* qui n'a rien moins que l'air romain, non plus que le *buste de la République* décorant le fond de la salle du Sénat au second acte. Laissez-moi vous dire encore en passant que Sempronie recevant des roses d'Opimius se demande :

- « ..... pourquoi donc ai-je accepté ces roses ?
- « Ferais-je bien d'en mettre une à mon *corselet* ?

Cette même Sempronie qui au cinquième acte va se donner si résolument la mort, se *trouve mal* avec une très grande *facilité*, lorsqu'elle est surprise avec son amant ; il est vrai qu'elle reprend bien vite ses esprits car on lui fait *respirer des sels*. (Acte III. Scène V).

Nous sommes bien loin, n'est-ce pas, de la civilisation de l'an 121 avant J.-C., mais cela n'empêche pas la tragédie de M. Pierre Duzéa d'avoir de bons passages et d'indiscutables qualités. On voit qu'il a mis dans sa pièce une partie de son âme ardente et démocratique et c'est peut-être en voulant trop exprimer ses idées personnelles qu'il s'est laissé aller au défaut que je viens de signaler. Si parfois le souffle poétique semble faiblir, on peut dire cependant que dans l'ensemble, le style est assez ferme et soutenu. Certains passages sont réellement beaux et je terminerais en citant celui où Caius prend congé de Licinia au dernier acte.

LUCINIA

- « Ami, je ne sais rien qui vaille ta maison,
- « Et si je te perdais, j'en perdrais la raison :
- « Crois-tu que, si tu meurs, je pourrais te survivre ? »

CAIUS

- « Il faut de ces ennuis que ton cœur se délivre,
- « Calme-toi digne épouse, et sache qu'aujourd'hui,
- « Caius au lieu de fuir doit marcher devant lui.
- « Calme-toi donc, tes pleurs abattraient mon courage.

(Ils se tiennent tous les deux par la main).

- « Ah ! souffre, que ma main, de ta main se dégage,
- « Et cesse à mon départ de vouloir t'opposer.
- « Auparavant, veux-tu me permettre un baiser ?
- « C'est un porte-bonheur que celui de l'épouse,
- « Et je le garderai sur ma lèvre jalouse :
- « Je vais servir le peuple et défendre la loi. »

St-Laurent-de-Mure, 10 Janvier 1892.

C. NIEMAND.

## RÉCRÉATIONS

### SOLUTION DE L'ANAGRAMME DE DÉCEMBRE :

VIOLETTE. — VOILETTE

Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Irma Gallet. — Picciola. — Fleurette. — Marie Vernay. — Rose Asse. — Une fidèle au *Sylphe*. — Deux amies. — Jeanne et sa petite cousine Berthe C. — Sans voilette. — Miss Yves. — Eglantine. — L. Mème. — Marie Onette.

MM. K. Linot. — Tony Eparvier. — Un Désabusé. — Jules T. et son ami L. — Un patineur. — Sphinx dernier. — Trois jeunes Œdipes. — Jules Vacoutat qui a envoyé cette solution rimée :

*Ah! quand donc reviend'a-t-il  
Le soleil bienfaisant d'avril  
Qui nous donne la violette  
Et le frais minois sans voilette?...*

Jean-Paul Choppart. — Lord Hégon. — Quasimodo. — Guillopin.  
Le sort a favorisé : M<sup>me</sup> Marie Anette et MM. Quasimodo et Sphinx dernier qui recevront les primes promises.



### ANAGRAMME

*Pour aller à mon deux où tous les chemins mènent,  
Encor faut-il marcher, — car ceux-là qui se tiennent  
Sous mon un pour l'attendre, attendront bien longtemps  
Et l'on pourra les voir mourir impénitents.*

JULES VACOUTAT.



### ACROSTICHE DOUBLE

*A tous les amis du « Sylphe. »*

. O R D .  
. R I O .  
. I N O .  
. E R E .  
. L I S .

UN GRENOBLOIS.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois N<sup>os</sup> supplémentaires du *Sylphe* de janvier.



Adresser les solutions (jusqu'au 8 février) et tout ce qui concerne les récréations à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

Voiron, imp. A. Mollaret.

## 8<sup>me</sup> Concours du SYLPHE

---

Du 1<sup>er</sup> février au 31 mars, 1892 le *Sylphe* ouvre à tous les littérateurs son 8<sup>me</sup> concours comprenant deux sections :

1<sup>o</sup> **POESIE.** — Sujet libre (maximum : 100 vers).

2<sup>o</sup> **PROSE.** — Conte ou nouvelle (maximum : 200 lignes).

Toutes les pièces présentées au Concours devront être *inédites* et n'avoir jamais été couronnées. Elles ne seront pas signées et porteront une devise reproduite sur une enveloppe cachetée renfermant les noms et adresses du concurrent.

Le concours est *gratuit* pour les *abonnés* au *Sylphe*; les non-abonnés paieront un *droit général* de *un franc* et recevront le N<sup>o</sup> de la revue qui publiera les résultats du concours.

Les plis cachetés et droits de concours (en mandats ou en bons postaux) devront être adressés à M. le Directeur du *Sylphe*, à Voiron (Isère) et les manuscrits à M. Alexandre Michel, secrétaire du Comité des Concours, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

### RECOMPENSES

---

Il sera décerné dans **CHAQUE** section :

**Un prix d'honneur :** *Un vase de Sèvres*, don de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

**Un premier prix :** *Une médaille de vermeil*, gravée au nom du lauréat, offerte par la ville de Voiron.

**Un deuxième prix :** *Une peinture à l'huile* de notre collaborateur, M. J. Lointier, dans une section — et, dans l'autre, *une médaille bronze-argent*.

**Un troisième prix :** *Une médaille de bronze*.

**Un quatrième prix :** Un volume : *Nos premières années au Tonkin*, par Paulin Vial.

**Deux accessits**, consistant en des *abonnements gratuits* de six mois au *Sylphe*.

**Cinq mentions très-honorables et cinq mentions honorables** (diplômes).

NOTA. — Les envois non-affranchis seront rigoureusement refusés.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## *PETITS BRETONS*



*A Thomas Maisonneuve.*

Ils sont soldats d'hier et, dans la Capitale,  
Les voici qui s'en vont deux par deux lentement,  
L'air gauche et mal à l'aise en leur accoutrement,  
Eperdus au milieu de la foule brutale.

Oh! qu'ils sont loin déjà de la lande natale,  
Et comme on respirait là-bas plus librement  
Dans la bruyère en fleurs, sous le bleu firmament  
En écoutant chanter la brise occidentale!

Ils les regrettent tous, pauvres petits Bretons,  
Les jours heureux passés jadis dans leurs cantons,  
Et plus d'un, par ces soirs attristés de Novembre,

Alors qu'auprès de lui résonne un gai couplet,  
S'asseyant à l'écart dans un coin de la chambre  
Sanglote en égrenant tout bas son chapelet!

Novembre 1891.

EMILE BLANDEL.

---

FÉVRIER 1892. — 2.

## LE CHIEN DE L'OFFICIER

PASQUILLE

*A mon illustre confrère et ami  
Gustave Nadaud*

Gustav' Nadaud, l' faijeu d' canchons si bielles,  
Toudis nouvelles,  
Même étant vieilles,  
Un jour a raconté  
Eun' bonne histor' rimpli' d' gaité (1).  
J'in veux faire eun' pasquille  
Habile! habile! (2)  
Pindant qu'elle est incor  
Dins m' mémoir' comme un p'tit trésor.

Au moumint d' partir pour la guerre,  
Un officier laiche in pinsion,  
A l' mason de s' tante, eun' rintière,  
Ben, un biau quien, sin compagnon,  
Qu'il avot rapporté d'Afrique.  
Mais Ben, grand, fort, donnot de l' trique  
A tous les quiens qu'i' rincontrot,  
Et, comme un voleur, il allot  
Inl'ver de l' viande d' charcuterie,  
U bien d' bouch'rie,  
Même d' trip'rie,  
Car, point difficil' su' ch' point-là,  
L' s' contintot d' l'andouill' de q'va, (3)  
Comm' des côt'lettes,  
Des andouillettes,  
Des saucisson', *ec cætera...*  
On arot dit qu' cheull' biêt' si arse (4)

(1) Voir le supplément au « Journal de Roubaix », 7 septembre 1891.

(2) Vivement, avec empressement.

(3) Andouille de cheval.

(4) Ardente, vive, subtile.

Faijot mém' cha quéq'fos par farce,  
Puisque souvint, preuve qu'ell' n'avot point faim,  
Ell' laichot sin vol su' sin q'min.

Comm' vous l' pinsez bien, les bouchères,  
Les charcutières.

Et les tripières,  
In s' plaignant de ch'l'hurluberlu,  
S'in allot'nt d'un air résolu,  
A *ma tante*, d'mander leu dû,  
Qui, bien souvint, n'étoit point mince.  
Tant qu'à la fin, perdant patience,  
Cheull' madame, à Féru, l' cinsier,  
Donne à garder l' quien d' l'officier.  
Un jour, longtemp' après la guerre,  
V'là qu' l'officier r'vient quère  
Sin Ben chéri,  
Qu'il appelle s'n ami,  
Sin quien fidèle...

In appernant que ch'biau modele  
Est à l' mason du p'tit cinsier,  
Friant battant, (1) in vrai guerrier,  
L' s' mé' in route,  
In s' djant : « J' l'arai coût' qu'i' coûte. »

Il intre à l'cinse et d'mand' sin bien.  
Féru dit : « J' n'ai qu'un quien, ch'est l' mien !... »  
L'officier s'importe ; i' tempête.  
Féru, qui feume eun' longu' pipette,  
N'a l'air ni d'l'intind', ni de l'vir...  
L'officier sint s'colèr' grandir ;  
L' réclame incore eun' fos s'biète,  
Mais l' païsan di' et répète  
Chinq six fos d'affilé', que ch' quien,  
Ch'est sin bien,  
Qu'on n'l'arot point pour un Impire...

In veyant qu'cha va d' pire in pire,  
L'officier s'y prind par doucheur.

(1) Délibérement.



L'aut' ralleume s'pipe d'longueur  
A s'vaclette,<sup>(1)</sup>  
Et dit tros fos *non!* avé sa tiète  
Comm' porrot l'faire un q'va savant.

L'officier parte in inrageant!  
Au Jug'-de-Paix i' porte plainte.

Après tros quat' semain's d'atteinte,  
Juste à l'époqu' du carneval,  
Les deux homm's sont au tribunal.  
Un chacun d'euss' racont' l'affaire,  
Et l' juge-de-paix dit qu'elle est claire,  
Que l'vrai propriétaire,  
Ch'est sûr'mint l'officier.  
« Bon! dit là-d'sus l' malin cinsier,  
Mais j' pinse  
Qu'au moins vous m'rimbours' rez m'dépinse?  
On n'a point pou' rien  
L' norritur' d'un grand quien  
Qui maing' vingt fos puq' qu'un caniche;  
Et puis j'ai payé s' niche;  
J'ai remboursé l' prix d'un gigot  
Qu'il a volé, l' gueusard, à l'viell' bouchèr' Margot;  
Pou' l' soingner, un vétérinaire  
M'a fai' eun' not' d'apothicaire;  
J'ai payé sin collier, s' mus'lière,  
Et j' l'ai fait tonde assez souvint... »

Pour finir l'affaire, on convient  
Qu'il est dû tros chints franc' à ch'l'homme  
Et l'officier li r'met cheull' somme  
In li dijant qu'il espèr' bien  
Qu'i va ravoir, infin, sin quien...

A ch' moumint, l'païsan soupire,  
Et, tristemint, comm' faijan' un effort,  
L' répond : « J' n'osos point vous l'dire,  
Monsieu.. Vo' quien? v'là six mos qu'il est mort. »

(1) Chauffeferette.

A tout' gin qui dira m' pasquille,  
Garchon comm' fille,  
Je r'commande d' s'arrêter là.  
Mais quand un n' séqui<sup>(1)</sup> li d'mand'ra  
La fin d' l'histoire,  
Tell' que l' l'a raconté l'pèr' du « Docteur Grégoire »  
Ell' porra dir' que l' futé païsan,  
Avé s'n argin' a su tirer un plan  
Qui l' l'a mi' hors de peine ;  
Qu'in s'établissant cabar'tier  
Il a pris pour enseinne :

AU CHIEN DE L'OFFICIER

A. DESROUSSEAUX.  
Chansonnier.

---

## L'ANNÉE



Quelle est la belle enfant qui rit dans son berceau ?  
Janvier nous dit son nom : c'est la nouvelle Année.  
Dansant en Février sous le fol oripeau,  
Elle voudrait en Mars se noyer chagrinée ;

Avril vient, la console et le Printemps si beau  
L'épouse tout joyeux ; en Mai la fleur est née ;  
L'Année en Juin fait fuir chacun à son château,  
En Juillet sa récolte est presque terminée ;

Elle agrandit en Août ses caves, ses greniers,  
En Septembre dépouille et vigne et châtaigniers,  
Puis en Octobre, hélas ! parfois déjà chancelé ;

(1) Quelqu'un, une personne quelconque.

Novembre vient encor faire fléchir ses pas,  
Décembre c'est l'hiver amenant le trépas,  
L'Année atteint le but et la Mort la harcèle.

HENRY DE FERNEX.

---

CHANSON



*A Ernest Chebroux.*

Mon bel échançon :  
C'est le matin rose ;  
Mon bel échançon,  
Couleur de chanson,

Verse sur nos fronts  
Le lis et la rose ;  
Verse sur nos fronts  
Les aromes blonds ;

Verse dans nos cœurs  
Des rêves de flamme ;  
Verse dans nos cœurs  
L'oubli des rancœurs ;

Verse nous le vin  
Qui réjouit l'âme,  
Verse nous le vin  
De ton chant divin.

Verse nous l'amour  
D'une douce aimée,  
Verse nous l'amour  
Chaud comme un beau jour.

Mon bel échanton :  
C'est le matin rose ;  
Mon bel échanton,  
Vive ta chanson !

HENRI CORBEL.

---

*LES DEUX SŒURS*



Une simple cloison séparait les deux sœurs :  
L'une, allait conquérir le doux titre de mère ;  
L'autre, voyait sa fille, ô bonheur éphémère !  
Se flétrir lentement en son berceau de fleurs.

Hélas ! elles savaient le sujet de leurs pleurs :  
Si l'une gravissait sa route du calvaire,  
L'autre, du nouveau-né croyait voir le suaire !  
Toutes deux, en secret, étouffaient leurs douleurs !

Ainsi, s'enfuit la nuit, terrible, délirante !  
Pendant qu'un fils naissait, la fille était mourante,  
L'aube en ses plis portait et la vie et la mort.

Lorsque l'aïeul voulut par de douces paroles  
Dire aux mères combien il partageait leur sort,  
Après des deux berceaux, les deux sœurs étaient folles !

JOSEPH LOINTIER.

---

## RÉVERIE



### I

Lorsque je vais, à l'aventure,  
Par les sentiers semés de fleurs,  
Où jasant les merles siffleurs,  
Et les moineaux dans la ramure,

Les passants, voyant mes yeux las  
Se perdre en l'horizon splendide  
Et sonder, d'un regard avide,  
L'immensité, disent tout bas :

— « Ce malheureux est fou sans doute !  
Il cherche sa raison, je crois,  
A travers les champs et les bois ;  
En paix, qu'il poursuive sa route ! — »

D'autres disent plus indulgents :  
— « C'est un savant dont la pensée  
Creuse toujours, jamais lassée ! » —  
Vous vous trompez tous, braves gens.

Je ne suis pas fou, quoi qu'en pense  
La foule qui ne comprend pas  
Que le Rêve guide mes pas,  
Quand loin de tous, j'erre en silence...

Savant? — Hélas! je sais si peu!  
J'ignore où s'en va le sourire  
De la femme et ne puis vous dire  
Pourquoi Dieu fit le bluet bleu...

### II

J'aime, — voilà toute la chose! —  
Une vierge au front rougissant,

Une vierge blonde, une enfant  
Douce comme un parfum de rose...

Et quand, par les chemins déserts,  
Tu me trouves, passant frivole,  
Je glane pour la chère idole  
D'abondantes gerbes de vers !

23 septembre 1891.

ALEXANDRE GOICHON.

---

## LE NOEL DES OISEAUX

---

O bonté de l'âme  
VICTOR HUGO.

Tandis qu'expirait l'harmonie  
Des gais et derniers carillons,  
La messe de minuit finie,  
Devant l'âtre nous nous serrions.

La ferme était toute joyeuse,  
Le vin du Jura pétillait  
Et — mélèze entier — lumineuse,  
La bûche sainte flamboyait.

La table débordait splendide  
De tourtes d'or et de gâteaux ;  
Mais une place restait vide,  
Celle de Lise aux yeux si beaux !

Les frais bambins en bande folle,  
Avec un vacarme effréné,  
Prenaient d'assaut la girandole  
D'un bel if de jouets orné.

Et chacun chantait à la ronde  
Les vieux Noël's de la Comté ;

Du grand foyer la flamme blonde  
Rendait plus vive la gaité.

Se souvenant de sa jeunesse,  
L'aïeule en joie aussi chantait :  
Seul, dans cette immense liesse,  
Je demeurais sombre, distrait.

— Où donc est Lise, demandai-je,  
Elle nous a quittés, pourquoi ?  
Par ce froid âpre et cette neige,  
Où peut-elle être, dites-moi ?

— Mon fils. répondit la grand'mère,  
Suivant l'usage en nos hameaux,  
Lise a porté dans la clairière  
Le Noël aux petits oiseaux (1).

Je me levai plein de surprise  
Et je partis au même instant  
Chercher par forêt ma Lise,  
La pure enfant que j'aime tant.

La nuit scintillait froide et claire,  
Et sur les monts silencieux  
La neige étendait son suaire,  
Le vent du Nord cinglait mes yeux.

Les arbres tordaient sur ma tête  
Leurs bras hérissés de glaçons ;  
Parfois de nos chaumes en fête,  
Vagues, m'arrivaient les chansons.

Devant moi, la forêt sans bornes,  
Sous l'aigre bise frissonnant,  
Etageaient ses profondeurs mornes  
Sous le ciel glacé rayonnant.

Et j'aperçus mon adorée !  
Elle était là, sous un sapin,

(1) Cette naïve et touchante coutume est encore fort répandue dans les montagnes du Doubs.

Blanche, par la lune éclairée,  
Sur le sol émiettant du pain.

— Oh ! m'écriai-je, sois heureuse !  
Toi qui viens, la nuit de Noël,  
Malgré la bise furieuse,  
Secourir les oiseaux du ciel !...

LOUIS MERCIER.

---

## LES DRAPEAUX

---

*À Mademoiselle Adelina Dudley.*

### I

Dans l'église où ne vient personne  
Et dont l'obscurité frissonne  
Au moindre soupir qu'elle entend,  
Nous avons mis, guenilles noires,  
Orgueil des rois, reste des gloires,  
Ce qui nous prouve nos victoires :  
Les drapeaux des combats d'antan.

Ils sont là, tristes pendeloques,  
Mélant leur poussière et leurs loques :  
Les voici, déchirés, hideux,  
Mouillés, troués, méconnaissables,  
Brûlés par la poudre et les sables,  
Et cependant impérissables  
Puisque l'histoire a parlé d'eux.

Mais parfois, à l'heure mauvaise,  
L'effroi les prend, l'ennui leur pèse ;  
Mieux vaut la mort que le repos ;  
Et, d'une voix que l'âge altère,



Chaque dépouille, en grand mystère,  
Dit sa tristesse solitaire  
A ces cadavres de drapeaux.

II

« Moi, dit l'un, -- le beau drapeau rouge  
Dont les plis saignent quand il bouge, --  
Ce que je regrette aujourd'hui,  
Ce que j'aimais, c'est la poursuite,  
Lorsque, épouvantée et détruite,  
Sans merci, sans but à sa fuite,  
Une armée éperdue a fui !

— Moi, reprend le voisin, — ce reste  
Qui fut jadis d'un bleu céleste  
Avec de la neige au milieu, —  
Ce qui me tourmente ici même,  
Ma part, ma volupté suprême,  
C'était, dans l'immensité blême,  
Le tocsin dur des bourgs en feu !

— Moi, dit l'autre, — un drapeau d'Espagne —  
Lorsque je battais la campagne,  
Plus d'une fille me parla ;  
Rien qu'à songer, je me redresse,  
Car la servante et la maîtresse  
M'envoyaient des baisers d'ivresse...  
Je regrette ces baisers-là !

— Moi, dit un drapeau de Toscane,  
Cette ombre où je croupis me fâne.  
Vous vous rappelez vos succès ;  
Mais croyez-vous donc que j'oublie  
La pourpre et l'or de l'Italie,  
Et Florence, tout en folie,  
Jetant des fleurs quand je passais ?

— Moi, dit un drapeau de Hollande,  
Je suis triste, et je me demande

Pourquoi, dans cette ombre endormi,  
Je ne puis, sauvant ma patrie  
Etouffée et de coups meurtrie,  
Jeter cet appel que je crie  
Sans force, et loin de l'ennemi ! »

III

Ainsi parlent, d'une voix basse,  
Dans la chapelle où nul ne passe,  
Les drapeaux aux murs suspendus.  
Chacun, voyant ce qui lui reste,  
Accuse le destin funeste ..  
Mais tout à coup — bonté céleste ! —  
Quelqu'un les a-t-il entendus ?

Tout à coup, sur l'église en poudre,  
La sanglante clarté, la foudre,  
Vient de s'abattre de là-haut ;  
Et les drapeaux qu'il va détruire,  
Voyant partout ce brasier luire,  
Écoutent la charge conduire  
Les multitudes à l'assaut.

Tout frémit ; sous la voûte noire,  
Les clairons ont sonné : « Victoire ! »  
Le long des murs illuminés  
On voit les cavaliers se mordre,  
Les chevaux courir en désordre  
Et des flammes rouges se tordre  
En rongant les toits calcinés.

Les lattes brisent les cuirasses,  
Et c'est l'immense heurt des races,  
Car dans ce tragique foyer,  
Tous les blasphèmes se répondent,  
Près des épieux les canons grondent,  
Les uniformes se confondent :  
C'est le grand combat, le dernier. —

D'instant en instant, chaque flamme  
Prend et dévore une oriflamme.  
Le drapeau rouge est furieux,  
Celui des poursuites féroces,  
Se tord en soubressauts atroces,  
Tandis que le fracas des crosses  
Rompt les chairs et crève les yeux.

Le drapeau bleu brûle et crépite :  
Et la fournaise mange vite,  
Et le bel Espagnol galant,  
Le Toscan qui se décolore  
Sont là, mal éveillés encore,  
Et tous, que le brasier dévore,  
Palpitent de joie en râlant.

C'est fini. Les dernières hampes  
Ont eu des tressauts et des crampes,  
Des sueurs et des grincements.  
Le sang du bois se fige en gouttes :  
Les guenilles ont péri toutes ;  
Il ne reste rien sous les voûtes,  
Sinon quelques lambeaux fumants.

Rien, — et pas une plainte ! L'ombre  
Redescend plus calme et plus sombre.  
Sur ces pauvres débris poudreux,  
Que n'éveillera nul prophète,  
La nuit éternelle s'est faite.  
Ils ont eu leur dernière fête :  
Les vieux drapeaux sont morts heureux.

CHARLES FUSTER.

BIBLIOGRAPHIE



A la queue leu leu (1) tel est le titre peu poétique d'une œuvre qui l'est beaucoup ; M. François Armagnin, son auteur, n'est pas un inconnu pour un grand nombre des amis du *Sylphe*, et beaucoup l'ont rencontré dans maintes joutes littéraires comme un adversaire redoutable.

A la queue leu leu, brochure composée exclusivement de sonnets, se divise en quatre parties : *Sonnets amoureux — Croquis — Les Saisons et Autres Sonnets*. Tantôt gais, tantôt tristes, les vers sont très bien appropriés à leur sujet et la lyre du poète ne jette nulle part des notes forcées ou fausses. Les lecteurs du *Sylphe* seront très reconnaissants à M. François Armagnin de m'avoir permis de leur donner un aperçu de son habile savoir faire en leur procurant le plaisir de lire la jolie pièce *Mignonnette* extraite des *Croquis* :

« A M. Victor Piétra.

Elle avait un tambour de basque ; avec dédain,  
Une femme — sa mère — une gueuse stupide,  
La forçait de chanter tout le long du chemin,  
Malgré le vent, le froid et la foule insipide.

Elle chantait, la pauvre, avec un air chagrin.  
Pieds nus, cheveux aux vent, une robe sordide ;  
Tout en elle disait qu'elle mourrait de faim,  
Que cette vie infâme était un suicide.

Car elle était si frêle ; on aurait dit Mignon  
Regrettant son ciel bleu, sa mer et sa maison.  
Son visage un peu pâle accusant un long jeune

Faisait mieux ressortir ses yeux couleur d'azur.  
Et je plaignais l'enfant si belle, encor si jeune,  
Moins pour son temps passé que pour son temps futur.

Alexandre MICHEL.

(1) Chez Léon Vanier, éditeur, Paris — Prix : 1 franc.

## RÉCRÉATIONS

### SOLUTION DES JEUX DE JANVIER :

Anagramme :  
ROME - ORME

Acrostiche double :  
BORDA  
ORION  
NINON  
NEREE  
ELISE

Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Mutinette, 2 sol. — Mimi Pinson, 2 sol. — Julie V. et sa petite cousine Jeanne, 1 sol. — Irma Gallet, 1 sol. — Berthe A., 2 sol. — Grand'maman et Petite fille, 2 sol. — Un fidèle au *Sylphe*, 2 sol. — Rose Asse, 1 sol. — L. Même, 2 sol. — Augustine et Marguerite, 2 sol. — Aimant un Grenoblois (merci !) 2 sol. — Fleur d'hiver, 1 sol. — Eglantine, 1 sol. — Picciola, 2 sol. — Miss Térieuse, 2 sol.

MM. Jean Paul Choppart, 2 sol. — Louis P., 1 sol. — Le dernier des Mohicans, 2 sol. — Tony Eparvier, 2 sol. — Jules Vacoutat (merci !) 1 sol. — Edipe dernier, 2 sol. — Un jeune sphinx, 2 sol. — Fra Diavolo, 1 sol. — Quasimodo, 2 sol. — Un potache, 2 sol. — Lord Hégon, 1 sol. — Le sort a favorisé : M<sup>me</sup> Irma Gallet, MM. le dernier des Mohicans et Lord Hégon, qui recevront les primes promises.



### MOTS EN LOSANGE

*C'est toujours par mon un qu'une chanson commence.  
Le malheur de mon deux fit sa célébrité,  
Le cinq vous donnera de ce déshérité  
Tous les tristes détails sur sa pauvre existence.  
Une personne trois sait nous plaire toujours,  
— Tu l'es, ô ma Brunette, ô mes mortes amours ! —  
Quatre est de l'Amérique un oiseau minuscule.  
— Six époque — Le sept en toute particule.*

UN GRENOBLOIS.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois primes littéraires.



Adresser les solutions (jusqu'au 10 mars) et tout ce qui concerne les récréations à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## *LES LARMES*



### I

Lorsqu'en tes yeux brillent des larmes  
Cruels me mordent les désirs,  
Car ces doux pleurs font à tes charmes  
Une couronne de saphirs ;

Car tes larmes des cils jaillissent,  
Avec les éclats fulgurants  
Des étoiles quand elles glissent  
Sous la nuée aux sombres flancs.

Et tu parais plus belle encore :  
Le satin lustré de la fleur  
Sous les frais baisers de l'aurore  
Ravive sa pâle couleur !

C'est un égrènement splendide  
De perles blanches, de rubis,  
Chaîne unissant un cœur timide  
A l'âme ardente qui l'a pris.

Puis c'est la stalactite rose  
Qui se forme au bout de tes seins,  
Quand de ta paupière close  
Ces larmes tombent grains à grains.

MARS 1892. — 3.

Et si les souffles du zéphyre  
Les cueillent sur tes boutons d'or,  
Dans l'air parfumé que j'aspire  
Ma bouche les retrouve encor.

II

O les larmes de l'esseulée,  
Sous leur cristal que de secrets !  
La souffrance au bonheur mêlée :  
Crainte d'abord, espoir après.

Oui, tu souffris chère innocente,  
Lorsque pour la première fois,  
Jusqu'en ton âme languissante  
D'un inconnu monta la voix.

Tu refusais d'ouvrir la porte,  
Comme pressentant un danger,  
Mais ta volonté fut moins forte  
Que la douceur de l'étranger.

Il vint un ange aux blanches ailes  
Sur ton épaule se poser,  
Couvrant tes yeux de ses mains frêles  
Et tes lèvres de son baiser.

Bonheur immense ! Extrême ivresse !  
Avant-goût des plaisirs sans fin !  
Tu frémissais sous sa caresse ;  
Les flèches d'or perçaient ton sein,

Des gouttelettes purpurines  
Scintillaient aux bords de tes yeux.  
Amour cruel, quand tu lutines,  
Combien terribles sont tes jeux !

O les larmes de l'esseulée,  
Sous leur cristal que de secrets !  
La souffrance au bonheur mêlée :  
Crainte d'abord, bonheur après.

III

Peut-on résister à tes larmes,  
Femme, sublime déité ?  
Pour moi, je dépose mes armes  
Devant leur souveraineté.

Réjouis-toi de ta conquête  
Malgré tes sens inapaisés  
Puisque je porte sur la tête  
Le sceau royal de tes baisers.

Novembre 1891.

RAYMOND.

---

*BERCEUSE*



A Mademoiselle Sidonie B.

Si j'étais un fils du céleste empire,  
Un lettré chinois,  
Je voudrais devant ton divin sourire,  
Te donner la fleur que ton cœur désire  
Et l'oiseau des bois.

Si j'étais le roi des Gypsis rebelles,  
Chef des Touraniens,  
Je dévoilerais, devant tes prunelles  
Qui semblent jeter des flots d'étincelles,  
Les secrets anciens.

Si j'étais le fils du roi de Lahore,  
Sur un palanquin,  
Voyageant parmi les fleurs de l'aurore,  
Je voudrais baiser tes yeux près d'éclorre  
Quand vient le matin.



Si j'étais négus de l'Abyssinie  
Mes esclaves noirs,  
Couverts de leur fez de cérémonie,  
Viendraient pour bercer tes nuits d'insomnie  
Chanter tous les soirs.

Si j'étais sultan des villes d'Asie,  
O mon cher amour,  
A tes pieds si beaux, fleur de poésie,  
Je voudrais, pour plaire à ta fantaisie,  
Passer tout le jour.

Mais, ô blonde enfant, vierge que j'adore,  
Etoile des mers,  
Pour toi je ne peux, sur cette mandore  
Qui résonne avec une voix sonore,  
Que t'offrir ces vers.

Villeneuve-s/-Lot, 5 septembre 1891.

MAURICE CALBET.

---

## ESTHER



Esther la jeune espiègle  
Encore à son couvent  
Est un vrai petit aigle  
Toujours le nez au vent ;

A sa chère Julie  
Un jour avec esprit,  
Voyez quelle folie !  
Cette lettre elle écrit :

• Si tu savais ma mie,  
Que mon cœur est heureux !  
Je suis la bonne amie  
De mon bel amoureux ;

« Il vient par la fenêtre  
Quand disparaît le jour,  
C'est imprudent peut-être  
Car nous parlons d'amour ;

« Gentilhomme sans tache  
Il accourt chaque soir  
En lissant sa moustache.  
Il est vêtu de noir ;

« Sa main qui me chiffonne  
Et qu'il gante toujours  
Gracieuse et mignonne  
Fait patte de velours ;

« Ah ! que sa voix est douce !  
Que son œil est brillant !  
Je broderai la housse  
De ce guerrier vaillant,

« Car j'aime sa caresse  
Et son baiser jaloux,  
Sa grâce enchanteresse,  
Il sera mon époux !

« Comprends-tu ma Julie  
Quel bonheur est le mien ?  
Tu dis : « quelle folie ! »  
Non ! tu n'y comprends rien ;

« Calme-toi car j'abuse,  
Je plaisante souvent,  
Il faut bien qu'on s'amuse  
Quand on est au couvent.

« Devine, si tu l'oses,  
L'amant qui vient au soir  
A museau, griffes roses,  
C'est... un joli chat noir ! »

HENRY DE FERNEX

---

*DAHLIA BLEU* <sup>(1)</sup>



Je rêve d'un volume intime et quelque peu  
Discret, où parmi le vélin des pages blanches  
Tel un bouquet de lys où brillent des pervenches  
Rayonnerait, en vers très bleus, mon amour bleu.

D'un bout à l'autre y chanteraient, gaîment un peu,  
Mes espoirs si naïfs et mes ivresses blanches,  
Mes rêves enfouis en un flot de pervenches  
Ayant pour soutien et pour guide ton œil bleu.

Je l'écrirais paisiblement, avec paresse,  
Et je le ferais tendre ainsi qu'une caresse  
Ce livre plein de Toi que toi seule lirais !

Et par les soirs d'été clairs et doux de paresse,  
Chacun de mes vers te serait une caresse  
Dont très adorablement tu t'enivrerais.

MICHEL ABADIE

---

*DÉVOTION LITTÉRAIRE*



A Mademoiselle Maria Court.

Muse que j'ignorais ! ces vers « A votre étoile »  
M'ont empreint d'une exquise et troublante langueur.  
C'est un secret d'amour en eux qui se dévoile,  
Le rêve d'idéal de votre tendre cœur.

Tel à Jérusalem, Jodhévohé vainqueur  
De son temple fendit du haut en bas la toile

(1) Extrait de « Sanglots d'Extase »

Et l'infini parut aux yeux du Juif moqueur  
Prosterné sur le sol, tremblant jusqu'à la moëlle.

Tel fut un tout jeune homme après vous avoir lue  
Et, du fond de son cœur vibrant, il s'écria :  
« Gloire à la poëtesse ici que je salue !

« Vous m'avez ravi l'âme en un si haut coup d'aile  
« Que poète et fervent, en ce sonnet je mêle  
« Aux *Ave poëta* les *Ave Maria* ! »

A Nice, ce 4 janvier 1892.

JACQUES DE COMAINTRY.

---

### A UNE INCONNUE QUI PASSE

---

Brune comme on en voit au ciel d'Andalousie,  
Avec des yeux brûlants, d'adorables appas ;  
Son beau corps que supporte une hanche qui plie,  
Fièrement se redresse à chacun de ses pas.

On surprend les soupirs de sa jeune poitrine  
S'exhalant doucement comme un parfum dans l'air ;  
Et, de la voir passer, créature divine !  
Les yeux sont éblouis plus que par un éclair.

Un doux frisson d'amour aussitôt vous enlace,  
Et le cœur tout rempli de cette émotion  
Commence un long voyage au milieu de l'espace,  
Dans les sphères du rêve et de l'illusion :

« Pour un baiser de toi, je donnerais ma vie ;  
Et même en cet instant, pour ce soupir de toi ;  
Dans tes charmes j'aurais une source infinie  
De bonheurs ignorés jusqu'à présent de moi.

T'aimer jusqu'au trépas, te le prouver sans cesse,  
Délaissant les humains et ne comptant les jours  
Que par tes chauds baisers, souveraine maîtresse,  
Si mon enivrement n'en oubliait le cours.

Dans ta tête veux-tu mettre un grain de folie,  
Et regagnons tous deux ensemble ma maison ?  
J'effeuillerai pour toi les fleurs de la prairie,  
Les tapis seront faits de mousse et de gazon.

Les plus doux parfums, l'iris, la violette,  
Pour nous embaumeront l'air du riant séjour  
Où je viendrais le soir, dans ta couche coquette,  
Chercher une caresse en t'inondant d'amour. »

Mars 1884.

AUGUSTE MAZE.

---

## JOUR DE L'AN



A ma Mère.

Le soir, quand c'est l'hiver et qu'il est rigoureux,  
J'ai pensé bien souvent à tous ces malheureux  
Que damne la misère et j'ai dit : Dieu les garde !

Décembre s'achevait. Sans feu dans la mansarde,  
Une mère, un enfant songent au lendemain.  
Pauvres gens ! il faudra bientôt tendre la main.  
Et c'est le dernier jour de la cruelle année :  
L'enfant pense aux jouets qu'il a vus la journée.  
La mère parle à Dieu. Quel sombre désespoir !  
Et le pauvre petit ose placer ce soir  
Son soulier misérable au vieux crochet de lâtre.  
La veilleuse se meurt et sa clarté blanchâtre  
Fait danser dans la nuit les follets du logis.  
L'enfant prie à genoux, croisant ses doigts rougis :  
Il demande au bon Dieu de conserver sa mère,  
Et mêle ses désirs à l'ardente prière.

Enfin le jour paraît. L'enfant ouvre les yeux,  
 Se penche vers sa mère et, riant, oublieux,  
 L'embrasse et la réveille en sursaut. — Dieu ! ce rêve  
 Horrible, le voilà, — car son enfant se lève.  
 — Il fait froid. — Où vas-tu ? — Voir si le bon Janvier  
 De jouets, de bonbons a rempli mon soulier.  
 Il approche inquiet, mais le soulier est vide ;  
 Il regarde, il se tait : sa figure est livide.  
 La mère s'est levée, elle a saisi l'enfant  
 Et le rapporte au lit. Il pleure : « Le méchant !...  
 « Pourquoi n'ai-je rien eu, n'ai-je pas été sage ?... »  
 Sa mère, de baisers, lui couvre le visage :  
 — Ne pleure plus, sois grand ; s'il a passé tout droit  
 « C'est que, vois-tu... chez nous, hélas ! il faisait froid. »

PAUL GIVRY.

---

## TORPEUR



L'herbage se déroule en gazons de velours  
 Et des frissons très doux, comme en la mer étale,  
 Convulsent lentement sa nappe qui s'étale  
 Jusqu'au là-bas où sont les grands bœufs roux et lourds.

Ils sommeillent, très las, harassés des labours  
 — Enorme, le soleil darde ses rais d'or pâle,  
 Tels des glaives de feu dans un trésor d'opale  
 ... Seuls des grillons gueulards braillent comme des sourds.

Dans l'assoupissement des êtres et des choses  
 La torpeur engourdit les mémoires moroses :  
 Il n'est pas que les bœufs qui dorment aux patis.

Mystique laudanum à mes rêves partis  
Je sens sourdre en mon cœur, mûri pour d'autres fêtes,  
La quiétude et la somnolence des bêtes.

EUGÈNE LONGUET.

---

### LES ROUGES-GORGES

---

Quand sous l'âpre aquilon gémissent les vieux troncs  
Tordus comme le fer dans le brasier des forges,  
Mendiant un abri, l'essaim des rouges-gorges  
S'en va frapper au seuil des pauvres bûcherons.

Nés avec le printemps aux caressantes brises,  
Ils n'ont jamais connu l'hiver, les doux oïseaux,  
Ni vu dans les étangs s'incliner les roseaux  
Et les feuilles périr au flanc des branches grises.

Ils croyaient gazouiller tendrement dans les bois,  
Enivrés du parfum des menthes et des roses,  
Et boire la rosée aux corolles écloses,  
Ignorant que cela mourait aux premiers froids.

Lorsque vers d'autres cieus l'hirondelle s'exile,  
Ils sont venus, frileux, quittant les anciens nids  
Où l'hiver a tué les rêves infinis,  
Aux pauvres bûcherons demander un asile

Le cœur qui bat au sein des humbles travailleurs  
Ne sait point rester sourd aux cris des rouges-gorges,  
Et pour eux, dans un coin, la fauchaison des orges  
A laissé quelques grains, espoir des jours meilleurs.

Aux tendres oisillons grandes s'ouvrent les portes :  
Les huttes désormais sont autant de berceaux  
Où, défiant l'hiver, les chers petits oiseaux  
Attendent qu'un bourgeon s'entrouve aux branches mortes.

Soyez bénis, ô vous, dont la main, près du feu,  
Tisse un nid de duvet d'une mollesse exquise  
Où viendront s'abriter contre la froide brise  
— Les oiseaux du bon Dieu !

EMILE MOSSOT.

---

## LE CHANSONNIER RAULLOT

---

Ce chansonnier, membre de la *Lice chansonnière*, est mort dernièrement, après avoir adressé la lettre de faire part suivante à ses camarades de la *Lice* :

Aujourd'hui, j'ai quitté la vie !  
Demain l'on doit me renfermer  
Dans la tombe où j'attends ma mie,  
Et je viens vous en informer.

Venez tous, mes chers camarades,  
Me conduire au clos toujours vert,  
Lieu des suprêmes embrassades,  
Chez le *voisin* d'Eugène Imbert. (\*)

C'est là que ma muse tarie  
Va dormir éternellement ;  
D'avance, je vous remercie,  
Dans un dernier embrassement.

Dans un article de l'*Illustration* du 16 janvier on lit ceci :  
« On ne l'a pas assez lue cette lettre de faire part d'un Gaulois  
qui part en chantant. »

Après avoir cité les vers ci-dessus, l'auteur ajoute : « Voilà, ou  
je me trompe fort, un pessimiste gai. *Il se tue et attend sa mie,*  
*etc., etc.* »

Or, il paraît que Raullot ne s'est pas tué. C'est du moins ce  
qu'affirme Eugène Imbert, président d'honneur de la *Lice chan-*  
*sonnière*, dans un article on ne peut plus intéressant de *Paris-*  
*Chanson*, sous la date du 15 janvier.

Il y a quelques années, Raullot avait adressé à ses confrères de  
la *Lice*, une circulaire dont voici la teneur :

(\*) Allusion à une chanson d'Eugène Imbert : « Mon Voisin » ; ce voisin est le Père-Lachaise.



Hanté d'une toquade  
Mais sûr d'un bon accueil,  
Je viens, cher camarade,  
Quêter pour mon recueil  
**Un tout petit quatrain.**

Et si, par aventure,  
En guise de bouquet,  
Je reçois la figure  
De l'auteur du couplet,  
J'enrichis mon écrin.

H<sup>is</sup> RAULLOT,  
*Licéen de la Petite Classe.*

Il serait intéressant de savoir si beaucoup de confrères ont répondu à cet original appel. Imbert, qui me paraît bien posé pour obtenir ce renseignement, nous en dira sans doute quelque chose dans *Paris-Chanson*.

Quant à moi, voici la réponse que j'ai faite, le 14 décembre 1886, au confrère Raullot :

Vous me demandez, cher confrère,  
Avec ma figure, un quatrain.  
Un quatrain ! mais c'est une affaire  
Pour moi qui ne suis pas en train !

Si je m'y mets par aventure,  
Je le graverai sur airain...  
Aujourd'hui, prenez ma figure,  
Mais dispensez-moi du quatrain.

**A. DESROUSSEAUX.**

---

### FLEURS GOTHIQUES

---

Les Gothiques ont doté la cathédrale de Bâle des fleurs les plus originales de leur imagination productive.

Le Cloître qui avoisine ce temple de l'Art renferme, dans ses cours extérieures, les sépultures des seigneurs Bâlois du XIII<sup>e</sup> siècle ; retraite exquise pour les rêveurs, solitude poétique où le regard plane sur le Rhin couleur espérance, qui passe fier.

A l'heure de l'École, quelquefois de jeunes enfants mettent

dans l'austérité du cloître une note riante et leur rire de printemps réveille, sous les voûtes, les vieux échos dormant du sommeil des siècles. Mais lorsque la dernière silhouette d'une petite Balaïse a disparu brusquement dans la perspective sévère des pilastres, tout retombe dans un mortel silence. Les cagoules des figures de moines, sculptées dans les angles, semblent plus baissées, les draperies droites des pleureuses ont plus de mystère encore.

Sur le chapiteau d'une stèle ajourée d'ornements bizarres et étreinte par les serpentements fabuleux d'un corps de chimère aux griffes terribles, l'artiste a sculpté sous une tête de mort, deux tibias en croix.

Cette stèle ainsi achevée est superbe, il semble que le dernier jet d'imagination soit parti, la dernière flamme du génie éteinte avec cette production où le temps, ce grand coloriste des monuments, a passé sa patine : ses larmes en ses jours de tristesse, ses gémissements en ses nuits de tempête ayant lézardé et usé la pierre.

Et cependant la nature est venue qui a trouvé tout cela incomplet ; à la tête de mort elle a donné la vie, sur les tibias elle a semé des mousses et, par une aube pâle et mystérieuse d'avril, deux mésanges bleues, dans une cavité du crâne, ont fait leur nid, animant le cloître d'une allée et venue continuelle dans leurs voyages à la pourvoyance des petits qui, frileusement blottis dans le chaud duvet, ont de ces mille et une chansons innocentes comme seuls gazouillent les petits oiseaux et les petits enfants.

Si coloriste qu'ait été le temps, si miraculeuse que se soit montrée la nature sous les tibias, une épitaphe gothique a résisté. La plus grande partie des lettres s'est effacée ; de la date, deux chiffres seuls se devinent encore, mais deux noms, ont subsisté quand même, constants comme des cœurs d'amants fidèles.

EDWIGE.

GUNTHER.

12...

Edwige ! nom doux comme l'Edelweiss des glaciers, blanc comme les neiges éternelles ! Edwige, une inspiratrice des vierges d'Holbein, figure idéale, muse pâle du Nord.

Châtelaine d'un castel moyen-âge bâti sur un rocher qui domine le Rhin, elle devait avoir seize ans lorsqu'elle se promenait, la rêveuse, dans l'avenue seigneuriale, effeuillant une marguerite.

— M'aime-t-il ?

Certes il l'aimait le preux chevalier avec lequel elle échangeait, la veille de son départ pour la guerre, des promesses d'amour éternel.

Dans la cour des gardes, il avait laissé sa haquenée piaffant

d'impatience et déjà revêtu de son armure, pour la première et la dernière fois, seul, il s'était présenté à Edwige.

Dans la mélancolie d'un soir d'automne, le cor des Alpes vers la montagne s'entendait, les échos redisant sa plainte en mineur longtemps, longtemps, là-bas, jusqu'à l'agonie, ainsi qu'une grande âme expirante dans une gorge sauvage.

La bise soufflait glacée. En bas, au bord du fleuve, passaient dans la nuit des formes humaines chargées des dépouilles sanglantes des bêtes de la montagne : ours et chamois.

Edwige et Gunther étaient descendus de la terrasse; peu à peu, absorbés dans leur peine de séparation, ils étaient arrivés au bord de l'eau grondante. L'armure du guerrier rythmait leur marche de sons belliqueux, mais sa voix se faisait tendre. Il avait ôté son gantelet et doucement à la taille d'Edwige son bras s'était enlacé.

Elle, blanche en sa robe, ses cheveux blonds tombant droits autour d'elle, semblait une apparition

— O mon Edwige, ta voix est une mélodie qui m'enchanté, berce m'en, ô ma muse !

Mais si tu crains de ne pouvoir retenir tes sanglots parle-moi avec les yeux, tes beaux yeux bleus comme ces fleurs et qui ont eux aussi leur rosée.

Les derniers myosotis poussaient entre les pierres humides dans l'eau verte.

— Edwige !

— O la légende allemande sur les Wergissmeinnicht !

A travers les vieux vitraux brisés, la mésange est rentrée, son aile bleue de « ne m'oubliez pas » rayant l'espace d'un vol d'azur. Perchée sur un tibia, elle donne la pâture à ses petits dont les becs rouges grands ouverts mettent dans les orbites creuses de la tête de mort, des regards sanglants.

Et, fiers de leur couvée qui repose, les doux oiselets improvisent un duo d'amour.

Bâle, Août, 1887.

Jeanne des AYETTES.

## BIBLIOGRAPHIE

**Chansons**, par Ernest Dubois, avec une préface d'Ernest Chebroux. (Léon Labbé, éditeur Paris 1891, Prix : 2 fr.)

Ceux qui font à Aristide Bruant l'injure de le prendre pour un chansonnier, ceux qui se pâment en écoutant les couplets des fournisseurs de « Chatnoirville et autres lieux », ceux enfin qui sont persuadés que les chansons de café-concert sont le dernier mot de l'art et de la littérature, ceux-là ne liront pas l'œuvre charmante de M. Ernest Dubois. D'ailleurs, ce poète au verbe moqueur, a d'impardonnables défauts : il écrit dans une langue sobre et consciencieuse, il se pique d'être sincère, simple, modeste, il sait charmer par la fraîcheur de son inspiration, convaincre par la franchise de ses accents ; il chante tous les sujets « vieux jeu » l'amour, le vin, la famille, la nature, les bienfaits de la paix. Voilà plus qu'il n'en faut pour servir de cible aux quolibets de « très haute et très honnête » dame Critique.

L'auteur s'est même offert le luxe d'un complice dans la perpétration de son ouvrage. Il s'est adjoint, comme préfacier, l'affreux réactionnaire bien connu et encore sympathique, Ernest Chebroux.

En termes excellents, le spirituel président de la Lice chansonniers présente aux lecteurs, son ami M. Ernest Dubois et signale, en passant, l'erreur commune où l'on tombe en s'imaginant naïvement qu'il faille encore écrire en français alors que tout plumitif qui se respecte n'ignore point qu'il est de bon goût et de bon ton, soit de parler le « petit nègre » des symbolâtres, soit d'adopter la langue verte en honneur au cabaret du Mirliton.

Il reste, somme toute, que M. Chebroux a trouvé l'occasion une fois de plus, d'affirmer son culte pour la muse joyeuse de la Chanson et que M. Dubois a composé un livre fort réjouissant qui gardera longtemps son parfum d'aimable honnêteté. Les *Chansons* nous révèlent un poète satirique et original, à la giclante ironie, au vers tour à tour tendre et railleur.

Nommons entre ses chansons : *A un Poète, Le Feu de Paille, Je crois en Dieu, Vivent les Mâles, Avec des formes autour, La Sainte Marguerite, Flûte, Choucroute et Macaroni, Les Grandes Voix, On demande toujours à vieillir, etc., etc.*

Mais il faudrait tout citer : nous nous bornons à recommander à nos lecteurs, ce très attrayant recueil de chansons, dont le succès très vif est bien mérité.

**Henri CORBEL.**

## RÉCRÉATIONS

### SOLUTION DU LOSANGE DE FÉVRIER

C  
 J O B  
 J O L I E  
 C O L I B R I  
 B I B L E  
 E R E  
 I

Ont deviné :

M<sup>mes</sup> Une amie d'Eglantine. — Violette. — Jeanne Hette. — Une fidèle au *Sylphe*. — Marie Honnête. — Une Grenobloise. — Mélie Mélot. — Mimosa. — Une oubliée. — Eglantine.

MM. Jules Vacoutat. — K. Tulle. — Deux amis. — Elie M. — Un vieux de la vieille. — Œdipe dernier. — Tony Eparvier. — Jean d'Armes. — Jacques Hot. — Henri P. et son petit ami Paul. — Un jeune sphinx. — Pauvre comme Job.

Le sort a favorisé MM<sup>mes</sup> Une amie d'Eglantine et M. Jean d'Armes qui recevront les primes promises.



### MÉTAGRAMME

*Vous pouvez me voir,  
 Du matin au soir,  
 Dans les mains de la couturière;  
 Changez ma lettre la première,  
 Des sentiers du grand bois,  
 Recherchant la ramée,  
 Aux doux sons de ma voix,  
 Votre oreille est parfois  
 Attentive et charmée.*



### MOTS EN CROIX

(Deux noms de fleurs)

C E E E E H I M N P P R R R V V

UN GRENOBLOIS.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois numéros supplémentaires du *Sylphe* d'avril.



Adresser les solutions jusqu'au 10 avril et tout ce qui concerne les récréations à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

Voiron, Imp. A. Mollaret.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## *LE RÉGIMENT QUI PASSE*

D'APRÈS LE TABLEAU D'ÉDOUARD DETAILLE



Par un temps de boue et de glace;  
Le peuple toujours enfantin.  
Regarde un régiment qui passe  
Devant la porte Saint-Martin.

C'est un régiment de ligne;  
Astiqué comme aux anciens jours,  
Le Tambour-major d'un air digne  
Précède les petits tambours.

Deux officiers qui pour les suivre,  
Maintiennent leurs chevaux au pas,  
Au-delà des saxhorns de cuivre  
Dominent les fronts, et là-bas,

A travers la brume incertaine,  
Tels des pavots dans les épis,  
S'avance la foule lointaine  
Des chassepots et des képis.

Pour les soldats le populaire  
S'est en grand'hâte rassemblé;  
Un flot de gamin accélère  
Sa marche à leur pas redoublé.

AVRIL 1892. — 4.

La troupe passe, calme et gaie,  
Comme elle irait sous les obus,  
Devant les gens qui font la haie  
Et l'encombrement d'omnibus.

Chacun l'accompagne ou s'arrête,  
Et l'on voit emboiter le pas  
L'ouvrier tirant sa charrette  
Ou portant son fils sur ses bras.

Et rêvant déjà de bataille,  
Tous sont heureux naïvement,  
Car toujours la France tressaille  
Au passage d'un régiment.

FRANÇOIS COPPÉE.

---

## MISÈRE

---

Elle a tout épuisé, pauvre fille, et sa bourse  
Tend désespérément son flanc vide entr'ouvert,  
Sans argent et sans pain ; la Seine et son flot vert  
Lui semblent par moment sa suprême ressource.

Mais si jeune et mourir ! Quoi, ce chemin ouvert  
Le quitter sans aller au terme de sa course,  
Sans abreuver sa lèvre au cristal de la source,  
Sans jouir du printemps en attendant l'hiver !

Et dans ses noirs pensers passant comme une flamme  
Le luxe qui la hante et qui la fait songer,  
Infiltre lentement le poison dans son âme.

O mon Dieu ! par pitié sauve-la du danger !  
Accorde à cette enfant ce qu'elle te réclame ;  
Ce pain que sans rougir elle puisse manger.

A. ESTIENNE.

PREMIERS BEAUX JOURS



AUBADE



*A ma Julie.*

I

Regarde, enfant, par ta fenêtre close,  
Le vieil hiver s'en aller tout morose :  
    Dès maintenant tout va chanter  
Dans les prés verts où la vie étincelle ;  
    Car le printemps veut visiter  
Les champs, les bois... et toi qu'il rend plus belle !...

REFRAIN

Le gai soleil dore la terre,  
Faisant rêver à nos amours ;  
Promenons-nous dans la bruyère :  
Salut ! premiers, premiers beaux jours. } *bis*

II

Tout va chanter : adieu frimas et neige  
Devant printemps fuit ce sombre cortège ;  
    L'oiseau gazouille tout heureux,  
Le papillon vers le ciel bleu s'élance :  
    Viens, mignonne, faisons comme eux,  
Vivons d'amour, de rêve et d'espérance...

REFRAIN

Le gai soleil dore la terre,  
Faisant rêver à nos amours ;  
Promenons-nous dans la bruyère  
Salut ! premiers, premiers beaux jours. } *bis*



III

Bonhomme hiver revient vers nous bien vite,  
Dépêchons-nous car le soleil nous quitte ;  
    Enfant, cueillons encor des fleurs,  
De frais bouquets pareront ta chambrette,  
    Tu rêveras sous leurs senteurs,  
Des jours passés de ton amant poète...

REFRAIN

Le gai soleil quitte la terre,  
Semblant oublier nos amours.  
Déjà se fane la bruyère,  
Adieu! derniers, derniers beaux jours. } *bis*

BERNARD DES VAUX.

---

MON CHIEN



Lorsque pour me rendre à l'étude  
Il me voyait sur le chemin,  
Il venait me lécher la main  
Pour me prouver sa gratitude.

Ses amoureux yeux de carmin  
Reflétaient la mansuétude,  
Somme toute, son attitude  
Avait quelque chose d'humain.

Or hier, dans la matinée,  
Le garde, en faisant sa tournée,  
L'a trouvé tout couvert de sang.

— Sommes-nous donc si misérables ?  
Hélas, oui ! dis-je frémissant ;  
Nous tuons même nos semblables !

ALFRED MIGRENNE.

---

## DÉTERMINATION <sup>(1)</sup>



Je ne veux porter envie au voisin.  
S'il est riche, est-il plus recommandable ?  
Je veux travailler, le travail rend sain.  
Le bon ouvrier seul est sociable.

Je cultiverai ma vigne, et mon vin  
En sera meilleur. D'humeur charitable,  
Je partagerai quelquefois mon pain :  
Bon acte vaut mieux qu'une bonne table.

Je serai toujours fils reconnaissant,  
Je veux devenir bon époux, bon père :  
Prêt pour mon pays à verser mon sang.

Quand on portera mon corps dans la terre  
Qu'on dise de moi : S'il n'inventa rien  
Ce fut avant tout un homme de bien.

FRANÇOIS ARMAGNIN.

---

## L'UNION FAIT LA FORCE



*A mes camarades  
de la « Prévoyance mutuelle ».*

A ses enfants un père offrit un jour  
Un lot de dards, raconte La Fontaine,  
En les priant d'essayer tour à tour  
De les casser, s'ils pouvaient d'une haleine :  
Aucun des trois ne pût rompre le tout.  
Lors, le vieillard redressant son vieux torse,  
Leur dit : « Mes fils, pour en venir à bout  
« Séparez-les : l'union fait leur force ! »

(1) Extrait d'un livre à paraître : « Après l'A B C D. »

La fable est juste, et par notre Univers  
De tous côtés resplendit sa morale :  
Dans la forêt voyez ces chênes verts  
Bravant l'autan, la foudre ou la rafale ;  
S'ils étaient seuls sur quelque âpre plateau  
Le vent bientôt briserait leur écorce,  
Mais ils sont drus sur les flancs du coteau.  
Ils restent droits, l'union fait leur force.

Quand les fourmis parmi le sable blanc  
Vont cheminer loin de la fourmilière,  
Il semble, hélas ! que leur troupeau tremblant  
Va disparaître au sein de la poussière ;  
Mais si plus tard on voit leurs magasins  
Pleins pour l'hiver, le spectacle se corse  
Et l'on se dit, en comptant leurs essaims :  
« L'adage est vrai, l'union fait la force. »

Lise n'était qu'une ouvrière en fleurs,  
Matin et soir enchaînée à sa table ;  
Paul gagnait peu, malgré de durs labeurs,  
C'était en somme un tout petit comptable !  
Mais ils s'aimaient... Aussi par le chemin  
De l'existence, en narguant le divorce,  
Ils s'en allaient, et, la main dans la main,  
Chantaient tout bas : « L'union fait la force ! »

Et vous aussi, Messieurs les Prévoyants,  
Vous dont l'entrain à cette heure est superbe,  
A votre tour, ô travailleurs vaillants,  
Vous donnez tous raison à mon proverbe :  
Votre idéal, socialisme vrai,  
Prouve qu'on peut, sans brûler une amorce,  
Entre bons cœurs s'aider avec attrait  
Et que chez vous l'union fait la force !

Montons plus haut : quand jadis l'étranger  
Sous son talon eût écrasé la France,  
Pensant qu'un jour on voudrait se venger  
Il menaça de sa triple alliance...

Contre ses coups, comme au temps d'Iéna,  
Républicains nous n'avons plus le Corse ;  
Mais l'hymne russe éclate en hosanna  
Et l'union nous donnera la force !

JULES SIONVILLE.

---

*LA REVOIR*

—♦—  
*A Armand Silvestre.*

Je voudrais la revoir un seul instant, revoir  
Ses traits délicats pleins de candeur liliale,  
L'or pur de ses cheveux mouvants et l'idéale  
Splendeur de ses grands yeux brillants comme l'espoir.

Oui, revoir le carmin éclatant de ses lèvres  
S'ouvrant comme une fleur et qui m'ont tant menti,  
Revoir tous ses attraits enfin dont j'ai senti  
Le désir fou qui ronge en de brûlantes fièvres.

Doux rêve : la revoir ce serait moins souffrir,  
Ce serait la lumière après le doute horrible,  
L'aurore après la nuit ! — Oh ! si c'était possible,  
Je voudrais la revoir un instant et mourir !

HENRI CHARRIAUT.

---

*SONNET* <sup>(1)</sup>

—♦—  
La nuit, quand tu dormais, paisible sur ta couche,  
Un songe te faisait soupirer, tressaillir ;  
O vierge, sur ton front, qu'un regard effarouche,  
Tu croyais voir le myrthe à l'oranger s'unir.

(1) Traduit de Goethe

Loin de tout œil jaloux, curieux ou farouche.  
Lorsque mes bras tremblants te sentaient défaillir,  
Dis, n'ai-je pas cueilli, bien souvent, sur ta bouche  
Autant d'ardents baisers que l'on peut en cueillir ?

Hélas ! la volupté de tant d'heures d'ivresse,  
Notre bonheur si pur, nos rêves de jeunesse,  
Contre le sort cruel sont venus se briser...

Dans cette vie étrange, où tout n'est que mensonges,  
Les plus ardents baisers passent comme des songes,  
Et le plus pur bonheur passe comme un baiser !

ELY NEVIL.

---

## MADAME ÈVE



Sujet toujours charmant, inépuisable thème,  
Source de voluptés où mon cœur boit toujours,  
Rayon venu d'en haut, doux et vivant emblème  
De nos rares bonheurs, de nos chères amours ;

Charme indéfinissable, insoluble problème,  
Sphinx au cœur d'or avec des griffes de velours ;  
Être fait de caprice et de grâce suprême  
A qui nous devons tous les meilleurs de nos jours ;

O femme, femme aimée ! adorable mélange,  
Où se trouve à la fois et du diable et de l'ange :  
Quand tu parus à Dieu dans ton plus pur éclat,

Quand le divin sculpteur eut fini ton image,  
Il dut être amoureux de son splendide ouvrage :  
Pygmalion commit un simple plagiat !

ERNEST CHEBROUX,

---

## INVOCATION A L'ÉTÉ



Saison de chansons, d'accords,  
De couleurs et d'étincelles,  
Été ! qui fait sans efforts  
Refleurir champs et venelles.

Va répandre les trésors  
De tes roses les plus belles,  
Toujours fraîches et nouvelles,  
Où dorment les petits morts.

Orne les mignonnes tombes  
Des enfants, douces colombes !  
Par les mères tant pleurés !

Afin que dans les phalanges  
Des cieux, ils en soient parés,  
Donne des fleurs à ces anges !

JOSÉPHINE RÉGNIER.

---

## TOURTERELLES ET RAMIERS



### LES TOURTERELLES



*Au petit peintre Jacoby.*

Le désir des ramiers hante les tourterelles,  
Sous les arceaux déserts des rameaux infinis,  
Les lourds isolements sont trop pesants pour elles,  
Et l'objet de leur rêve est l'union des nids.

Aussi, le col tendu vers l'au-delà des branches,  
Dans les ruissellements d'amour des jours de Mai,  
Chacun attend le vol charmant des ailes blanches  
Qui doivent amener enfin le bien-aimé.

Elles roucoulent par moment, et leur voix — tendre  
Comme l'exquise voix des Belles — fait entendre  
L'irrésistible chant des appels soupirés,

Et bientôt, toutes ces colombes amoureuses  
Palpiteront, au fond des forêts ténébreuses,  
En sentant la douceur des ramiers effleurés.

LES RAMIERS



*À Mlle Marie-Louise Guibert.*

Ils viennent, les ramiers que les colombes blondes  
Rêvent dans le mystère intime des feuillages.  
Comme les voiles des navires sur les ondes,  
Le zéphyr s'est hâté de gonfler leurs plumages.

Un immense besoin les tourmente comme elles.  
O chênes ! écarter devant eux vos ramures ;  
Écartez-les soigneusement, et sans murmures  
Laissez passer ceux qui vont vers les tourterelles.

Rapidement — émus comme des Jouvenceaux —  
Ils viennent, les ramiers aimants, vierges et beaux :  
C'est la première fois que leur cœur s'est ouvert.

C'est le premier hymen qu'ils s'en vont consommer...  
O chênes ! ô rameaux printaniers ! dôme vert !  
Laissez-les donc aller, laissez-les donc aimer.

AYMERILLOT.

*FERME LES YEUX*

(BERCEUSE)



I

La nuit descend sur terre amoureuse et sans voiles,  
Le ciel semble un écrin de saphirs précieux,  
Et sous ce dais d'azur resplendissant d'étoiles  
L'astre aux rayons d'argent brille silencieux ;  
C'est l'heure où tout s'endort dans la grande nature,  
Où dans leurs nids légers les oiseaux sont sans voix,  
Au loin l'on n'entend plus, vague et plaintif murmure,  
Que les soupirs de l'onde et le frisson des bois.

REFRAIN

Ton regard s'est voilé sous ta blanche paupière,  
C'est l'heure du sommeil, enfant, fais ta prière,  
La prière d'un ange en parfums monte aux cieus,  
Et tandis que sur toi je veille avec tendresse,  
Pour qu'un beau songe d'or doucement te caresse.  
Endors-toi jeune fille, ange ferme les yeux !

II

Chaque fleur lentement a fermé sa corolle  
Qu'elle n'entr'ouvrira qu'aux baisers du matin,  
Les papillons dorés, essaim doux et frivole,  
Ont aussi replié leurs ailes de satin :  
L'abeille est endormie au sein même des roses,  
La luciole luit sous les jeunes fraisiers,  
Et dans ce calme pur, seul au milieu des choses.  
L'harmonieux zéphyr bruit sous les rosiers.

REFRAIN

Ton regard s'est voilé sous ta blanche paupière  
C'est l'heure du sommeil, enfant, fais ta prière,  
La prière d'un ange est un soupir des cieus ;



Et tandis que sur toi veille mon cœur fidèle,  
Pour qu'un beau songe d'or te berce de son aile,  
Endors-toi jeune fille, ange ferme les yeux !

III

C'est que j'aime à te voir, enfant, quand tu reposes !  
Ton abandon alors est chaste et gracieux,  
Tes lèvres de corail s'ouvrent comme des roses  
Et tu sembles sourire aux anges radieux...  
Dors, vierge au front de lys ! sur le bord de ta couche  
Les séraphins charmés descendront du ciel bleu,  
Et te croyant leur sœur, cueilleront sur ta bouche  
Un baiser qu'à l'aurore ils monteront à Dieu.

REFRAIN

Ton regard s'est voilé sous ta blanche paupière,  
C'est l'heure du sommeil, enfant, fais ta prière,  
La prière d'un ange est un chant dans les cieux :  
Et tandis que sur toi mon amour toujours veille,  
Pour qu'un beau songe d'or, en souriant t'éveille,  
Endors-toi jeune fille, ange ferme les yeux !

FRÉDÉRIC LÉVY.

---

VIA TIQUE



Un grabat d'hôpital.

Il y en a d'autres, en grand nombre, rangés comme des cercueils, avec l'art et la symétrie d'une géométrie de fossoyeur. Tout est blanc, d'une blancheur de neige : une propreté d'hôpital.

Un grabat.

Dessus, quelqu'un. Mort ou vivant ? Ce serait bien difficile à dire, n'était la flamme qui brille au fond de ses prunelles ardentes ; son front est plus pâle que le linge où sa tête repose.

Au fond, tout au fond de la salle, une porte. C'est vers cette porte que le malade dirige les regards vagues de ses yeux

atones, comme si, derrière elle, se cachait, pour lui, la dernière branche de salut.

Cette porte enfin s'entr'ouvre, lentement, sans bruit, tandis que la figure de l'agonisant s'illumine, comme si un rayon de soleil couchant venait rendre un peu de vigueur à ce foyer de vie qui va s'éteindre.

Et cependant ce n'est pas le soleil, c'est plutôt la lune, la lune blonde et souriante des amants, qui apparaît sous les traits de sœur Aurélie. Le malade l'attend, cela se devine, il l'attend avec cette impatience anxieuse que seul connaît l'amoureux quand l' Aimée retarde à l'heure du rendez-vous.

Elle, pauvre ange aux yeux plus doux que l'azur des beaux jours, elle a fermé à tout jamais son cœur aux choses de ce monde : son regard va droit au lit de son *cher* malade. Car elle affectionne tout particulièrement le jeune martyr étendu là. Elle vient le voir souvent, sœur Aurélie, très souvent, plus souvent même que de raison.

Du reste, pourquoi n'être pas toujours à son chevet ? Toujours ! Elle le sait, il n'en a plus pour longtemps hélas ! Les heures du condamné sont comptées... Elle va à lui, tremblante, oppressée. Elle a vu bien des malades, des blessés, des mutilés ; cependant, elle n'a jamais éprouvé l'émotion étrange qu'elle ressent en ce moment.

Pourquoi ?

Demandez-leur pourquoi ils éprouvent tant de bonheur quand se rencontrent leurs regards muets, qui en disent plus long que des flots de parole ?

Demandez, à lui, pourquoi aucune femme n'a comme sœur Aurélie, fait vibrer aussi tendrement toutes les cordes de son âme.

Demandez, à elle, pourquoi nul malade ne lui a procuré tant de regrets, tant de réelles tortures, en face d'une séparation éternelle ?

Ils ne vous répondront.

Parce qu'un sentiment inconnu, ignoré de leur âme chaste, les attire l'un vers l'autre, à leur insu, irrésistiblement.

L'amour a de ces caprices étranges, les explique qui pourra !

C'est qu'elle est si bonne, si bonne, pour lui ! Jamais, avant son entrée à l'hôpital, aucune femme honnête et pure ne s'était montrée, à son égard, généreuse avec désintéressement, dévouée comme une mère et comme une sœur.

Puis, il lui a fait le récit de sa vie — vie de gavroche bon enfant, — une vraie confession, entière, sincère.

Il n'a jamais connu son père. — En a-t-il eu un ? Rien d'étonnant ; les enfants illégitimes grouillent sur le pavé de la Capitale.

Sa mère ! ah ! il s'en souvient, un peu. Souvenirs confus,

d'ailleurs, qui remontent, semblent-ils, bien haut. Elle était jeune, elle était belle, avec ses grands yeux noirs bistrés cependant par des larmes fréquentes.

Il sait cela ; — il sait cela ! Il se rappelle aussi qu'elle est morte, emportée par une maladie qui l'a épuisée rapidement. A présent, il devine ce qu'était cette maladie de sa mère, et, ce qui est plus terrible encore, il comprend qu'elle constitue le seul héritage qu'il en ait reçu !

Qu'importe, c'est un moyen, providentiel peut-être, de la rejoindre au plus tôt dans l'au-delà.

Après ?... Il a vécu de la charité publique, de l'obole du passant, des restes de table déposés sur la voie. Il a vécu de tout, si petit, si petit, abandonné de tous, grelottant la faim, le froid et mille privations sur la borne du chemin, les pieds nus dans la boue, les haillons trempés sous l'averse ou le préservant à peine de l'aiguillon de la bise mordante. Tout cela n'était rien, rien ! Il a toujours été honnête et loyal, comprenant d'instinct que c'était là le seul moyen d'être toujours en prise avec soi-même et avec le prochain. Mais ce qui le faisait souffrir, c'était de voir les caresses d'une mère à son enfant, d'une sœur à son frère, et, plus tard... ah ! il n'oserait dire cela à sa sœur Aurélie ; il est des choses que ses oreilles d'épouse du Christ ne doivent point entendre.

Et sœur Aurélie se sent l'âme envahie, pour ce malheureux, d'un inexprimable sentiment de tendresse. Si elle ne se faisait violence, elle lui prodiguerait ces caresses dont-il a été sevré ; elle irait jusqu'à l'étreindre dans ses bras.

Oui, il lui a tout dit, à sœur Aurélie. Aujourd'hui, il est une chose qu'il voudrait lui demander... parce qu'il se sent mourir.

Mais il n'ose pas, il n'osera jamais... et ce serait pourtant sa consolation suprême, le prix inespéré des souffrances qu'il a si longuement endurées.

Sœur Aurélie lit dans ses yeux — comme une mère le ferait — qu'un désir le ronge intérieurement.

Peut-il avoir quelque chose à lui cacher ? Qu'il demande, il aura ; tout ce qu'il est en son pouvoir de lui donner est à lui. Elle insiste, elle supplie, et lui, vaincu, avoue qu'avant de partir il voudrait qu'un baiser de femme aimée vint réchauffer son cœur meurtri.

Sœur Aurélie, peut-être, ne s'attendait pas une telle demande ; elle recule, plus blême que la madone en plâtre, là, sur son socle... Elle regarde à son tour la porte qui va lui permettre de se soustraire à la tentation.

Fuir !...

Pourtant la main sur son cœur pour en comprimer les batte-

nents, levant les yeux vers le ciel, elle voit, appendu à la muraille, l'image du Crucifié qui contemple à ses pieds sa sainte-Mère et Madeleine, la grande pécheresse, à qui il a tant... pardonné !

Le Dieu mourant semble lui dire :

— Pitié pour l'agonisant !

Soudain, transfigurée, elle ouvre les bras, et, prenant dans ses mains cette tête inerte, elle colle avec passion ses lèvres brûlantes sur la bouche glacée du moribond.

— Merci !

Ce mot passa dans le dernier souffle. J. DELANGE-ELOY.

---

### BIBLIOGRAPHIE

---

**Effleurements psychologiques**, par J.-M. VERNAY, brochure de 50 pages, prix : 1 fr., chez l'auteur, à Châlons-sur-Marne.

M. J.-M. Vernay est un *jeune*, et à ce titre, il a droit à nos encouragements.

Il a débuté, il y a quelques mois, par une plaquette : **Terre et Azur**, où la note satirique domine. Ses satires témoignent d'un jugement précoce et d'un esprit observateur.

Dans **Effleurements psychologiques** cette tendance s'affirme, quoique atténuée par un sentiment de bienveillance et de commisération pour les sentiments qui agitent notre cœur.

Il y a en lui l'étoffe d'un poète qui voit, qui sent, mais qui ne peut encore exprimer toutes les fictions qui agitent son esprit. C'est un penseur qui cherche à comprendre et à résoudre les problèmes psychologiques. Son peu d'expérience de la vie, les illusions dont il se berce encore ne lui permettent pas d'aborder sinon résolument, du moins sûrement les appréhensions et les défaillances de l'âme, mais il a déjà le sentiment de l'observation, ce qui est d'un bon augure pour l'avenir.

Des douze études qu'il a réunies sous le titre d'**Effleurements**, toutes n'ont pas, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue psychologique, la même valeur, cela tient un peu à l'aridité de certains sujets et si tel chapitre revêt une tournure un peu trop personnelle, les débutants de demain y trouveront de sages conseils, et ceux qui, comme le signataire de ces lignes, ont depuis quelques quinze ans éparpillé leurs impressions dans les revues littéraires, se recueilleront dans les réconfortants souvenirs des premiers débuts de la carrière des Lettres.

Eug. CHENAL.

## RÉCRÉATIONS

### SOLUTIONS DES JEUX DE MARS

Métagramme :

CISEAUX — OISEAUX

Mots en Croix :

P  
R  
I  
M  
P  
E  
R  
V  
E  
N  
C  
H  
E

Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Elle-même, 2 sol. — Picciola, 2 sol. — Rose et Marie cueillant des primevères, 2 sol. — Lady Anne, 1 sol. — Deux cousines à T, 2 sol. — Jeanne Hette, 2 sol. — Fleur des Alpes, 1 sol. — Irma Gallet, 2 sol. — L'amie de Picciola, 1 sol. — La Mère Yngue, 2 sol.

MM. K. Tulle, 2 sol. — Œdipe dernier, 1 sol. — Le père Hoquet, 2 sol. — Fidèle au *Sylphe*, 2 sol. — Jules Vacoutat, 2 solutions rimées (félicitations et merci). — Sphinx, 2 sol. — Un réserviste, 2 sol. — Deux amis, Jules et Fernand, 2 sol. — Tony Eparvier, 2 sol. — Lord Egon, 1 sol.

Le sort a favorisé M<sup>me</sup> Jeanne Hette et MM. Tony Eparvier et K. Tulle qui recevront les primes promises.



## ANAGRAMME

*Six vers, six mots : — Mon un sur les murs d'une classe.  
Mauvais chien perd le deux très souvent à la chasse.  
Mon trois est un onguent. — Chercheurs, il est certain  
Que le quatre est adverbe emprunté du latin. —  
Aux cartes, quelquefois, mon suivant s'effectue. —  
Et pour sixième, enfin, trouvez une tortue.*

UN GRENOBLOIS.

Il sera tiré au sort trois primes littéraires entre les devineurs.



Adresser les solutions (avant le 10 mai) et tout ce qui concerne les récréations à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## AU CRÉPUSCULE

---

Le soir, couleur cendre et corbeau,  
Verse au ravin qui s'extasie  
Sa solennelle poésie  
Et son fantastique si beau.

Soudain, sur l'eau morte et moisie  
S'allume, comme un grand flambeau  
Qui se lève sur un tombeau,  
La lune énorme et cramoisie.

Et, tandis que dans l'air sanglant  
Tout sort de l'ombre : moulin blanc,  
Pont jauni, verte chenevière,

On voit entre les nénuphars  
Moitié rouges, moitié blafards,  
Flotter l'âme de la rivière.

MAURICE ROLLINAT.

---

MAI 1892. — 5.

## L'ODALISQUE AU SÉRAIL



Dois-tu vivre enfermée, éclair brillant des Cieux !  
Comme au sein d'un écrin le bijou qu'on adore,  
Sans pouvoir t'envoler, bien avant que l'aurore,  
Ne montre à l'univers ses feux si radieux ?

Sur les ailes du vent un bruit mystérieux  
Glissant sur la mer noire, en venant du Bosphore,  
Vient me dire tout bas que tu gémiss encore  
Au Sérail du Grand Turc, un séjour odieux.

Le Forban qui t'a prise, en te rendant captive,  
Au sultan Mahomet a livré pour de l'or  
La fleur de ton amour, ce précieux trésor.

Odalisque ! tu peux, grâce à ta foi si vive,  
En trompant ton espion, l'ennuque musulman,  
T'enfuir de ce palais pour revoir Soliman.

BARTHELET.

---

## LA DENTELLIÈRE DE BRUGES



A Bruges, près des eaux muettes  
Qui se traînent languissamment,  
Sur le bord d'un canal dormant  
A faire pleurer les poètes,  
En face de ces flots verdis  
A l'odeur somnolente et fade,  
Une dentellière malade  
Vivait dans un obscur taudis.

Dix-huit ans, poitrinaire et pâle.  
La douleur cernait ses yeux doux,  
Et, quand elle toussait, sa toux  
Avait des sifflements de râle.  
Elle travaillait, chaque jour,  
Au bruit de l'eau, toujours le même ;  
Sans avoir jamais dit : « Je t'aime ! »  
Elle rêvait beaucoup d'amour.

Plus d'une fois, sur la grand'place,  
Comme, en allant vers le beffroi,  
Avec son pauvre cœur tout froid  
Elle traînait sa marche lasse,  
Elle avait vu, parmi les fleurs,  
Passer, sur quelque taille frêle,  
Ces dentelles faites par elle  
Dans l'obscurité des douleurs.

Et, regagnant, près de l'eau morte,  
Sa chambrette de pauvre enfant,  
La dentellière était souvent  
Très songeuse en poussant la porte.  
Oh ! si quelqu'un m'aimait enfin !  
Si jamais j'étais fiancée !  
Et, tremblant à cette pensée,  
Elle prenait le fuseau fin.

Derrière une boule de verre  
Qui lui tamisait la clarté,  
Quatre heures de nuit, à côté  
De l'horloge au rythme sévère,  
Chaque soir plus nerveusement,  
Elle travaillait dans les fièvres,  
Puis se jetait, du sang aux lèvres,  
Sur son grabat d'épuisement.

Et le canal, sous les déluges  
D'un ciel maussade et pluvieux,  
Dormait, mélancolique et vieux  
Comme les carillons de Bruges ;



Et les petits jardins mouillés  
Dormaient au jour crépusculaire,  
Sans que jamais une voix claire  
En riant les eût éveillés.

Pauvre petite dentellière,  
Qui donc chez vous s'en est venu ?  
C'est un jeune homme, un inconnu  
A la démarche cavalière.  
Le jeune homme à peine arrivé,  
Voilà votre cœur qui s'arrête :  
C'était le fiancé, pauvrete,  
Celui que vous aviez rêvé !

Il vous a dit : « Je me marie... »  
Vous avez eu bien mal ! — Après,  
Il a dit encor : Je voudrais  
La dentelle la plus fleurie,  
Une merveille, un pur bijou,  
Une toile en neige tissée,  
Pour l'offrir à ma fiancée,  
Et la mettre autour de son cou.

« Il la faut pour la Pentecôte...  
— Je l'achèverai, Dieu m'aidant...  
— Le temps manque un peu : cependant  
Pourrez-vous la donner sans faute ?  
Je la veux blanche comme lait,  
Je la veux adorable et fine,  
Fraîche à ravir une dauphine... »  
Elle a promis ce qu'il voulait.

Les voisines ont fait : « Ma chère,  
Quelle chance ! un travail de roi !  
Mais c'est que vous avez, ma foi,  
Regard sûr et touche légère ! »  
Le canal, sous la pluie à flots,  
Epaissit son eau plate et grise ;  
La dentellière s'est assise,  
Le cœur soulevé de sanglots.

Au travail, ma pauvre petite !  
Ton coussin est là qui t'attend.  
Sans amour, travaille pourtant,  
Travaille encor, travaille vite !  
N'écoute plus ce cri d'oiseau  
Effaré de pluie et de brume ;  
Quitte l'eau glauque et son écume ;  
Dentellière, vite au fuseau !

Et, pendant de longues semaines,  
Chaque jour, à l'autre pareil,  
Sans parler, sans voir le soleil,  
Sans entendre de voix humaines,  
La dentellière fait courir,  
Avec son éternel manège,  
Ces fils légers comme une neige  
Qu'on verrait se prendre et fleurir.

D'heure en heure, la toux plus forte  
Lui mord plus avant dans les chairs.  
De temps en temps par les jours clairs,  
Le jeune homme frappe à la porte.  
« Eh bien ! l'ouvrage avance-t-il ? »  
— Février se termine à peine. —  
« Ce sera dans une semaine... »  
— On est aux derniers jours d'Avril.

L'enfant s'est encore amaigrie :  
Ça l'a prise pour tout de bon !  
Elle a les mains d'un moribond,  
Les yeux d'une Vierge Marie.  
Ces yeux, que la tristesse emplit,  
N'ont jamais vu des yeux leur rire !  
C'est bientôt la fin du martyre :  
L'enfant travaille dans son lit.

Le printemps sème des pervenches  
Sur les eaux du canal moins noir,  
Et, par la croisée, on peut voir  
Un arbre avec des fleurs aux branches ;

Tissant, de ses doigts effilés,  
Les dentelles pour l'épousée,  
L'enfant peut voir, par la croisée,  
Revenir les vols exilés,

Et puis, un jour qu'une main vive  
Frappe à la porte, — on n'ouvre plus,  
Sur les escaliers vermoulus  
La foule des voisins arrive.  
Les enfants disent : « Elle dort... »  
Le jeune homme entre : « Et notre ouvrage ?  
Avance-t-il ? Allons ! courage ! »  
Il recule : il a vu la mort.

Nul ne portera la dentelle  
Sur qui la mourante pâlit.  
Le soir, quand on l'ensevelit,  
On mit cette neige autour d'elle,  
On l'a menée au calme lieu  
Qui nous réserve ses refuges,  
Et la dentellière de Bruges  
Connait l'amour, s'il est un Dieu.

CHARLES FUSTER.

---

*TOUS PARTIS!...*



Je la verrai longtemps, comme une douce image,  
L'enfant pâle aux yeux bleus relevant son rideau  
Pour sourire à ses fleurs ou bien à son oiseau,  
Puis inclinant son front pour reprendre l'ouvrage !

Parfois, elle suivait du regard le nuage...  
Mais quand le gai soleil frappait l'étroit carreau,  
L'enfant semblait bénir cet astre pur et beau,  
Alors un peu de joie éclairait son visage.

Tout cela se passait à l'aube du printemps,  
Ses fleurs et son oiseau fêtaient ses dix-sept ans,  
Remplissant de parfums et de chants sa fenêtre.

Las ! quelques jours après je les vis disparaître !..  
L'enfant dort maintenant du sommeil éternel,  
Les fleurs n'existent plus, l'oiseau vole en plein ciel !

ELISABETH PLOUX.

---

### *SOUVENIRS*



O baisers d'autrefois dont la source est tarie  
Dont mes lèvres, hélas ! ne se souviennent plus,  
Souvenirs de bonheur qui montez comme un flux  
Au cœur et ravivez l'âme inerte et flétrie.

Longs serments échangés sous les grands bois touffus.  
Dans ces jours radieux où tu courais fleurie  
A travers les bleuets de la verte prairie.  
O défuntes amours ! beaux soleils disparus !

Ah ! ton cœur ne bat plus et ta bouche est muette,  
Et notre amour si beau n'est plus qu'un froid squelette.  
Que tes tristes baisers ne peuvent ranimer.

Pour calmer la douleur de mon âme blessée  
Je laisse, ô Valentine, envoler ma pensée  
Vers ce passé riant, où tu savais aimer.

JOSEPH BERGER.

---

LE VENT



SYMPHONIE



I

Tout sur la terre  
Semble dormir,  
Ombre et mystère!  
Pas un soupir !...  
Sous les étoiles  
Ouvrant ses voiles,  
Sourit la nuit ;  
Mais, comme un rêve,  
Soudain se lève  
Un léger bruit.....  
Quel est ce doux murmure  
Qui sort du fond des bois ?  
On dirait une voix  
Mélodieuse et pure...  
On dirait des concerts lointains  
D'esprits nocturnes, de lutins  
Qui s'agitent là-bas dans l'ombre...  
Pour consoler les cœurs perdus  
Les anges sont-ils descendus  
Sous la forêt rêveuse et sombre?...  
Mais, écoutez!... Sous la voûte des cieux  
Le bruit grandit, comme celui de l'onde  
Sur l'Océan... Est-ce un souffle qui gronde,  
Tantôt puissant, tantôt harmonieux?...  
C'est l'ouragan qui passe au milieu des ténèbres,  
Secouant les sapins avec des cris funèbres ;  
Écoutez... Il s'approche et la terre a frémi...  
Son souffle fait ployer la cime du grand chêne...  
Sous le dôme des bois la biche sans haleine  
Veille auprès de son faon sur la mousse endormi...

II

Et du creux des vallons d'étranges symphonies  
S'élèvent tout à coup, comme si les génies  
S'éveillaient sous les bois et gémissaient en chœur...  
Et, dans le tourbillon qui galoppe sans trêve,  
On croirait par instants, comme à travers un rêve,  
Voir passer leur essaim fantastique et moqueur...  
Puis, ce sont, dans la nuit, des plaintes incertaines,  
Des râles d'agonie ; et, des forêts lointaines,  
Vient à travers l'espace un long gémissément  
Qui sans cesse renaît, grandit, s'apaise, expire...  
Et le vent qui grondait, lugubrement soupire  
A travers les roseaux qu'il berce doucement...

III

— Que veux-tu, sombre esprit ? Descends-tu de la nue  
Pour apprendre à la terre une langue inconnue ?  
Pourquoi viens-tu troubler la nature qui dort,  
L'homme que le sommeil berce sur de beaux songes ?...  
Pourquoi viens-tu bannir ces consolants mensonges  
Qui lui font oublier la douleur et la mort ?...  
Où t'en vas-tu comme un coursier rapide ?  
Démon des nuits, ne te lasses-tu pas ?...  
Vas-tu mourir sur quelque terre aride  
Où l'homme encor n'a point porté ses pas ?...  
Mais il s'éloigne, il va dans l'ombre,  
Et son hymne plaintif et sombre  
Doit par degré s'évanouir,  
Et, comme cet oiseau qui passe,  
Au sein de l'éternel espace  
Il fuit pour ne plus revenir...  
Au fond de la vallée,  
Sous la voûte étoilée,  
Sur les bords du lac bleu,  
Ce n'est plus qu'un murmure  
Qui meurt sous la ramure  
Comme un dernier adieu...

Tout, sur la terre  
Semble dormir...  
Ombre et mystère !  
Pas un soupir !...  
Le long des grèves  
Sème ses rêves  
La pâle nuit,  
Et du silence  
Le voile immense  
Tombe sans bruit...

JULES VIGUIER.

AOÛT ET SEPTEMBRE 1887.

---

### BIBLIOGRAPHIE

---

**FLEURETTES**, poésies par Joseph LOINTIER, précédées d'une lettre de Jehan ECREVISSE et de stances par Henri BOMEL, un volume in-12 Voiron, 1892.

**Fleurettes**, tel est le titre d'un coquet et élégant volume récemment sorti des presses d'Auguste Mollaret, l'imprimeur distingué qui édite le *Sylphe*. Il a su en faire comme une sorte de porte-bouquet ou de gracieux écrin destiné à assortir et à réunir des fleurs de poésies. En effet, *Fleurettes*, cela se comprend et se voit tout de suite, ce sont de douces et charmantes inspirations poétiques. L'auteur de cet aimable recueil est M. Joseph Lointier, un poète élégant et délicat, qui habite Avignon, mais que le *Sylphe* a l'avantage de compter au nombre de ses amis et de ses meilleurs collaborateurs, ainsi au reste qu'en fait foi, en tête du volume, une lettre cordiale et d'une forme expressive, émanée de notre sympathique et excellent Directeur, Jehan Ecrevisse.

La gerbe poétique de M. Joseph Lointier est assez abondante et développée pour mériter bien mieux que le rapide examen condensé en quelques lignes qu'il nous est permis de lui consacrer. Deux choses sont à noter dans les productions de notre poète; c'est d'abord la fermeté de la forme, le soin et l'exactitude de la facture poétique, et ensuite la sincérité et la franchise de l'inspiration.

C'est bien une âme éprise du vrai et du bien comme du beau, qui parle et nous révèle ses pensées élevées et douces, chaleu-

reuses et délicates. Poète à l'inspiration constamment haute et noble, aux sentiments purs et pénétrants, M. Lointier a su écrire sur des sujets très simples, parfois même familiers, de courts et gracieux poèmes : C'est le foyer avec les hôtes aimés qui en sont l'ornement et la joie, avec les douces affections, les humbles et tendres sentiments qui y fleurissent. C'est aussi la nature idéalisée par la poésie et l'art. Ainsi la famille, l'amitié, l'amour, la nature, forment les objets de ses meilleures tendresses et deviennent tour à tour le thème de ses plus doux chants. Ajoutons à ses qualités la dignité morale qui apparaît à chaque page et communique à ses vers un caractère franc, salubre, éminemment sain. Et de ceci donnons immédiatement un exemple en citant ces deux belles strophes pleines du souffle divin des espérances immortelles :

Et que serait la vie, après tout, ici-bas,  
Si l'être tout entier, au bout de ses combats,  
Descendait dans la tombe?...  
Si de notre pensée il ne restait plus rien,  
Elle qui vole à Dieu son espoir et son bien,  
Comme au ciel la colombe !

Oh ! non, élevons-nous espérons et croyons ;  
Car Dieu, par son soleil, nous donne ses rayons  
Pour éclairer notre âme !  
Oh ! non, car ce serait vouloir deux fois souffrir,  
Que de penser qu'un jour tout en nous doit mourir  
Sans laisser une flamme !

Ces beaux vers suffisent à démontrer que les *Fleurettes* de M. Lointier sont de celles qui naissent dans ces vallons heureux où ne flottent que les caresses des souffles propices et les effluves des rayons bienfaisants.

Il pourrait avec vérité appliquer à sa poésie l'aimable et simple définition qu'un poète exquis donnait de la sienne en la comparant à une source doucement murmurante, coulant sous les rameaux des bois et ne reflétant que l'azur du ciel :

A travers bois ma source fuit ;  
Elle est frêle et fait peu de bruit ;  
Mais elle est pure... on y peut boire !...

Aussi sommes-nous tenté de lui dire pour caractériser le charme noble et pur de son inspiration et pour honorer la saine beauté de sa muse :

Dans ton livre, en suivant ta muse page à page,  
Comme on suit un oiseau dans le riant bocage,  
Nous trouvons et parfums et chants mélodieux...  
Car cette douce muse, à l'idéal fidèle,  
Aux fanges du chemin ne ternit point ton aile ;  
Sa voix est, sur la terre, un pur écho des cieus...



Il y a dans le recueil de M. Lointier, non seulement de quoi satisfaire les rêveurs et les poètes de pensées et de sentiments, mais on y rencontre aussi de quoi satisfaire les amateurs de fantaisies poétiques et de caprices de versification, en un mot, les curieux de rimes et de rythmes. Ses vers sont faits de main d'artiste, mais aussi de main d'ouvrier habitué à forger la matière versifiée et à marteler les rythmes sonores sur l'enclume d'or de la poésie. Aussi y trouve-t-on tour à tour, outre de curieux sonnets *syllabiques*, des triolets, virelais, villanelles et rondeaux, et jusqu'à une *Sixtine* ou *Sextine*, morceau assujetti, dans chacune de ses six strophes, à des retours nécessaires ou à des alternances redoublées des mêmes rimes, et dont par suite les difficultés sont considérables.

On le voit, les poésies de M. Joseph Lointier, réunissent à un rare degré les qualités diverses qui peuvent captiver tous les genres de lecteurs; mais elles sont faites surtout, ces gracieuses *Fleurettes*, pour charmer les femmes, c'est-à-dire pour plaire à la plus aimable et à la plus séduisante clientèle des poètes.

Gabriel MONAVON.

P. S. — Ajoutons au dernier moment un détail qui a son prix et qui confirme tout ce que nous venons de dire sur l'élévation et la portée morale de l'inspiration poétique de M. Lointier. La *Société Nationale d'Encouragement au Bien*, qui a pour président actuel M. Jules Simon, de l'Académie Française, vient de décerner une de ses médailles d'honneur à ce recueil d'élite. G. M.

**PREMIÈRES IDÉES**, <sup>(1)</sup> tel est le titre du recueil de poésies qui nous arrive en droite ligne d'Orléans, où si je ne me trompe, il a vu le jour depuis quelque temps déjà. Jusqu'ici le nom de J.-M. SIMON (un lauréat des concours du *Sylphe*, s. v. p.) ne nous était guère connu que par quelques morceaux mis au jour par la revue d'Albert Hue ou par l'académie Champenoise, d'Auguste Linert; mais nous n'avons pas été surpris le moins du monde en trouvant son nom sur la couverture d'un livre pour de bon.

« Ce livre — dit l'auteur lui-même dans sa préface — est sans « prétention aucune : c'est une œuvre de jeunesse, de début : un « simple essai! Ces vers auraient dû, peut-être ne jamais voir le « jour. Encouragé par quelques amis et par divers succès litté- « raires, j'offre mes **Premières idées** pour ce qu'elles sont. »

Après une pareille déclaration, il est parfaitement inutile d'essayer une analyse de ces **Premières idées** toutes simplement personnelles et par cela même détachées les unes des autres. J.-M.

(1) Orléans. Guérin, éditeur, rue Royale. Prix 1 fr. 75.

Simon n'a pas cherché à faire un livre à proprement parler, il s'est contenté de glaner çà et là, de réunir ce que lui avait soufflé sa Muse aux jours d'inspiration et tout cela a fini par constituer un volume, qui somme toute, a bien sa raison d'être et qui à défaut d'autre aura toujours le mérite parfois rare de la sincérité et de la saine franchise.

Dans les premières pièces à dire vrai, se trahissent bien de temps à autre quelques grosses faiblesses de rimes ou de versification, mais le *Faire* peut s'acquérir par l'étude et les pièces de la fin du volume dénotent déjà une plus grande assurance dans la construction de la phrase et de la strophe. Ces **Premières idées** sont surtout intéressantes à parcourir non seulement par ce qu'elles renferment, mais pour ce qu'elles nous permettent d'espérer pour un peu plus tard, quand le poète, enfin bien maître de son outil, pourra sans efforts apparents donner la note juste et rendre l'harmonie voulue.

Que notre confrère veuille bien nous pardonner cette peut-être un peu doctorale critique et ne perde pas courage; c'est le cœur surtout qui fait les poètes et non pas la seule habileté à compter les syllabes.

Lyon, 8 avril 1892.

C. NIEMAND.

---

## RAIMOND FERALDI ET LA VIE DE ST-HONORAT



La Grèce a été le berceau de la poésie. C'est chez elle que prirent naissance les épopées primitives et homériques, les chants religieux d'Orphée, les poèmes d'amour, les chansons érotiques! La Provence ressemble à la Grèce. Peut-être la surpasse-t-elle par le nombre, sinon par la qualité de ses poètes. Avec ses coteaux ensoleillés, ses vignes, ses oliviers, ses cieux striés d'hirondelles, sa Méditerranée toujours bleue, elle a été et restera toujours une grande inspiratrice! En certains genres, même, elle est supérieure. Nombreux sont les troubadours qui l'ont illustrée, mais comme dit un vers de Virgile:

*Apparent rari nantes in gurgite vasto.*

Si plusieurs sont universellement connus et goûtés, combien d'oubliés, que d'ignorés!

Parmi ces oubliés, il en est un que peu de gens connaissent aujourd'hui. Je veux parler de Raimond Féraldi, l'auteur de la *Vie de Saint-Honorat*.

Beaucoup de détails de son existence sont obscurs. **Fauriel**, dans le XXII<sup>e</sup> livre de son histoire, examinant la *Vie de Saint-Honorat*, pense que son auteur vivait à la fin du XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle. Barùllon de Monus et Maynier, dans leur *Histoire de la principale noblesse de Provence*, disent de lui « qu'il fut aussi fameux par les ouvrages de l'esprit que par les actions de cœur et de bravoure. »

Son nom véritable est Raimond Féraldi de Thoard. Après la prise d'Antioche, il fut de ceux qui allèrent à la découverte du fer, qui avait percé Jésus-Christ. De retour en Europe, il s'établit en Provence, près des bords de la Durance, sur une montagne, qui, de notre époque encore, s'appelle le mont Féraud !

En 1265, il suivit Charles I<sup>er</sup> d'Anjou, à la conquête du royaume de Naples et combattit dans le duel si fameux contre don Pèdre d'Aragon.

Attaché, plus tard, à la personne de Robert, duc de Calabre, en qualité de troubadour, il composa plusieurs pièces de vers en l'honneur de ce prince.

..

Il circulait diverses légendes sur sa vie privée. Jehan Nostradamus rapporte que la conduite de Féraldi ne fut pas sans reproche, que, s'étant pris d'un violent amour pour la dame de Curban, il l'enleva, la cacha avec lui dans l'île de Lerins.

Cela nous paraît une fable. Cette aventure chevaleresque et amoureuse est en contradiction avec le caractère même du poète. Raimond était renommé par sa pitié. Nous savons en outre qu'il prit part à la Croisade et qu'il fonda le couvent de Sainte-Claire-de-Sisteron.

Dans sa vieillesse, il est probable qu'il se retira dans l'île de Lerins et passa ses dernières années dans le plus profond recueillement.

On ajoute même qu'il brûla quelques vers d'amour qu'il avait composés dans sa jeunesse.

Si la vie de l'homme, — vie qui semble bien remplie, — paraît obscure en quelques points, du moins nous connaissons un peu mieux les œuvres.

Raimond nous renseigne lui-même à ce sujet :

Cell que vole romançar la vida sant Alban,  
Els versos del compt son tornar en vers plan,  
E del rey Karle playns sa mort en ma chanson  
E los versos del lay petz de la Passion.  
De nouvel fay sermon del precios cors sant  
Que fons neps de Marsili et del rey agolant...

Outre la *Vie de Saint Honorat*, Féraldi avait donc composé la

*Vie de Saint-Alban*, dont il ne nous est rien resté, le *Lai de la Passion* et la *Chanson du roi Charles*.

Bruce Whyte dans son excellente *Histoire des langues romanes et de leur littérature*, regarde ce poème de Féraldi comme une preuve du mélange du catalan au provençal. Frédérick Diez dans son livre *Die poésie des troubadours*, cite et admire la *Vie de Saint Honorat*.

Cette légende est une de celles qui ont subsisté le plus longtemps en Provence et dans le midi de la France en général. De mémoire en mémoire, elle a passé les siècles pour se perdre dans l'incrédulité actuelle. C'est cette vie féconde en miracles qu'a rimée Féraldi.

Nous trouvons cette légende dans les *Légendes dorées* de Jacques de Voragine qui a résumé toutes ces vies en latin. Nous en traduisons le passage suivant :

« Un riche patricien de la Sabine possédait une villa. Parmi ses colons, il s'en trouvait un dont le fils s'appelait Honorat. Dès son jeune âge, l'enfant pratiquait l'abstinence pour l'amour de la patrie céleste. Il ne perdait pas son temps en de vaines conversations. Par tous les moyens en son pouvoir, il domptait et meurtrissait sa chair. Ses parents offrirent un jour un repas à leurs voisins. Les mets que l'on apportait se composaient de viandes. Honorat refusait d'en manger par amour pour l'abstinence. Ses parents se moquèrent de lui : « Mange donc ! Ne prendrons-nous pas bientôt des poissons sur les montagnes ? » ... Parlant ainsi l'eau vint à manquer. Un valet alla en puiser à une fontaine, et revint. Quant il la versa, un poisson apparut aux yeux de tous. Il était énorme. ... Tous furent remplis d'admiration. Les plaisanteries cessèrent. Tous respectèrent, à partir de ce moment, l'abstinence d'Honorat. ... »

Nous ne pouvons étudier à fond, narrer les miracles du saint. Raimond Féraldi les a racontés dans son poème ; nous remarquons surtout le miracle des pèlerins, que le poète a interprété d'une façon remarquable :

Des pèlerins se rendaient à Lérins, pour un pardon. Le gros temps menaça de faire chavirer les embarcations. Dans le danger ils invoquent le nom du Saint. La tempête se calma. ...

\*  
\*\*

La *Vie de Saint Honorat* est traitée d'une façon simple, avec une grande netteté dans le plan. L'œuvre est partagée en deux parties, subdivisées elles-mêmes en tirades irrégulières, composées en vers pleins de six, huit, douze syllabes. Chaque tirade est « précédée d'un petit titre en prose. »

La langue n'est pas le pur provençal : le poème, malgré tout, est digne de compter parmi les meilleures œuvres de la littérature méridionale.

J.-M. SIMON.

## RÉCRÉATIONS

### SOLUTION DE L'ANAGRAMME DU N° D'AVRIL

CARTE — TRACE — CERAT — RECTA — ECART — CARET



Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Elle-Même. — Picciola. — Rose et son amie Jeanne. — Une belle-mère. — Lady Anne. — Une fidèle au *Sylphe*. — Lilas blanc. — Mélie sans Mélot.

MM. Jules Vacoutat, avec la solution rimée suivante :

*A l'aide d'une carte ayant trouvé la trace  
Je poursuis mon chemin et je sens le cérat ;  
Puis « tout droit » ou recta comme un bon chien je chasse,  
Et sans aucun écart au dernier résultat  
J'arrive, car le six de l'anagramme en cause,  
Ce doit être caret — du moins je le suppose.*

Tony Eparvier (merci de votre lettre). — Un vieux de la vieille. — Sphinx dernier. — Henri C. et son petit cousin Edmond. — Lord Egon. — Cham Illa. — Un ex-conseiller municipal. — Chasseur alpin. — Lo Gueuste.

Le sort a favorisé : Mlle Picciola et MM. Jules Vacoutat et Cham Ille qui recevront les primes attribuées.



### CHARADE LOGOGRIPHE

*A Jules Vacoutat.*

*Si vous êtes monté sur mon un, véhicule,  
Craignez que par un deux trop vite il ne circule,  
Il pourrait y briser son tout, assurément,  
Vous passeriez alors un bien mauvais moment.  
A ce tout, retranchez le cœur et, chose étrange,  
En un cours d'eau français aussitôt il se change.*

UN GRENOBLOIS.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois numéros supplémentaires du *Sylphe* de Juin.

Adresser les solutions (avant le 10 mai) et tout ce qui concerne les récréations à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## *DÉSESPÉREMENT*



*À Henri Cazalis.*

L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur,  
En maître est installé dans mon âme et l'habite,  
Et moins que la vieillesse affreuse et décrépite,  
Cette âme de trente ans a gardé de chaleur.

J'en atteste ces yeux éteints, cette pâleur  
Et ce cœur sans amour où plus rien ne palpite ;  
Je vois mon avenir et je m'y précipite  
Ainsi qu'en un désert qui n'a pas une fleur.

Pourtant, vers la saison des brises réchauffées,  
La jeunesse, parfois, me revient par bouffées,  
J'aspire un air plus pur, je vois un ciel plus beau.

Mais cette illusion ne m'est pas un présage,  
Et l'espoir n'est pour moi qu'un oiseau de passage  
Qui, pour faire son nid, choisirait un tombeau.

FRANÇOIS COPPÉE.

---

JUIN 1892. — 6.

*NICE*



Quand l'aube disparaît, aux côtes d'Italie  
Le soleil se levant étale ses rayons  
Sur les flots de la mer, au-dessus des grands monts,  
Et dore le berceau de Nice la Jolie.

La Méditerranée à la terre se lie.  
Ses eaux baignant les pieds de ses riches maisons,  
Des hôtels somptueux aux superbes frontons,  
Rappelant les cités de l'ancienne Apulie.

De nombreux étrangers fuyant les durs frimas,  
De leurs villes du Nord viennent, pleins d'espérance,  
Jouer d'un doux hiver dans ce coin de la France.

Son ciel bleu possédant le plus sain des climats,  
Les sites enchanteurs la rendent ravissante,  
Ce qui grandit son nom et la fait florissante.

BARTHELET.



*LA BOHÉMIENNE DE NOËL*



*Verselets pour ma fille.*

C'est moi qui suis la bohémienne :  
Je profite de la saison  
Pour aller en bonne chrétienne  
Mettre un don dans chaque maison.  
Je veux plaire aux yeux comme aux âmes,  
Tous mes cadeaux viennent du ciel,  
Venez, venez, messieurs, mesdames,  
Autour de l'arbre de Noël!

Je le dis sans forfanteries  
A tous je prodigue mes soins,  
Je fais chanter les sucreries  
Pour l'enfant qui rend des bons points;  
Pour les parents j'ai d'autres gammes  
Qui font leur bonheur plus réel :  
Venez, venez, messieurs, mesdames,  
Autour de l'arbre de Noël.

Comme un gamin j'ai des caprices !  
J'ai des livres pour le savant,  
Pour l'entrepreneur de bâtisses  
J'ai du plâtre à battre souvent,  
J'offre aux journaux des télégrammes  
Comme à l'épicier du gros sel,  
Venez, venez, messieurs, mesdames,  
Autour de l'arbre de Noël.

J'ai mis de tout dans ma brouette,  
Mes présents sont bien les meilleurs,  
J'ai des rimes pour le poète,  
Des jeux de mots pour les rieurs,  
De jolis bouquets pour les femmes,  
Des verges pour le criminel,  
Venez, venez, messieurs, mesdames,  
Autour de l'arbre de Noël.

C'est moi qui suis la bohémienne,  
Pendant que l'enfant Jésus dort  
Je vais, dis-je, en bonne chrétienne  
Semer partout des rayons d'or !  
Ayez donc foi dans mes programmes  
Comme un curé dans son missel,  
Soyez heureux, messieurs, mesdames,  
Autour de l'arbre de Noël !

JULES SIONVILLE.

---



SONNET



*À Mesdemoiselles Julie, Césarine et Jeanne.*

Comme trois fleurs des champs que le zéphir balance  
Au bord d'une onde en moire où vient chanter l'oiseau,  
Elles penchent leur tête et soudain leur nuance  
Mire son velouté dans le même ruisseau.

Leurs voix vers un ciel pur s'élèvent en cadence  
Ainsi qu'un chant rêveur au chevet d'un berceau;  
Les mêmes souvenirs couronnent leur enfance;  
L'Amitié les unit avec son doux réseau.

De leurs parfums mêlés emplissant un seul vase,  
L'enivrement les plonge en une même extase;  
Leurs sourires, alors, ont les mêmes douceurs.

Dans la douleur, hélas! elles restent fidèles.  
Leurs âmes à la joie ouvrent les mêmes ailes  
Et prennent leur essor comme trois âmes-sœurs.

NOÉLIE MOURRE.



LES FORGERONS (\*)



Les copains sont là, les bras nus,  
Soulevant la pesante masse;  
Le marteau de fer martelasse  
Et frappe des coups secs et drus.

(\*) Extrait de : « Premières idées. »

Ils sont là, suant à la peine,  
Les compagnons forts et nerveux,  
Cyclopes musclés dans les feux ;  
On entend siffler leur haleine.

Un gamin tire le soufflet,  
La flamme s'élève et tournoie,  
Son éclat fauve les rougeoit :  
L'airain se fond dans le creuset.

Forgez-nous le glaive qui tue,  
Des piques pour mettre aux drapeaux,  
Et des poignards et des couteaux  
Pour lutter, la poitrine nue.

Forgez-nous aussi des fusils,  
Bientôt résonnera la foudre :  
Nous, nous fabriquerons la poudre  
Pour abattre leurs alguazils.

Nous voulons être nos seuls maîtres,  
Courbés sous l'éternel labeur,  
Nul de nous ne connaît la peur,  
Travaillons tous ; et mort aux traîtres !

Si des mercenaires vendus  
Venaient briser notre espérance,  
En avant ! pour ouvrir la danse,  
Les copains sont là, les bras nus.

J.-M. SIMON.

---

## LA VIOLETTE



*A Eugénie.*

Fleurette bien-aimée  
Que j'ai cueillie un soir,  
L'âme tout enflammée  
Et le cœur plein d'espoir,

Redis-moi de l'aimée,  
Ce qui peut m'émouvoir :  
Sa chanson animée  
Où l'amour se fait voir...

Violette bénie,  
Sur le sein d'Eugénie  
J'ai dérobé ta fleur...

Ah! sous son blanc corsage  
Dis, fille du bocage,  
Ce que chantait son cœur!...

28 Mars 92.

∴

## MUSETTE



À *Emile Mossot.*

Hommage de ma respectueuse amitié.

Dans ce monde où tout passe,  
Je n'ai rien vu de mieux  
Que Musette et sa grâce,  
Musette et ses yeux bleus.

Les chantres du Parnasse  
En leurs éclats joyeux  
Célèbrent dans l'espace  
L'or blond de ses cheveux...

J'aurais aimé Musette...  
Fou rêve de poète  
Eclos aux doux printemps;

Car c'est une gravure ;  
Portant sous sa ceinture :  
« Magasins du Printemps. »

12 Avril 92.

BERNARD DES VAUX.

## AUJOURD'HUI COMME ALORS



Jadis, les nobles châtelaines  
Brodaient pour occuper leurs jours,  
Tout en rêvant à leurs amours  
Qui chevauchaient par monts et plaines.

Au temps des conquêtes lointaines,  
A l'âge d'or des troubadours,  
Elles confiaient au velours  
Le secret de leurs tendres peines.

Pour achever un étendard  
A messire Alain ou Gaspard,  
Elles travaillaient dès l'aurore...

Ah! de nos jours l'on brode aussi,  
Et je dois avouer ceci,  
C'est qu'en brodant l'on rêve encore!

ELISABETH PLOUX.

---

## LE CLERC GAUTHIER



En me promenant dernièrement à Attiches, village de l'arrondissement de Lille, je lus sur une petite chapelle placée entre deux vieux tilleuls, l'inscription suivante surmontée de deux plumes en croix et du millésime 1689 (1).

*Sans plume le clerc ne peut écrire.*

Intrigué par cette inscription sentencieuse et énigmatique, je

(1) On m'assure que cette date est celle de la restauration du petit monument et non celle de sa construction.

demandai des renseignements, et j'appris ce que tout le monde sait à Attiches : qu'au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, un jeune homme, né dans cette commune et nommé Gauthier, entra au service d'une grande dame, châtelaine de Lille, et veuve de Jehan de Luxembourg, en qualité de secrétaire et de page.

Gauthier qui n'avait guère plus de dix-huit ans, était beau, gracieux et doué d'une grande intelligence.

La châtelaine avait auprès d'elle une jeune fille noble, sa filleule, âgée de seize ans et nommée Eleyne d'Hérignies.

Les deux jeunes gens s'aimèrent, et la châtelaine ayant deviné leur passion, nourrissait l'espoir de les unir après qu'elle aurait acquis, pour son protégé, des titres de noblesse.

Toutefois, auparavant, elle chargea Gauthier, en qui elle avait toute confiance malgré sa jeunesse, d'aller traiter avec la Cour de Rome des affaires qu'elle voulait régler avant sa mort.

Gauthier, la veille de son départ et au moment de quitter son amie, qui venait de lui promettre dans un doux entretien de penser toujours à lui pendant son absence, lui demanda s'il n'emporterait point d'elle un souvenir.

Alors la jeune fille, détachant une plume de sa toque, la remit au beau page en lui disant : *Sans plume le clerc ne peut écrire*; puis elle rentra au château.

Six mois environ après le départ du jeune clerc la châtelaine et sa filleule assistèrent à une fête splendide que le comte de Harnes donna dans son château.

Le comte de Harnes, qui était un des cavaliers les plus accomplis de son époque, était aussi un des plus riches et des plus puissants seigneurs de l'Artois.

Frappé de la beauté et de la grâce d'Eleyne, il en devint éperdument amoureux et la demanda en mariage. Il n'ignorait pas, cependant, que Gauthier aimait Eleyne, qu'il était aimé d'elle et que la châtelaine avait formé le projet de les unir.

Eleyne ne voulant pas désobéir à son père, le seigneur d'Hérignies, qui avait favorablement accueilli la demande du Comte, finit par céder, et la bonne et noble châtelaine, malgré sa préférence pour son jeune page, ne put s'opposer à cette union.

Un an après, il y avait grande fête au château du Comte de Harnes à l'occasion des relevailles de M<sup>me</sup> la Comtesse Eleyne, sa femme, qui faisait avec une bonne grâce charmante les honneurs d'un banquet.

Tout à coup on entend sonner du cor, et peu après le major-dome du Comte lui annonce qu'un ménestrel revenant d'un long pèlerinage, demande l'hospitalité.

« Qu'il entre, dit le Comte, et invitez-le à prendre part à ce festin. »

Le pèlerin est introduit. Portant un manteau qui l'enveloppe entièrement et dont le collet relevé lui couvre le visage, il demande l'autorisation de ne pas se découvrir par suite d'un vœu qu'il a fait, puis se met à table.

Eleyne, dont les regards ont rencontré ceux du ménestrel, croit reconnaître le clerc Gauthier.

Le Comte, se rappelant en ce moment que Gauthier est revenu récemment de Rome, conçoit un soupçon et se sent pris d'un vif mouvement de jalousie. Il se contient cependant et dit au pèlerin :

« Sire ménestrel, vous plairait-il de célébrer par un chant la naissance de l'héritier de ma noble maison? . . . »

Gauthier s'excuse, disant que la fatigue de son long voyage ne lui permet pas de répondre à ce désir.

Eleyne, invitée par son époux à adresser la même demande au ménestrel, balbutie, tout émue quelques mots. . . .

« J'accepte » dit Gauthier! Il se lève et, aux accords de sa mandoline, chante les paroles suivantes : (1)

Francesca était la plus belle des filles nobles de la principauté de Ravenne. Le Pô avait vu les lauriers-roses fleurir seize fois depuis que Guido de Palenta, son père, l'avait reçue dans ses bras.

Paolo de Palenta était le plus beau des jeunes seigneurs de la riche Toscane : il était instruit, brave, sensible autant que généreux. Paolo était le cousin de Francesca.

Francesca aimait Paolo, et Paolo adorait Francesca. Ils s'étaient juré de s'aimer toujours.

Lancilote Malatesta, homme dur et farouche, mais riche et puissant, demanda Francesca en mariage, Guido n'osa la lui refuser; elle devint la femme de Malatesta.

Francesca aimait toujours Paolo et Paolo n'en adorait pas moins Francesca. Un jour ils lisaient comment Geneviève s'était prise d'amour pour Lancelot. Ils étaient seuls pendant cette lecture; leur visage se colora, leurs cœurs battirent violemment, leurs bouches se rencontrèrent. . . Le livre fut oublié. Malatesta surprit les deux amants dans ce doux moment et, d'un seul coup, les tua tous deux. Mais, ce que l'amour avait réuni, la mort n'a pu le séparer. Leurs âmes comme de légères colombes que le même désir rappelle au nid commun, s'envolèrent ensemble vers les cieux.

A ce moment le Comte interrompt le chanteur et lui dit : « Veuillez, sire ménestrel, cesser cette romance et nous dire un chant plus gai, plus en rapport avec la circonstance qui nous réunit. »

(1) Cette romance et celle qui la suit sont extraites d'une notice consacrée au village d'Attiches par M. Victor Becquart, dans son ouvrage publié en 1873 et intitulé : « Les communes de l'arrondissement de Lille. »

Obtempérant à cet ordre, Gauthier chante la barcarolle que voici :

Gondolier, gondolier, le fier Strazzi remplira ta barque de sequins si tu lui rends sa bien-aimée.

Strazzi qui a vaincu les Turcs devant Malte, Strazzi qui commandait nos galères, Strazzi la fleur de nos guerriers, n'a pu conquérir le cœur de sa femme.

Gondolier, gondolier, etc.

Strazzi avait épousé la plus belle fille qui ait navigué sur nos lagunes : c'était Léonora de Castel-Franco, aux yeux noirs, à la chevelure d'ébène, à la taille élégante des nymphes de Napoli.

Gondolier, gondolier, etc.

Strazzi était un bon époux, quoique jaloux, mais Léonora ne pouvait l'aimer. Les honneurs, la richesse le flattaient peu, il lui fallait un cœur qui comprit le sien, et Strazzi n'était point fait pour l'amour.

Gondolier, gondolier, etc.

Un soir, Léonora quitta le palais somptueux de Strazzi et s'enfuit dans la barque d'un beau gondolier. L'amour ne se plaît point dans les palais, et ne garde pas pour les grands ses douceurs.

« Insolent ! s'écria le Comte. Sors à l'instant de ce château et bénis les lois de l'hospitalité qui me défendent de te punir sur l'heure de ton audace. »

Gauthier, satisfait de sa vengeance, se découvrit alors, puis, en s'en allant et en passant près de la comtesse, il murmura ces mots, dont elle seule comprit le sens :

*Sans plume le clerc ne peut écrire.*

Dès le lendemain, le gentil page, qui revenait de la Neuville, fut assassiné près de la forêt de Phalempin. On le transporta chez son père, au Plouy. En le deshabillant on trouva sur son cœur la plume qu'il avait reçue d'Eleyne lorsqu'il partit pour Rome. Ses restes furent déposés dans le cimetière d'Attiches.

En apprenant cette affreuse nouvelle, la comtesse de Harnes tomba malade et mourut, après avoir obtenu de la châtelaine la promesse de faire élever à Attiches, en souvenir de son bien-aimé page, une chapelle portant cette curieuse inscription :

*Sans plume le clerc ne peut écrire.*

**A. DESROUSSEAUX,**

Chansonnier.

LILAS



C'est le mois des lilas, des lilas jolis, des lilas fleuris, des lilas fleurant le miel, des lilas couleur du ciel, couleur du ciel à l'heure où les nuages sont encore azurés par la nuit qui s'en va et sont déjà rosés par l'aube qui vient, en sorte que cet azur et ce rose se fondent en une délicate et tendre nuance de liquide améthyste; c'est le mois des lilas fleuris fleurant le miel.



A la fenêtre grande ouverte, l'ouvrière travaille en chantant, et fait assaut de roulades avec le petit serein en cage. Aux fils de fer de la cage, près de l'échaudé, est accroché un brin de lilas. Et de temps en temps, quand ils sont las, l'oiseau vient becqueter une larme d'eau suspendue à la fleur, et la fillette se penche pour respirer une bouffée de la fraîche odeur qui sent le printemps et la campagne.



Les gamins sortent de l'école en vrombissant comme un tourbillon d'abeilles. Et vite, vite, avant que le propriétaire bougon soit venu les menacer de son balai, vite, ils escaladent le mur pour arracher les branches qui pendent au-dessus de la rue. Et ce n'est plus à coup de pierres aujourd'hui qu'ils se mitraillent; c'est à coup de perles violettes, à coups de parfums, et les vaincus sont fouettés avec des grappes de fleurs.

Jean RICHEPIN.

---

LES CARILLONS

Dans le département du Nord

Dans une notice assez étendue faisant partie de mon ouvrage sur les *Mœurs populaires de la Flandre Française* (1), j'ai écrit

(1) 2<sup>e</sup> vol. p. 180 et suivantes; L. Quarré, éditeur, Lille.



ceci : « Il est dit dans un grand nombre d'ouvrages, notamment dans un article d'Arthur Dinaux (1) et dans une notice de Félics, citée dans le *Grand Dictionnaire* de P. Larousse, que c'est à Alost (Belgique), qu'a été construit, en 1487, le premier carillon. »

« Or, dans le *Chronicon Windesemense* (2) du Chanoine Buschius, on lit qu'en 1404, un frère convers, Henri Lœder, natif de Lœder, près d'Osnabrück, en Westphalie, province de Hanovre, construisit, pour éveiller ses frères, un clavier de sept cloches avec leurs marteaux et un cylindre en fer, qui jouait l'air s'adaptant aux paroles suivantes : *Sancti spiritus assit nobis gratia, quæ corda nostra sibi faciat habitaculum*, et qu'il les plaça assez habilement au-dessus de l'escalier du dortoir, devant la loge du portier.

« Dans une lettre qu'il a bien voulu nous adresser, M. le bourgmestre de la ville de Bruges nous dit que « certaines annotations dans les comptes de la ville de l'année 1298, donnent le droit de supposer qu'à cette époque il y avait déjà un carillon » et ajoute ceci : « La tour fut incendiée le 16 janvier 1493. Nous savons, par des descriptions qui furent faites depuis, qu'elle contenait un carillon composé de 40 cloches et que le cylindre en cuivre sur lequel on notait les airs, était percé de 19,449 trous. »

Enfin, Faulconnier, dans les *Descriptions historiques de Dunkerque* affirme qu'en 1476 il y avait « à Dunkerque un si habile carillonneur, qu'on venait de fort loin pour admirer son adresse à marquer fort agréablement toutes sortes d'airs pour le carillon des cloches. »

Il me paraît donc de toute évidence que c'est antérieurement à 1487 que le premier carillon a été construit.

Où et par qui ? Je l'ignore absolument, mes recherches jusqu'à ce jours sont restées infructueuses.

Dans les « souvenirs du vieux Bruxelles (3) » M. Joé Dierux de Ten Hamme, qui, très probablement, n'avait pas lu mon ouvrage, ce qui n'a rien d'étonnant, d'ailleurs, dit encore d'après Félics — qui adorait le carillon — que c'est « à la ville d'Alost que revient l'honneur d'avoir la première possédé cet instrument musical si cher au cœur de nos ancêtres. Dans cette fraîche et gracieuse petite ville, qui fut longtemps le chef-lieu d'un Etat souverain, vivait, en l'an de grâce 1487, un brave fondeur de Bruxelles, demeurant dans la Longue rue au sel et qui se nommait Barthélémy Koech. Depuis longtemps cet artiste — car c'en était un — travaillait à une surprise qu'il voulait faire à ses com-

(1) Archives historiques du Nord, 6<sup>e</sup> vol. page 222.

(2) Livre II, chap. 56, pages 534 et 535 de l'édition publiée à Anvers en 1621, qui se trouve à la bibliothèque nationale.

(3) Bruxelles, Em. Rossel, éditeur, 1890.

patriotes Alostois. En effet, le jour de Noël de cette année, toute la bonne ville d'Alost était en liesse. Durant les cinq minutes qui précéderent l'heure de midi, les bourgeois émerveillés, le nez au vent, entendaient une musique nouvelle, inouïe, inconnue, qui tombait des airs en sons argentins, etc., etc. »

Persuadé que mon confrère bruxellois était mu comme moi par le désir de rechercher la vérité historique, je lui fis connaître par lettre adressée à son éditeur, le résultat de mes recherches.

Jusqu'ici, je n'ai point reçu de réponse et personne ne m'a réfuté. J'ai cependant publié, à ce sujet, une assez longue note dans les journaux et revues dont voici les titres : *La propagation de Bruxelles*; *l'Education populaire*, de Charleroi; *La Province*, le *Journal Franklin* et la *Justice*, de Liège, *l'Aclot*, de Nivelles (Belgique), *la Semaine Spéculative* et le *Semteur* de Paris, le *Journal de Roubaix*, la *Semaine Musicale* et *l'Epargne du Travail*, de Lille.

On sait que les carillons peuvent fonctionner, d'une part, au moyen d'un cylindre et, d'autre part, à l'aide d'un double clavier (un pour les mains, un pour les pieds) dont se sert un artiste, c'est-à-dire un carillonneur. Dans le premier cas, comme un orgue de barbarie ou une boîte à musique, ils ne peuvent jouer qu'un certain nombre d'airs, toujours les mêmes, jusqu'au moment où en pique d'autres. Dans le second cas, un carillon n'est pas plus limité qu'un piano ou un orgue. Un artiste possédant bien cet instrument, peut exécuter des œuvres très importantes, et comme mélodie et comme harmonie. Maintes fois des compositeurs belges ont employé le carillon pour l'exécution d'œuvres importantes. C'est ce qu'a fait M. Péter Benoit, à Anvers, en 1878, et c'est ce qu'a fait également M. Simar, directeur du conservatoire de Charleroi, à Tournai, le 20 du mois de septembre dernier, lors de l'inauguration de la statue du peintre Louis Gallait.

Cela dit, voici quelle est actuellement, dans le département du Nord, la situation des carillons sur lesquels j'ai pu obtenir des renseignements.

A Lille, où suivant le dire de l'historien Théroux, il y en avait « à presque tous les clochers des paroisses » il n'y en a plus qu'un, celui de l'Eglise Ste-Catherine qui a 36 cloches, mais qui n'est pas monté. Il y en a eu un aussi à l'hospice Comtesse, de 1663 à 1843, époque à laquelle il a été démolé par mesure de sûreté publique.

Il y en a également un dans chacune des villes ou villages ci-après désignés : Annœulin, Armentières, Ascq, Avesnes, Bailleul, Bergues, Bouchain, Bourbourg, Cambrai, Cassel, le Cateau, Comines, Dunkerque, Esquibecq, Estaires, Gondicourt, Honds-

choote, Merville, Roncq, Roubaix, Saint-Amand, Seclin et Tourcoing. Ce dernier est inutilisé depuis 1865. A Douai, il y en a deux : un à l'Hôtel-de-Ville, l'autre à l'Eglise Saint-Pierre.

D'autres communes de notre département possèdent aussi des carillons, mais je ne puis, faute de renseignements suffisants, les faire connaître. Un certain nombre des instruments ci-dessus mentionnés ont été construits récemment.

Comme on le voit par cet exposé succinct, peu de personnes dans notre région seraient disposées à dire avec Jean-Jacques Rousseau, que « c'est toujours une sottise musique, que celle des cloches (1). »

Aussi ai-je cru devoir donner le refrain ci-après, transcrit à la chanson encore inédite que j'ai consacrée à nos chers instruments aériens et que j'ai chantée dernièrement dans une des soirées littéraires et musicales de la société : *Les fils des Trouvères*.

« Allez donc, cloque' et cloquettes,  
Jour' ouvrants comm' jours de fêtes !  
Allez donc vieux carillons !  
Tous vos airs, nous les aimons !  
Digue, digue, digue, digue don !  
Allez donc ! (bis)

**A. DESROUSSEAU.**  
*Chansonnier à Lille.*

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**L'Aube d'une femme**, poésies par Miss EHRTONE. Paris, J. Rouam et C<sup>e</sup>, éditeurs, 1891.

« **L'aube d'une femme** ! titre mystérieux et rempli de promesses, titre qui fait rêver, titre audacieux où s'affirme une volonté, » Tel est le début de la préface si documentée et si instructive, que le poète Roger-Milès a écrite pour ce livre qui nous est arrivé, il y a quelques mois, avec ce quatrain timide et flatteur :

Un livre vient à toi, beau Sylphe aux ailes bleues,  
Frais éclos, confiant, ignorant tout écueil...  
Puissest-tu, doux génie, après autant de lieues,  
Garder au nouveau-né ton bienveillant accueil.

Et aussi, notre accueil a été tel, que nous en avons fait notre livre d'heures, notre livre de chevet; dans notre égoïsme

(1) Dictionnaire de musique au mot : « Carillon. »

ous nous sommes oubliés à le savourer seul ; nous sommes  
llés jusqu'à oublier encore que nous avons des lecteurs, surtout  
les lectrices, qui attendaient, comme le Messie, ce *nouveau-né*,

Le cœur qui a dicté ces vers est celui d'une femme encore  
jeune, puisqu'elle est née vers la fin de l'année terrible ; à douze  
ans cette prodigieuse et étonnante enfant publiait un petit  
roman : *Gaétane*, dans lequel s'éveillait déjà le poète.

Dans la gerbe variée et étincelante, qu'elle vient de nous  
donner, tout est délicat, tendre, d'une facture et d'une correction  
parfaites ; dans la jeune fille, qui chante avec l'âme émue par  
ces mille sensations extérieures, on perçoit un caractère de  
penseur et de psychologue.

Il n'y a, du reste, qu'à feuilleter le volume dans les six sections  
qui le composent : *d'après nature, fresques, poèmes gaulois,  
au fond du cœur, au hasard, dans les rêves*, pour voir avec  
quelle aisance et quelle facilité notre collaboratrice varie les in-  
tonations de sa lyre.

Quelques-unes des pièces qui forment ce recueil ont déjà  
paru dans le *Sylphe*, où elles ont été fort remarquées pour leur  
observation fine et admirées pour leur grâce incontestable.

Enfin, un poète s'est levé dans l'éblouissement et les rayon-  
nements de cette **Aube d'une femme!** Jehan ECREVISSE.

\*  
\*

Tout d'abord merci à ACHILLE GRISARD d'avoir bien voulu tou-  
jours nous compter au nombre des « amis » pour lesquels il a  
écrit son dernier volume de vers « **De branche en branche** ». Ces  
vers viennent faire suite à « **Quelques sonnets** » et aux « **Sensitives** »  
mais, hâtons-nous de dire qu'ils sont bien supérieurs à leurs  
devanciers. — Celui que la dédicace de son livre nous permet de  
nommer aussi notre ami, vient de se révéler à nous artiste con-  
sommé dans le maniement du rythme et de l'alexandrin. Ses  
impressions sont restées ce qu'elles étaient autrefois, au temps des  
« **sensitives**, » vives et fraîches dans leurs simplicité, mais l'ex-  
pression s'est affermie, la phrase s'est heureusement débarrassée  
des accessoires futiles, le vers a pris une nouvelle élégance et une  
justesse de touche en harmonie parfaite avec le sujet traité.

Heureux donc les amis de l'auteur qui auraient seuls la bonne  
fortune de se délecter à la lecture de tous ces frais éclos, puis-  
que le livre a vu le jour chez Bossanne sans nom d'éditeur et  
sans indication de prix, n'étant pas destiné à être mis en vente.

Le *Sylphe* se fera d'ailleurs un plaisir d'en offrir de temps à  
autre quelques extraits à ses lecteurs.

Lyon, le 10 juin 1892.

C. NIEMAND.

## RÉCRÉATIONS

### SOLUTION DU LOGOGRIPE DE MAI

#### CHARPENTE — CHARENTE



Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Rose mousseuse. — Picciola. — Une vieille. — Deux cousines Louise T et Hortense. — Mélie Mélot. — Une fidèle au *Sylphe*. — Grimpeuse des Alpes. — Fleur d'oubli.

MM. Tony Eparvier. — Jules Vacoutat (solution rimée). — Jean d'Armes. — Le dernier des Mohicans. — Œdipe dernier. — Quasimodo. — Ernest de la Blache. — Sans peur. — Paul Ychinelle. — Jules V et son ami B B.

Le sort a favorisé M<sup>me</sup> Grimpeuse des Alpes et MM. Sans peur et Paul Ychinelle qui recevront les primes promises.



### HOMONYMES-OMOGRAPHES

*Je sers au militaire et je sers au boucher ;  
Que suis-je, mes amis ? — C'est ce qu'il faut chercher.*

JULES VACOUTAT.

### ACROSTICHE DOUBLE

. E T .  
. R A .  
. I C .  
. J A .  
. A P .  
. L U .  
. O N .  
. O U .  
. L I .

UN GRENOBLOIS.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois primes littéraires.

Adresser les solutions (jusqu'au 15 juillet) et tout ce qui concerne les récréations, à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

*QU'AVIEZ-VOUS DONC?...*



RONDEAU



*A une belle.*

... Le Mardi-Gras, vous souvent-il, mignonne,  
Qu'avec froideur, à nos bruyants bonjours,  
A nos saluts, à nos ternes discours,  
Vous répondiez d'une voix monotone,  
Seyant bien mal à vos charmants atours?...

Qu'aviez-vous donc ? lorsqu'à nos calembours  
Vous d'ordinaire et si belle et si bonne,  
Vous répondiez hautainement toujours  
Le Mardi-Gras ?

Toujours en vain votre verve bouffonne,  
Bravant l'ennui des plus tristes séjours,  
Pour déridier votre front de madone  
Multipliait ses lazzis des beaux jours ;  
Qu'aviez-vous donc, ô belle Desdémone,  
Le Mardi-Gras?...

BERNARD DES VAUX.

---

JUILLET 1892. — 7.

LA MORT DU PAUVRE

ÉLÉGIE

—♦—

Des richesses de Messidor  
La plaine était toute couverte,  
Et chacun sous la feuille verte  
De se parer de boutons d'or.  
Gilberte mêlait sa romance  
A des bruits de baiser sans fin,  
L'air était frais et pur, enfin  
Partout la joie était immense.  
Cependant un vieillard chétif,  
Un mendiant, pauvre âme en peine,  
Exhalait dans un chant plaintif  
Son cri de misère et de haine :  
« Hélas, mon Dieu! tant que j'irai,  
« Tant que je serai sur la terre,  
« Errant, vagabond, solitaire,  
« Sans feu, ni lieu, je souffrirai.  
« Alors que sur mon front de neige  
« Les ans sont venus s'amasser,  
« Comme nos semblables que n'ai-je  
« Un peu de bien à dépenser!  
« J'ai cependant passé ma vie  
« A travailler assidûment  
« Mû par le désir et l'envie  
« De mourir dans l'apaisement.  
« Mais dure était ma destinée :  
« Je suis sans force et sans appui,  
« Et ma vie est subordonnée  
« Aux libéralités d'autrui.  
» O sainte mort, viens et me touche,  
« Et que loin du bruit des chansons,  
« Là, sous les sauvages buissons,  
« Que je repose dans ma couche.  
« Ayant vécu seul, retiré,  
« Seul dans l'oubli je dormirai. »

Il dit et bientôt la mort passe ;  
Lors le vieillard lui tend la main  
Et, priant, regardant l'espace,  
Il s'affaisse sur le chemin.

..

Sous les buissons il eut sa tombe.  
Aussi quand l'automne naissant  
Etreint le rameau jaunissant,  
La première feuille qui tombe  
La dérobe aux yeux du passant.

ALFRED MIGRENNE.

---

## LE POÈTE

—♦♦—

Ainsi qu'un rossignol lance dans le bocage  
Ses sons mélodieux au milieu de la nuit.  
Le poète parfois aime à chanter sans bruit :  
La gloire, l'amitié, la vertu, le courage !

Son talent merveilleux n'est pas un vain mirage,  
Ni le faux sur le vrai venant greffer son fruit.  
Le sonnet à ses yeux est un rayon qui luit,  
Comme un phare brillant placé sur le rivage.

L'Univers le sait bien ! - La Poésie est l'art  
Servant à l'esprit fin de glorieux rempart,  
Où s'abritent toujours Apollon et les Muses.

Riche rime et sens pur, dans un mol abandon,  
Façonnet en beaux vers mille choses diffuses,  
Pour honorer le Dieu, maître de ce grand don.

BARTHELET.



## LES POULICHES



A *Aristide Frémine.*

Frissonnantes, ridant leur peau gris — pommelé  
Au moindre frôlement des zéphyrs et des mouches,  
Les pouliches, non loin des grands taureaux farouches,  
Trottinent sur les bords du pacage isolé.

Dans ce vallon tranquille où les ronces végètent  
Et qu'embrument l'horreur des joncs appesantis,  
La sauterelle joint son aigre cliquetis  
Aux hennissements courts et stridents qu'elles jettent.

Dressant leurs jarrets fins et leur cou chevelu,  
Elles tremblent de peur au bruit du train qui passe,  
Et leurs yeux inquiets interrogent l'espace  
Depuis l'arbre lépreux jusqu'au rocher velu.

Et tandis qu'on entend prononcer des syllabes  
Aux échos du ravin plein d'ombre et de fracas,  
Elles enflent au vent leurs naseaux délicats  
Fiers comme ceux du zébre et des juments arabes.

L'averse dont le sol s'embaume, et qui dans l'eau  
Crépite en dessinant des ronds qui s'entrelacent ;  
Les lames d'argent blanc qui polissent et glacent  
Le tronc du jeune chêne et celui du bouleau.

Un lierre qui s'assied sur les mousses crépues ;  
Des charriots plaintifs dans un chemin profond :  
Autant de visions douces qui satisfont  
La curiosité des pouliches repues.

Même en considérant les margots et les geais  
Qui viennent en amis leur conter des histoires,  
Elles ont tout l'éclat de leurs prunelles noires :  
C'est du feu pétillant sous des globes de jais !

Elles mêlent souvent à leurs douces querelles  
Le friand souvenir de leurs mères juments,  
Et vont avec de vifs et gentils mouvements  
Se mordiller le ventre et se têter entre elles.

Leur croupe se pavane, et leur toupet joyeux  
S'échappant du licol en cuir qui les attache,  
Parfois sur leur front plat laisse voir une tache  
Ovale de poils blancs lisses comme des yeux.

Autour des châtaigniers qui perdent leur écorce,  
Elles ont dû passer la nuit à l'air brutal,  
Car la rosée, avec ses gouttes de cristal,  
Diamante les bouts de leur crinière torse.

Mais bientôt le soleil flambant comme un enfer  
Réveillera leur queue aux battements superbes  
Et fourbira parmi les mouillures des herbes  
Leurs petits sabots blonds encor vierges du fer.

MAURICE ROLLINAT.

---

## A MA FILLE LAURENCE

POUR SA PREMIÈRE COMMUNION



Dans leur envollement, en ce matin vermeil,  
Les cloches de St-Pierre (\*) et les fines clochettes  
Paraissaient, au sortir de leur léger sommeil,  
Tinter des airs nouveaux au-dessus de nos têtes :

Et l'Angelus vibrait dans le rose des cieux ;  
Et les petits oiseaux chantaient près de leur mère ;  
Et le soleil donnait ses rayons radieux ;  
Et les fleurs entr'ouvraient leur corolle éphémère.

Toi, tu dormais, enfant, malgré l'éclat du jour  
Et le pieux réveil de la nature altière !  
Il fallut que ton ange en son divin amour  
S'en vint, pour t'éveiller, te frôler la paupière.

(\*) Eglise paroissiale de la ville d'Avignon.

Ce réveil te fut doux, n'est-ce pas, chère Enfant ?  
Comme tu fis à Dieu ta fervente prière,  
Le voulant en ton cœur en ce jour triomphant  
Où, toi, tu lui donnais ton âme toute entière.

Ensuite, on te vêtit de ce blanc lilial,  
Voulant symboliser la candeur de ton âme,  
Car, pour elle c'était son grand jour nuptial,  
Où Dieu la pénétrait de sa sublime flamme.

L'église avait aussi mis ses plus beaux atours,  
Sorti le labarum et les belles bannières ;  
Les murs étaient parés de superbes velours  
Où semblaient se mirer les reflets des lumières.

L'orgue majestueux, en un concert d'amour  
Divin, de ces cent voix, faisait vibrer le dôme,  
La nef, le transept et nos cœurs tour à tour !  
Le parfum de l'encens répandait son arôme.

La foule des chrétiens, du porche au maître-autel  
En des rangs se pressaient pieuse et toute émue ;  
Tandis que les élus promis à l'Eternel  
Attendaient radieux qu'il sortit de la nue.

Oh ! sublime moment ! Le peuple est à genoux.  
La phalange s'ébranle et lentement s'avance  
Vers l'autel consacré ; Dieu descend parmi nous  
Et tu le recevais, ô ma belle Laurence !

Oh ! souviens-toi, ma fille, oh ! souviens-toi toujours,  
De ce jour de bonheur où tout n'est que mystère,  
De ce jour triomphal, le plus beau de tes jours,  
Où Dieu quittant le ciel, pour toi vint sur la terre !

26 Mai 1892.

JOSEPH LOINTIER.

## UN RÊVE



NOUVELLE

### I

Que de fois ne l'ai-je pas revue, cette chère vallée de Charvigny !

Que de fois, au fond de l'étude de M<sup>e</sup> Ancelot, par une de ces belles journées d'automne, quand le soleil a je ne sais quelle pâleur et quelle tristesse, j'avais laissé tomber la plume sur l'écritoire...

Alors, les yeux mi-clos, le corps rejeté sur le dossier de la chaise haute, je rêvais...

J'étais arrêté dans le sentier qui monte derrière le cimetière, vers les collines de la grande Roche, un horizon immense s'y déroulait devant moi ; c'était d'abord Charvigny, avec ses maisons blanches et ses toits de chaume, groupé autour du clocher gris de la vieille église. Au-delà, traversées par la rivière qui scintille au soleil, en des milliers de diamants merveilleux, les prairies et les terres labourées montaient jusqu'à la lisière des forêts, qui moutonnent sur la colline opposée. Quel calme et quel silence !...

Là-bas, dans la prairie de l'oncle Jacques, un nombreux troupeau de vaches et de chevaux s'éparpillait, avec des poules, des oies et des canards.

Le brave homme que mon oncle Jacques ! Et je le revoyais là, devant mes yeux, avec ma petite cousine Jeanne, à côté de lui, en jupe rouge du matin, distribuant à pleines poignées le déjeuner à ses élèves qui voletaient autour d'elle.

— Qu'elle doit être grandie et embellie, la petite cousine d'autrefois, me dis-je, de plus en plus rêveur. Elle marche aujourd'hui sur ses vingt ans et songe sans doute déjà à se trouver un successeur. Il n'aura que l'embaras du choix. Avec beaucoup de beauté et surtout beaucoup d'argent, on en trouve pas mal aujourd'hui, de cette marchandise là. Ah ! si j'avais... Dans cette douce illusion et malgré moi, j'avais fermé les yeux...

### II

J'en étais là dans mon rêve, lorsque tout à coup le timbre de

l'étude résonna et le facteur apparut dans l'embrasure de la porte :

— Une lettre pour M. Lucien Ballard, premier clerc chez M<sup>r</sup> Ancelot, notaire à L.<sup>\*\*\*</sup>

— Pourquoi, fis-je, assez étonné ? Merci.

Et comme j'avais dans l'idée que cette lettre allait m'apprendre une heureuse nouvelle, je dis au brave facteur d'aller boire une chope à ma santé à l'auberge du Bœuf Rouge.

A peine la porte fut-elle refermée que j'ouvris ma lettre en tremblant.

La voici tout entière, mot par mot.

Mon cher Neveu,

Je suis bien malade depuis huit jours et comme j'ai soixante quinze ans, je me fais plus d'illusion sur mon sort. Viens donc en toute hâte : la cousine Jeanne et moi, nous t'attendons. Tu te souviens bien de la petite Jeanne, n'est-ce pas, celle avec qui tu faisais l'école buissonnière ? Elle est devenue bien . . . Mais si je te décrivais tout ça, il n'y aurait plus rien de bien neuf.

Hâte-toi.

Ton cousin qui t'aime,

JACQUES BALLARD.

Courir chez le patron ; lui montrer la lettre ; obtenir la permission, fut l'affaire d'un quart d'heure. Comme Charvigny n'est qu'à une dizaine de lieues de L.<sup>\*\*\*</sup> et que je trouvai précisément la patache toute prête à partir, j'y arrivai le soir même, sur les sept heures.

Tout était silencieux dans le vieux village et mon cœur battait bien fort, quand je descendis le sentier, derrière le cimetière.

Je voyais bien loin, au fond de la prairie, qui s'étendait devant moi, une petite lumière briller dans l'obscurité de la nuit.

— C'est à la ferme de l'oncle Jacques, me dis-je ; on m'attend. Ils vont être bien étonnés.

Cinq minutes après ce monologue, je heurtai au marteau de la porte, salué par les aboiements féroces des chiens de garde.

La porte s'ouvrit et ma cousine Jeanne, — c'était elle, — la lampe haute, apparut.

— C'est moi, cousine ; j'ai reçu la lettre aujourd'hui même et me voilà. L'oncle Jacques va-t-il un peu mieux ?

— Entrez, mon cousin ; répondit-elle, vous allez voir . . .

Je l'examinais, tandis que me précédant, avec sa lumière, elle m'introduisait dans la grande salle de la ferme. Jamais je ne l'avais vue si jolie. Était-ce l'effet de notre longue séparation ; était-ce l'effet de ce beau rêve, le matin, dans l'étude du patron : était-ce une illusion ? Je ne sais, mais jamais femme ne m'était

apparue aussi gentille, aussi modeste et aussi désirable que ma petite cousine Jeanne.

### III.

— Ah ! c'est toi, fit tout-à-coup une grosse voix, qui partait des profondeurs d'un immense fauteuil, à l'autre bout de la salle, tout perdu dans l'ombre.

— Mon oncle, m'écriai-je !

— C'est bien lui, reprit la même voix.

Approche, avec ta lampe, Jeanne, que nous nous embrassions. Et ce furent des embrassades sans fin entre l'oncle, le neveu... et la cousine.

Celle-ci me regardait en riant aux éclats, de ce bon rire franc, que je n'ai jamais connu qu'à elle.

Comme je cherchais à part moi à débrouiller le motif de cette joie excessive, sans y parvenir, je vis tout-à-coup l'oncle, que la lettre m'avait représenté malade à rendre l'âme, se lever de son fauteuil et crier de sa bonne voix franche :

— Allons, les enfants, à table. Voilà la soupe aux choux, bien chaude : ne lui laissons pas le temps de refroidir.

Faut-il vous en dire plus long sur la surprise du clerc de M<sup>e</sup> Ancelot, sur le bonheur qu'il éprouva, lorsque sa cousine Jeanne, sur l'ordre de l'oncle Jacques, vint s'asseoir à côté de lui et surtout lorsque l'oncle, se levant vers la fin du dîner, fit cette confession d'un péché, qu'il qualifiait de mortel :

— Mon cher neveu, je t'ai écrit une petite lettre de mensonge. Tu as pu t'apercevoir, aussi bien que moi, que je ne suis pas malade du tout. Je suis content de l'intérêt que tu me portes et de ta prompte arrivée à Charvigny, on voulait t'éprouver, mon cher, ajouta-t-il en riant, et pour que tu ne nous en veuilles pas, je te demanderai si ta petite cousine Jeanne ne ferait pas ton affaire ?

### IV.

Quinzè jours après, j'étais installé dans la maison de l'oncle Jacques et le mois ne s'écoula pas que j'étais l'heureux époux de la petite cousine Jeanne d'autrefois.

Mais comme un bonheur n'arrive jamais seul, le notaire de Charvigny, qui était très âgé, eut la bonne idée de s'en aller peu de temps après notre mariage, de sorte que désormais le notaire de Charvigny fut celui qui s'y attendait le moins....

J. B. CHATRIAN.



A. DESROUSSEAUX.

## COMMENT ON ÉCRIT UN LIVRE

A propos des « Mœurs populaires de la Flandre française »

De DESROUSSEAUX.



Quand on a correspondu avec une personne sans jamais l'avoir vue et que l'on sent arriver le moment où l'on sera devant elle, on éprouve une certaine appréhension.

On ne vous a jugé que par la pensée : l'impression que l'on a de vous sera peut-être modifiée quand l'on pourra vous contempler, vous juger à l'aise sur la mine et sur l'habit ! L'esprit était le beau papillon que l'on envoyait s'ébattre sur les feuillets, où il laissait un peu de sa poudre multicolore, — et l'on a peur de redevenir simple chrysalide en se présentant sous son enveloppe périssable ! — Si cette appréhension existe déjà quand il s'agit d'un mortel vulgaire, elle est bien plus intense lorsque l'on doit être mis en présence d'un grand homme ! Il est vrai qu'il y a des gens qui ne doutent de rien... Mais ces sentiments de crainte agitaient fortement la cœur d'un jeune homme de vingt ans qui allait frapper, il y a quelques années, à la porte d'une de nos plus sympathiques célébrités populaires.

Son faible nom était néanmoins quelque peu connu du grand homme qu'il allait voir pour la première fois... Le jeune homme était à ce moment secrétaire d'une revue littéraire qui devait avoir un avenir superbe ; il y publiait des essais qu'on avait bien voulu remarquer. L'indulgence est si fréquente partout !... Hélas ! la pauvre revue, faite d'illusions et de rêves, vécut quelques mois, — et tomba... Les imprimeurs préférèrent la richesse du portemonnaie à la richesse des rimes... .

Le cœur du jeune homme battait comme la sonnette que sa main fébrile venait d'agiter ! Il le connaissait depuis si longtemps, — de nom, — ce bon chansonnier chez lequel il allait frapper... Tout enfant, il avait été bercé au rythme charmant d'une de ses chansons... Les hasards de la vie l'avaient éloigné, dès les premières années, du pays flamand où l'on connaît si bien cette berceuse à la fois ensoleillée et mélancolique ; mais il n'avait pas oublié les premières impressions des jours d'ignorance naïve... Il allait donc voir ce grand écrivain, dont on lui avait tant parlé et qui avait bien voulu encourager ses débuts littéraires... .

On l'attendait... Et de suite le jeune homme fut rassuré quand il se trouva en présence de son célèbre et tout aimable correspondant. La franche sincérité qui l'accueillit dissipa bien vite sa peur insensée... On le recevrait comme un vieil ami... .



On causa... Desrousseau, le chansonnier populaire de la Flandre, — le Jasmin du Nord, — corrigeait à ce moment-là les premières épreuves de son ouvrage : *Les Mœurs populaires de la Flandre française*. Des pages d'imprimerie toutes fraîches s'étaient étalées sur son bureau... On y voyait des portées musicales, qui n'étaient autres que la notation des principaux airs joués par nos vieux carillons des Flandres....

Mais l'on ne resta pas enfermé. La journée se passa en promenades, en excursions dans la ville et dans les faubourgs.

Vers le soir, le chansonnier et le jeune homme se trouvèrent dans un quartier tout animé par une fête populaire. La Flandre est encore pleine de vieilles coutumes. On est tout étonné, parfois, de trouver une chose antique au milieu de notre civilisation moderne. Les usages résistent autant que les vieux monuments. Les choses ne changent d'aspect que lentement; nous voyons avec d'autres yeux, voilà tout.

Il y avait donc là des joueurs de sarbacane... Un concours de tir à la sarbacane dans un vieux coin perdu de la Flandre! — passe encore, — mais dans une des artères principales de la grande cité lilloise, n'était-ce pas remonter aux époques disparues?... Pour un traditionniste, c'était aussi une bonne aubaine... Oh! les sarbacanes étaient de vraies antiquailles! elles avaient peut-être servi autrefois dans les jeux de ces jolies pages cousues d'or et de soie, qui vivent toujours dans notre imagination...

Le Chansonnier et son jeune compagnon se mêlèrent au groupe de ces braves gens, si tenaces dans leurs coutumes...

Desrousseau demanda des renseignements : on les lui donna sans ambages, dans une langue imagée et caractéristique, toute pleine encore de mots français du « bon vieux temps ». Il fallut même essayer la sarbacane : le jeune homme fut chargé de ce soin ! On le mit aux prises avec le tube monumental, où avait pris place un dard emplumé ! Il s'agissait d'atteindre le but, — un point noir... Il fallait souffler dans l'instrument, — sans produire le moindre son enchanteur... Amour ! Amour léger aux doigts roses, tu aurais ri sans doute en voyant lancer ce javelot d'une telle façon ! et laissant là ton arc et tes fléchettes acérées, peut-être eusses-tu caché tes yeux moqueurs derrière ton carquois doré ! —

Un hasard fortuit voulut que le trait lancé par le jeune homme allât atteindre le but en plein milieu... Cela dégénéra en marques très vives de sympathies de la part des joueurs de sarbacane ! Mais il n'y avait heureusement pas de pavois : cette ancienne coutume n'avait pas été conservée... On se récriait ! on ne voulait pas croire que le jeune homme manœuvrait pour la première fois cette arme presque inconnue aujourd'hui.

Et puis, soudain, quelques joueurs reconnurent Desrousseaux, le bon chansonnier dont le portrait est partout... Leur joie se transforma en une sorte d'enthousiasme et d'effervescence... Il fallait voir avec quel empressement chacun complétait les renseignements sur les sarbacanes et sur leur institution...

On dit que tout, en France, se termine par des chansons... C'était bien le moins pour un chansonnier qui a chanté d'une façon unique et originale le peuple qui le fêta en ce moment-là!

Vous l'avez certainement oublié, ô Maître, ce petit incident, et le jeune homme a pu lire seulement quelques années plus tard l'ouvrage que vous prépariez alors. Les exils forment le cœur, — et le souvenir de ce fait est revenu vivace dans la pensée du jeune homme, quand il a pu feuilleter enfin votre livre, paru pendant son absence.

Toutes les pages des *Mœurs populaires* révèlent si bien comment elles ont été conçues et produites... En les lisant, on se sent revivre ses premières années..., et c'est parfois bien doux de remonter vers cet âge ignorant... C'est un point d'arrêt dans notre perpétuelle comédie humaine; c'est un petit entr'acte qui repose l'esprit...

Mais l'on parle de ces choses les plus simples et les plus enfantines, dans cet ouvrage qui est un amas de recherches et surtout de souvenirs... On peut même y faire des trouvailles curieuses... Des légendes sont contées là, qui eussent été à jamais oubliées!

L'auteur n'a pas craint d'aborder les sujets les plus dédaignés, les plus ignorés. C'est pourquoi il n'a eu garde d'oublier les friandises de l'enfance, qui sont une des premières causes qui nous rattachent à la vie! Il donne une description complète de toutes ces bonbonneries et sucreries qui nous font croire alors que l'existence sera de miel...

Mais, à côté de ces distractions matérielles, une large part est donnée à l'histoire des fêtes, des amusements et des jeux de l'enfance et de la jeunesse. Il faut voir avec quelle science l'auteur va rechercher leurs origines! On serait même bien étonné de connaître la source de certains mots étranges qui émaillent d'une façon si originale le texte de nos rondes enfantines. — Desrousseaux a recherché tout cela et a constaté que, parfois, ces mots oubliés ne sont autres que des expressions de nos anciens trouvères.

Bien d'autres sujets sont mêlés à profusion dans ce livre, dont tous les faits sont du moins indiscutables. L'auteur s'y révèle non seulement comme un traditionniste érudit, mais encore comme un musicien consommé... C'est un véritable monument qui effraie un peu, quand on songe quelle patience il a fallu à son auteur pour en assembler les matériaux, si divers et si peu connus.

Un tel livre aurait dû être lancé à Paris. C'est justement parce qu'on y parle de choses locales que les ouvrages de ce genre devraient être répandus un peu partout. Certes, ce livre intéresse ceux qui vivent au milieu des choses qu'on y dépeint ; mais combien il aurait plus de valeur pour ceux qui n'ont pas connaissance de ces coutumes diverses, caractérisant à merveille l'esprit d'un peuple !

L'auteur des *Mœurs populaires* a cherché un éditeur à Paris, sans le trouver ! Qui donc aurait l'audace de lancer à ses propres frais des livres de traditions ? Personne ! Il y a certes là une anomalie flagrante ; mais que d'anomalies en ce monde, hélas ! Autrefois, on consentait encore de temps en temps à éditer un jeune homme ; mais, maintenant, la gloire, — souvent relative, du reste, — est entièrement à la merci de ceux qui possèdent suffisamment de pièces de cent sous pour se faire éditer... C'est avec les *roues de derrière* qu'on peut aller de l'avant... Malgré la célébrité de leur auteur, les *Mœurs populaires* ne virent donc pas le jour à Paris... Cet ouvrage devait paraître dans le pays qui l'avait inspiré...

Un éditeur de Lille, M. Quarré-Reybourbon, — un bibliophile doublé d'un antiquaire, — eut le courage de prendre pour son compte (terme commercial) le volume du chansonnier lillois. Certes la diffusion n'a pas été ce qu'elle eût pu être si l'ouvrage eût été lancé par Paris ; mais, quoique publié dans la province banale, toute la presse parisienne et étrangère a rendu compte des *Mœurs populaires* (1) Elles n'en ont pas moins brillé d'un éclat assez vif, — quoique provincial !

Le fond de la littérature ne change pas : la forme seule doit être appropriée aux besoins du moment et à l'impulsion subie par les idées... Mais il y a là une éternelle évolution, — toujours la même, — et, du reste, certaines choses ne vieillissent jamais.

Notre littérature et notre musique *fin de siècle*, se basent même sur d'anciennes choses. Il est un fait peu connu : une chanson qui a eu beaucoup de vogue ces derniers temps, et qui n'est pas encore oubliée, a été composée sur un vieil air, qui se chantait il y a soixante à soixante-dix ans ! Le compositeur aura trouvé bon d'exhumer cet air aujourd'hui ignoré et de le présenter comme étant de son cru : on l'a accueilli avec enthousiasme, et le bon public, — nous nous y sommes tous laissé prendre, — a été persuadé que c'était là une production originale inspirée par une compréhension exacte de nos inspirations « fin de siècle ! »

(1) *Les Mœurs populaires* de la Flandre Française, par A. Desrousseaux. — 1 vol. Prix : 7 fr. 50, chez M. Quarré-Reybourbon, éditeur, 64, Grande Place, à Lille.

Les volumes de Desrousseaux sont remplis des notations de vieilles rondes enfantines, d'airs jadis populaires, qui seraient aujourd'hui absolument inconnus. Nos compositeurs d'opéras-comiques trouveraient là des motifs pleins de saveur... On pourrait les croire nouveaux aussi, ces bons vieux airs-là!... Desrousseaux donne les paroles qui ont été chantées autrefois sur cette musique gracieuse... Comment a-t-il pu se rappeler ces textes, qui n'avaient jamais eu les honneurs de l'impression?... A-t-il été consulter les derniers survivant qui les chantaient encore dans des jours meilleurs pour eux? Eh bien, chose étrange, toute la série consacrée aux chansons populaires est surtout un livre de souvenirs; et la plupart de ces airs, absolument ignorés et perdus aujourd'hui, se trouvaient dans la mémoire prodigieuse de Desrousseaux, — et pas ailleurs!

On ne se souvient plus des poèmes naïfs d'autrefois... Notre « fin de siècle » est originale; elle a su reléguer au loin toutes les vieilles folies, toutes les vieilles rengaines... On ne veut même plus chanter les chansons si spirituelles et si françaises des maîtres comme Gustave Nadaud! Il est vrai qu'on y reviendra... Or, ces pauvres poètes de jadis, que notre fin-de-siècle a tués sans pitié, ont parlé plus d'une fois, dans leurs rimes compréhensibles, du retour d'un exilé au pays natal!... Oh! ils racontaient des choses étranges, que l'on ne peut plus éprouver maintenant. Nous ne pensons plus comme en ces temps lointains. L'exilé tressaillait bien longtemps avant d'arriver en ces endroits où il avait autre fois vécu, et il croyait déjà, — le malheureux! — ouïr confusément dans l'air les cloches qu'il avait entendues dans son enfance...

Comme toutes ces fadaïses sentimentales sont maintenant oubliées!... Et cependant, malgré notre « fin-de-siècle » unique en son genre, on éprouve un moment d'illusion en feuilletant les pages de ces volumes où chantent toutes ces choses d'autrefois... Oui, l'on pourrait se croire ému encore, si c'était possible... Et tous les souvenirs lointains, indicibles et si doux, affluent soudainement au cœur... On remue là tout un passé, — un passé d'ignorance, de légendes, de vieux airs, de rondes sous le vieux clocher et d'horizons indécis...

Et l'on croit encore, comme l'exilé chanté par ces poètes « du bon vieux temps, » — oui, l'on croit encore entendre sonner dans l'âme troublée toutes les notes qui sont restées en nous à notre insu, et l'on ferme le livre, attendri, en écoutant en soi la chanson intime des souvenirs, — ces carillons inconscients du cœur.

André JURÉNIL.

## RECREATIONS

### HOMONYMES :

FUSIL

### ACROSTICHE DOUBLE :

B et A  
 O ra L  
 N ic E  
 A ja X  
 P ap A  
 A lu N  
 R on D  
 T ou R  
 E li E



Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Mimi-Pinson, 2 sol. — Irma Gallet, 1 sol. — Picciola, 2 sol. — Une oubliée, 1 sol. — Une fidèle au *Sylphe*, 1 sol. — Jeanne C. et sa petite cousine blonde, 1 sol. — Mélie-Mélot, 2 sol. — Anémone, 1 sol.

MM. Tony Eparvier, 2 sol. — Un de la Guille, 2 sol. — Le père Hoquet, 2 sol. — Œdipe dernier, 2 sol. — Lord Egon, 1 sol. — Louis T. et Paul Ytte, 1 sol. — Un vieux Sphinx, 2 sol. — B. B., 1 sol. — Jean-Paul Choppard, 1 sol.

Le sort a favorisé : Mlle Mélie-Mélot et MM. Œdipe dernier et Jean-Paul Choppard qui recevront les primes promises.

UN GRENOBLOIS.



### LOGOGRIPHE

*Mon entier n'a certainement  
 Pas pour sœur l'opulence,  
 Sans tête, il est département  
 De notre belle France.*

B. B.



### CRYPTOGRAPHIE

AB CDE FGHI FC GCHGAG, BC DGHGAGC DHG BCD BCHGCD, BCD BACHI GH B'GK M DGHOOGE.

PQMECMHLGAMKF.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois numéros supplémentaires du *Sylphe* de Juillet.

Adresser les solutions (jusqu'au 15 Août) et tout ce qui concerne les récréations, à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

---

Voiron, Imp. A. Mollaret.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

A MUSSET

—♦—

Sous ton saule éploré que caresse la brise,  
Depuis l'heure fatale où la mort s'est méprise,  
Voilà plus de trente ans, ô Musset, que tu dors,  
Et la muse d'Eros te pleure encor, poète,  
Toi, le plus émouvant, le plus tendre interprète  
De ses plus suaves accords !

Et ton œuvre est toujours la bible où l'âme tendre  
Sur l'aile d'or du rythme aimant à se suspendre  
Plane et cherche le mot du mystère divin ;  
Aucune lyre enfin, d'un grand souffle embrasée,  
N'a pu vieillir les sons de ta lyre brisée  
Qui l'a tenté l'a fait en vain.

C'est que tu fus l'aède inspiré, le grand prêtre  
Du petit dieu, si doux parfois, souvent si traître,  
Qui, le carquois au dos, passe fier et vainqueur ;  
C'est que, toujours sincère, ô buveur d'ambrosie !  
Tu laissas tes beaux vers, nés de la fantaisie,  
Jaillir librement de ton cœur.

Simple et vrai, tu chantas ainsi que l'oiseau chante ;  
Et, que l'air soit joyeux ou la chanson touchante,  
On sent que vibra l'âme au frisson de l'archet.

AOUT 1892. — 8.

L'émotion : voilà le secret de ton charme ;  
En te lisant parfois on essuie une larme,  
Quand c'est le rire qu'on cherchait.

Sur ton luth, tu glanas de si charmantes choses,  
Sans art, en te jouant, tu cueillis tant de roses,  
Et tu sus exprimer en vers si palpitants  
La douceur des baisers pris sur de jeunes lèvres  
Que tu seras toujours, dans leurs deuils ou leurs fièvres,  
L'idole des cœurs de vingt ans.

Oui, maître ! Ces élans que toute âme recèle,  
Cette commotion, ce choc, cette étincelle,  
Ce pur ravissement qui dans le cœur éclot :  
Nul n'a su depuis toi, nul ne saura peut-être  
Comme toi, mieux que toi, soudain les faire naître  
Dans un brusque et divin sanglot.

De quels dons éclatants Dieu para ton génie !  
Avec quel art, il mit dans ta voix l'harmonie  
Et sur ton front le sceau de sa divinité !  
Tu devais être élu pour chanter ses louanges,  
Rolla ! Mais, en tombant de l'azur en nos fanges,  
D'élu, tu devins révolté.

Pourquoi donc, oh ! pourquoi, doux sceptique au front blême  
Ton credo de chrétien finit-il en blasphème  
Et ton beau chant d'amour en cri désespéré ?  
Pourquoi douter de Dieu, ce Dieu que tout proclame ?  
Pourquoi couper ainsi les ailes de ton âme  
Et nous montrer le ciel mûré ?

Essayer d'arracher son secret à la tombe :  
A quoi bon ? C'est folie. Aigle, cygne ou colombe,  
Il faut l'azur immense au poète ; il lui faut  
L'essor qui le grandit, la foi qui le console  
Pour fuir tout ce qui rampe, aimer tout ce qui vole  
Et s'élever toujours plus haut.

Bien à plaindre celui qui, dans la vie amère,  
Rejette aveuglément, comme folle chimère,  
L'espoir de vivre un jour, par delà l'infini !  
De l'amour, c'est en vain qu'il épuise l'ivresse ;  
Bientôt las, tout lui pèse ; une douleur l'opresse,  
    La douleur sans fin du banni.

Toi, du moins, tu luttas ; et, dans tes « nuits » sublimes,  
Dans ton « espoir en Dieu », t'élançant vers les cimes  
Où peut atteindre seul, le grand vol d'un croyant,  
Tu repoussas longtemps, les durs assauts du doute,  
Obsédé du remords de faire fausse route,  
    Interrogeant, pleurant, priant.

Mais le ciel resta sourd à ta prière ardente,  
Alors, le cœur rempli des angoisses du Dante,  
Tu retombas, brisé contre le doute amer :  
— Tel, pendant l'ouragan, le navire en détresse,  
Se brise contre un roc, dont la pointe se dresse  
    Dans la nuit sombre en pleine mer.

Oh ! déplorable erreur de la route suivie !  
Ton aile déchirée aux ronces de la vie  
Eut pu porter plus haut ton essor dans les cieux ;  
Qu'importe ! De ton cœur s'échappait l'harmonie ;  
Et si plus d'un penseur, fut un plus grand génie,  
    Nul n'en fut un plus gracieux.

LOUIS MARTEL.

---

## LE ROSSIGNOL ET LE VER-LUISANT



Un rossignol, à l'heure où le mystère  
Du ciel diamanté descend sur les grands bois,  
Dans l'espace égrenait, joyeux et solitaire,  
    Toutes les perles de sa voix.



La nature est la mère du génie ;  
Elle se plaît à ses divins concerts ;  
Aussi le maestro des airs  
Pour elle, sans compter, prodigue l'harmonie.  
Mais on n'en est pas moins oiseau, quoique ténor —  
Quand l'heure du repas fait sentir ses approches,  
L'inspiration perd bien vite son essor ;  
Et, pour alimenter trilles et triples croches,  
C'est lorsque l'on a faim que le silence est d'or.

Notre mélodieux soliste,  
Sentant son gosier desséché,  
Perd le sens spiritualiste,  
Et se met à chercher la piste  
D'un insecte attardé qui ne soit pas couché.  
Il était tard. — Le volatile,  
Après mainte course inutile,  
Ne vit pas même un moucheron.  
La chair est faible, — et l'esprit prompt —  
Maudissant toute poésie,  
Miel d'Hélicon comme ambroisie,  
— Victuailles de fantaisie —  
Notre rossignol eut donné  
Tout son clavier pour un dîner.

Il voit soudain scintiller dans la mousse,  
Une lueur mélancolique et douce,  
De reflets azurés diaprant le gazon ;  
— Etoile ayant des cieux démerité sans doute,  
Et qui, perdant sa place à la céleste voûte  
Est venue éclairer un plus humble horizon.  
Pour l'oiseau c'est une trouvaille :  
— Surprise, dit-il, vaille que vaille,  
Bien que ce chétif ver-luisant  
Pour un noble estomac n'ait rien de séduisant.

Il dit, et se dispose à faire sa pâture  
De l'innocente créature ;  
Quand celle-ci, dans le danger puisant  
Une éloquente et téméraire audace,

Ose à l'affamé crier : — « grâce ! »  
« Monseigneur du Lutrin, ne versez pas mon sang,  
Dit-elle ; comme vous ne suis-je pas artiste ?  
Certes, nos dons sont inégaux ;  
Car vous réglez sur les échos,  
Tandis que mon destin, plus triste,  
Du soir au matin se réduit  
A dorer un coin de la nuit  
De ses pâles rayons, phares de la pelouse,  
Que nulle au firmament de mes sœurs ne jalouse.  
Mais, doux charmeur de la forêt,  
Vous, qui, sur la plaine infinie,  
Versez des torrents d'harmonie,  
Le Dieu qui vous donna ce merveilleux secret,  
Est celui qui, de moi, fit un flambeau modeste ;  
N'ai-je pas, d'un rayon céleste,  
Egayé le sombre horizon,  
Où le peuple rampant s'aime sous le gazon ?  
Vous chantez ; moi, je brille ;  
Rien ne vient du hasard ;  
Dieu nous prit tous les deux dans la grande famille  
Où l'on devient frère par l'art.  
Si petit que je sois, épargnez votre frère ;  
Demain, chacun de nous retrouvera son bien,  
Vous, votre voix ; moi, ma lumière. »

L'oiseau fit grâce ; il fit très bien.

Que le talent soit moindre ou différent des nôtres,  
Sachons le respecter et l'aimer chez les autres.

EUGÈNE ROULLEAUX DU HOUX.

*LA NUIT SUPRÊME*

—♦♦—

Quelque temps avant sa mort,  
Musset fut invité à visiter le Louvre  
aux flambeaux comme les  
souverains, par Newerkerke, alors  
directeur.

—♦♦—

MUSSET.

Me voici chancelant sous le poids de la vie ;  
La chair est accablée et l'âme inassouvie....  
Et j'ai si bien chanté le mal dont j'ai souffert,  
Et j'ai si bien conquis le Monde à mon empire,  
Que sans espérer mieux, ne craignant rien de pire,  
J'attendrais sans effroi le néant ou l'enfer.

Comme aux rois pour lesquels, seuls, dans la nuit on l'ouvre,  
Au Poète mourant s'est ouvert le vieux Louvre.  
Oh ! la douce visite aux lucers des flambeaux !  
Raphaël, Léonard, maîtres, je vous salue !  
Mon salut vous est doux puisque l'amour me tue...  
Ah ! vous réjouissez le chemin des tombeaux.

Il semble devant toi, Sauzio, qu'on renaisse ;  
Tu fis bien de mourir dans ta pleine jeunesse,  
Emportant avec toi l'idéale Beauté...  
Mais, combien, tels que moi, l'ayant partout cherchée,  
N'auront jamais senti leur lèvres desséchée  
Au feu de son baiser chaud d'Immortalité !

Pourtant j'ai bien pleuré dans mes nuits sans étoiles,  
J'ai vu plus d'une fois, maîtres, sortir des toiles  
Et pencher sur mon front leur front consolateur,  
Vos filles à l'œil pur, vos saintes amoureuses ;  
Mais le jour, en chassant les visions heureuses,  
Me réveillait en proie au démon tentateur...

La femme ! je l'ai crue : elle fut tout mon culte ;  
Elle a broyé mon cœur sous le rire et l'insulte,  
Sous la trahison froide ou son morne dédain ;  
C'est la fleur au parfum exquis, dont les pétales  
Cachent le suc fécond en ivresses fatales ;  
C'est par erreur que Dieu la sema dans l'Eden.

Aussi, je n'ai pour elle, aujourd'hui, ni colère  
Ni malédiction... Mon mépris la tolère,  
Et Dieu l'ayant créée, à qui nous plaindrons-nous ?  
Mais si j'avais vingt ans...

LA MUSE.

Que ferais-tu, poète ?

MUSSET.

Pour la femme j'aurais l'âme froide et muette.

LA MUSE.

Non, tu l'adorerais...

MUSSET.

C'est vrai, Muse : à genoux.

Oui, je sens que mon cœur est encor plein de rêve,  
Que l'amour infini me hanterait sans trêve,  
Et que, ne pouvant point enchaîner dans mes bras  
l'idéale Beauté, pour l'homme trop austère,  
Je m'abandonnerais aux Filles de la Terre,  
Dût mon rêve aboutir au plus triste des glas.

Il n'y faut plus penser, Muse : mon œil est terne ;  
Mon miroir réfléchit l'ombre qui me consterne,  
Et c'est pourquoi je viens saluer Raphaël.  
Que n'ai-je comme lui consacré ma pensée  
Au culte d'une vierge à la tête baissée,  
Aux regards doux et purs comme un reflet du ciel...

LA VOIX DE RAPHAEL.

Mon frère, la douleur est l'éternelle flamme  
Qui sacre le génie en épurant notre âme.  
J'ai connu comme toi les troubles de la chair  
Et payé l'idéal de mon sang, de ma vie ;  
Mais le suprême amour que ta fierté m'envie,  
Tu l'auras, car la gloire aussi t'a coûté cher.

MUSSET.

Quoi ? mes yeux verraient-ils, quand la Mort va les clore,  
La vestale bénir le feu qui brûle encore ?

RAPHAEL.

●  
Immole ton désir sur ton cœur, cet autel ;  
Cherche aux bras de la Muse une dernière étreinte :  
Ta vie est bonne ainsi ; n'en change pas l'empreinte,  
C'est le malheur souvent qui fait un immortel.

LA MUSE.

Oui, viens à moi ! J'aurais des caresses de mère  
Pour te mieux consoler de l'amour éphémère.  
Ne te souviens-tu pas, mon enfant, de ces nuits  
Que je passais, fidèle, à calmer tes détresses ?  
De ta Muse, ô poète, ou bien de tes maîtresses.  
Qui t'a le mieux guéri de tes mortels ennuis ?

MUSSET.

C'est toi, Muse chérie... Oh ! parle... je t'écoute.

LA MUSE.

L'eau traverse le roc lentement, goutte à goutte ;  
Ainsi la vérité, dans les cœurs les plus forts,  
N'arrive à projeter quelquefois sa lumière  
Que bien longtemps après la souffrance première ;  
Elle ne t'éclaira qu'après de longs efforts.

Me comprends-tu ? Je dis, moi, ta Muse, qui t'aime :  
« Il ne faut pas jeter aux femmes l'anathème ;  
« Leur beauté se mesure aux vertus qu'elles ont :  
« Les plus belles des fleurs, va, ce sont les plus saines !  
« Eussent-elles enfin les beautés souveraines  
« Que tu les rêverais toujours mieux qu'elles sont. »

Et ce que je disais naguère, ô mon Poète,  
Je le répète encore à ton âme inquiète :  
L'aube luit sur les monts ; il me faut te quitter ;  
Mais quand la nuit s'en va, le soleil dans l'espace  
Monte, et c'est avec lui le roi d'amour qui passe ;  
Et la vie aussitôt recommence à chanter.

MUSSET.

Je comprends. Et toi, Muse, et vous, Maitres illustres  
Dont l'œuvre sera là, jeune encore dans cent lustres,  
Salut ! par cette bouche et ces yeux déjà morts.  
Oui, je sens comme un voile étendu sur ma vue ;  
Adieu ! La mort n'est plus une route inconnue :  
Je m'en vais désormais sans regrets, sans remords.

Cette nuit qui s'enfuit, c'est ma vie écoulée ;  
Et, comme à la nuit froide, et sombre, et désolée,  
Succède le soleil, le printemps aux hivers,  
Je vois là-bas, un Dieu penché sur la souffrance  
Et l'Amour éternel, but de mon espérance,  
Faire éclater les chants de cent mille univers.

LÉON-L. BERTHAUT.

## FIN DU REVE

ou

### La Mort du Sculpteur



Comme la feuille d'automne aux caprices du vent, livré dès son enfance à tous les hasards de la vie, ballotté de la misère à la joie, emporté vers l'azur par les souffles de l'espérance et rejeté sur terre dans les tourbillons de l'angoisse, affolé par l'impuissance de sa volonté à violer la gloire, ce rêveur avait tout vu, tout souffert, et, calme, allait tenter un suprême effort.

Etre ou ne pas être : en son cerveau d'artiste, le dilemme se gravait, terrible ; le mot d'Hamlet lui semblait résumer ce pourquoi de sa vie : naître à la renommée, en vivre, en jouir, triompher... ou mourir.

Ce n'était pas un sceptique ; son nom ne mentait point : Christian était l'homme du Christ, simple, indulgent, plein d'amour et de charité. Mais voilà ! quand on a vingt ans et qu'on se sent au cœur et dans l'esprit la flamme de vie ; quand le démon de Michel-Ange vous hante et vous possède tout entier ; quand on meurt des baisers de la Muse, à quoi sert la raison?... Et puis, n'est-ce pas le devoir, la mission divine, pour ces voyants de l'Art, ayant eu la révélation des cieux, d'être les prêtres de la beauté.

C'est ainsi qu'oubliant Dieu, las des cultes sans issue contre l'égoïsme des aînés et la froideur des parvenus, il avait un jour résolu de mourir.

Il l'avait décidé sans effort, comme une chose très naturelle, tant son âme avait souffert ! La douleur ? bast ! il en avait vu d'autres ! Et puis, ce serait tout simple : une balle au cœur, dans ce pauvre cœur malade, et le voici guéri à jamais... Oh ! l'âpre joie de désir !...

Sous le froid de l'acier cherchant la bonne place, quelqu'un d'oublié s'était réveillé tout à coup, le fils !

« Et ma mère?... Oh ! non... souffrons encore, luttons ! »

Et je ne sais quelle explosion d'idées se fit en lui soudain... Un nouveau chef-d'œuvre passa devant ses yeux, vainqueur, éblouis-

sant, tout son passé de douleurs, d'espoir, de combats, d'accablement, il le faisait revivre dans le marbre; ce ne serait pas une statue; ce serait de la chair, de la chair frissonnante, palpitante, et, dans les musées, l'homme du peuple s'arrêterait pour la tâter, la main tremblante, le cœur ému...

Dans le silence et la solitude de l'atelier, on eût dit que les marbres se penchaient pour l'entendre. Debout, la mine haute, l'œil étincelant, Christian leur parlait; et, fier de sa lignée, il pensa que demain serait peut-être jour de victoire!

Le soir même, l'esquisse était faite.

Enfin, l'œuvre était là, vivante; il semblait que des siècles de douleur eussent leur expression dans ce masque affligé; c'était simple, et devant sa création, Christian pleurait. Ceux qui venaient, la bouche rieuse, le cigare aux lèvres, s'en retournaient troublés: les plus petits sentaient qu'il y avait là quelque chose de grand. Et ceux qui n'étaient pas à la curée jugeaient avec noblesse, exempts de jalousie; ceux-là disaient: « Christian, vous aurez la médaille, vous la tenez. »

Cependant le sculpteur restait morne. Au fond, il n'était pas insensible; toutes ces mains loyales tendues vers lui, prêtes à l'applaudir, il les serrait avec reconnaissance: « Les braves gens! » se disait-il. Mais il ajoutait: « Et les autres, ceux pour qui le nom seul compte, comment prendront-ils la chose? »

Comme tant d'autre à certain jour, à certaine heure, il sentit l'embarras d'être grand! « Allons, disaient des gens pratiques, ce n'est pas tout, de faire un chef-d'œuvre. A quoi t'ont servi les autres? il faut se remuer... vois un tel, c'est un influent. Ton voisin, le peintre d'histoire, est un nom fameux; je le connais; allons lui rendre visite... Enfin, il y a ces dames... alors, mon cher, c'est comme à l'Académie, pour être élu, il faut avoir les dames. Nous les aurons; c'est entendu? »

Christian ne répondait pas; seulement, un sourire triste passait sur ses lèvres hautaines. Décidément, il était trop grand, il ne pourrait jamais s'abaisser jusque-là.

Eh bien, il serait vaincu!... Eh quoi? se répondait-il à lui-même.

Quoi! dédaigneux des plaisirs frivoles, il avait méprisé les avances du monde; plein de respect, d'admiration et d'amour pour la femme, il avait fui les plus belles, les meilleures... quoi! il avait passé dans la vie pour en goûter l'amertume et laisser l'ivresse, et cela pour mettre sur le socle idéal un éternel chef-d'œuvre; et,



pour triompher, pour avoir le droit à la fierté, il faudrait acheter des bravos, allons donc !

Ceux qui l'avaient espéré ne le connaissaient pas !

On le connaissait bien. Aussi n'avait-on pas trop insisté. Quelques vrais amis, plus souples, avaient fait des démarches eux-mêmes ; on ne les avait pas écoutés : « C'est de ce farouche, de ce sauvage, que vous venez nous parler, quelles sont ses œuvres ? »

On feignait de les ignorer tandis qu'on les enviait avec la rage de l'impuissance. Quelquefois, on prononçait le nom de fou. Alors, révoltés, les sollicitateurs s'en allaient, gagnés à la fierté de leur protégé.

Christian, lui, ne savait rien. Il attendait.

Quand l'œuvre apparut au public, il y eut ce soubresaut qui agite les masses devant certaines manifestations violentes du génie... Mais, dans les sphères compétentes, on trouva que c'était forcé, très discutable ; au fond, on pensait qu'il fallait être bien audacieux pour concevoir, étant jeune, quelque chose de si grand et l'exécuter si bien.

Christian fut vaincu.

Naguère, devant pareille injustice, il eût, d'un mot, fait pâlir ses juges ; on eût, dans tout le monde des artistes, entendu son cri de fauve-roi ; cette fois, il se soumit : on vit sa tête pencher, ses épaules baisser, son teint blémir ; son œil, très clair, eut des lueurs d'acier ; quelque chose d'inconnu venait de s'abattre sur lui. On le voyait chanceler sous le fardeau mystérieux.

Bientôt, Christian ne travailla plus. Quand il se croyait seul, il s'asseyait devant l'œuvre méconnue, et son regard d'anémique avait des caresses de mère.

D'aucuns pensaient qu'il était vraiment fou.

Une fois, se tournant vers son oncle, vieillard résigné qui avait été son maître, il lui dit :

— Maître (jamais l'artiste n'eût autrement appelé le vieillard ; et ceci le peint tout entier), maître, je vais mourir, ce soir peut-être. Cependant, « j'aimerais à les revoir, nos modèles, nos amis, les rois de l'art, les Sauzio, les Cellini, les Michel-Ange, les Rubens, les Rude!... je sors... Vous, restez : c'est pour ce soir ! »

L'oncle ouvrit tout grands ses pauvres yeux fatigués, et comme l'enfant, son petit, franchissait le seuil, il fit un long geste de dé-

sespoir. « Hélas ! il n'en pouvait douter, lui non plus, maintenant ;  
« son Christian était fou ! »

∴

Le soir, quand revint le malade, le vieillard comprit. Une rougeur nouvelle avait couvert les pommettes, le reste du visage était blême, et la respiration, très courte, n'était plus qu'un léger souffle.

Cependant Christian rayonnait : « Je les ai vus, dit-il, je puis partir. »

Il embrassa le vieillard éploré, lui fit ses recommandations pour tous, puis, s'étant couché sur un lit de camp, au milieu de l'atelier, il dit : « Maître, rendez-moi le dernier service : sortez ! »

— Oh ! fit le vieillard.

— Maître, vous souffrirez trop ; je ne veux pas que vous soyez le témoin de ma mort.

— Il est certain que...

— Oui, vous m'aimez tant : vous souffririez trop ; je vous en prie, Maître, allez !

S'étant penché une dernière fois sur son élève, le vieil imagier le serra sur son cœur et partit.

Christian se leva, prit une masse et, plein d'une joie qui débordait de ses yeux mourants : « Ah ! s'écria-t-il, on ne jouira pas de vous, mes rêves, mes fils, ma vie. Puisqu'on vous méprise, « mourez donc avec moi ! »

Et, à grands coups, s'attaquant d'abord aux plus anciens, il détruisit ses rêves ; de tous ces torses musculeux, de ces héros triomphants, de toute cette jeunesse riante ou triste, il n'y eût bientôt que des ruines, bras brisés, jambes mutilées, crânes fracassés !

Il ne restait plus que l'œuvre... et voilà que Christian n'eut pas la force de lever l'arme... il se laissa retomber sur la couche misérable, sans un regret d'ailleurs : il était mort.

∴

Vous, poète, rêveur, homme du monde, qui que vous soyez, ami lecteur, vous avez vu comme moi l'œuvre préservée. Dans les salles des musées, aux vitrines des marchands, vous l'avez vue, symbole touchant de la misère et du malheur ! Et votre cœur a saigné... moins toutefois que celui dont j'ai conté l'histoire et qui — plein d'espérances — disparut comme une feuille sans nom, dès le printemps de la vie !

Léon-L. BERTHAUT.



LÉON-L. BERTHAUT

Léon-L. Berthaut, le lauréat de notre 8<sup>e</sup> concours dans la section de prose, est né au Havre, le 13 juin 1864.

Travailleur infatigable, il a su se créer une belle situation comme professeur et une solide réputation comme publiciste. Après ses pénibles heures de classe, il trouve encore des loisirs pour écrire d'intéressantes nouvelles et rimer des stances vibrantes, qu'il réussit à faire couronner dans les concours ou qu'il sème dans les revues.

Il a publié, avec quelques plaquettes, deux beaux volumes de vers, *les Veillées d'Armes*, dont il a été parlé ici, *les Poèmes nationaux* — et enfin, en prose, un recueil, *Au Vent* (1), que la presse a unanimement couvert de compliments; *la Nouvelle Revue*, de M<sup>me</sup> Adam a, pour sa part, reconnu que *plusieurs de ces récits sont des chefs-d'œuvre d'émotion et de saveur originale*. *Au Vent*, cette œuvre d'allure et de profondeur remarquables, a classé son auteur au rang de nos meilleurs conteurs et nouvelliers, à côté de Maizeroy, Maupassant et de notre distingué collaborateur Richepin : ces maîtres en l'art d'écrire accepteraient volontiers la paternité de ces récits si variés dans leur esprit et dans leur forme — *nouvelles, contes, légendes*.

Il y a dans ces pages beaucoup d'honnêteté, d'émotion, de patriotisme, enfin ces qualités qui sont le fond d'une grande âme et qui permettent de mettre le livre entre toutes les mains.

(1) Prix : 2 fr. 50 chez l'auteur, à Rennes; et chez les éditeurs : H. Jouve, 15, rue Racine, à Paris, et H. Caillière, à Rennes.

Notre humble appréciation est pleinement confirmée par la distinction que Léon-L. Berthaut vient de recevoir : en effet, la Société nationale d'Encouragement au bien lui a accordé une médaille d'honneur pour cet ouvrage, dont nous recommandons vivement la lecture à nos amis.

Voilà le plus bel éloge qu'on puisse faire du professeur-écrivain également acharné à son devoir professionnel et à son labeur littéraire.

Jehan ÉCREVISSE.

..

**Du cœur aux cœurs**, (1) par FRÉDÉRIC LÉVY, est un livre absolument intime et personnel, avec parfois une note, un peu vague au début, de regrets qui va se précisant et s'accroissant dans certaines pièces sans arriver jamais, cependant, à donner un cri de désespoir.

Chaque pièce, chaque strophe, je dirais presque chaque vers de ce livre nous rapporte un fait de la vie de l'auteur, une anecdote au cours de laquelle il a été directement mêlé ; il en résulte peut-être un peu de monotonie prosaïque dans l'ensemble, et l'on croit parfois se trouver en face d'un simple récit biographique, mais je me hâte de dire que les vers, faciles et simples, nous aident à lire jusqu'au bout, sans fatigue, même avec un intérêt qui insensiblement va toujours croissant.

M. Frédéric Lévy nous recommande dans sa pièce préface « *A ceux qui me liront* » de parcourir son livre plus avec le cœur qu'avec les yeux et je crois qu'il serait difficile de faire autrement, car le cœur s'intéresse toujours aux ambitions et aux désirs réalisés ou non, qu'un autre cœur éprouve devant lui ; et par le fait, ce sont les émotions et les angoisses ressenties bien réellement et bien profondément par l'auteur qui nous intéressent et nous captivent à la lecture de son livre.

Quelques-uns pourront se laisser aller à lui reprocher d'avoir manqué de courage ou d'énergie, mais chacun voit les choses à sa façon, et les cœurs humains sont plus ou moins fortement trempés pour la lutte au bout de laquelle M. Frédéric Lévy s'avoue vaincu et pleure dans une désespérance qui, on en a déjà le sentiment, ne manquera pas de consolation. Ce cœur auquel nous sommes redevables d'un volume de vers, somme toute, original, gardera sans doute sa blessure, mais nous pouvons, je crois, nous attendre à le voir palpiter encore, et c'est dans l'espoir de voir arriver bientôt la suite de ces « *vers intimes* » que je remercie M. Frédéric Lévy de la délicate attention qu'il a bien voulu avoir de me dédier un exemplaire de son livre.

(1) J. Martin, 5, rue Dumas, Alais. Prix : 3 francs.

C. NIEMAND.

## RECREATIONS

### SOLUTION DES PROBLÈMES DE JUILLET

Logogriphe

Cryptographie

MISÈRE — ISÈRE

Il est doux de revoir, le sourire sur  
les lèvres, les lieux où l'on a souffert.  
CHATEAUBRIAND.



Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Ninette, 2 sol. — Picciola, 2 sol. — Mimi-Pinson, 1 sol. —  
Mimosa, 2 sol. — Une vieille, 2 sol. — La Mère Yngue, 2 sol. — Louise  
T. et sa petite chatte, 1 sol. — Fleur d'oubli, 2 sol. — Irma Gallet, 1 sol.  
— Mélie sans Mélot, 2 sol.

MM. Jules Vacoutat, 1 sol. — Tony Eparvier, 2 sol. — Ernest de la  
Blache, 1 sol. — K. Mille, 2 sol. — Sphinx dernier, 2 sol. — Le père  
Hoquet, 2 sol. — Fils de Misère 1 sol. — Un fidèle au *Sylphe*, 2 sol. —  
Lord Egon, 2 sol. — Antoine C., 2 sol. — Eugène Chenal, 2 sol. — Cularo,  
2 sol.

Le sort a favorisé : M<sup>me</sup> Une vieille et MM. K. Mille et le Père Hoquet  
qui recevront les primes promises.



### LOGOGRIPE

*J'aide au cachet comme à la grâce,  
Mesdames, de votre beauté. —  
Mon dernier pied est-il ôté,  
Dans la mer vous trouvez ma place.  
Otez ma tête, habilement  
Anagrammatisez le reste,  
Une belle fleur, sans conteste,  
S'épanouira promptement.*

ANNE ONYME.



### CHARADE

*Une île d'Angleterre — Ensuite un mont de France —  
Instrument de musique — Œdipes, bonne chance.*

UN GRENOBLOIS.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois primes littéraires.

Adresser les solutions (jusqu'au 10 septembre) et tout ce qui concerne  
les récréations, à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

Voiron, Imp. A. Mollaret.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## MÉDITATION



Ma meilleure pensée est faite  
De ce que murmure sa voix ..

VICTOR HUGO.



### I

Il s'en allait pensif... tout le long du sentier,  
Mai joyeux décloisait les yeux bleus des pervenches,  
Attachant, en passant, la perle à l'égantier.

La sève, en flots de sang, palpitait dans les branches.  
La chrysalide ouvrait sa porte aux ailes d'or :  
L'essaim des papillons neigeait par avalanches !

Il allait... dans la nue, ivre, avide d'essor,  
L'alouette, en chantant, montait vers l'empyrée,  
Puis retombait sans cri, pour remonter encor.

« O vous, songes dorés, vision éthérée,  
Vous aspirations de nos cœurs impuissants :  
Chanson de l'âme en paix, pleurs de l'âme ulcérée,

« Ne reconnaissez-vous, dites, dans ces accents,  
Dans ce vol d'oisillon, comme un vivant symbole?  
Dites, vous les oiseaux de nos cerveaux pensants ?

SEPTEMBRE 1892. — 9.

« Comme l'hôte des blés, la céleste couple  
Vous a tentés dans votre essor vertigineux...  
Mais trop haut sont les cieus, et votre aile trop molle !

« Oui, trop faible est votre aile, et des champs lumineux,  
Ainsi que l'alouette, inassouvis comme elle,  
Vous retombez, muets, vers le sol épineux... »

... Il s'en allait pensif... Comme un flot qui ruisselle,  
Le soleil époudrait tout l'or de ses rayons,  
Mettant à l'herbe humide une vive étincelle.

De confuses rumeurs s'envolaient des sillons.  
La brise, en la berçant, parlait dans la ramure  
Où les nids s'agitaient tout remplis d'oisillons.

Sur un lit de cailloux, poussant son onde pure,  
La source, tour à tour, chantait et devisait...  
Alors il entendit dans son cœur un murmure ;

Attentif, il s'assit... et la voix lui disait :

## II

Je suis la poésie... et je suis sœur du rêve ;  
C'est ma plainte, la nuit, qui gémit sur la grève  
Où fréquentent les goëlands ;  
Et quand le crépuscule étend sa nappe grise,  
C'est ma lyre parfois qui vibre sous la brise  
Au travers des rameaux tremblants.

Je suis la poésie... et sans moi la nature  
Ne serait qu'une vaine et muette peinture  
Au silence énorme, accablant, —  
Belle splendidement, mais sans souffle et sans flamme,  
— Galatée, elle aussi — sans mouvement, sans âme,  
Sans un sourire consolant.

Car l'homme est ainsi fait, qu'en sa marche inquiète,  
Il veut le bruit : — Hiver déchainant la tempête,

Avril agitant ses grelots  
Le charment ; — Il veut, lui qui partout cherche à lire,  
Trouver hors de son cœur, ou l'éclat de son rire ;  
Ou bien l'écho de ses sanglots.

Oui, c'est ma voix qui chante où la source s'élançe,  
C'est ma voix qu'on entend à l'heure du silence :  
Mon sommeil est murmure encor...  
C'est pour moi, tout là-haut, dans l'infini sans voiles,  
Qu'une invisible main riva dans les étoiles  
Des clous d'émcrades et d'or.

Oui, c'est pour éclairer nos heures d'insomnie,  
Que Phœbé, chaque soir, de sa clarté bénie  
Vient inonder le firmament,  
Alors que, sur ma couche enfiévrée et glacée,  
Le flot toujours montant, le flot de la pensée  
M'assaille irrésistiblement.

Car je suis, sais-tu bien, l'Harmonie et l'Idée,  
Je suis le rythme ailé, je suis l'âme obsédée  
Du délire, du beau, du vrai ;  
Que de fois l'Inconnu, ce sphinx pétri d'alarmes,  
Dans son mutisme même a su trouver des charmes  
Pour sécher mon œil exploré !

Que de fois, emportée en la sphère sereine  
Où sur leur axe en feu — poudre d'or qui s'égrène —  
Tournoient les constellations,  
Je me suis écriée, interrogeant l'abîme,  
(Tel l'œil du voyageur, errant de cime en cime  
Cherche un but à ses stations.)

Je me suis écriée, en songeant à la Terre :  
« Est-il ici, Seigneur, le terme du mystère  
Qui serre au front l'Humanité ?  
Ou bien est-il plus haut... là-bas... plus loin encore...  
Existe-t-il, réponds, ô Dieu bon qu'on adore?...  
Dis que tout n'est pas vanité !... »

Que le Flambeau du Bien sait percer les ténèbres,



Et que, quand a sonné l'heure des glas funèbres,  
Tu sais reconnaître les tiens.  
Oh ! dans ces ombres, dis, dont la route est remplie,  
Où la vertu, l'espoir, l'honneur, où tout s'oublie,  
Dis qu'il en est que tu soutiens.... »

.....

Et bien que sans écho, comme s'il était vide,  
Ma voix aille se perdre au fond du ciel livide,  
Comme un sanglot au creux d'un puits,  
Je crois voir errer dans l'ombre, où je la devine,  
Une main gigantesque — ainsi la main divine —  
Fixant des mondes sans appuis.

Je crois entendre en moi chanter l'âme des choses,  
Et le doute, ce voile où s'abritent les causes,  
S'écarte et fait place à l'espoir...  
Lors, du haut de la nue, où mon essor m'entraîne,  
Je crie à l'Homme aveugle et qui rampe et se traîne :  
« As-tu des yeux pour ne point voir?... »

Regarde et puis écoute, ô pauvre race humaine,  
Géante par l'orgueil, — par l'impuissance vaine,  
Toi la tombe et toi le berceau,  
Ecoute et puis regarde... au sillon qui l'enferme  
Vois sourdre lentement, entends bruire le germe  
A la place où fut un tombeau.

Entends sous son effort, entends le cœur des chênes  
Faire éclater les nœuds, comme un forçat ses chaînes,  
Et briser son corset de fer,  
Vois au rameau chenu frémir la jeune pousse!...  
Oui, c'est pour la nourrir qu'a pourri dans la mousse  
La feuille du printemps d'hier.

Ah ! puisque rien ne meurt, puisque tout se transforme.  
Puisque sans cesser d'être — autre que par la forme —  
Rentre la matière au néant,...  
Que d'atômes éteints la vie est composée,

Puisque pour retomber fécondante rosée  
Se perd la source en l'Océan,

Puisque tout dans un cercle immuable retombe,  
Puisque à la rose il faut l'argile de la tombe  
Pour éclore et donner son miel...  
Pourquoi donc l'âme aussi, pourquoi l'âme, éternelle,  
L'âme tombée un jour des cieux — pure étincelle —  
Ne remonterait-elle au ciel... »

.....

Ah ! cesse de gémir sur ton lit de Procuste,  
Homme ! et va ! l'œil fixé sur le Bien, sur le Juste,  
Sans chercher à voir au-delà...  
Marche !... et qu'importe après ! que le chemin soit sombre,  
Que le but soit rayon, ou que le but soit ombre,  
Qu'importe si le but est là !

PAUL OUAGNE.

---

## LYRISME



Jeune homme, cœur riche et vivant,  
L'œil clair et les cheveux au vent,  
Lutte toujours, chante souvent,  
Verse ta jeunesse à mains peines !

Jeune homme, les étés sont courts,  
Aimant, tu veux aimer toujours :  
En de généreuses amours  
Verse ta tendresse à mains pleines !

Les bons souffrent. Méchants et fous  
Souillent les justes et les doux.

Toi qui sais haïr, venge-nous,  
Verse ta colère à mains pleines !

Il est partout des malheureux.  
Verse sur nous, verse sur eux.  
Verse sur les cris douloureux,  
Verse du bonheur à mains pleines !

Le génie est une liqueur.  
Buveur superbe, ardent vainqueur,  
Prodigue le sang de ton cœur,  
Verse ton génie à mains pleines !

CHARLES FUSTER.

---

*LES PRIMEVÈRES*



Quand, de son haleine attiédie,  
Le printemps enfin a chassé  
L'hiver et son souffle glacé,  
Qu'au loin la plaine est reverdie,

Timidement, troupe engourdie,  
Sans parfum, l'éclat effacé,  
Les primevères ont poussé :  
La terre au printemps les dédie.

Ainsi, dans les secrets détours  
Des sentiers, sans brillants atours,  
Fleurs vite écloses et fanées,

Brillez sous les ombrages verts,  
Senteurs à peine devinées,  
Modestes fleurs, mes premiers vers.

Dompierre, avril 1892.

ELIE MUNIER.

---

*LA BAIGNEUSE*



Regardez cette jeune vierge  
Qui marche, en chantant sur la berge  
Luisante de la mer,  
Voyez comme elle paraît belle ;  
Sous la fine et blanche dentelle  
Qui laisse voir sa chair.

Sa voix douce et mélodieuse,  
Comme la voix mystérieuse  
De la brise du soir,  
Dit sans doute aux nymphes de l'onde  
Qu'elle voudrait, une seconde,  
Sur leurs ailes s'asseoir.

Et les nymphes, obéissantes,  
Pressent ses jambes frémissantes  
De leurs tièdes baisers.  
Un sourire court sur sa bouche,  
Puis mollement elle se couche  
Dans les flots irisés.

Elle s'amuse, elle folâtre,  
Nonchalamment dans l'eau verdâtre  
Qui baigne son beau corps ;  
Elle joue avec l'onde amère  
Toute joyeuse, toute fière,  
De ses divins trésors.

Elle s'incline et se redresse,  
Suivant la vague qui, sans cesse,  
Descend et rebondit ;  
Elle prend mille étranges poses,  
Couche sa tête aux lèvres roses,  
Et parfois se raidit...

Puis elle s'en va, la gentille,  
En secouant l'eau qui scintille  
Sur son cou de satin,  
Ainsi qu'une fraîche rosée  
Que l'aube argentine a posée  
Sur les fleurs du matin !

La gaze humide qui dessine  
Les fins contours de sa poitrine  
Permet de contempler  
Des choses qui font rêver l'âme,  
Des formes qu'un dieu tout de flamme  
Est venu ciseler.

Son épaule a des tons d'opale,  
De nacre et de grenade pâle  
Aux reflets indécis.  
On dirait le Pacos antique,  
Ou bien encor le Penthélisque  
Animé par Xeuxis.

Son sein mi-nu semble d'ivoire ;  
Sa longue chevelure noire,  
Fille de Thermidor,  
A l'éclat des vagues rapides,  
Qui roulent dans leurs eaux limpides  
Mille paillettes d'or...

Mais pourquoi la rougeur subite,  
Qui vient de colorer si vite  
Son front candide et pur ?  
Le lys est devenu la rose,  
La rose embaumante où se pose  
Le papillon d'azur.

Ah ! que c'est timide une vierge  
Qui, lentement, va sur la berge,  
    Au sortir des flots bleus !  
Elle a peur de l'oiseau qui vole  
Et tremble quand la brise folle  
    Soulève ses cheveux !

ALEXANDRE GOICHON.

---

*A CHARLES FUSTER*



Vous vivez par le cœur et vous voyez par l'âme,  
Vous croyez en un Dieu, maître de l'infini ;  
Vous croyez à l'amour, à son baiser béni ;  
Vous croyez à la fleur ; vous croyez à la femme.

Vous savez que la larme est ce divin dictame  
Qui s'égoutte du cœur et va chercher l'oubli !  
Vous savez que le rêve, en son ris si joli,  
Précède ou suit les pleurs en sa riante gamme,

Et vous avez décrit des poèmes pour nous,  
Et vous avez rythmé des vers qui nous sont doux,  
Et nous, pour les chanter, nos voix ont des ivresses.

Vous savez tout, ami, tout ce qui vient de Dieu,  
Son rayon a pour vous de sublimes caresses  
Votre livre « Le Cœur » flotte dans l'azur bleu.

31 Juillet 1892.

JOSEPH LOINTIER.

---

*ELLE ET LUI*



LUI

Toi  
Pour moi,  
Bourguignonne  
O ma mignonne !  
Avec ton cœur d'or  
Qui renferme un trésor ;  
Toi, pendant toute ma vie,  
Avec ces charmes que j'envie,  
N'ayant jamais rien vu dans les cieux  
Qui soit plus beau que le bleu de tes yeux.  
Ta bien chère image en mon cœur seule règne ;  
Je te suivrai sans cesse, il faut que je t'atteigne.

ELLE

Moi, je ne puis répondre à ce désir suprême.  
Sachez donc qu'heureuse, aimée autant que j'aime,  
J'ai su faire un nid comme les oiseaux  
Sur une rive entre des roseaux.  
Plus constante que l'hirondelle  
Que sa large et rapide aile  
Déplace constamment.  
J'aime doucement  
Tout me convie  
A la vie ;  
L'appui ?  
Lui !

AUGUSTE MAZE.

---

*BERCEUSE*



*A la Mère d'un tout petit.*

Dors, ô blond chérubin,  
Jusqu'à demain !  
Avec les anges roses,  
De douces choses  
Parle jusqu'à demain :  
Dors, ô blond chérubin.

Parmi les blanches ailes  
Des tourterelles,  
Volette dans les cieux  
Des rêves bleus,  
Avec les tourterelles,  
Parmi leurs blanches ailes.

Mais dans ce champ d'azur,  
Ange au front pur.  
Dis pour ta bonne mère  
Une prière,  
Mon cher ange au front pur,  
Dans ce beau champ d'azur.

Prie auprès du Grand-Maitre,  
Qui t'a fait naître ;  
Enfant chante bien haut,  
Près du Très-Haut.  
C'est lui qui t'a fait naître,  
Prie auprès du Grand-Maitre.

Mais quand poindra le jour,  
O mon amour,  
Reviens dans la chaumière



Près de ta mère ;  
Reviens, ô mon amour,  
Lorsque poindra le jour.

BERNARD DES VAUX.

---

## *DOULEUR ANCIENNE*

— ♦ —

Les cloches tintent dans mon âme  
Mais tintent un funèbre glas ;  
Et mon cœur s'endort las, si las !  
Tué par un mépris de femme !

Oh ! le soir où tu t'envolas,  
Le soir triste qui vit ce drame !  
Tu ne me laissais rien, infâme,  
Qu'un mourant parfum de lilas !

Et je pleurai, puis je fus lâche  
J'allais t'implorer sans relâche,  
Tu ne voulus point revenir.

Maintenant ma jeunesse est morte,  
Mais j'ai gardé le souvenir  
Et ma douleur en est plus forte !

EMILE BLANDEL.

---

*BERCEUSE*



*A Marie Givry.*

Pour toi qui t'endors, paresseuse,  
Quand vient le soir,  
Maussade et noir,  
J'ai composé cette berceuse

P. G.



Cachez vos yeux, vos jolis yeux,  
Vos yeux d'étoile,  
Dessous leur voile,  
Le soir descend silencieux.

Fermez vos yeux, la nuit est sombre,  
Devez-vous voir,  
Quand il fait noir,  
Quand votre front se couvre d'ombre?

Fermez vos yeux, vos yeux mutins,  
Vos yeux de fée,  
Ce soir, Morphée  
Nous charmera de ses lutins.

Fermez vos yeux, le jour s'achève,  
Vos yeux petits,  
Où sont blottis  
Les ris et les follets du rêve.

Fermez vos yeux, fermez vos yeux,  
Vos yeux d'étoile,  
Dessous leur voile,  
Le soir se fait silencieux.

PAUL GIVRY.



## LA GLISSADE

---

« Gare de devant ! -

— Poursuite ! »

Et la file se lance sur la glace avec des cris, des rires, des piaulements, comme un train de plaisir qui part.

On est à la queue leu-leu, les mains sur les épaules de celui qui vous précède, la nuque chauffée par le souffle de celui qui vous suit, les jambes emboîtées entre deux autres paires de jambes, tiré par devant, poussé par derrière, à la merci du chef de file, ou *preu*, qui n'a qu'à broncher pour vous faire tous aplatis, pêle-mêle, dans une omelette de chapeau bossués et quelquefois de nez saignants.

Tant pis pour les grincheux ! Ici, quand on culbute, le mot d'ordre est donné de trouver ça drôle. D'ailleurs, pas de jaloux : tout le monde, plus ou moins, prend à son tour un billet de parterre. On compte les fonds de culotte qui n'ont pas l'air de s'être assis dans la farine. Ils en paraissent même ridicules, honteux. Un glisseur sans la plaque blanche au derrière, c'est aussi peu naturel qu'un prince sans crachat sur la poitrine.

Des princes, on n'en trouve pas des tas dans les *poursuites*. Quelques bourgeois s'y hasardent, petits bourgeois du reste, employés en rupture de bureau, commerçants au détail, qui sont en course et qui se rappellent leur jeune temps d'apprenti, commis avec un paquet sous le bras, tous reconnaissables au bas de leur pantalon soigneusement retroussé. Des files de bourgeois, il y en a un peu plus, des collégiens surtout, le képi en crânes, la cigarette au bec, les bas bleus. Mais tout cela, c'est la minorité. Le vrai public des glissades, c'est le peuple : la glissade et le patinage du pauvre.

Le paletot-bourgeron ou la blouse, la casquette, la culotte de velours à côtes, le soulier ferré, la galoche, voilà l'uniforme, en général. Et on voit bien que ceux qui le portent sont les habitués de la glace, les héros de ce turf, les malins, quoi ! Quand la galerie applaudit, vous pouvez être sûr que c'est un d'entre eux. Bravo Polyte !

Regardez-le partir, le gavroche *qui la connaît dans les coins*. Cinq ou six pas de course précipitée, puis un claquement sec du talon gauche pour donner l'élan au pied droit, et mon galopin file comme une flèche. Quelle aisance ! Quelle grâce même ! tan-

tôt les pieds joints, en *chandelle*; tantôt accroupi, faisant la *petite bonne femme*; tantôt sur un pied, le corps en avant, comme le génie de la Bastille. C'est le roi de la glissade. Bravo, Polyte!

Je vous jure qu'après l'avoir regardé on trouve laids les bons-hommes de pierre, debout autour du bassin, qui représentent la beauté antique, et à qui la neige met du coton dans les oreilles, de la charpie dans les yeux et une roupie de glace au bout du pif.

Jean RICHEPIN.

---

### PENSÉES SUR LE MARIAGE

---

Le mariage est une association où chacun des époux doit apporter ses aptitudes morales et physiques pour le grand bien de leur vie commune.

∴

Le mariage est un frein à la luxure.

∴

Le mariage est une preuve d'estime dans l'amour que l'on se donne l'un à l'autre.

∴

Lorsqu'un homme a donné son nom à une femme par le mariage, il lui a confié le drapeau de son honneur.

∴

Lorsqu'une femme a accepté le nom d'un homme, celui-ci doit le faire respecter, afin qu'elle puisse le porter dignement.

Irma GALLET.

## RECREATIONS

### SOLUTION DES PROBLÈMES D'AOUT

Logogriphe  
CORSET  
CORSE — ROSE

Charade  
MAN — DORE



Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Cascadinette, 2 sol. — Louise T et sa grande cousine Marguerite, 1 sol. — Deux collégiennes en vacances, 2 sol. — La mère Yque, 1 sol. — Une vieille, 2 sol. — Rose Asse, 2 sol. — Picciola, 2 sol. — Jeanne Hette, 1 sol.

MM. K. Mille, 2 sol. — Œdipe dernier, 2 sol. — Un réserviste, 1 sol. — Tony Eparvier, 2 sol. — Un fidèle au *Sylphe*, 2 sol. — Boit sans soif et Sèche Tonneau, 2 sol. — Un alpiniste, 1 sol. — Louis et Auguste, 1 sol. — P. Troulet, 2 sol.

Le sort a favorisé : Mlle Jeannette et MM. Œdipe dernier et Un réserviste, qui recevront les primes promises.



### CASSE-TÊTE

Trouver, en retranchant une lettre à chacun des mots ci-dessous et en anagrammant celles qui restent, les noms de 6 quadrupèdes. — Les lettres retranchées doivent, elles aussi, former, dans l'ordre donné, le nom d'un quadrupède.

LICHEN — LAINE — TACHE — NEVA — MAROI — ILÉON  
UN GRENOBLOIS.



### ACROSTICHE CENTRAL

Pour commencer, lecteur, un *adverbe* facile,  
Ensuite, *point rugueux*, une *plante textile*;  
Quatre est *clair et précis*; le cinq un *être aimé*;  
Puis un *département* du Sud est sept nommé,  
Huit n'a rien de commun avec nous, je suppose,  
Neuf *époque* et voici toute la liste close.  
Au centre maintenant, vous l'avez déjà vu  
Un *nom* qui des lecteurs du *Sylphe* est bien connu.

SAUFER.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois primes littéraires.

Adresser les solutions (jusqu'au 12 octobre) et tout ce qui concerne les récréations, à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## MARINS BRETONS



Quand leurs bateaux s'en vont, perdus sur l'Atlantique  
Sans voiles et sans mâts, ballottés par les flots,  
Ils inclinent le front les rudes matelots  
Et murmurent tous bas plus d'un pieux cantique.

Peut-être ils vont mourir loin du pays Celtique  
Où leurs rêves hardis de marins sont éclos,  
Et les veuves auront pour toujours des sanglots  
En priant à genoux dans l'église rustique.

Qu'importe! Vrais croyants ils implorent leurs saints;  
Ceux qui du Dieu clément connaissent les desseins :  
Magloire, Anne d'Auray, le bon Monsieur Saint-Yves.

Parfois l'ouragan passe et tous ceux que la mort  
Avait frôlé déjà de caresses furtives  
Se retrouvent heureux au cher pays d'Armor !

EMILE BLANDEL.

---

OCTOBRE 1892. — 10.

A LA VIERGE



*Ave Maria . . . .*

I

O Reine des Martyrs, sainte reine du ciel,  
Etoile du matin, ô Vierge Immaculée,  
Du faible le soutien! J'offre sur ton autel,  
A toi, le Lis divin, les lis de la vallée,

Et la cloche d'airain, jetant son envolée,  
L'Angelus, s'éteignant dans l'azur éternel,  
Portent jusqu'à tes pieds l'ode de pleurs mêlée,  
Cri d'espoir et de foi, prière du mortel :

« Venez nous secourir à notre heure suprême!  
« Pardonnez au méchant, à celui qui blasphème;  
« Mère de l'Enfant-Dieu, nous vous offrons des fleurs! »

Accueille notre encens, nos humbles vœux, Madone.  
Pitié! pitié pour nous, pauvres pécheurs! — Oh! donne  
Le repos à mon cœur, Vierge des Sept-Douleurs.

II

L'artiste d'autrefois, simple dans sa croyance,  
Travaillait à genoux, priait en de saints vœux;  
Quand son pinceau jetait un nimbe à tes cheveux,  
Entourant d'or ton front pâli par la souffrance,

Dans tes bras l'Enfant-Dieu, Jésus, notre espérance,  
Tendait vers lui ses mains, recueillait les vœux;  
L'homme était inspiré; le tableau grand. Je veux  
Poète humble, ignoré, dans un coin de la France.

Moi qui n'ai pas la foi des siècles de jadis,  
Mais qui rêve d'amour, qui crois au Paradis,  
Qui vais souvent songer près des vieux reliquaires,

Te célébrant, ô Vierge, en des rythmes touchants,  
Imiter dans mes vers et mes fragiles chants  
Les Primitifs peignant au fond des sanctuaires.

J.-M. SIMON.

---

*L'ORAGE*<sup>(\*)</sup>



Un jour, au fond du bois, t'en souvient-il encore ?  
Nous flânions quand, soudain, le tonnerre gronda,  
Et puis, à larges flots, l'eau du ciel inonda  
Le chemin saturé de senteurs de phosphore.

Les éclairs succédaient aux éclairs, et les pins  
Frémisssaient sous le vent qui meurtrissaient leurs cimes,  
Le torrent déchaîné roulait dans les abîmes  
Et des éboulements vibraient dans les lointains.

Pourtant malgré les bruits effrayants de l'orage,  
Tu riais, te moquant du fracas, du ciel gris,  
Et, dans la grotte ouverte où l'on s'était blottis,  
L'écho de tes chansons fit un joli tapage.

GEORGES ROCHER.

---

(\*) Extrait de « Frissons et Caresses, » sous presse.



*LA REINE MARGUERITE  
A DAMIETTE*



L'épouse du saint roi, retenant le sanglot,  
Sur un lit de douleurs, solitaire est couchée;  
Sa tête penche : telle une fleur desséchée  
Que l'âpre vent du Nord effeuillera bientôt.

Un chevalier, vieillard d'imposante stature,  
Qui porte sans fléchir ses quatre-vingt-dix ans,  
A cet honneur insigne, hommage aux cheveux blancs,  
De veiller là, debout, le fer à la ceinture.

Jeune, dans la bataille, et portant l'étendard  
Au fort de la mêlée, il s'écriait : « Montjoie ! »  
Devant la femme en pleurs le guerrier s'apitoie,  
Mais l'âme du héros survit dans le vieillard.

Cors, sambutes, clairons, répondent aux cymbales ;  
Louis n'est-il pas mort, frappé par l'Osmanli ?  
A chaque bruit nouveau l'épouse sur le lit  
Tressaille ; l'homme marche à grands pas dans les salles :

— S'ils entraient, Monseigneur, dans le camp des Français,  
« Nè voudriez-vous point par grand pitié m'occire ? »  
Le croisé releva son visage de cire,  
Tira le glaive et dit : « Madame, j'y pensais. »

LÉON-L. BERTHAUT.

## DESROUSSEAUX ET SES PERSONNAGES

---

Pour immortaliser les vertus séculaires  
Et faire sonner haut le renom des aïeux,  
Il nous fallait un chanfre ému, vibrant, joyeux :  
Desrousseaux vint... Merci, poète, pour nos pères !  
G. HOUBRON.

---

A M. Félix Paris, directeur du **Moniteur**  
de l'Épargne du Travail, à Lille.

Une chose frappe quand on lit les chansons de Desrousseaux, c'est, après la facilité et l'abondance de l'inspiration, la vérité des types qu'il y a mis en scène. Ses livres semblent en effet comme autant de tableaux vivants qui font circuler sous nos yeux, avec une netteté et une exactitude saisissantes, les choses d'autrefois telles que bon nombre d'entre nous ont pu les connaître. C'est l'art du poète et du *créateur* appliqué à la reconstitution fidèle, autant que possible, des traits de mœurs et de caractère recueillis par un *observateur* minutieux : œuvre de réalisme au premier chef, mais de réalisme sincère, aimable et dégagé de tout parti-pris d'école. L'auteur n'a pas de système préconçu, il ne vise ni à l'effet ni au scandale ; il se contente de regarder et de chanter ce qu'il voit, et comme d'ailleurs il sait aussi bien voir que chanter, que le monde qu'il a sous les yeux n'offre rien qu'on ne puisse honnêtement révéler, que ce monde, nous y tenons nous-mêmes par le sang et par les souvenirs, nous prêtons tout naturellement notre attention et nos sympathies à un homme qui sait nous parler de nous-mêmes d'une façon si plaisante.

Maintenant, jusqu'à quel point la personnalité de Desrousseaux est-elle, — qu'il le veuille ou non, — mêlée à son œuvre ? Où s'arrête la fantaisie du poète, où commence la fidélité de l'historien ? Nul ne saurait le dire, pas même l'auteur. Quoiqu'il en soit, il n'en demeurerait pas moins intéressant d'examiner si, des nombreux personnages de cette « comédie humaine, » qu'ils s'appellent Manicour, Liquette, Violette, l' Vieux Chav'tier, l' Nunu ou Mimi Lamour, on ne peut dégager certaines ressemblances communes à tous ces personnages, de manière à établir ce que j'appellerai leur *caractère de famille*. L'œuvre de reconsti-

tution faite par quelques traditionnistes Lillois et par Desrousseaux lui-même, en ce qui concerne le côté extérieur et pittoresque de la vie de nos pères, ne pourrait-on la renouveler en ce qui regarde surtout le côté moral, grâce aux documents qui nous sont fournis par l'œuvre lyrique de notre chansonnier lillois ? Que l'auteur de tant de pages érudités et charmantes me permette de le tenter ici, à titre d'ami et d'admirateur, en donnant à mon style la forme que je pourrai.

Le Lillois, tel que l'a conçu Desrousseaux, et tel qu'il commence malheureusement à se faire rare, est bien le fils de ces bons et honnêtes Flamands si souvent dépeints par les chroniqueurs du moyen-âge. Il est calme, positif, consciencieux, flegmatique... en apparence, réglé dans ses habitudes, laborieux pendant six jours de la semaine, gai viveur pendant le septième, ami de la chair et de la bonne chère, jovial avec ses intimes, d'un gros bon sens qui ne va pas sans finesse et sans ironie, réfléchi dans ses jugements, homme d'ordre s'il en est, respectueux de la liberté d'autrui à condition qu'on respecte la sienne, très attaché à ses vieilles croyances comme à ses traditions de race et à ses libertés communales : Français, certes, mais Lillois avant tout.

L'amour du clocher, voilà bien en effet ce qui caractérise dès l'abord tous les personnages que notre auteur met en scène. De ce patriotisme restreint l'homme du peuple a toutes les ardeurs et en même temps tous les préjugés. Il se vante d'être lillois comme, il y a deux mille ans, le dernier habitant du Latium se vantait d'être citoyen romain :

J'aim' mieux qu'eun' grand' fortune  
L'honneur d'êt' sot Lillos,

(L'ascension au beffroi).

C'est le mortifier beaucoup que de dire en sa présence du mal de sa ville natale :

Rien n' me fait pus bisquer  
Qu' d'intind' critiquer  
Des Lillos, l' bonn' ville.

(La Curiosité).

Il vous prouvera, d'ailleurs, qu'aucune autre cité n'est aussi riche en monuments et en coins pittoresques. Il se montre fier, et à bon droit, de tout ce qui se rattache au passé de sa « bonne ville. » Après les glorieux épisodes du bombardement, dont il se rappelle les moindres détails, il cite avec orgueil les hauts faits d'armes de Jeanne Maillotte et de ses compagnons, sans pour cela oublier Lydéric et Phinaert. S'il parle à ses enfants de Brûle-

Maison (1), le vieux chansonnier, c'est avec le même respect religieux et presque superstitieux que la grand'mère de Béranger évoquant le souvenir de Napoléon :

D' vous l' le r'dire, infants, je m' fais gloire,  
Car cha m' rind tout fier d'êt' Lillos.

Et de même que la bonne vieille avait conservé le verre du héros, lui s'enorgueillit d'avoir conservé le billet de mort du poète.

Il est fier même des célébrités de la rue, s'appelassent-elles le docteur Bolis, Grand Queva, P'tit François, Gross' Chique ou l'Homme bleu.

Quand une ville possède à elle seule, tant de merveilles de tous genres, à quoi bon courir le monde en quête de spectacles étrangers? Aussi, le lillois se déclare-t-il d'avance sceptique à l'égard des beautés de la capitale; s'il y va, c'est presque malgré lui. Mis en mauvaise humeur par la guigne qui s'attache à ses pas sitôt qu'il en a franchi l'enceinte, il s'y déplaît, il s'y ennuie. La conclusion, on la devine :

Allons nous-in r'vir Saint-Sauveur.

Et il revient chez lui, aisément consolé de n'avoir rien vu, dit-il, « de ch' Paris qui n' me r'verra pus. (*Le voyage à Paris*).

Soldat en Algérie, il supporte à grand'peine son isolement. Comme le marin Breton, comme le pauvre lansquenet Suisse de la Ballade, le souvenir de son pays le jette dans une mélancolie noire qu'il exprime avec naïveté :

J' verse souvint des larmes,  
Pou ch' pays si biau.  
Et quand j' pinse à l' Plach' d'armes,  
J' tahût' comm' un viau (*L' Lillos Trompette*).

Aussi, quand le père Casse-bras, vieilli et prêt à passer le seuil de la « Grand'Mason, » exprime le regret de ne pouvoir finir ses jours aux Invalides, à Paris, sa femme lui fait honte de pareils sentiments :

(1) Brûle-Maison semble avoir inspiré à Desrousseaux une admiration peut-être excessive, mais dont notre chansonnier nous donne lui-même l'explication dans un de ses ouvrages : « Enfants, je fus bercé aux sons des airs naîts de ses chansons et le récit des anecdotes plaisantes qu'il a répandues à profusion dans ses couplets et ses pasquilles, a fait l'étonnement et la joie de mes premières années (Étude sur Brûle-Maison).

Quitter Lill' ! Pou' min pésant d'or,  
J' n'y consintiros mie incor.  
On m'offrirot pour norriture  
Tout purain chuc, de l' confiture,  
Du lapin, et mém' du gambon,  
Que j' diro' incor : Non, non non !

Et le père Casse-bras, tout ému, approuve en « ressuant ses yeux. »

Mais si le Lillois aime sa « bonne ville » plus que tout au monde, s'il la pleure quand il est soldat, s'il y revient mourir quand il est vieux, est-ce à dire qu'il ne sache pas, au besoin, faire le sacrifice de cette affection, et que, Français, il boude à son devoir quand il s'agit de courir sus à l'ennemi commun ? Demandez encore au *Père Casse-Bras*, ce vétéran des guerres de l'Empire, interrogez ces conscrits de l'an 56, qui s'apprentent si bravement à aller « torde l' giger » à ces capons de « Russiens », écoutez-les chanter le fameux chœur : *Tu t'en repentiras, Nicolas !* si plein d'entrain qu'il a fait le tour de France ; lisez la lettre gaillarde que *Popold*, soldat de l'armée d'Orient, écrit à son amoureuse *Marie Claire*, ou bien regardez le vieux *Garçon d'Hôpita* montrant avec fierté sa croix d'honneur et son ancien uniforme, et vous comprendrez combien le Lillois est patriote. Il y a plus. Ce mouton est batailleur dans l'âme, si nous en croyons maint couplet. Son cœur fait « doucq, doucq » au bruit des tambours ; il affecte des airs fanfarons, car on sait que

Pour batiller  
Les Lillos n'se fait'nt point prier. (*Philippe-le-Bon*)

Ne se font pas prier, l'expression est peut-être exagérée, car on pleure bien un peu en quittant « père et mère » mais si le premier pas leur coûte, nos conscrits n'en sont que plus enragés au combat, comme leurs aïeux du brave pays de Flandre. (*Les bonnes Gins d' Saint-Sauveur. — Vingt ans*).

Enfin, comme dernier témoignage et comme souvenir de cette martialité, le *Garçon Girotte* a chez lui un tableau représentant l'Empereur, et Ringotte, assistant à la *Noce de César*, affecte de prendre la pose favorite de Napoléon, qu'il a sans doute observée sur les champs de bataille.

Pourtant, si l'amour des combats mérite de s'appeler une vertu, cette vertu ne dure guère chez nous que le temps qu'il faut pour faire convenablement son devoir : feu de paille vite éteint, courte folie qui n'en est du reste que meilleure, suivant le pro-

verbe. Le même conscrit qu'on a vu en Crimée ou ailleurs, « courir à l' fusillade comme au bal masqué », reviendra d'un pas tranquille reprendre son métier de filtier, de « marchand d' macarons » ou de « pousse-cu de vinaigrettes ».

Si le Lillois est batailleur par occasion, comme l'ivrogne quand il a bu, il est dans son assiette ordinaire calme, pacifique et ennemi de la gloire, car, en homme pratique, il sait trop bien ce qu'elle lui coûte, — il ne se gêne pas pour le dire, entre amis, au cabaret.

Il ne se passionne pas pour des chimères, et pour lui la politique en est une. Ne lui demandez point ce qu'il pense des projets de réformes sociales qui bouleversent le monde : d'opinions ou de revendications personnelles, il n'en a point à formuler. Pourvu qu'on lui laisse son foyer, sa pipe, ses chansons et sa liberté, il se déclare satisfait de l'heure présente. Il se montre même sceptique à l'égard des idées d'importation étrangère, et traite volontiers de « minteux » les commis-voyageurs en ce genre d'article.

Voyez ce vieux savetier ambulante, philosophe en guenilles qui rappelle le Thomas Vireloque de Gavarni épilogueant sur les vanités de ce monde. Sa politique, le faubourien la définissait en trois mois : Blagueux et blagués. « Sorlets vieux », répond notre savetier avec non moins de goguenardise, et encore plus de concision.

Quant aux abus, le lillois les constate, mais il les accepte comme inévitables, nécessaires même à l'harmonie du monde. Plus ils sont anciens, plus ils trouvent grâce à ses yeux, car l'usage, selon lui consacre tout.

I' n' faut rien dir', ch'est l'usache  
(*Le jour des Noces*)

Il est routinier, mais il a quelquefois raison contre le progrès. Vieux monuments, vieilles coutumes, vieilles mœurs, vieilles chansons, lui sont chers à bon droit. Il regrette avec amertume, dans maint couplet, l'œuvre des démolisseurs. (*Complainte d'un Guetteu. — L' Démolition du beffro*). Quand on supprime les traîneux d' vinaigrettes au nom de l'humanité, il proteste, lui, au nom du bon sens, et avec quelle verve !

L'humanité m'a déjà pris m' gaité,  
L'humanité m'a privé d' min gaingnache,  
L'humanité réduira quéq' matin  
Mes habill'ment' in berlière, in loquettes;  
L'humanité f'ra, ch'est certain,  
Avant deux ans, morir de faim  
Tous les pauv's traîneux d' vinaigrettes.  
(*Les Vinaigrettes*).

De même il maudit la crinoline, et voue aux gémonies les « bernatières sans odeur ».

On le voit, si le lillois est frondeur, il n'est rien moins que révolutionnaire et ami des novations, pas plus dans les mœurs qu'en politique. Le progrès lui est suspect, comme un mot d'origine étrangère. Ce qu'il veut, c'est vivre en paix, chez lui, et comme on vivait dans le temps des ancêtres.

Il possède au plus haut degré les vertus domestiques. Chez lui l'amour du foyer est héréditaire, qu'il habite une cave dans l'*rue du Bourdieu*, ou comme Charles-Louis un *guernier dins l'rue des Etaques*. Une paillasse, quelques meubles, un vieux coucou de fer, un « ramon », une cafetière sur le feu, un « canarien » dans sa cage et quelques ustensiles, composent parfois tout son bien. Mais ce logis modeste, il l'orne et il l'enjolive de son mieux.

La propreté flamande est légendaire, et sous ce rapport la femme lilloise tient à cœur de justifier son antique réputation. Voyez *Mimi Lamour* faisant, chaque matin, la toilette de son cabaret.

Tout nettoyer, chaqu' matin, ch'est s'n affaire,  
In négligé, gros bas d' laine et chabots.  
Manches r'troussé's, jupon r'levé derrière,  
Escourcheu d' toile et l' pus vieux d' ses capots.  
Queulle ardeur à laver s' plache !  
Comme elle est heureuse, après,  
De l' vir prop' comm' sin visache,  
Et d' fair' des dessins dins l' grès !

Nettoyer, c'est pour elle en effet plus qu'une habitude, c'est une joie. Pas de fête qui ne soit pour nos ménagères une occasion de se livrer à leur occupation favorite. On les voit, au *Jour de l'an*.

Ouvrer d'action pour nettoyer,  
Répouser,  
Récurer  
Et laver  
L' cuive et l'étain, l' poêle et l's assiettes,  
Meubles, planquers, tout l' bataclan !

Les hommes n'échappent pas à cette manie, d'ailleurs inoffensive. Bien lillois le caractère du *Nunu*, comme ce sobriquet lui-même. Le mari, s'il le faut, saura enseigner à sa femme au lendemain de ses noces, comment on vague aux soins du ménage. Lire à ce sujet la pasquille du *Nouveau Marié*, la plus amusante peut-être de celles qu'ait composées Desrousseaux.

Ce soin, cette propreté distinctive, cet amour de ce qui est net et reluisant, le lillois l'apporte encore dans ses ajustements. Ce n'est plus l'incroyable magnificence de costume et le luxe de parures qui caractérisaient jadis nos ancêtres, les riches bourgeois de Flandre, mais une certaine coquetterie plaisante et de bon aloi. Les petites bourgeoises aiment à trôner à leur comptoir avec un bel « écourcheu » de taffetas ; il leur plaît de sortir, le dimanche, avec des « sorlets tout clinquants nués et eun' biell' cain' d'or » ; *Mimi Lamour*, la cabaretière, qui ce matin nettoyait bancs et tables dans le costume que vous savez, s'est requinquée et parée comme une chässe pour servir sa clientèle.

Quand vient la brune, ell' va s' mette in toilette,  
Pour faire honneur à ses buveus du soir.

*L' Garchon d' Lille* n'a pas, précisément, l'air d'un fashionable, mais la faute en est à sa pauvreté, et non pas à lui. Il n'en demeure pas moins, comme il le dit, « glorieux pou' l' toilette », et quand plus tard il réussit, par on ne sait quelles intrigues, à se faire nommer *Sergent de cœur*, une chose surtout le comble d'orgueil dans sa nouvelle profession.

Je m' vos déjà les dimanches,  
Avec un capiau bordé.  
Des grands galons su' mes manches,  
Un long sabre à min côté.  
Avec min frac couvert d'or,  
Et m' cann' de tambour-major !

(*Le sergent de cœur*).

Il y avait une fois un vieux filtier qui était honnête, qui était pauvre, et à qui un héritage inattendu vint apporter la richesse. Cette nouvelle ne se fut pas sitôt répandue dans le quartier, que toutes les commères s'empressèrent d'avoir des enfants et de venir le trouver pour lui proposer d'en être le parrain. Comme il avait bon cœur, il accepta, passa ses jours en baptêmes et en festins, — qu'il paya — et mourut juste à temps pour ne pas se retrouver dans la misère. Ceux qu'il avait obligés le surnommèrent un « drôle de pèlerin » et ce fut toute son oraison funèbre. (*Le Petit Parrain*).

Cette histoire absolument authentique, prouve que le lillois est né... économe, et n'allez point crier ici au paradoxe. Notre filtier généreux constitue une exception, car s'il y avait eu à Lille douze petits parrains pour se partager la besogne, tous les douze vivraient encore, riches, contents et honorés, et jamais notre



homme ne se fût acquis la réputation d'originalité qui lui a si longtemps survécu dans tout le quartier Saint-Sauveur.

Est-ce à dire que d'autre part beaucoup puissent être comparés au *Père Crasseux*, ce misérable pingre qui traîne vingt ans la même casaque, met sa femme à la porte pour n'avoir pas à la nourrir, et qui, la veille de sa mort, renvoie son médecin parce qu'il ne lui ordonne point la diète? Ni ceci, ni cela. Les Lillois sont économes, voilà tout, mettons : avec une légère tendance à friser l'avarice, mais qui pourrait le leur reprocher? S'ils aiment l'argent, c'est qu'ils en connaissent le prix pour l'avoir bravement gagné du travail de leurs mains. L'épargne à outrance, qui serait une erreur et une duperie pour un millionnaire en mesure de faire fructifier ses capitaux, est une sage précaution pour un pauvre homme chargé, comme il arrive souvent, d'une nombreuse famille. Sous ce rapport, il n'y a plus rien à apprendre aux Lillois.

Comment n'admirerait-on pas l'ingéniosité avec laquelle *Thrinette* équilibre son budget chaque semaine? Les explications qu'elle fournit sur ce point à sa voisine *Choisse* méritent d'être conservées et mises sous les yeux de nos apprenties ménagères, comme un échantillon du savoir-faire et des connaissances arithmétiques qui distinguaient les Lilloises à cette époque.

Les hommes ne le cèdent en rien aux femmes sur ce chapitre. On sait avec quelle parcimonie les buveurs règlent leurs consommations au cabaret, avec quel soin jaloux ils veillent à ce qu'on leur en donne, comme on dit, pour leur argent.

Quand l' pint'leu n'a bu qu'eun' pinte,  
l' met treiz' centim's dins l' main  
De l' cabar'tière... — Ah! queull' feinte!  
Il in donn' douze l' lind'main.

.....  
Tout' pleine on li donne s' pinte,  
Il l'ouvre au bout d'un moumint,  
Et s'i' vot qu'i' n'y-a de l' freinte,  
l' ruchonne et fameus'mint. (*Les Pint'leux*).

(*A suivre*).

G. HOUBRON.

---

### NOTICE BILIOGRAPHIQUE



**Le Cœur**, poésies par CHARLES FUSTER. (Paris, librairie Fischbacher, 1892. — Prix : 4 fr.).

Le nom de Charles Fuster est familier et avantageusement connu dans le monde des lettres. Les lecteurs l'estiment comme le nom d'un remarquable et sympathique écrivain, ils se souviennent particulièrement d'avoir lu avec un charme attendri une de ses plus aimables productions, l'*Amour de Jacques*, roman d'analyse fine et délicate, et de psychologie émue et pénétrante.

Mais Charles Fuster n'est pas seulement un critique distingué et un romancier d'un rare talent; c'est aussi un poète plein d'élévation et d'énergie, de grâce et de sensibilité, dont l'œuvre lyrique est déjà considérable. Il vient récemment d'ajouter un élégant recueil à ses précédents volumes poétiques, et, comme pour indiquer qu'il a cherché à exprimer, dans ce nouveau livre, ses plus chères, ses plus délicates et ses plus intimes pensées, il l'a intitulé, *le Cœur*.

Ce sont donc des pages vibrantes, émues, touchantes et mélodieuses qu'il offre ainsi à ses lecteurs; c'est en réalité un livre où il a mis beaucoup de lui-même, disons mieux, le meilleur de lui-même. On trouvera, à coup sûr, un charme profond à le lire, un charme plus pénétrant et plus doux encore à le relire. Quoi de plus intéressant à poursuivre, en effet, que cette étude des méandres et des mystères d'un cœur de poète?...

On ne saurait toutefois prétendre qu'en écrivant et en publiant ces poésies émouvantes, pathétiques et passionnées, Charles Fuster ait accompli son *Exegi monumentum*, car son talent plein de sève, de force et de chaleur, est fait pour se développer avec éclat, pour progresser, pour s'élever de plus en plus vers les hauts sommets de l'art et de l'idéal.

Mais du moins l'œuvre nouvelle atteste de la part du poète, un effort heureux, sincère et vaillant vers le beau et vers le bon. Aussi est on en droit de dire que le livre pourrait prendre pour épigraphe ou pour sous-titre le mot poétisé par Longfellow : *Excelsior*, « plus haut, toujours plus haut !... » c'est en effet comme le coup d'aile énergique et triomphant de l'oiseau vainqueur qui s'élance pour toucher aux régions supérieures où rayonne l'idéal, c'est-à-dire l'amour et la beauté !

Le poète s'est montré bien inspiré en résumant la pensée générale du recueil dans le titre qu'il lui a donné et en l'intitulant *le Cœur*; car les diverses inspirations poétiques dont il se compose, contiennent et déroulent harmonieusement toute la gamme, pour ainsi dire, des sentiments élevés, nobles, tendres et doux, qui peuvent tour à tour remplir, agiter et faire palpiter le cœur. Mais avant tout, c'est, à vrai dire, le cantique de l'amour, noté et cadencé au rythme et à l'unisson des battements du cœur. Cette inspiration dominante est la raison d'être et la justification de son titre.

Voyez en quels termes émus, touchants, débordant de sympathie et de tendresse, le poète compatit à la souffrance des cœurs féminins plus particulièrement voués aux chers et éternels tourments de l'amour :

Vous toutes qui pleurez, venez les mains tendues :  
J'ai connu comme vous les ivresses perdues,  
Et puissé-je en mourir comme vous en mourrez !  
Je vous serre les mains, vous toutes qui pleurez...

Vous toutes qui souffrez, venez les yeux en larmes :  
Les sanglots confondus ont de douloureux charmes ;  
Unissons et mêlons les cris désespérés...  
Je vous baise les yeux, vous toutes qui souffrez !

Vous toutes qui mourez, mon triste cœur vous aime :  
Vous n'entendrez plus rien, mensonge, ni blasphème...  
Dormez, regards d'angoisse et lèvres de langueur !...  
Vous toutes qui mourez, je vous prend sur mon cœur !

Il est certain qu'en produisant et en publiant de pareils vers, l'auteur aura conquis sans peine non seulement les suffrages de ses lectrices en général, mais les ardentes et intimes sympathies de toutes les âmes tendres, rêveuses, délicates et sensibles. Aussi nous pensons pouvoir dire que son livre est, pour lui, mieux qu'un titre littéraire, mieux qu'un titre d'honneur auprès du public; c'est véritablement auprès de ses lecteurs un titre à leur affection.

Pourrait-il d'ailleurs en être autrement lorsqu'on voit qu'en fin de compte, et comme conclusion suprême de toutes ses fines, subtiles, touchantes et délicates analyses des sentiments du cœur, le poète a cherché avant tout, au milieu de ses élans vers le beau et vers le bon, à dégager, pour le mettre en relief, le vrai mot de la vie, le mot fait de douceur, de grâce, de sympathie et de charme, qui se nomme, *la bonté*. — Pensée qui peut se résumer dans le quatrain suivant :

Heureux le cœur naïf qui jamais n'a compté ;  
Qui, simple et généreux, s'offre sans rien attendre...  
Être héroïque est beau, certes ! mais, être tendre  
Vaut mieux... car le vrai mot de la vie est : « Bonté ».

Si ce mot *bonté* est fait pour exprimer et résumer le sens de la vie, c'est le mot *succès* qui doit résumer la conclusion de notre appréciation sur le beau livre où se révèle en traits émus, sympa-

hiques et touchants le cœur du poète, l'âme vibrante de Charles Fuster.

Nous aurions vivement désiré, avant de clore cet article, de pouvoir l'enrichir et le compléter en reproduisant intégralement une des pièces les plus remarquables du recueil, intitulée, *L'Amour*, mais la longueur de ce morceau qui ne saurait être cité par fragments, nous empêche de donner suite à notre désir.

Nous ne pouvons donc que le signaler comme un poème d'une allure superbe, d'une inspiration éclatante, d'une rare perfection de forme, digne par sa beauté et par l'émotion qu'il respire, de se graver dans la mémoire et dans le cœur.

Gabriel MONAVON.

..

*Rimes de Mai* (1), un joli titre et de beaux vers que l'auteur M. Henri Corbel dédie affectueusement à sa mère.

La réputation de M. Henri Corbel — un des plus fidèles collaborateurs du *Sylphe* — n'est plus à faire. Un grand nombre de revues réservent à ses vers coquets et à ses gais couplets un accueil empressé, et bien d'autres, plus autorisés que nous, ont dit l'habile et exquis savoir faire du poète et du chansonnier.

Le résumé de l'œuvre de M. Henri Corbel est tout entier dans ces lignes extraites de la préface de *Rimes de Mai* due à la plume de M. Gabriel Vicaire :

« Tout l'attire et lui sourit, la tendre verdure d'Avril comme  
« les neiges d'hiver, le soleil et la lune, le jour et la nuit Il con-  
« naît mieux que personne la route du bois enchanté, il vous con-  
« duira, sans coup férir, au Château des songes. Chemin faisant,  
« il envoie une œillade à Margot, fait risette à Philis, serre la  
« main à Pierrot, baise cérémonieusement les longs doigts fluets  
« de Colombine... »

Nos amis à qui nous recommandons *Rimes de Mai*, seront nombreux à vouloir partager, avec M. Henri Corbel, cette promenade charmante le long de sentiers si merveilleux.

Alexandre MICHEL.

(1) G. Parrot et Cie, éditeurs 12, rue de Velta, Paris.

# RECREATIONS

## SOLUTION DES JEUX DE SEPTEMBRE

### 1° Casse-Tête

LICHEN — L — CHIEN  
 LAINE — I — ELAN  
 TACHE — E — CHAT  
 NEVA — V — ANE  
 MARDI — R — DAIM  
 ILEON — E — LION

### 2° Acrostiche central

I C I  
 U N I  
 L I N  
 N E T  
 A M I  
 V A R  
 A N E  
 I D E

Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Une fidèle au *Sylphe*, 2 sol. — La mère Yngue, 2 sol. — Joséphine T. et sa cousine Hortense R., 2 sol. — Rose Assé, 1 sol. — Une Collégienne, 1 sol. — Jeanne Ette, 2 sol.

MM. Sphinx dernier, 2 sol. — Un vieil Œdipe, 2 sol. — Jean-Paul Choppart, 1 sol. — Le père Huquier, 2 sol. — Sans nom, 1 sol. — Henri V, 1 sol. — Lord Racle et Lord Tolan, 2 sol. — Tony Eparvier, 1 sol. — Ernest de la Blache, 1 sol.

Le sort a favorisé Mme La Mère Yngue et MM. le Père Huquier et un vieil Œdipe qui recevront les primes promises.

UN GRENOBLOIS.



## CHARADE

Mon premier éprouve l'enfance  
 Et la fait pleurer maintes fois. —  
 Sans mon deux, n'ayant pas de chance,  
 Le joueur est vite aux abois. —  
 Mon tout est odorant arbuste, —  
 Œdipe, cherche et trouve juste.



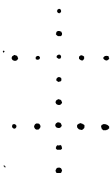
## MOTS EN CROIX DE LORRAINE



### Trois noms d'oiseaux



A E E E G I I I L M N O R R T V



UN GRENOBLOIS.

Il sera tiré au sort entre les devineurs trois primes littéraires.

Adresser les solutions (jusqu'au 10 novembre) et tout ce qui concerne les récréations, à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## *RESURRECTIO!*

—♦—

*A celle qui doute aussi :*  
(Vers pour Jane.)

Le doute fatal, martyr de l'âme,  
Avait presque éteint en moi toute flamme,  
Je croyais mon cœur à jamais fermé ;  
L'immense dégoût des choses humaines,  
Déjà circulant par toutes mes veines,  
Avait, dans mon être, un instant germé...

Je n'espérais plus ! Mon regard livide  
N'avait devant lui qu'un horrible vide...  
Que faire ici-bas ? Encore où courir  
Pour trouver un ange humble et tutélaire  
Capable d'aimer, capable de plaire...  
Je n'espérais plus ; je voulais mourir !

Mon illusion, hélas ! semblait morte ;  
Tout ce qui séduit, tout ce qui transporte  
Ne ranimait pas mon front abattu...  
Ma vie, en torrents de larmes amères,  
Abreuvait ainsi de tendres chimères,  
Et tout sentiment en moi s'était tu.

NOVEMBRE 1892. — 11.

Mais, un soir d'automne, à l'heure où l'espace  
S'illumine encor du soleil qui passe ;  
Quand les oiseaux font la prière en chœur,  
Je sentis revivre ardente et plus sainte  
Cette flamme que je croyais éteinte :  
Je sentis alors se rouvrir mon cœur.

F. MACABIAU.

### CRÉPUSCULE



Dans les ors du couchant, comme un taureau s'accule  
Pour mourir — le soleil las et sanglant descend,  
Tandis que sur les bois, où l'ombre s'accumule,  
Triomphante, la lune arbore son croissant.

Voici l'heure attendrie où, dans le crépuscule,  
Tout bruit se fond en un murmure décroissant,  
Où le crapaud rêvant, très doux, tintinnabule  
Sa chanson de cristal toujours recommençant.

Alors que dans les fleurs s'endort la coccinelle,  
Des abreuvoirs flambant sous les ifs — solennelle,  
Dans le recueillement et le calme du soir,

Soudain monte une large et triste mélodie :  
C'est meuglant vers le ciel roux par une échappée,  
L'hymne des bœufs flairant quelque immense abattoir !

LOUIS MERCIER.

*REGRET*



Les fleurs qu'elles m'avait données  
Étaient bien belles pour mourir :  
Elles venaient de s'entr'ouvrir...  
Un vent fatal les a fanées !

Et cependant, avec amour  
J'arrosais leur tige fragile ;  
Dans mon pauvre vase d'argile  
Elles n'ont prospéré qu'un jour !

Plus de goutte d'eau, plus de brise  
Qui relève leur front penché...  
Le suc déjà s'est épanché,  
Leur corolle, vide, se brise !

Mes soins ont été superflus.  
J'avais bien pu les faire éclore,  
Mais Dieu me défendait encore  
De les faire vivre un peu plus.

Et le vent du soir les emporte  
Jusqu'à ce que quelque oisillon  
Les reprenant au tourbillon,  
Les dépose devant ma porte !...

Et mes yeux suivent les débris  
De ces fleurs à peine entr'ouvertes...  
Leurs tiges étaient encor vertes,  
Mais le vent du soir a tout pris !

LÉON ARCHIMBAUD.

---



*AUTOMNE*



*A Georges Williame.*

Les grands arbres avec leurs branches inclinées  
Ont l'air de réclamer leurs feuilles, leurs parfums  
Tels les vieillards courbés sous le poids des années  
Cherchent à ressaisir les chers rêves défunts.

Les feuilles tombent... Où va la feuille qui tombe ?  
Les rêves meurent... Où va le rêve qui meurt ?  
Au néant ? On ne sait, car ils n'ont pas de tombe.

— Il monte, je ne sais, quelle étrange rumeur. —

Et l'on entend quand même, à travers les furies  
Du vent hurleur voulant étouffer les remords,  
La chanson des feuilles flétries,  
La romance des rêves morts.

ACHILLE GRISARD

---

*LES BILLETS DOUX*



*A Albert Trinchant.*

Les billets doux et parfumés,  
Que nous tenons de chaque amante,  
Pleurent l'illusion charmante  
Des anciens rêves inhumes.

Dans nos cœurs qu'on croirait fermés  
Un triste regret se lamente  
Quand on relit la page aimante  
Où les aveux sont exprimés.

Parfois un rayon d'espérance  
Venant calmer notre souffrance  
Se mêle aux pleurs que nous versons.

Et tout assoiffés de caresses  
Nous exhalons d'autres chansons  
Pour captiver d'autres maîtresses.

1886.

MICHEL ABADIE.

---

## DESROUSSEAUX ET SES PERSONNAGES

SUITE ET FIN

---

Le terrible Nunu a imaginé un moyen nouveau de surveiller les dépenses de son ménage :

Quand i' sorte, i' met  
Un bout d' palette au cu de l' caftière,  
Si s' femme s' permet  
D' boire eun tasse avec eun' commère,

Tout aussitôt, l' fu  
Consomme ch' fêtu.  
S'i' vot cha, r'venant de s' boutique,  
Angélique attrape eun' biell' trique. (*Le Nunu*).

Enfin, dans ce même ordre d'idées, une histoire curieuse et presque touchante est celle de l'*Habit d' min grand-père*, ce bon et vieil habit fait sur mesure pour un marié de 1733, et qui, après lui avoir servi dans mainte occasion solennelle, passe par hérédité de mains en mains, de dos en dos, et, successivement trans-

formé de veste en fond de culotte, finit par servir de « pichoux » pour un enfant nouveau-né. Sans doute le drap en était bon, car :

On n' faijot point d' drap dins l' temps  
Avec du coton et d's étoupes.

Mais, s'il n'avait été chaque dimanche, pendant un siècle, brossé, plié et remis soigneusement dans son coffre, croyez-vous qu'il eût atteint un âge aussi avancé ?

Voilà, si je ne me trompe, de l'économie et de l'ordre en même temps.

Nous avons laissé tout à l'heure Thrinette enseignant à Choisse l'art d'équilibrer son budget domestique. Mais il ne suffit point pour cela d'épargner, il faut d'abord et avant tout acquérir. C'est ce que fait Thrinette. Thrinette fait de la banque. Thrinette prête à la petite semaine. Pendant ce temps, son mari, un homme « reimpli d' corache », augmente les ressources du ménage par l'exercice des professions les plus variées : Exemple souvent suivi, paraît-il, car :

Sans gramint cacher dins Lille,  
On trouv'rot des ouvrieres  
Qui, pour él'ver leu famille,  
Faitt'nt jusqu'à chinq six métiers. (*L' Manoqueux*).

Le Manoqueux ! qui ne l'a connu, en effet, ce compère nerveux et déluré, véritable Panurge aux talents multiples ? Entrepeneur de busettes, réparateur de seringues sans canules, régleur de baromètres, raccommodeur de marabouts, serrurier, perruquier, fripier, antiquaire, marchand de peaux de lapins et montreur de marionnettes, dans quelle industrie n'est-il pas passé maître ?

D'autres, s'ils exercent une profession sédentaire et unique en apparence, se rattrapent sur la variété des produits dont ils achalandent leur commerce. Il n'est rien dont ils ne fassent trafic pour attirer chez eux la clientèle. Entrez seulement dans la boutique du *Graissier*, ce gros homme à figure rubiconde, qui distribue des petits verres de genièvre à son comptoir :

Sans parler d' l'épic'rie,  
On y vind d' tout, comm' vous allez l' juger :  
V'la d' l'andoull' d'Air', tout comme à l' charcut'rie,  
Des pains, des couque', autant qu'au boulainger ;  
Près d'eum' rondell' de p'tit' bière,  
Des choux, des puns-d'tierre,  
Des héring's salés,  
Dins d's haricot', accommodés.

Le *Graussier* aujourd'hui s'appelle épicier en gros, voire même négociant en vins et denrées coloniales. Il a changé son nom et son enseigne, mais non son genre d'affaires. Le principe est le même, centraliser, et il centralise de plus en plus, au plus grand profit de la clientèle. — et au sien.

Pétris, comme ils le sont, d'excellentes qualités morales et de vertus domestiques, parmi lesquelles il faut compter encore l'amour des enfants (Voir le *P'tit Quinquin* et surtout l'adorable et naïve chanson qui a pour titre : *Hue dada!*), il semble qu'avec la grâce de Dieu les lillois aient pu enfin résoudre le difficile problème du bonheur conjugal. Hélas, nous avons compté sans l'intervention du diable, toujours prêt à fourrer sa griffe dans les meilleures choses humaines. Nos ménages d'ouvriers ont le goût du travail, l'aisance, la fécondité. Que leur manque-t-il pour être heureux ? Peu de chose apparemment : l'union.

Sans doute, il ne faudrait pas chercher trop loin les causes de cette mésintelligence. Nos filtiers n'ont ni mauvais cœur, ni mauvaise tête, mais ils sont, qui le croirait, volages et coureurs au possible, en de certains moments. Ils ne se font guère scrupule de tromper leurs femmes, sous le prétexte fallacieux que :

Chin qu'on n' sait point n'fait point d' ma.

Aussi leur réputation semble-t-elle bien établie auprès du sexe faible :

Chés capons d'homme' i' sont si capricieux !

Les femmes, du reste, n'ont pas toujours le caractère qu'il faut pour retenir leurs maris au foyer conjugal. Elles sont souvent déplaisantes, volontaires, acariâtres, justifiant ainsi le nom de *Mari' Grippettes* que leur attribue l'auteur. Elles font souvent la loi à leurs maris eux-mêmes, — ajoutons bien bas qu'elles sont en général plus intelligentes.

D'aucunes ont, comme Choisse, « toutes leurs dents » quand il s'agit de sermonner quelqu'un, à plus forte raison quand ce quelqu'un les touche de près. Rappelez-vous seulement la scène curieuse qui se passe au cabaret où la mégère Toinette vient relancer son mari. Elle le traite d'ivrogne et de libertin, elle lui reproche de laisser ses enfants dans la misère.

Il essaie bien d'élever la voix à son tour :

Est-ch' que te t' tairas ?...  
Dis ! vilain' claqu' ! méchant' toutouille !  
Si j' m'y mets, j' te donne eun' tatouille ! !

Comm' cha te n' viendras peut-êt' pus  
Au cabaret, m' cacher-perdu. »

Mais Toinette ne se laisse pas déconcerter pour si peu :

Tais-toi, tais-toi, pauve huberlu !...  
Dis donc, d'puis quand qu't'as tant d'hardiesse?  
Apprinds que j' s'rai dame et maîtresse  
A m' mason comme au cabaret.  
Si ch'n'est pour cha, pourquoi s' marier?

*(Le Retour de Nicaise.)*

Elles vont plus loin : elles ne craignent pas de « batiller » avec les hommes :

Ah ! vaurien ! tiens, si j' croyos m' rache,  
J' t'arrach'ros tes yeux,  
Tin nez, tes ch'veux,  
Tout tin visache.  
Si t'aros pour deux sous d' corache,  
Te ven'ros sans r'tard,  
A deux batiller su' l' rempart.

*(Les deux Marieux Gourés.)*

Ecoutez-les tous, hommes et femmes, se juger les uns les autres avec une touchante unanimité d'appréciation :

Hélas ! avec eun' femme,  
Des diables l' pus malin  
Y perdrot sin latin.

*(Une aventure de Carnaval.)*

Les hommes ch'est des hypocrites,  
In peinsant l' ma, i' dit'tent l' bien,  
Et l' pus bon d'euss' tertous n' vaut rien.

*(Le Retour de Nicaise.)*

Et sur les douceurs de l'hymen ! Côté des hommes :

Aussi, sans désirer l' veuvache,  
Vous y busirez pus d' vingt fos par jour...  
V'là les agrémints du mariache !

*(Les agréments du Mariage.)*

Le Lillois est, — comment dirai-je ? — un polyèdre qui a sept faces : les six premières, correspondant aux jours' « ouvrants »

de la semaine, la septième au dimanche, jour de repos. Autant ce personnage est sobre, paisible et laborieux par habitude, autant il est par occasion jovial, bon enfant, ami du rire, de la chanson gauloise et du fracas des verres, par-dessus tout badaud et coureur de prétentaine. Bien que les détails qui précèdent suffisent déjà à nous édifier, j'insiste sur cette particularité, car elle servira à nous faire connaître davantage le caractère si curieux et si complexe de notre race.

A Lille, dans la belle saison surtout, peu de dimanches qui ne soient des jours de fêtes, — j'entends de fêtes populaires et locales. Il suffit de parcourir les recueils de Desrousseaux pour s'en convaincre : les événements de *la Braderie*, de *la Foire*, du *Broquelet*, de *la Sainte-Anne*, etc., fournissent à sa verve un thème inépuisable ; je ne parle pas des ouvrages spéciaux qu'il leur a consacrés comme historiographe, et dans lesquels il a su rendre avec bonheur l'aspect éminemment pittoresque de ces grandes journées populaires.

Le Lillois s'y livre corps et âme à la joie la plus étourdissante, la plus tintamarresque. Cris, interpellations, rires, quolibets, huées, parades, farces, déguisements comiques, poussées, bousculades, rixes même entre passants, on ne s'y prive de rien pour augmenter l'animation générale. De simples extraits ne suffiraient pas à donner ici l'impression d'un pareil brouhaha, je ne puis que renvoyer le lecteur aux chansons dont les titres sont mentionnés plus haut.

Le Lillois est grand amateur de représentations publiques. On se presse en foule dans les corridors du théâtre pour assister au *Spectacle Gratis*. De même la *Tentation de Saint-Antoine*, ou *Joseph vendu par ses frères* attirent aux *Marionnettes* une clientèle bruyante, de tout âge et de tout sexe. Du reste, comme l'impresario a pris soin de l'annoncer, « cha n' coût' qu'un d'mi rond. » « Rire et braire » pour un prix si modique est vraiment une bonne fortune qu'on aurait tort de laisser échapper.

L'arrivée d'un prestidigitateur (*la soirée de M. Linski*), ou d'un charlatan fameux (*M. Bolis*), est pour notre héros un événement du plus haut intérêt. Il écoutera pendant des heures, en badaud, les calembredaines qu'il plaira à l'« illustre docteur » de lui débiter, et ne s'en laissera distraire que pour courir entendre les raffa du vieux *Ritin l' Tapin* ou danser au son de la *Retraite en musique*.

Outre qu'il fait partie d'une compagnie d'archers ou d'arbalétriers, il est encore coqueleux, pinsonneux, coulonneux, — au grand désespoir de sa compagne (*la Femme du coulonneux*). Celle-ci constate également chez lui un penchant regrettable à « s'amuser sur eun' queu' d' poire tros heur's de long. »

l' n'est ni méchant ni soulot,  
Ni paresseux. ni sot,  
Mais, pour tout dir' d'un seul mot,  
l' n'y-a point d' parel lusot.

(Batisse l' Lusot..)

Sa femme, du reste, partage en mainte occasion ses goûts et ses plaisirs. C'est ainsi que, le Dimanche, on s'en va, bras-dessus bras-dessous, danser au Grand Saint-Esprit, tirer le canard dans quelque guinguette (*Le Faux Conscrit*), ou manger des couques-baques à « l' Cav' des Quat' Martiaux. »

Leur préférence pour le « berliau » ou café domestique n'empêche pas les « camanettes » de suivre leur mari au cabaret, quelquefois même avec leurs enfants nouveau-nés qu'elles portent sur les bras (*Le Broquelet*). On y rit, on y chante, on y boit d'importance. La boisson la plus courante dans ces réunions joyeuses est naturellement la bière, « ch' bon jus d'houblon », mais on n'y dédaigne pas le vin, le schnick et le brandevin. *Grosse-Rougette* seule, qui a des goûts de demoiselle comme il faut, se contente d'un simple verre d'anisette.

Plus d'un amuse ses compagnons par des talents d'agrément aussi choisis que variés, Il suffit, en effet, de lui faire boire un « canon » pour que *Manicour* donne à la galerie un échantillon de son savoir-faire :

Manicour avé s'n air cocasse  
Et ses tours si biaux,  
F'rot rir' des caillos :  
l' saute, i' dans' comme un payasse,  
l' fait das timblets  
Et des badoulets ;  
Il imite l' quien,  
L' cat, l' canarien,  
L' merle et l' bécasse ;  
Quand i' fait l' baudet,  
On crot vramint qu'il l'est...

Quelle gaité, quel entrain, et qui aurait cru trouver tant de ressources dans la cervelle de nos bons lillois ? Les exemples pourtant en abondent. (Voir *Roger Bontemps*, l' *Ru-tout-ju*, le *Testament*, l' *Amoureux d' Mard'lon*). Je me contenterai de ne faire ici qu'une allusion lointaine aux farces d'un goût plus ou moins délicat dont quelques-uns d'entre eux sont coutumiers, telles que visages noircis à la suie, casserole attachée à la queue d'un chien, corde tendue sous les pieds des passants, etc. (Le

*Voyage à Paris, le Garchon d' Lille, l' Graignard, le Pichon d' Avril.*

Cette exubérance se retrouve encore dans les repas monstres où parents et amis ont coutume de se réunir à certains jours de fête. On y retrouve le désordre pittoresque et la gaiété communicative qui rappellent si fidèlement les scènes peintes par les vieux maîtres hollandais (1).

L'ordinaire de ces repas, l'auteur va nous le faire connaître :

Des sorets, des œués, d' l'andoull' d'Aire,  
Du pâté, du fi, des puns-d'-tierre  
    Boulis dins l'iau,  
Du bon fromache d' blanc caillo,  
Des craquette' et du cras potache.     (*Violette.*)

Comme menu, c'est peu relevé, mais on y mange de si grand appétit et on s'y amuse de si bon cœur ! A table, en effet, tout le monde chante ou s'égoïsille à parler. On ne se gêne guère pour déprécier la cuisine des mets qu'on vous sert, encore moins pour tenir des propos salés dont personne d'ailleurs parmi les assistants ne songerait à s'offenser. (*Le Mariage de Violette.*)

Tous ces faits montrent combien on se ferait illusion si on voulait prendre à la lettre les mots de « gravité flamande » appliqués si souvent au caractère de notre race. Sérieux quand il le faut, le Lillois sait fort bien prendre sa part des joies de l'existence, — surtout quand elles s'acquièrent à peu de frais.

Ces joies sont quelquefois un peu lourdes, un peu grossières, mais bah ! si elles ne brillent pas par la délicatesse, elles n'ont jamais donné d'accroc sérieux à la morale. Nous avons interverti cela aujourd'hui : je ne vois pas trop ce que notre civilisation fin-de-siècle y a gagné.

(1) Cette opinion d'ailleurs ne m'est pas personnelle. Je crois intéressant de citer ici les extraits de deux poésies adressées à notre chansonnier, l'une par M. Géry Legrand, maire de Lille, l'autre par Eugène Vermersch :

Son cadre étroit offre une œuvre complète :  
L'humour et l'art y brillent tout entiers,  
Et l'on retrouve aux tons de sa palette  
Une couleur d'Ostade et de Téniers.

G. LEGRAND (*Les chansons de Desrousseaux.*)

Breughel, Van Ostade, Téniers,  
Vos tableaux vivent tout entiers  
Dans ses pasquilles familières.

EUG. VERMERSCH (*Grand Testament.*)



« *Quoiqu'* bambocheu, j'ai bon cœur », dit le principal personnage de la *Noce de César*. N'est-ce pas plutôt *parce qu'il* aime la bamboche que le lillois a bon cœur, et ne peut-on affirmer d'une manière générale, que la gaieté augmente, épanouit chez l'homme les facultés affectives, si elle n'en est pas le signe certain ? Il n'y a d'honnêtes gens — (lisez : bonnes gens) — que ceux qui rient, a dit Paul-Louis Courier. Paul-Louis avait raison, surtout en ce qui concerne les lillois, et plus d'un exemple tiré des œuvres de notre chansonnier suffirait à nous en donner la preuve.

La pièce la plus caractéristique sous ce rapport est la pasquille intitulée : *Violette*.

*Violette* est un enfant abandonné que la bonne Ros'-Magrite, en « purant ses chintes sur un mont d' fien », trouva vagissant dans ses langes, par une glaciale matinée d'hiver. Magrite « étot fort sensible. » Elle adopte l'enfant, le réchauffe, le fait boire au « goblet de l'amour », car elle était fille et mère, et l'emporte chez elle, où la nouvelle, immédiatement colportée, ne tarde pas à attirer en foule les commères du voisinage. Toutes, émues de pitié à la vue de l'enfant, font assaut de générosité pour lui venir en aide. *Violette* et *Rosette*, nourris « à l' même chuchette » par *Rose-Magrite*, bercés dans la même « ochennoire » au son des mêmes airs langoureux, élevés, choyés ensemble par tout le quartier pour leur gentillesse, devaient fatalement s'aimer.

L'auteur nous fait assister à la scène émouvante où « deux chints sans-souci » précédés de *Magrite* et de *Rosette* « qui versott'nt des larmes d' plaisi », s'en vont au bruit des refrains, au son des instruments les plus discords, chercher au moulin de *Lesquin Violette* qui revient du régiment. On décide, séance tenante, les fiançailles des deux amoureux, que l'on conduit jusqu'à la maison de *Magrite* avec force démonstrations et protestations d'amitié. Pensez-vous qu'ils méritent le titre de bonnes gens, tous ceux qui ont au cœur de pareils trésors de générosité, de tendresse et d'affection mutuelle entre citoyens ?

Ai-je besoin de rappeler une autre scène du même genre, celle où tous les hommes et toutes les femmes du quartier s'en vont quérir chez lui le vieux père *Casse-bras*, prêt à quitter sa maison pour l'Hôpital, et lui font solennellement la conduite, cherchant à adoucir autant qu'il est en eux, à force de paroles consolantes, l'amertume de cette séparation ?

Quelle pitié n'y a-t-il pas encore dans le récit des malheurs de *Marie-Claire*, cette pauvre fille séduite et abandonnée, puis rendue folle par le rapt de son enfant ? La recommandation du poète :

Oh, n'insultez jamais une femme qui tombe », était chez nous inutile ; pas une voix s'est élevée pour condamner la malheureuse,

bien au contraire : les gosiers des buveurs se sont serrés d'angoisse :

In intindant l' fin de ch' l'histoire,  
Personn' n'a pus pensé à boire.  
Nous avons quitté l' cabaret,  
Les yeux pleins d' larme' et l' cœur serré.

Ceci explique pourquoi Desrousseau appelle ses concitoyens les « Bonnes Gins de Saint-Sauveur » et en même temps pour-quoi M. Victor Barbier, après le docteur Rey, appelle notre concitoyen « le bon Desrousseau ».

Je l'ai dit : les exemples abondent. Il semble que nous n'ayons vraiment que l'embarras du chotx.

Quand Nicaise, par la peinture de sa vie errante et misérable, a fait « crever l' cœur » à tous ses amis, Jérôme l'Inrhumé a une façon bien originale d'alléger de moitié son chagrin :

Tin chagrin, quoiqu'il est bien grand  
Viendra p'tit, j'in prinds la mitan.

Écoutons parler l'*Héritier*, nouvellement enrichi :

Chaq' fos qu' j'arai l' connaissance,  
Qu' des brav' gins sont dins l' tourmint,  
J' porai, grâce à m' héritance,  
Leu porter du soulag'mint.  
Ah ! je l' sins, j' n' sus point chiche,  
Du malheureux, s'rai le soutien.  
A quoi serviroit d'êt' riche,  
Pour' n' point faire un p'tit peu d' bien ?

Le *Petit Rentier* ne se contente pas d'intentions généreuses, il pratique la charité, et il la pratique spontanément, simplement, par pure bonté d'âme :

Alfos quand un locataire  
Lusotte à m' payer min dû,  
J' vas l' trouver, tout in colère,  
Et j' li parle sec et dru.  
Mais s'i m' dit, cheull' seul' parole :  
« J'ai m' femm' malade et point d' pain ! »  
Je m'radouchis, je l' console,  
Et j' li mets vingt sous dins s' main.

Le *Petit Parrain*, lui, est surtout un naïf comme nous l'avons vu. Mais cette naïveté cache un grand fond de bonté et de désintéressement. *Miniqu' l'Arlequin* est un pauvre homme, qui, en des circonstances assez bizarres, s'est laissé dépouiller de ses habits. Heureusement un camarade lui vient en aide :

... Prins çorache.  
J' te prêt'rai d's habits ;  
Si t'éto à m' plache,  
Te f'ros d' mém' pour mi.

Dins ch' monde on dot s'aider in frère...

La plus belle moitié du genre humain n'est pas non plus la moins généreuse, du moins à Lille. Ses prouesses sont nombreuses. Mais, comme je ne puis multiplier les citations, je me contente de renvoyer aux textes. Voir : *Les bonn' gins de Saint-Sauveur* (assistance qu'elles se prêtent mutuellement dans la peine). *Le R'vidiache* (compassion au récit des malheurs d'autrui). *La Bière* (charité spontanée à l'égard des pauvres). *La Complainte d'une veuve* (sincérité et persistance de leur attachement). A ce propos, comment disais-je donc, dans un précédent article, que chez nous les veuves ne semblaient guère regretter leurs maris !

Cette sensibilité du peuple, elle se manifeste encore à l'égard des animaux domestiques (*Croq'soris, la mort d'Azor*). Il y a plus : elle s'étend même aux choses inanimées auxquelles s'attache le charme d'un souvenir — symptôme qui révèle un degré d'affinement poétique, une délicatesse de sentiments assez curieux à constater chez une race laborieuse comme la nôtre (voir l'*Habit d' min grand-père, l' Moucho' d' Liquette*, et plus encore les adieux adressés par *Casse-bras* à son bonnet d' police).

Maintenant, pour répéter ce que je disais en commençant mon étude, quelle est dans tout ceci la part de l'historien, et quelle est la part du poète ? Jusqu'à quel point la personnalité émue de notre chansonnier apparaît-elle derrière la personnalité un peu frustrée de ses types, la main du montreur de marionnettes derrière les oripeaux qu'il agite ? Je ne sais ; mais après tout, qu'importe cette question ?

Pour nous sceptiques et dilettantes, l'important est que les personnages qui nous occupent soient vrais au point de vue humain, et non au point de vue strictement historique ; nous ne leur défendons nullement de se montrer divers, complexes, même parfois contradictoires, parce que c'est là, nous le sentons bien, une des conditions de la vie et de la personnalité. Pourvu qu'ils

aient leurs sentiments, leurs goûts, leur caractère, leur physiologie à eux, qu'ils *soient* en un mot, nous admettons volontiers qu'ils aient pu être; et quand même l'auteur les aurait de toutes pièces tirées de son imagination (ce que rien ne peut nous faire supposer), il nous resterait encore le plaisir de contempler en eux des œuvres d'art d'une absolue valeur intrinsèque.

Georges HOUBRON.

---

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE



**Petit fonds de poésies**, par BARTHELET, brochure in-18, Nîmes, chez Roger et Laporte, 1892.

C'est sous un titre bien modeste que M. Barthelet présente au public son premier recueil de vers. Ce recueil qui ne forme en réalité qu'une brochure ou plaquette d'un joli format, n'offre guère, au milieu de quelques pièces détachées, qu'un poème d'une certaine étendue que l'auteur a intitulé : *La légende du fils du Diable*. C'est, à vrai dire, la pièce de résistance de la collection. Elle atteste chez M. Barthelet de la verve et de l'imagination, mais ayant encore besoin d'être réglées et disciplinées. Faut-il ajouter que ce qui paraît aussi lui faire défaut, c'est le secret de la forme poétique, c'est l'art de sertir la pensée dans des vers habilement forgés et ciselés. Notre poète, nous l'espérons, ne trouvera point mauvais que nous lui disions que, novice encore sous ce rapport, il lui reste beaucoup à apprendre. Nous nous permettrons donc de lui répéter l'adage du Fabuliste :

Travaillez, prenez de la peine,  
C'est le fonds qui manque le moins.

M. Barthelet réunit déjà de précieux éléments, et s'il veut bien suivre notre conseil, nous croyons pouvoir lui prédire qu'il arrivera, non plus seulement à posséder un *fonds de gagne-petit*, mais à conquérir un *fonds poétique*, riche et *bien achalandé*.

Gabriel MONAVON,

## RECREATIONS

### SOLUTION DES JEUX D'OCTOBRE

#### Charade

VER — VEINE

#### Croix de Lorraine

R  
O  
GRIVE  
T  
E  
MILAN  
E  
T

Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Hortense Ya, 1 sol. — Une fidèle au *Sylphe*, 2 sol. — Une vieille, 1 sol. — La mère Yngue, 2 sol. — Miss Térieuse, 1 sol. — Rose Thè, 1 sol. — Pauline et sa petite amie Blanche T., 1 sol. — Mlle Verveine, 1 sol.

MM. K. Linot, 2 sol. — Œdipe dernier, 1 sol. — Jules S., 1 sol. — Le Père Huquier, 2 sol. — Un jeune Sphinx, 1 sol. — Tony Eparvier, 2 sol. — Ernest de la Blache, 1 sol. — Lord Hégon, 2 sol.

Le sort a favorisé Mme Hortense Ya et MM. K. Linot et Lord Hégon qui recevront les primes promises.

UN GRENOBLOIS.



#### ANAGRAMME

Ne cherchez pas chez mon premier  
Le don de la reconnaissance.  
Un mets, dauphinois de naissance,  
Est bien mon excellent dernier.



#### MOTS EN LOSANGE

Au pays — Femme Juive — Une mesure — Fleur  
Hérésiarque — Une ville allemande — A Honfleur.

UN GRENOBLOIS.



Il sera tiré au sort entre les devineurs trois primes littéraires.

Adresser les solutions (jusqu'au 10 décembre) et tout ce qui concerne les récréations, à M. Alexandre MICHEL, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

# SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

---

## *LE SOLEIL EST COUCHÉ*

— ♦ —

Là-bas, derrière la colline,  
Dans le ciel qu'on voit s'embraser,  
L'astre radieux qui décline  
Lentement semble s'écraser.  
C'est l'heure du calme suivie ;  
C'est un jour de plus retranché  
Du nombre des jours de la vie :  
Le soleil est couché.

J'ai cueilli ta fleur embaumée,  
Amour, rayon tombé du ciel ;  
Sur mes jours une bien-aimée  
A versé la joie et le miel.  
Hélas ! l'hiver des ans m'assiège ;  
Mon cœur de débris est jonché :  
La fleur d'amour meurt sous la neige....  
Le soleil est couché.

A tous les dieux j'ai voulu croire,  
Plein d'espoir, mon cœur virginal  
A vingt coupes a voulu boire,  
Sans cesse altéré d'idéal.  
Et puis, comme l'oiseau des grèves

DÉCEMBRE 1892. — 12.

Que le plomb cruel a touché,  
L'espoir est mort, adieu les rêves !  
Le soleil est couché.

Poésie, âme de mon âme,  
Tu m'as versé ton doux poison ;  
J'ai chauffé mon cœur à ta flamme  
Tant qu'il fut en sa floraison.  
A ton baiser, à ton étreinte,  
Chaque jour je suis arraché ;  
Pour moi ta flamme s'est éteinte :  
Le soleil est couché.

J'ai voulu croire au Dieu suprême  
Qui parle d'un monde meilleur :  
Est-ce raison ? Est-ce blasphème ?  
Le doute, sceptique et railleur,  
O croyance, blanche colombe,  
Sur ton aile un jour a marché !  
Pour moi tout finit à la tombe :  
Le soleil est couché.

ERNEST CHEBROUX.

---

### ASILE DE PAIX



Quis dabit mihi pennas sicut  
columbæ, et volabo et requiescam.  
(Ps. LIV.)

On les a vus traîner la vierge dans la boue,  
Transformer l'homme même en gorille insolent  
Et d'un geste brutal imprimer sur sa joue  
Le sceau de leur mépris sanglant.

Puis ces rétheurs ont dit : « La pudeur, vil mensonge  
De cette brute fausse aux ruts avilissants !  
L'amour, hypocrisie ! et la vertu, vain songe  
Des lâches et des impuissants ! »

— Ces hommes ont menti ! Du fils de la lumière  
Leur lèvres a blasphémé la fière majesté,  
Et leur œil n'a point su, sous la vile poussière,  
Discerner sa mâle beauté.

Ils n'ont donc jamais vu, dans sa grâce naïve,  
Une sœur leur sourire, et, dans ses yeux d'azur,  
Dans le rayonnement de sa beauté craintive  
Surpris la pudeur d'un cœur pur ?

Dans l'ombre des parvis, quand cette pauvre femme  
Sur un fils de douleur versait des pleurs navrés,  
Ils n'ont point reconnu les angoisses d'une âme  
Dans ses sanglots désespérés !

Et leur œil n'a point vu, de ce monde de fange,  
L'âme qui tressaillait dans ce sein soucieux  
Suppliante et voilée dans sa robe d'archange,  
Monter lentement vers les cieux.

Ils n'ont enfin jamais ouï, dans ta poitrine.  
Le regret des Edens toujours inoubliés,  
Ni pressenti l'éclat de ta grandeur divine,  
Homme, sous tes haillons souillés.

## II

Comme par le chasseur la colombe blessée  
Dirige, en frémissant, son aile vers les cieux,  
Ami, viens demander la paix pour ta pensée  
Aux champs, aux monts silencieux.

Dans un nuage d'or, ici la poésie  
Fait rayonner du vrai la sereine splendeur,  
Et, de ses doigts de lys, y verse l'ambrosie  
Dans le calice de ton cœur.

Embrasse les autels de la Muse rieuse  
Et grave qui te dit ses mystiques chansons,  
Et, sous ses ailes, fait du hêtre et de l'yeuse  
Vibrer les vertes frondaisons.



L'aube blanchit le ciel. Vois les nefs des étoiles  
Tracer, dans les azurs, leur sillage argenté  
Sous les souffles légers qui conduisent leurs voiles  
Aux bords d'un pays enchanté.

La brume du matin baigne les moissons blondes,  
Viens cueillir les bluets frémissants sous les vents,  
Et, dans l'air parfumé, vois osciller les ondes  
Des grands blés dorés et mouvants.

Respire des hauteurs l'atmosphère sereine  
Que troublent seuls les chants des aquilons vainqueurs.  
Là, de la vérité la beauté souveraine  
Sans bruit se révèle à nos cœurs.

Dans l'éternelle paix de ces hauts sanctuaires  
L'âme humaine se plonge avec ravissement,  
Et, comme un orgue saint, dans les airs solitaires  
Les cèdres chantent doucement.

Retrempe ta vertu dans l'austère silence  
Et les âpres senteurs des sapins sur les monts  
Que le souffle du soir fait gémir et balance  
Sous le dôme des cieux profonds.

D'un immortel amour embrasse la nature  
Que le ciel vient baigner de son dernier rayon,  
Cet empire est le tien, ô frêle créature,  
O roi de la Création !

GUSTAVE ROUX.

---

## ERREUR JUDICIAIRE



LE MARIAGE DE PAUL MERHX

---

Quand Paul Merhx, le reporter distingué du *Libéral-Ré-*  
*formes*, parut à son cercle, certain soir de la fin de novembre, on

l'accueillit dans la salle, par une ovation spontanée, inattendue.

Ses amis, presque tous journalistes ou hommes de lettres, se précipitèrent vers le porte-manteau où il accrochait, très calme du reste, avec son sourire malin de conteur à bonne nouvelle, son pardessus et son chapeau.

— Ah! vous voilà, Paul! — Hé! l'apologiste du célibat, le défenseur de nos libertés de garçons réfractaires, qu'avez-vous donc fait de vos théories intransigeantes, puisque vous voilà marié! lui cria aux oreilles le petit, tout petit poète symboliste, Jox.

— Vous faites vos coups bien à la sourdine, lui dit amicalement le romancier psychologue, Jacques Derval, l'heureux auteur de la « *Fille Berrht* » après votre dernière conférence, avouez que nous avons bien le droit de vous témoigner un peu d'étonnement. Nous conterez-vous au moins?

Pendant quelques instants, on n'entendit que des interrogations et des exclamations.

..

Tenez, ce fut justement ce soir où le directeur de la *Revue Jaune* eut ce mot malheureux « d'imbécile » pour un confrère qui ne l'était pas (je veux dire imbécile). Cela vaut la peine d'être conté. Vous savez qu'à ce moment-là, il avait, pour se consoler des insuccès de sa feuille (aussi, que diable! on n'appelle pas jaune une revue!) un faible pour le billard, disons le mot : une passion. Le massé était son fort. Il avait, si vous vous en souvenez, des effets de torse très réussis pour l'exécuter.

Quand Paul Merhx parut, tous les dilettanti du genre étaient réunis autour du billard pour un coup nouveau du maître, une création.

L'ovation fit tourner la tête au directeur : « Tiens, Merhx? il est marié, dit-on?... Une aventure alors? » et reprenant sa pose d'un classique achevé, il exécuta, d'un mouvement réglé, calculé, sec, son fameux massé-type... qu'il rata — Autant! dit malicieusement le rédacteur politique de Mars, qui passait en ce moment et se dirigeait vers Merhx pour lui serrer la main. — Imbécile! répondit rageusement le directeur de la jaune revue, en laissant tomber bruyamment la queue, dans un geste de colère.

L'incident, assez ridicule du reste, n'eut pas de suite grave, disons-le. Le duel, car il y eut duel (on se bat pour bien moins dans le journalisme) n'offrit rien de remarquable : quatre balles échangées, sans résultat bien entendu, des excuses sur le terrain et deux dîners monstres.

..

Cette scène passa inaperçue, tant l'ovation faite au reporter

était bruyante. Les joueurs de piquet, les amateurs d'impériale, les névrosés de l'écarté, les ramolis du bézigue avaient arrêté leurs annonces. Les yeux voilés de binocles s'étaient tous dirigés vers le même point pour voir le nouveau venu, toutes les bouches répétaient béatement, presque en délire : C'est Paul Merhx !

Celui-ci se dégagea un peu, releva son lorgnon qui tombait, regarda, avec son sourire franc tous les ovateurs et, sans détour, leur dit :

— Eh bien ! oui, marié, marié !... Ah ! l'aventure est étrange, dramatique même, je l'avoue ; les jeunes en tireraient une comédie, un drame, peut-être, moi je n'ai pu en tirer qu'une nouvelle...

— Voyons la nouvelle, dit H. d'Arnolt. La nouvelle !... la nouvelle ! répéta-t-on de tous côtés.

— Patience ! vous la lirez demain dans le supplément illustré.

— Non ! De suite la nouvelle !

— Mais ce ne sera plus de l'inédit pour le journal et le Directeur m'en fera le reproche.

— Nous serons discrets. La nouvelle !

— Soit ! je vais vous la conter.

Et Merhx vint s'asseoir à la grande table du milieu, tout à fait en tête, se fit servir une consommation — de choix, alluma, très calme son cigare, passa sans recherche sa main gauche dans ses fines moustaches blondes et commença :

## II

« C'était au mois dernier. Vous savez que j'aime la chasse. Ce n'est point une passion, certes, mais plutôt un caprice : cela me tient deux jours, après j'en ai assez. Certain cousin, notaire en Bourgogne, et déjà oublié depuis le centenaire de Lamartine, venait de m'inviter à aller passer quelques jours chez lui. Je demandai un congé à la direction et partit pour Mâcon, où j'arrivai un samedi soir.

Je passe sur l'accueil reçu, les effusions réciproques, les souvenirs de famille, toujours évoqués en pareil cas, et les compliments sur ma dernière conférence :

— Parjure ! renégat ! s'écria Jox. Une conférence à succès, capable de sauver des confrères de l'esclavage, qui avait été traitée avec chaleur, une conviction sincère et après laquelle nous avions fait de vous le grand-prêtre du célibat !... Et vous ne rougissez pas !... Vous l'avez donc oubliée cette conclusion accueillie par des applaudissements frénétiques, et qui mit contre vous la gent féminine : *la femme est à l'homme ce que la monarchie est au peuple : l'une est tyran et l'autre esclave.*

— Je m'en souviens, reprit Merhx, avec un air contrit, oui, j'aurai été parjure une fois en ma vie, mais attendez avant de me jeter la pierre... Le lendemain nous partions équipés pour la chasse, avec vestes de velours et carnassières. Des lièvres! Il paraît que le lièvre de Bourgogne a horreur du parisien, et surtout du parisien journaliste : il le sent d'un quart de lieue. Aussi pas d'interview possible, même à distance par suite *four* complet à notre *première*. Nous rentrons un peu « chose » selon le mot de la cousine.

— Je traduis : passablement ému, n'est-ce pas ? interrompit Jox.

— Peut-être, car pour oublier...

— Il faut boire.

... Et ma foi ! nous oubliâmes notre malechance dans les ors pétillants d'un vieux Solutré. Vous connaissez ce vin là ? — !!!  
Tant pis !

Et Merhx eut un mouvement des lèvres qui trahissait la réminiscence gourmande d'une pensée rétrospective. Il continua :

« Le souper fut gai, très gai même, animé par l'esprit provincial, mais de bon aloi, de ma notairesse cousine qui ne nous ménagea pas les railleries pour notre insuccès. Nous étions au désert, lorsque parut un journal du soir — je vous tairai son nom, par respect pour un confrère, ajouta Merhx en jetant à sa gauche un regard qui trahissait le coupable. — En dépêche de la dernière heure, — par fil spécial, bien entendu — et en gros caractères, on annonçait qu'une partie de la préfecture du Rhône venait de s'écrouler sous une explosion de bombes.

— Pour un canard, c'en était un, et un fameux, ajouta le confrère désigné. Il faut bien de temps en temps secouer la torpeur monotone de ses lecteurs par une nouvelle à sensation. La bonne foi peut toujours être surprise, et puis on dément le lendemain.

« Bien que peu crédule d'ordinaire, surtout en matière de nouvelles, je fus pris ce soir-là de la fièvre du renseignement. J'avais un journal ; et puis, on est reporter ou on ne l'est pas...

— On l'est, fit Jox.

— Si vous m'interrompez, je m'arrête.

Jox fut gourmandé pour son intempérance de langage par les auditeurs et ayant promis de se taire, Merhx continua :

« Après un instant de réflexion, je demandai un indicateur. Le cousin se fâcha aussitôt : Comment, en vacance ! ce n'était point raisonnable.

Qu'importait que la Préfecture fût rasée. La soirée n'était pas finie, il ne fallait pas la gâter par un empressement ridicule ! Pendant qu'il parlait, le cher cousin, je parcourais l'horaire. Tout à coup me levant de table avec précipitation, je demandai mon pardessus et mon chapeau : un express allait passer. Je n'avais

pas le temps de me changer complètement et puis j'étais inconnu. Malgré leurs supplications, je partis, avec mon costume de chasse, que cachait mon pardessus, en promettant de rentrer le même soir, si je pouvais le faire. »

### III

« J'arrivai juste à temps pour me faire délivrer un billet de première, le train ne prenant pas de seconde pour cette distance. Vous savez que je n'aime pas à voyager seul : l'isolement m'énerve. Dans les premières, personne ; mais en seconde se trouvait une famille de bourgeois, demoiselle y compris. Je n'hésitai pas. D'ordinaire ces gens sont d'un commerce facile.

Je montai dans leur compartiment. Mon entrée réveilla le papa, un gros homme replet, très replet, puisqu'il était gros, à mine épanouie, et causa un peu de surprise aux dames. Je m'installai à côté du papa.

Au moment du départ, un contrôleur-interprète demanda les billets et me fit remarquer que je n'étais pas en première. — Je sais, répondis-je. Cette réponse parut causer un peu d'émoi au voyageur.

Un bruit de portières fermées, un coup de sifflet : le train partit. J'entr'ouvris mon pardessus pour me mettre à l'aise, sans songer que mon veston de velours était peu en rapport avec le reste de mon costume. A partir de ce moment, je devins suspect. On réveilla le papa. La maman fit rapprocher sa demoiselle et les yeux m'observèrent à la dérobée. Pour une malchance, c'en était une : Abandonner les premières pour venir s'installer près de ces bourgeois méfiants ! A peine la vue de la jeune fille, une blonde délicieuse, mignarde, à l'air fin, à mine éveillée, me dédommageait-elle de ma déconvenue. Un paradoxe de la nature, en face de ces parents bedonnants, rechignés, inquiets, que cette jeune fille délicate et charmante. A ce moment cette pensée me traversa l'esprit : « La vue de pareilles gens vous ferait oublier le but du mariage » et je plaignais déjà le pauvre soupirant agréé.

J'étais hostile, je le sentais.

— A quelle heure arriverons-nous, Hector ? dit la grosse dame — tiens, dit-il, regarde. Et il tendit à sa femme un horaire-réclame qu'il tira d'un portefeuille rebondi, bourgeois, lui aussi, mais qui fleurait bon ; puis il referma le portefeuille, distraitemment, le plaça dans sa poche de pardessus et s'enfonça dans son coin pour continuer sa rêverie. Ce mouvement glaça les deux femmes d'épouvante. Elles échangèrent un regard qui signifiait : « Quelle imprudence ! »

J'essayais de les rassurer en leur parlant poliment. On fit mine de ne pas m'entendre. Comprenant qu'il fallait renoncer à toute politesse aimable, je pris mon parti en brave et m'appuyant, dans un angle, contre les coussins, j'essayai de dormir.

Le train filait de sa bonne allure d'express.

Tout à coup il s'arrêta. Il y eut à la fois deux soupirs d'aise, puis une précipitation pour sortir du compartiment. On eût dit que ces gens venaient d'échapper à un danger. Ce fut d'abord la demoiselle, puis la maman et enfin le papa. Ils s'en allèrent — en bourgeois qu'ils étaient — sans saluer, sans se retourner même.

Je haussai les épaules.

On ferma de nouveau les portières. Le train reprit son élan.

Comme je portais distinctement les yeux à gauche, j'aperçus sur la banquette : devinez quoi?... Le portefeuille qui était son ventre rebondi avec un air de délicieuse paresse. De suite, j'eus un sourire. J'étais vengé. Quel coup pour cet homme ! Il en prendrait pour sûr une attaque. Après un moment de réflexion, je cédai à un bon mouvement : il fallait le rendre ce portefeuille ; mais comment ? Je le déposerai au commissariat de la gare en arrivant à Lyon. Sur ce, je pris délicatement l'objet, le glissai, à mon tour, dans la poche de sûreté de mon pardessus pour le garantir des accidents du voyage et me mis à sommeiller...

#### IV

Le train entra en gare. J'étais arrivé. J'ouvris la portière et descendis sur la voie. A ce moment, je me heurtai à un petit monsieur brun, très brun, aux moustaches effroyablement cirées et menaçantes, qui me dit d'un ton sec et pédant :

— Veuillez me suivre !

— Je n'obéis qu'à ceux que je connais et quand je le veux, lui dis-je.

— Je suis le commissaire de surveillance.

On se rassemblait autour de nous. Pensant qu'on avait dû me signaler pour mon infraction aux règlements, je suivis le respectable magistrat dans son cabinet, escorté d'un pandore qui referma la porte sur nous. On me fit asseoir et quand je fus assis, on me dit brutalement :

— Je vais procéder à un interrogatoire sommaire en attendant...

— Un interrogatoire !... Je partis d'un éclat de rire qui stupéfia le gendarme et le commissaire.

— Votre nom ?

— Cela pourrait vous être agréable ? Paul Merhx.

— Votre âge ?

— Je suis comme les jolies femmes, je n'en ai pas.

Le commissaire perdait la tête en présence de mon assurance et allait se fâcher, lorsqu'entrèrent deux personnages qui changèrent la tournure de l'interrogatoire.

Ils s'entretenirent un instant avec le commissaire, puis l'un des deux s'avança et me dit :

— Monsieur . . .

— On était poli en ce temps pour les prévenus, ne put s'empêcher de dire Jox.

. . . Vous êtes accusé d'avoir volé, entre Màcon et Villefranche, un portefeuille renfermant 900 francs et des valeurs ! Nous allons vous fouiller.

A ce mot de portefeuille, je devins pâle. Moi qui l'avais oublié. Je compris alors la portée de l'accusation. Inutile, dis-je ; voici le portefeuille. Je l'ai trouvé et non volé.

— Nous établirons cela plus tard ; pour le moment, répondez sans détour.

— Je ne répondrai pas, monsieur, dis-je en me levant, rouge de colère. Je suis Paul Merhx, du *Libéral-Réformes* et ne peux être suspecté !

— N'aggravez pas votre cas, répondit le magistrat.

— Monsieur, je dis la vérité. Quant à ce stupide portefeuille, voici son histoire, et je la racontai simplement, brièvement, depuis mon départ de Màcon. Le coup des bombes le fit sourire. — « Rassurez-vous, me dit-il d'un air narquois, il n'y a même pas eu un pétard ! » Bref ! ces gens m'écoutèrent sans me croire.

— Avez-vous des papiers qui puissent établir votre identité ?

— Des papiers . . . « certes. » Je plongeai la main dans ma poche de pardessus. Rien. Je cherchai dans le veston — oubliant que ce n'était pas le mien et n'en tirai qu'une carte jaune et brisée. Ah ! ce maudit veston ! lui aussi m'accusait. Et jusqu'à ce billet de premières qui venait compliquer le cas. Comment expliquer que c'était par originalité, par caprice, que j'étais monté en secondes. Tout concordait pour faire de moi un vulgaire voleur. J'essayai de dire comment je me trouvais sans papiers. Le magistrat secoua la tête et regarda le commissaire avec un air significatif qui trahissait sa pensée : « Oui nous connaissons cela, mais c'est usé ! »

— Alors je m'écriai violemment : J'espère que la méprise ne durera pas plus longtemps et que l'on va me mettre en liberté, je vous préviens que si satisfaction ne m'est pas accordée, je me plaindrai au Ministère de votre conduite à mon égard. A cette menace, le procureur se leva et venant près de moi : — Vous n'êtes point Merhx du *Libéral-Réformes* ; votre signalement vous trahit : vous êtes Charles Baudel, le caissier prévaricateur de la

Banque populaire, que recherche le parquet de la Seine et je procède d'office à votre arrestation.

Cela se compliquait comme au théâtre. Le gendarme s'était levé ! On allait me conduire en prison. — Soit ! dis-je, puisque c'est votre droit, arrêtez-moi ; mais je puis vous assurer, vous, Monsieur le magistrat, et vous Monsieur le commissaire, que si vous procédez à cette mesure extrême, sans informations, vous le regretterez amèrement. Il y a une erreur : la justice est coutumière du fait. Je vous donne, en dernier lieu, le temps de la constater. Télégraphiez à Paris, à Mâcon ; vous saurez qui je suis. Il y a au *Lyon* un rédacteur que je connais, faites-le appeler.

Le procureur voulut bien faire droit à ma demande. Le télégraphe joua. Mâcon répondit presque de suite : « Relâchez. Erreur. Réponds pour Mechx. Arrive. » Paris fut plus long. Ce ne fut que bien tard dans la nuit que le Directeur répondit avec une dépêche brutale qui fit pâlir le magistrat.

Dès lors la justice devint douce comme la blanche hermine. Le procureur confus, se fit aimable : — « Nous allons vous relâcher, dit-il avec un sourire plein de regrets ; vous êtes libre ! Mais je ne puis vous laisser partir sans vous accorder l'estime que je vous refusais tout à l'heure. Vous resterez à ma disposition jusqu'à demain. Je suis garçon, vous serez mon hôte ce soir. Vous ne me garderez pas rancune, je l'espère ? » En homme d'esprit j'acceptai ce genre d'excuses. On laissa au commissaire le soin de renseigner mon cousin s'il arrivait, et les portes du bureau s'ouvrirent pour rendre à la liberté le rédacteur du *Libéral-Réformés*, au grand ébahissement du personnel de la voie qui attendaient le dénouement avec anxiété. Le commissaire me rendit les honneurs de la gare. . .

— Ah ! pas de jeux de mots, dit Jox.

— Et je fus conduit au Cercle du Barreau, où je devins le héros de la soirée. Quand mon cousin arriva, il prit part aux marques de sympathies qui m'étaient accordées jusqu'à une heure où les blancheurs opalines du jour se glissèrent dans la salle. . . Je pris congé de ces messieurs. Le magistrat, dont je vous tairai le nom, nous accompagna à l'hôtel et nous primes congé de lui en des termes familiers. Je promis même, pour lui prouver que je savais oublier, de m'occuper de son avancement qui subissait des retards.

## V

Le récit passionnait l'auditoire. Paul Merhx s'arrêta un instant, but une gorgée, releva son binocle qui tombait et reprit :



Et vous croirez après cela qu'une bonne action trouve toujours sa récompense ? Je comprends maintenant comment on commet des erreurs judiciaires, comment des innocents sont impuissants à se défendre d'une accusation quand des objets matériels, stupides déposent contre eux. — Allez donc dire à ce portefeuille : Mais parle donc, malheureux ! dis donc que je ne t'ai pas volé !

Il y avait un coupable cependant : c'était ce bourgeois. J'allais enfin me venger. Je savais maintenant son nom et sa demeure ; c'était un négociant en doublures de Villefranche. Ses sacs d'écus avaient besoin d'une saignée : ils l'auraient. Je lui intenterai un bon procès en dommages-intérêts.

Le lendemain, nous arrivons, dans l'après-midi, à la demeure du négociant, on nous introduit. Surprise, effroi des dames. L'entretien fut bref, brutal même. Je demandai le mari. Il était absent. Les dames essayèrent de s'excuser. — Un journaliste parisien arrêté pour vol ! ne cessais-je de répéter.

— Nous le regrettons sincèrement, Monsieur :

— Le rédacteur du *Libéral-Réformes* soupçonné ! . . .

— Du *Libéral-Réformes* ! le journal de papa, sa feuille préférée, soupira la demoiselle.

— Oui, Paul Merhx, l'auteur des articles de fond.

— Le dieu d'Hector ! s'écria la dame. Ah ! Monsieur, pardonnez à notre frayeur d'hier, excusez notre précipitation à vous accuser et restez à déjeuner avec nous. Hector va rentrer. Il vous témoignera ses regrets. Ce n'est pas lui qui vous a fait arrêter . . .

— Mais madame, ce ne sont pas des excuses, ni des regrets que je veux, mais une réparation éclante.

Alors ce fut au tour de la jeune fille à plaider la cause de son père. L'aventure était regrettable, on ferait tout pour la faire oublier. Sa jolie voix, ses jolis yeux et puis . . . et puis le je ne sais quoi troublant d'un sentiment nouveau-né, me fit baisser le ton. J'écoutais maintenant ravi, l'avocat mignard et délicat qui s'échauffait à défendre une cause . . . gagnée, messieurs ! Je fus lâche, je l'avoue, puisque je cédai et acceptai à souper. Méfiez-vous de ces avocats-là. Son regard me disait clairement : « Comment vous refuseriez de dîner en compagnie de si jolis yeux ? Fi ! le méchant journaliste ! . . . Allons ! allons ! . . . dites oui, puisque cela me ferait plaisir : mais vous serez gentil avec papa : vous ne lui ferez pas de mal ! » Mes yeux exprimèrent la réponse et . . . vous devinez le reste.

— Oh ! oui, s'écria Jox, vous êtes devenu le gendre de ces bourgeois mesquins, rechignés, bedonnants, en face desquels la jeune fille était un vrai paradoxe.

— Vous l'avez dit. Seulement, comme je suis un peu myope, j'avais exagéré les rondeurs et les charges, mais maintenant . . .

— Homme faible et parjure! allons achevez votre confession.

— Le papa arriva pour le souper. Je ne répéterai pas ce qui fut dit. On se mit à table, — avec le cousin qui se montrait satisfait de la bonne tournure des choses; le dîner fut copieux, aimable, familial et grâce aux vins fins qui m'avaient ouvert l'esprit et présidaient aux épanchements, j'osai...

— Ah! traître! n'achevez pas! dit Jox.

— ... Demander la main de mademoiselle, dit Merhx, en souriant. Ce qui me fut de suite accordé. Et voilà, messieurs, comment je suis devenu le gendre de ces aimables bourgeois en pleine prospérité de vie et... le mari de la délicieuse et mignarde blondinette!

## VI

Il y eut un soupir de satisfaction dans l'auditoire.

— Et la morale? dit Derval.

— La morale! mais c'est mon mariage. Et puis, en dépit de tout, voyez les bonnes actions sont toujours récompensées, et la preuve : le fameux portefeuille, l'objet de ma mésaventure, vint à notre noce. Le papa spirituel le mit dans la corbeille, où il faisait très bonne figure avec son ventre toujours rebondi et qui fleurrerait bon. Et le soir de notre départ pour le midi, mon heureux beau-père me dit à l'oreille :

— Vous ferez attention de ne pas l'oublier sur la banquette; attendez pour cela que vous ayez une fille à marier.

Et Merhx, relevant son binocle qui tombait encore, passa la main dans ses fines moustaches blanches, acheva son verre et se levant de table : — Messieurs, j'ai dit.

23 Février 1892.

Paul GIVRY.

### Alexandre DESROUSSEAUX

Une bien triste nouvelle.

Notre vaillant collaborateur, le chansonnier Alexandre-Joachim DESROUSSEAUX, chevalier de la Légion d'honneur, Officier d'Académie, est mort à Lille, sa ville natale, le 23 novembre dernier, à l'âge de 72 ans.

Ses obsèques, auxquels assistaient de nombreuses délégations de sociétés, ont eu lieu en grande pompe au milieu d'une affluence considérable.

C'est, avec le cœur plein de cette émotion comprise seulement par ceux qui ont perdu un être aimé, que nous annonçons cette mort aux admirateurs et amis que l'illustre défunt avait au *Sylphe* — et que nous prions Mme Desrousseaux, sa veuve, et ses enfants, d'agréer nos respectueux et sympathiques témoignages d'affliction.

JEHAN ECREVISSE.

## RECREATIONS

### SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE NOVEMBRE

**Anagramme**  
INGRAT — GRATIN

**Losange**  
P  
LIA  
LIVRE  
PIVOINE  
ARIUS  
ENS  
E

Ont deviné :

MM<sup>mes</sup> Fifine, 2 sol. — La Mère Yngue, 1 sol. — Rose de Noël, 1 sol. — Louise C. et sa petite amie Céline, 2 sol. — Une vieille, 1 sol. — Lady Anne, 2 sol.

MM. Paul Ytte, 1 sol. — Œdipe dernier, 2 sol. — Ernest de la Blache, 1 sol. — Tony Eparvier, 2 sol. — Lord Acle, 1 sol. — K. Linot, 2 sol. — Le Père Huquier, 1 sol. — Auguste V. et son cousin Henri, 2 sol. — Jean-Paul Choppart, 1 sol. — Fidèle au *Sylphe*, 2 sol.

Le sort a favorisé Mmes Rose de Noël et Lady Anne et M. Un Fidèle au *Sylphe* qui recevront les primes promises.

UN GRENOBLOIS.



## AVIS



Le *Sylphe* ne donnera plus de Récréations, qui n'intéressent qu'un nombre restreint de ses lecteurs.

Je tiens à remercier ici les Sphinx et les Œdipes qui ont bien voulu consacrer un peu de leurs loisirs aux Récréations que le *Sylphe* a publiées.

UN GRENOBLOIS.

# TABLE DES MATIERES

## POÉSIE

- Michel Abadie.* — Dahlia bleu, 38. — Les billets doux, 164.  
*Léon Archimbaud.* — Regret, 163.  
*François Armagnin.* — Lettre, 6. — Détermination, 53.  
*Aymerillot.* — Tourterelles et ramiers, 57.  
*Barthelet.* — L'odolisque au Sérail, 60. — Nice, 82. — Le poète, 99.  
*Joseph Berger.* — Souvenirs, 71.  
*L.-L. Berthaut.* — La nuit suprême, 118. — La reine Marguerite à Damiette, 148.  
*Emile Blandel.* — Petits Bretons, 17. — Douleur ancienne, 140. — Marins bretons, 145.  
*Maurice Calbet.* — Berceuse, 35.  
*Adèle Chalendar.* — Premier jour, 2.  
*Henri Charriaut.* — Le Revoir, 55.  
*Ernest Chebroux.* — La fleur divine, 5. — Madame Eve, 56. — Le soleil est couché, 177.  
*J. de Comaintry.* — Dévotion littéraire, 38.  
*François Coppée.* — Le régiment qui passe, 49. — Désespérément, 81.  
*Henri Corbel.* — Chanson, 22.  
*A. Desrousseaux.* — Le chien de l'officier, 18.  
*A. Estienne.* — Misère, 50.  
*H. de Fernex.* — Esther, 36. — L'année, 21.  
*Charles Fuster.* — Les drapeaux, 27. — La dentelière de Bruges, 66. —  
Lyrisme, 133.  
*Paul Givry.* — Jour de l'an, 40. — Berceuse, 141.  
*Alexandre Goichon.* — Rêverie, 24. — La baigneuse, 135.  
*Achille Grisard.* — Automne, 164.  
*André Jurénil.* — Le Poète, 8.  
*Frédéric Lévy.* — Ferme les yeux, 59.  
*Joseph Lointier.* — Les deux sœurs, 23. — A ma fille Laurence, 101. —  
A Charles Fuster, 137.  
*Eugène Longuet.* — Torpeur, 4.  
*F.-A. Macabiau.* — Résurrection I, 161.  
*Louis Martel.* — A Musset, 113.  
*Auguste Maze.* — A une inconnue qui passe, 39. — Elle et lui, 138.  
*Louis Mercier.* — Le Noël des oiseaux, 25. — Crépuscule, 162.  
*Alfred Migrenne.* — Mon chien, 52. — La mort du pauvre, 98.  
*Georges de Moniget.* — Sonnet, 4.  
*Emile Mossot.* — Les rouges-gorges, 42.  
*Noélie Mourre.* — Sonnet, 84.  
*Elie Munier.* — Les primevères, 134.  
*Gustave Nadaud.* — Le sentier, 3.  
*Ely Nelvil.* — Sonnet, 55.  
*P. Ouagne.* — Méditation, 129.  
*Elisabeth Ploux.* — Tous partis !..., 70. — Aujourd'hui comme alors, 87.  
*Raymond.* — Les larmes, 33.  
*Joséphine Régnier.* — Invocation à l'été, 57.  
*Georges Rocher.* — L'orage, 147.

- Maurice Rollinat.* — Au crépuscule, 65. — Les pouliches, 100.  
*Kahn Rosenwald.* — Réponse, 1.  
*Eugène Roulleaux du Houx.* — Le rossignol et le vers-luisant, 115.  
*Gustave Roux.* — Asile de paix, 178  
*J.-M. Simon.* — Les forgerons, 84. — A la vierge, 146.  
*J. Sionville.* — L'union fait la force, 53. — La bohémienne de Noël, 82.  
*Bernard des Vaux.* — Premiers beaux jours, 51. La violette, Musette, 87  
-- Qu'aviez-vous donc?, 97. -- Berceuse, 139.  
*Jules Viguiet.* — Le vent, 72

## PROSE

- Jeanne des Ayettes.* — Fleurs gothiques, 44.  
*L.-L. Berthaut.* — La fin du rêve, 122.  
*J.-B. Chatrian.* — Un rêve, 103.  
*Eugène Chenal.* — Bibliographie, 63.  
8<sup>m</sup> Concours du « Sylphe », 16.  
*Henri Corbel.* — Bibliographie, 47.  
*J. Delange-Eloy.* — Viatique, 60.  
*A. Desrousseaux.* — Le chansonnier Raullet, 43. — Le clerc Cauthier, 87.  
-- Les carillons, 91.  
*Jehan Ecrevisse.* — Bibliographie, 94, 126, -- A. Desrousseaux, 189.  
*Irma Gallet.* — Pensées sur le mariage, 143.  
*Paul Givry.* — Erreur judiciaire, 180.  
*Un Grenoblois.* — Récitations, 15, 32, 48, 64, 80, 96, 112, 128, 144  
160, 176, 190.  
*Georges Houbron.* — Desrousseaux et ses personnages, 149, 165.  
*André Jurénil.* — Comment on écrit un livre, 107.  
*Alexandre Michel.* — Bibliographie, 31, 159.  
*Gabriel Monavon.* — Bibliographie, 74, 156, 175.  
*C. Niemand.* — Bibliographie, 9, 76, 95, 127.  
*Jean Richepin.* — Lilas, 91. — La glissade, 142.  
*J.-M. Simon.* — Reymond Féraldi et la vie de St-Honorat, 77.

## GRAVURES

- Alexandre Desrousseaux, 106.  
Léon-L. Berthaut, 126.

## ERRATA

- Supplément : Page 10, ligne 35. lire : *Les Gracques* au lieu de *les Jacques*.  
-- -- 40, vers 6, au lieu de *regagnons* lire *regagner*.  
-- -- 40, vers 9, au lieu de *les plus doux parfums* lire *les plus doux des parfums*.  
-- -- 40, vers 11, au lieu de *je viendrais*, lire *je viendrai*.  
-- -- 41, ligne 23, au lieu de *trésor d'opale* lire *décor d'opale*.

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

